

LA
BELLE DIANE



PAR

PIERRE ZACCONE



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1883

Droits de traduction et de reproduction réservés.



Librairie de E. DENTU, éditeur

DU MÊME AUTEUR

LA CELLULE N° 7, 1 vol	3	
	fr.	
LES DRAMES DE LA BOURSE, 1 vol	3	»
L'HOMME AUX NEUF MILLIONS, 1 vol	3	»
LES DRAMES DE L'INTERNATIONALE, 2 vol	6	»
LE FER ROUGE, 1 vol	3	»
L'HOMME DES FOULES, 1 vol	3	»
LA VERTU DE CHARBONNETTE, 1 vol	3	»
LA VIE A OUTRANCE, 1 vol	3	»
MAMAN ROCAMBOLE, 1 vol	3	»
LA PETITE BOURGEOISE, 1 vol	3	»
LES NUITS DU BOULEVARD, vol	1	»
LES MANSARDES DE PARIS, 1 vol	1	»
MÉMOIRES D'UN COMMISSAIRE DE POLICE, 2 vol	1	»
L'INCONNU DE BELLEVILLE, 1 vol	1	»
LA DAME D'AUTEUIL, 1 vol	1	»
BLANCHETTE, , 1 vol	1	»
LES AVENTURIERS DE PARIS	1	»

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE. – A.
PICHAT.

LA
BELLE DIANE

PAR

PIERRE ZACCONE



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1883

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LA

BELLE DIANE

PROLOGUE

Té ! Cabassou !

I

Sur la déclivité de la montagne où l'on a perché la chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde, à Marseille, un peu plus loin, vers le sud, que le restaurant de la Réserve, une douzaine de vieux marins, armés de longues-vues, observaient les mouvements de quelques navires qui se tenaient au large, attendant l'arrivée des pilotes pour rentrer en grande rade.

La Joliette n'existait pas alors, et les abords du vieux port n'étaient pas toujours commodes.

Or, quoique le temps fût splendide ce jour-là, une jolie brise de nord-nord-ouest, qui s'était élevée depuis quelques heures, ne laissait pas que de rendre assez difficile la délicate manœuvre de franchir le Môle.

Cependant, les pilotes n'arrivaient pas.

Fatigué de cette longue attente, et confiant sans doute dans sa propre adresse, un petit navire de plaisance, gréé en sloop, et portant le pavillon américain frappé au haut de son mât unique, se mit tout à coup à louvoyer et finit par tirer des bordées régulières avec l'intention manifeste de tenter l'entrée du port.

Jamais plus coquet navire ne s'était montré aux yeux émerveillés des marins rassemblés sur les escarpements de la côte ; aussi toutes les longues-vues étaient braquées sur lui.

Il naviguait à la bouline et serrait le vent de si près qu'il montrait coquettement son doublage de cuivre brillant dans les rayons obliques du soleil, comme si toute sa carène eût été couverte d'un manteau d'or.

De même que le goëland, au moment de remonter dans l'air se fait un jeu de tremper le bout de ses ailes dans la mer, le sloop plongeait l'extrémité de son beaupré dans la lame et pendant que sa proue, fendait les flots, lui faisait une ceinture d'écume, le navire laissait derrière lui un long et frémissant sillage.

– Bravo, l'Américain ! dit l'un des plus vieux en battant des mains.

– Il est certain que c'est un brave petit bateau, dit un autre. Il file sans broncher à six bons quarts de vent.

– Et c'est un fier matelot qui tient la barre, ajouta un troisième.

Un murmure approbatif accueillit cet éloge qui avait du prix venant de celui qui le prononçait.

Cependant un vieux grincheux, qui gardait le silence tout en continuant d'observer, haussa dédaigneusement les épaules.

– Attendez donc voir, dit-il sur le mode ironique, et peut-être bien qu'en virant tout à l'heure, sa grande diablesse de voile va vaciller, et alors, n'est-ce pas, bonsoir la compagnie !

On eût dit que le joli sloop avait entendu ! Car, au même moment, comme pour répondre à l'objection quelque peu malveillante du vieux loup de mer, il vira de bord avec une si parfaite bonne grâce, que la grande voile latine eut l'air de saluer ironiquement son obscur détracteur ; et l'*Américain*, qui, un instant plus tôt, semblait faire route pour le château Borelli, se dirigeait maintenant vers le château Vert.

De sorte qu'après avoir marché est-nord-est, il avançait à présent ouest-nord-ouest.

Ceci est important à préciser.

Jusque-là, en effet, la voilure avait étendu sur le pont, comme un rideau qui empêchait de voir ce qui s'y passait, tandis que depuis qu'il avait changé d'allure, le pont était devenu parfaitement visible, et toutes les longues-vues cherchèrent aussitôt, avec une vive curiosité, à distinguer les hommes d'équipage, et surtout celui qui commandait.

Ce ne fut pas long !

Et instantanément on aperçut un grand gaillard, haut de près de six pieds, se promenant sur le pont incliné qui présentait un angle de près de vingt degrés, avec autant de facilité que s'il eût fait un tour de Cannebière.

Cette fois, il n'y eut pas de note discordante dans l'expression de l'admiration générale.

– Celui-là est un vrai mâle ! s'écria un vieux marin, résumant l'impression unanime.

Puis, au milieu du silence ému qui régnait :

– Eh ! mais, attendez donc, ajouta-t-il ; il me semble que je reconnais cette boule, moi !

– Pas possible !

– J'ai vu ces grandes jambes-là quelque part, pour sûr ! Ouvre l'œil ! Voilà qu'il amène son pavillon. Qu'est-ce qu'il va faire, le petit ?

Chacun regarda, et aussitôt on vit à la place du pavillon qu'il venait d'amener, en effet, une flamme grimper avec la rapidité de l'éclair, le long d'une drisse qui partant de l'étambot, aboutissait à l'extrémité du mât.

C'était le drapeau tricolore que le sloop arborait !

Il y eut un hourra patriotique.

– Ah ça!... c'est donc un Provençal !... dit l'un des marins.

Pour les Provençaux, il n'y a de Français que de Marseille à Toulon.

Cependant, l'un des marins venait de faire un geste impératif, et s'était levé à demi.

Ce mouvement attira l'attention de tous.

Qu'y avait-il encore ?

– Té !... s'écria tout à coup le vieux loup de mer, mais je ne me trompe pas, c'est lui !... ah bien ! nous allons rire.

– Qui est-ce donc ?

– Té !... Cabassou, bonne dame ! ah ! il y en a peut-être parmi vous qui ne l'ont pas connu. mais, nous autres, les vieux...

– Serait-ce Cabassou, l'ancien portefaix ?

– Cabassou... qui a quitté Marseille tout jeune... il y a une dizaine d'années ?

– Vous y êtes !

– Et qui a fait en Amérique une fortune !...

– Une fortune telle, mon bon, qu'il pourrait se payer autant d'odalisques que le Grand-Turc, parlant par respect, et entretenir autant de soldats que l'empereur des Français... Tu vois ça d'ici !

Pendant ce colloque animé, les marins suivaient sur le flanc de la montagne la même route que le navire, dont la marche s'était d'ailleurs considérablement ralentie.

Bientôt même, en arrivant en face de la Réserve, il n'avança plus que par la force d'impulsion qu'il avait reçue au large, dans la dernière bordée qu'il avait tirée.

Alors, la yole du bord quitta les porte-manteaux, et fut mise à l'eau ; le colosse que l'on vient de signaler s'y laissait glisser, et, quelques instants plus tard, il abordait au wharf du restaurant fameux.

Le groupe de marins l'y avait déjà précédé ; et, quand il accosta, il y eut une explosion de cris de joie assourdissants.

– Ohé !... Cabassou !...

– Bonjour, Cabassou ; comment vas-tu, mon bon ? Tu as donc un yacht à toi, à présent ? Tu ne te gênes pas.

Etc., etc., etc.

C'était à qui l'approcherait ; on lui tendait les mains ; pour un rien, il eût passé de bras en bras jusqu'au dernier Provençal.

Mais le gaillard était solide ! dominant le groupe qui l'entourait de toute la tête, il repoussait l'accueil qui lui était fait, avec une sorte de brutalité cordiale, mais désagréablement expressive.

Il était manifeste que l'enthousiasme bruyant dont il était l'objet de la part de ses compatriotes, lui était particulièrement déplaisant, et il n'avait qu'une pensée, qui était de s'y soustraire au plus vite.

– Bonjour, bonjour, les amis ! dit-il, en se dégageant vivement ; vous êtes bien bons, certainement, et je vous remercie ; mais, pour le moment, j'ai affaire, et ce n'est pas précisément pour avoir le plaisir de vous embrasser que j'ai bouliné de New-York ici.

– Eh ! quoi ! dit l'un des marins, un peu décontenancé ; c'est donc comme ça que l'on reçoit d'anciens amis ? Après dix ans d'absence ! tu as donc oublié les vieux qui t'ont appris le métier ?

– Je n'ai rien oublié du tout, répliqua Cabassou, d'une voix forte et énergique ; la preuve, c'est que me voilà. Mais pour le moment, je vous l'ai dit, j'ai autre chose à faire.

– Et nous ne trinquerons seulement pas ensemble ! Cabassou, qui avait déjà fait quelques pas en avant, se retourna sur ces deux mots, et ouvrant une grande gibecière qu'il portait suspendue en sautoir, il y puisa une large poignée d'or qu'il envoya dans le chapeau goudronné de l'un des marins.

– Ah ! vous avez soif ! dit-il, d'un ton de belle humeur et les traits largement dilatés ; ça, c'est différent ! et voilà de quoi boire à ma santé. Mais quant à trinquer avec les anciens, ce sera partie remise, si vous le voulez bien. Bonsoir donc et à bientôt, si les affaires vont comme je l'espère !

Sur ces mots, il détala sans regarder en arrière, gagna rapidement la ville, qu'il traversa sans s'y arrêter, et bientôt, on eût pu le voir grimper de ses longues jambes, une ruelle étroite et raide qui conduisait à la gare du chemin de fer.

Ah ! Marseille s'est bien transformée, depuis cette époque. et si l'admirable cité maritime y a gagné en grandeur, en uniformité et en salubrité, ce que nous ne contestons pas, il faut bien reconnaître aussi qu'elle y a perdu son originalité, sa marque spéciale, son aspect personnel qui avait bien son charme.

Qu'est devenu le fouillis charmant de petites ruelles qui s'ébattaient si joyeusement autrefois au soleil, et-s'élançaient d'une façon si plaisante des allées de Meilhan à la gare ?

Rien ne rappelle aujourd'hui l'aspect pittoresque qu'elles offraient ! pittoresque un peu criard, très crû de ton, plein de lacunes, de gibbosités, de fondrières, de difformités, de verrues, que sais-je ? mais elles avaient une grâce particulière qu'on eût vainement cherchée ailleurs, et où la fantaisie, le caprice s'étaient donné libre carrière.

Cabassou avait donc pris l'une de ces ruelles si pittoresques, et grimpait sans paraître s'apercevoir ou tenir compte de l'escarpement qu'il gravissait de la sorte.

Son visage, où un rayon de gaieté avait un instant passé, avait pris une expression soucieuse, presque triste, et de loin en loin, il s'arrêtait tout d'un coup, et comprimait de ses deux mains sa poitrine qui battait avec force.

Était-ce la rapidité de sa marche qui précipitait ainsi le sang dans ses veines ? N'était-ce pas plutôt quelque sentiment longtemps contenu, qui se faisait jour, et menaçait d'éclater, à mesure qu'il avançait ? Qui pourrait le dire ?

Ce qui est certain, ce qui n'était pas douteux, c'est qu'il avait hâte d'arriver ! car après s'être arrêté une seconde au plus, il reprenait l'ascension de plus belle, et se remettait à gravir la rampe avec une sorte d'emportement fiévreux.

La ruelle dont nous parlons aboutissait à un bouquet d'arbres qui avait dû à un pli de terrain de pouvoir pousser sur cette terre aride. C'était comme une oasis de verdure, protégée par une ondulation du sol, contre le mistral terrible. Il y avait là, attendant au bouquet d'arbres, une petite maison des plus modestes, sur le devant de laquelle un jardinet, bien entretenu, étalait les spécimens les plus rares de la flore marseillaise.

Une haie vive enserrait le tout, fermée sur le devant par une barrière à claire-voie.

Une fois arrivé là, Cabassou s'arrêta encore, souffla un peu, puis, poussant la barrière, il traversa le jardin et pénétra résolument dans la maison dont la porte était grande ouverte.

Au bruit de ses pas, quand il entra dans le couloir, une vieille femme accourut.

– Qui est là ? demanda-t-elle, en cherchant, de ses yeux évidemment affaiblis, à distinguer les traits de celui qui se tenait à contre-jour devant

elle.

– Qui est là ? regardez, la mère ! fit Cabassou, dont le visage avait resplendi d'une joie profonde à la vue de la vieille.

– Eh ! que veux-tu que je regarde, mon garçon, répliqua celle-ci, en hochant la tête ; il y a beau temps que les yeux s'en vont avec le reste... Voyons ! parle. qui es-tu ? ou plutôt !... non. attends... Mon Dieu ! est-ce possible ?.

– Allons donc...

– Depuis dix ans

– Vous y êtes...

– Cabassou ! c'est Cabassou ! Ah ! Dieu est bon, puisqu'il permet que je t'embrasse avant de mourir.

Et la pauvre vieille se laissa aller sans force et sans voix sur la poitrine de Cabassou.

Celui-ci la reçut dans ses bras robustes, alla la déposer sur un divan et s'agenouilla à ses pieds, en gardant ses deux mains dans les siennes.

– Eh ! là ! là !... dit-il alors, en lui tapotant doucement les mains, voyons, maman Maurel, revenez à vous ! Eh bien, oui ! c'est moi... Cabassou ! votre mauvais sujet de filleul... qui vous a fait tant enrager autrefois, mais qui revient bien portant, riche, très riche... et qui n'a d'autre rêve que de vous faire heureuse ! Je crois qu'il n'y a pas là de quoi s'évanouir !

La vieille rouvrait les yeux, et, souriante maintenant, elle regardait le grand bon diable qui était à ses genoux et lui parlait d'une voix affectueuse qu'il s'efforçait de rendre douce.

– Allons, relève-toi, dit-elle, et viens t'asseoir à mes côtés. Ah ! je te reconnais bien à présent ! Et tu ne m'as pas oubliée ! Mais depuis quand es-tu donc à Marseille ?

– Le temps d'accoster et de monter ici.

– Cher enfant ! tu as toujours le même cœur.

– Pour ce qui est du cœur, c'est encore ce que j'ai de mieux dans la figure.

– Et tu es venu me voir... comme ça, tout de suite ? Cabassou prit un air un peu embarrassé.

– Oui, maman Maurel, répondit-il, car j’avais grande hâte de vous embrasser ; mais, tout de même... Il faut être franc, n’est-ce pas ?

– Sans doute... Que veux-tu dire ?

– Je veux dire qu’en arrivant à Marseille, il y avait deux personnes que je désirais voir.

– Et ces deux personnes ?

– Vous, d’abord.

– Et après ?

– Après !... Eh bien ! ne devinez-vous pas ?... Mariettou. quoi ! la petite Mariettou... Vous savez bien que j’en tenais pour elle, et je crois qu’elle ne me voyait pas d’un mauvais œil. Or, aujourd’hui, je suis riche. je puis la rendre heureuse. et je suis sûr qu’elle ne refusera pas de faire le bonheur d’un grand garçon qui a jeté sa gourme, et qui l’aime de tout son cœur !...

Au lieu de répondre, la vieille mère Maurel baissa le front et les yeux, et un gros soupir souleva sa poitrine.

Cabassou, qui l’observait, devint pâle comme un suaire.

Il serra ses deux gros poings avec une farouche énergie.

– Est-ce que la petiote serait morte ? s’écria-t-il d’une voix à ébranler la maison.

– Non, mon enfant, non, elle n’est pas morte, répondit la vieille.

– Elle vous a donc quittée ?

– Il y a cinq ans.

– Et où est-elle allée ?

– Je te le dirai tout à l’heure, quand tu seras plus calme.

Cabassou passa rapidement sa main sur son front moite.

– Mais je suis calme ! mille millions de tonnerres ! répliqua-t-il ; vous voyez bien que je suis calme ! Seulement, il faut tout me dire, vous entendez, la mère ; parce que ça, c’est grave, et si la petite est malheureuse... Si enfin... suffit ! Parlez, ne me cachez rien, – et quelque confidence que vous ayez à me faire. on est homme ! on la recevra comme il convient ! Donc vous disiez qu’elle vous avait quittée ?

– C’est cela.

– Il y a cinq ans ?

– Oui.

– Pourquoi ? comment ? Qui a pu la pousser à une semblable résolution ?
La mère Maurel remua tristement la tête et enveloppa Cabassou d'un long regard attendri.

II

– Vois-tu, mon cher enfant, reprit-elle, d'un ton presque dolent, il faut croire qu'il y a une fatalité sur les hommes comme sur les choses ; la petite avait atteint ses vingt et un ans, et elle était jolie, douce, brave à l'ouvrage, si bien qu'on n'aurait pas trouvé la pareille dans tout Marseille. Il y avait cinq ans déjà, que tu étais parti, souvent nous causions de toi, et je voyais bien que la pauvre chère créature aurait voulu te voir de retour. Car elle t'aimait, et autrement que comme un ami.

– Bon, c'est bon ! interrompit Cabassou d'une voix étranglée... après... après ?

– Tous les matins, elle sortait donc pour aller à son ouvrage, dans un atelier des allées de Meilhan, et tous les soirs, à six heures sonnant, j'étais sûre d'entendre son petit pas, dans la rue par laquelle tu es venu toi-même. C'était réglé, et jamais encore, elle n'avait manqué, quand un jour...

– Un jour ?

– Elle m'avait prévenue que, l'ouvrage donnant beaucoup, elle rentrerait peut-être plus tard qu'à l'ordinaire.

C'était la première fois que ça arrivait, et je ne sais pourquoi, je me sentis prise de mauvais pressentiments. Je soupai seule, fort mal : je n'avais pas faim. J'attendais, et successivement, j'entendis sonner huit heures, neuf heures, et ainsi de suite jusqu'à minuit.

– Minuit !... répéta Cabassou, en reniflant bruyamment.

– Alors je n'y tins plus.

– Je crois bien.

– Je partis seule... la nuit, et j'allai tout droit aux allées de Meilhan...

– Eh bien ?

– Eh bien ! là, on me dit que la petite était sortie sur le coup de dix heures, et qu'elle aurait dû être rendue chez elle, depuis deux bonnes heures au moins. Je restai anéantie...

– Qu'était-elle devenue ?

– A qui le demander ?

– Mais... vous l'avez revue cependant ?

– Oui.

– Quand cela ?

– Une année après !

– Et que s'était-il passé ? Pourquoi avait-elle disparu, enfin ?

Cabassou avait pris les mains de la vieille et l'ayant attirée à lui, il la regardait avec deux yeux où brûlait une flamme intense.

– Ah ! tu me fais peur, ne me regarde pas comme ça, balbutia la mère Maurel.

Cabassou laissa retomber les deux mains de la vieille femme, et ses ongles grincèrent sur le reps du divan.

– Vous avez raison, reprit-il après un court silence, pendant lequel il réussit à se dominer. A quoi bon raconter ces choses-là ? ça se devine tout seul. Mariettou a fait comme tant d'autres ; ça n'est pas malin ; elle était fatiguée d'être restée honnête si longtemps. Il y en a beaucoup comme ça que la vertu finit par gêner. Elle s'ennuyait... je tardais trop à revenir, et, un beau jour, elle a pris sa volée ! et, pendant ce temps-là, moi, je pensais à elle, toujours, je n'avais qu'elle dans la tête et dans le cœur, je travaillais avec rage pour la faire riche ! Ah ! tenez, maman Maurel, c'est indigne... et elle ne vaut pas le chagrin que j'en prends...

La vieille femme ne répondit pas tout de suite, se gardant bien de l'interrompre, ce qui l'eût peut-être irrité davantage, et elle attendit qu'il eût fini, pour reprendre :

– Il ne faut pas se hâter de juger la pauvre enfant, dit-elle, sur un ton de douce mélancolie ; Mariettou était sage et honnête, et moi qui l'ai élevée, et qui lisais dans son cœur, comme dans un livre ouvert, en ne la voyant pas reparaître, je n'ai pas pensé à une faute. mais mon premier sentiment a été qu'il lui était arrivé un malheur.

– Un malheur ! répéta Cabassou.

– Et j’avais deviné.

– Que voulez-vous dire ?

– Que la pauvre avait été enlevée de force, comme elle passait dans une ruelle déserte, où des misérables l’attendaient, qu’elle avait été conduite, bâillonnée et évanouie, dans une bastide à quelques lieues de Marseille, et que là !...

Cabassou proféra un effroyable juron, et agita en l’air ses deux poings fermés.

– C’est Mariettou qui vous a dit ça ! interrogea-t-il d’une voix éclatante.

– C’est elle, oui, répondit la mère Maurel.

– Et elle vous a fait connaître aussi le nom du misérable qui a commis ce rapt infâme ?

– Non, mon ami ! car Mariettou n’a vu cet homme que pendant la nuit fatale ; elle n’en a jamais plus entendu parler depuis. et elle aurait pu croire à un rêve épouvantable... si...

– Achevez. achevez.

– Si... l’enfant auquel elle venait de donner le jour, quand je la vis, n’avait été là, pour attester la cruelle réalité du guet-apens !

Cabassou comprima ses lèvres de ses dix doigts, pour ne pas crier.

Il parcourait la chambre à grands pas, la poitrine soulevée, l’œil farouche, les sourcils contractés, cherchant instinctivement quelque objet à briser.

On entendait dans sa gorge les sanglots s’engager, et ses yeux étaient brûlés de larmes qui ne pouvaient couler.

Enfin, il s’arrêta.

Sur ses traits profondément altérés, une lividité mortelle s’était répandue. il lui avait fallu une grande force pour se contenir. Mais il était redevenu maître de lui, et une sombre et implacable résolution se trahissait maintenant dans son attitude.

Il s’approcha de la vieille femme :

– Maman Maurel, dit-il alors d’une voix ferme, vous m’avez dit tout à l’heure, n’est-ce pas, que Mariettou n’était pas morte ?

– Et je le répète.

– Vous la voyez... toujours ?

– Quelquefois. pauvre chère créature... elle n'est pas coupable, et je ne veux pas qu'elle se croie abandonnée. Seulement, je suis bien vieille... je ne marche plus qu'avec beaucoup de difficulté... et alors...

– Quand l'avez-vous vue, pour la dernière fois ?

– Il y a de ça deux mois.

– Et alors, elle demeurait ?

La mère Maurel regarda Cabassou avec appréhension.

– Est-ce-que tu aurais l'idée de l'aller voir ?

– Et quelle autre idée voulez-vous qu'il me vienne ! Il y eut quelques secondes de silence... on eût dit que la vieille hésitait ; mais cela fut court, et bientôt elle prit résolument son parti.

– Tu as raison !... et je t'approuve, dit-elle d'une voix attendrie ; pauvre chère petite, – elle en aura bien de la confusion, sans doute, – mais cela lui fera tant de plaisir de revoir son grand Cabassou ! Je vais t'indiquer sa demeure... Ah ! ça n'est pas tout près.

La vieille femme n'acheva pas. un bruit de pas venait de se faire entendre dans le couloir ; et presque aussitôt une petite fille d'une douzaine d'années pénétra dans la pièce.

A sa vue, le visage de la mère Maurel s'éclaira.

– Marguerite ! dit-elle avec une satisfaction non équivoque, ehh ! c'est la bonne chance qui t'envoie. que viens-tu faire par ici ?

La petite fille eut un moment d'embarras ; elle tourna à deux reprises son grand œil noir vers Cabassou, et resta quelques secondes sans répondre.

La vieille qui l'observait se prit à sourire.

– Eh ! n'aie pas peur... petite sotte... dit-elle, en haussant les épaules ; il ne te mangera pas ! Voyons. qui t'amène ?

– C'est la *dame* qui m'envoie vers vous, répondit l'enfant.

– Mariettou ?

– Oui, – et elle veut que vous veniez tout de suite.

– Elle n'est pas malade, au moins ?

– Si ! elle est malade... bien malade.

– Que dis-tu là ?

– Et elle veut vous voir tout de suite, tout de suite ! La vieille se levait déjà. Cabassou la retint du geste :

– Ne bougez pas, la mère, dit-il vivement. Vous n’iriez pas assez vite, et vous viendrez tout à l’heure, à votre aise. Vous savez l’adresse vous ! quant à moi, je vais prendre la main de l’enfant et elle me conduira.

Puis, se tournant vers la petite fille, à laquelle il montra une belle pièce de vingt sous toute neuve :

– N’est-ce pas que tu veux bien me conduire ? ajouta-t-il, avec un beau rire franc et sonore.

Le colosse avait sur les traits une telle expression de bonté, que tous les enfants l’aimaient à première vue.

La petite fille tendit la main.

– Oui, je le veux bien, dit-elle en faisant un pas vers la belle pièce d’argent.

– Qu’est-ce que je disais ? fit Cabassou. En route donc, la belle ; et apprête-toi à manœuvrer Les petites jambes. A bientôt, maman Maurel !

Sur ces mots, il adressa un dernier geste à la vieille, et ne tarda pas à disparaître avec l’enfant.

La nuit était venue.

Le panorama de la grande cité se voilait d’une brume transparente que piquaient d’innombrables points lumineux, indiquant l’alignement régulier des becs de gaz. Au fond, s’étendait la mer sombre, qui blanchissait de loin en loin, en se brisant sur les falaises.

Cabassou ne prit pas garde à ce tableau, qui l’eût si vivement intéressé en toute autre circonstance. On venait de lui dire que Mariettou était malade, – bien malade même. – Il allait la voir ! et il ne pouvait songer à autre chose.

Mariettou !

Il y avait près de dix années qu’il ne l’avait vue. Elle avait alors seize ans et c’était bien la plus jolie fille que l’on pût rencontrer sur les Catalans !

Tout Marseille connaissait Mariettou. Certes, ce ne sont pas les amoureux qui lui auraient manqué, si elle avait voulu.

Mais elle ne voulait pas.

Elle n’aimait qu’un homme. Et cet homme c’était Cabassou.

Un grand diable déjà, point beau ; mais fort, courageux et si bon que ceux qui ne le craignaient pas l’adoraient.

Si Cabassou s'était présenté à la députation à cette époque, il eût été nommé à une formidable majorité.

Mais le colosse était affligé d'une timidité d'oiseau.

Amoureux fou de Mariettou, il aurait préféré se jeter à l'eau, pieds et poings liés, plutôt que de lui avouer qu'il l'aimait.

Mariettou n'attendait que cet aveu cependant, mais jamais il ne lui serait entré dans l'esprit qu'il pût être aimé de la belle enfant.

Alors, une idée folle lui avait passé par la tête.

Il voulut être riche ! riche, comme certains nababs, qu'il avait vus quelquefois débarquer à Marseille..., riche comme un prince de féerie, persuadé que Mariettou ne refuserait pas de l'épouser, le jour où il se présenterait à elle, les mains pleines d'or et de diamants.

Et alors, il était parti !

Il avait souvent entendu raconter par les vieux loups de mer, assis en rond, sur le quai du Vieux-Port, comment quelques-uns de leurs camarades, disparus un beau jour de la circulation, étaient subitement revenus avec de splendides navires qu'ils eommandaient, et dont le chargement, qui leur appartenait, consistait en lingots d'argent et d'or, de quoi fournir pendant des années, tous les hôtels des monnaies des principales capitales de l'Europee !

Cabassou n'avait aucune raison de penser qu'il y eût dans ces récits la moindre exagération marseillaise ; et dès qu'on lui eût dit que ces heureux millionnaires revenaient de Californie, il n'avait pas eu une seconde d'hésitation, et était parti pour San-Francisco.

Il y avait dix ans de cela, à peu près ; pendant ces dix années, il avait travaillé sans relâche, et, favorisé, comme quelques-uns de ses devanciers, par une chance heureuse, il avait réussi à amasser une de ces fortunes bizarres, extravagantes, dont rien en Europe ne pourrait donner une idée approximative.

Il eût pu donc être heureux ! mais il n'avait désiré cette fortune que pour la remettre aux mains de la jeune fille qu'il aimait... et il revenait à Marseille pour se heurter à la plus cruelle des déceptions.

Il marchait en longues enjambées, sans s'inquiéter de l'enfant qui le suivait avec peine, en précipitant ses petits pas.

A un moment pourtant, il s'en aperçut et s'arrêta :

– Imbécile que je suis ! grommela-t-il.

Et obéissant aussitôt à un mouvement spontané, il enleva l'enfant de terre et la prit dans ses bras.

– Viens là, petiotte, dit-il en l'embrassant sur les deux joues, tu n'as pas peur du grand Cabassou, pas vrai ? Comme ça nous irons plus vite et tu ne seras pas fatiguée.

Ils avaient déjà fait un bon bout de chemin ; ils venaient de franchir la dernière maison de la cité phocéenne ; maintenant, ils se trouvaient en pleine campagne, et comme Cabassou, dégagé désormais de toute préoccupation au sujet de l'enfant, avait singulièrement accéléré sa marche, à peine eût-il avancé un quart d'heure encore que la petite s'agila tout à coup dans ses bras et, désignant une habitation qui s'élevait à quelques pas sur la gauche de la route :

– C'est là, dit-elle en se laissant lestement glisser à terre.

– Stop ! fit Cabassou, toi, va devant, je te suis.

Il avait besoin de se remettre ; son cœur battait à se rompre ; un voile était devant ses yeux. Il ne savait s'il devait avancer ou reculer.

Mais cette défaillance fut de courte durée ; presque immédiatement, il se redressa de toute sa hauteur et marcha vers l'habitation.

Toutefois, il n'alla pas loin, car sur le seuil, il trouva une affreuse mégère qui paraissait évidemment n'être venue là que pour lui défendre l'accès de la maison.

– Que voulez-vous ? demanda l'horrible vieille. et qui êtes-vous ?

Cabassou fronça le sourcil.

– Ce que je demande ? je le dirai à la personne qui est là !. répondit-il brusquement ; et quant à ce que je suis. on m'appelle Cabassou, la vieille. et si vous ne me connaissez pas, vous n'avez qu'à interroger le premier portefaix que vous rencontrerez sur le port. on vous dira que ce Cabassou-là !. il n'est pas facile de l'empêcher de faire ce qu'il veut !...

Là-dessus... au large... la mère... et ne vous mettez pas en tête de gêner la manœuvre !... car il pourrait vous en cuire...

Et repoussant rudement la mégère qui lançait des regards courroucés, il franchit le seuil de la porte, et pénétra dans la chambre du rez-de-chaussée.

Mais il eut à peine fait quelques pas, qu'il porta machinalement la main à son chapeau, se découvrit lentement, respectueusement, comme il eût fait dans une église, et n'avança plus qu'avec précaution. sur la pointe des pieds, pour faire le moins de bruit possible.

Au fond de la pièce, il y avait un lit, enveloppé de grands rideaux blancs, et dans le lit, une jeune femme étendue immobile, dont le visage altéré dégageait sa silhouette pâle sur l'ombre de l'alcôve.

Une de ses mains pendait le long du bord, confondant sa blancheur de cire dans la blancheur du drap, et un silence morne, comme un silence de mort, planait sur toute la pièce.

Cabassou avait déjà reconnu la jeune femme.

C'était Mariettou u !

Un flot de larmes monta à ses yeux : sa poitrine se gonfla, et il alla pieusement s'agenouiller auprès du lit.

Une fois là, il prit la main de la jeune femme, et la porta doucement à ses lèvres.

Il ne voulait évidemment que l'effleurer d'un silencieux baiser ; mais l'émotion était trop forte, et c'est avec une sorte d'emportement plein de fièvre qu'il pressa cette main inerte et pâle !

Alors, un incident auquel il ne s'attendait pas, se produisit.

Ces doigts amaigris qu'il tenait dans les siens eurent une contraction nerveuse, un tressaillement douloureux agita les membres de la moribonde, et ayant soulevé la tête, elle promena son regard atone à travers la chambre.

D'abord, elle ne vit rien.

Elle sortait d'un long rêve, dont les fantômes la suivaient jusque dans la réalité ; et pendant quelques secondes, elle n'eut pas la conscience de ce qu'elle éprouvait.

Mais quand, après avoir fait le tour de la chambre, son regard vint à s'arrêter sur le grand garçon qui restait là, agenouillé au chevet du lit, il s'éclaira brusquement d'une vive lueur, et un cri s'échappa de sa poitrine.

Elle l'avait reconnu.

– Cabassou ! murmura-t-elle à voix basse comme un souffle.

– Eh ! oui, moi-même, répondit le colosse avec explosion ; vous ne m'attendiez pas ; mais on m'a dit que vous étiez souffrante, et je suis

accouru pour vous sauver.

La jeune femme remua la tête avec mélancolie.

– Vous ! vous ! ô mon Dieu ! dit-elle encore, pendant qu’une vive rougeur montait à ses joues.

– Voyons ! voyons ! n’ayez pas honte, pauvre chère créature, ne rougissez pas ainsi, on m’a tout dit ! je sais tout.

– Non ! non !. vous ne savez rien ! répliqua Mariettou, qui se souleva à demi, et dont l’œil prit une expression farouche ; – mais c’est Dieu qui vous envoie et je veux vous apprendre de quelle honte et de quel chagrin je meurs !

Elle n’acheva pas... et la parole resta suspendue à ses lèvres.

Elle venait d’apercevoir la vieille mégère qui, debout derrière le colosse, lui commandait le silence, un doigt sur les lèvres.

La pauvre enfant se tut et fermant les yeux, laissa sa tête rouler sur l’oreiller.

Mais Cabassou avait tout vu, et probablement tout compris.

Il s’était dressé, comme mû par un ressort, en surprenant le geste de la vieille ; et l’ayant empoignée par Les épaules, l’avait fait pirouetter sur elle-même, en la reconduisant de la sorte jusqu’à la porte, qu’il ouvrit toute grande.

– Quant à toi, sorcière du diable, dit-il alors de sa belle voix de stentor, tu vas me faire le plaisir d’aller voir dehors si j’y suis !... et s’il te prend fantaisie de revenir sans y être invitée... je te fais passer par la fenêtre, aussi vrai que je m’appelle Cabassou !

Puis, refermant la porte, il revint tranquillement s’asseoir auprès de Mariettou.

III

Celle-ci n’avait pu s’empêcher de sourire à l’exécution de la vieille. Depuis que Cabassou était là, elle s’était sentie comme subitement

réconfortée ; une satisfaction immense resplendissait sur ses traits. Il semblait que la vie allait reprendre possession de ce corps amaigri et faible.

– Là ! là ! dit le colosse en tapotant doucement ses petites mains où la chaleur revenait ; maintenant, nous voilà seuls, bien seuls tous les deux ! Ah ! n'est-ce pas, que cela vous fait plaisir de revoir votre grand Cabassou ?

– Oh oui ! oui ! bien plaisir... balbutia la jeune femme.

– Et à moi donc ! Si vous saviez quelle impatience j'avais d'arriver ! Aussi dès que l'on m'a dit que vous étiez malade, je n'y ai pas tenu, j'ai voulu venir tout de suite et je suis accouru. Et maintenant, il faut que vous vous portiez bien, vous entendez ?... Je suis riche, très riche ; on enverra chercher les meilleurs médecins de Marseille. Si ça ne suffit pas, on fera voyager ceux de Paris, toute la Faculté, quoi, ! Quand on est riche, n'est-ce pas ? on serait bien bête de se gêner ! Pauvre chère petite ! Quand je songe qu'il y a près de dix années que je n'avais vu ces beaux grands yeux-là ! Ah ! c'est pas pour dire, les joues ne sont tout de même plus aussi roses ; mais les yeux ! regardez-moi !... hum ! ils ont encore grandi.

Etpendant que le brave garçon s'oubliait ainsi dans la contemplation émue de la jeune femme, celle-ci, mollement attendrie, s'abandonnait aux caresses de cette bonne grosse voix qui lui parlait.

A un moment pourtant, un voile glissa sur son front, et un frisson courut sur ses épaules.

Elle ramena son regard troublé vers Cabassou.

– Mais qui donc vous a dit que j'étais souffrante ? interrogea-t-elle d'une voix presque tremblante.

– Té ! j'étais chez maman Maurel !... quand la petite est venue la chercher, répondit Cabassou.

Mariettou baissa le front, et sa poitrine se gonfla.

– Oui ! dit-elle., maman Maurel ! C'est elle qui vous a appris !... Et elle vous a dit aussi... n'est-ce pas..

Cabassou lui mit la main sur les lèvres.

– Pour ce qui est de ça, dit-il, les sourcils contractés, nous en parlerons plus tard ; en ce moment, j'ai à vous dire, moi, , des choses que je n'ai pas encore confiées à maman Maurel, et que je veux vous raconter à vous, parce

que de la manière dont vous les accueillerez dépendra le bonheur de toute ma vie.

– Votre bonheur ! répéta la jeune femme avec un étonnement mêlé d'inquiétude.

– Eh ! quoi donc ! voyez-vous, moi, chère petite, j'ai l'air comme ça, léger et indifférent, peut-être – et ma longue absence ne l'a que trop prouvé ; – pourtant je n'ai rien oublié de notre bonne amitié d'autrefois et, chaque fois que j'y pense encore aujourd'hui, je sens un frisson me courir sur la peau. Ah ! c'est que je vous aimais bien, allezz ! Plus que je ne m'en doutais moi-même. Vous êtes si bonne, vous, si douce, si aimante aussi, que, souvent depuis, je me suis dit que j'aurais été bien heureux si vous aviez voulu de moi pour votre mari.

– Mon mari, vous ! fit Mariettou comme en un cri.

– Et pourquoi pas ?

– Mais, vous savez bien...

– Quoi ?

– Ce qui est arrivé. Mon Dieu ! vous oubliez qu'il y a là, tout près de l'alcôve, un petit être.

Cabassou se leva d'un bond et se mit à marcher à grands pas à travers la chambre.

Ses cheveux s'étaient, pour ainsi dire, dressés sur sa tête et ses ongles labouraient âprement sa poitrine.

– Non ! dit-il avec une violence mal contenue ; non ! je n'oublie rien. Mais vous faites bien tout de même de me rappeler l'odieux guet-apens dont vous avez été victime. Car, on m'a dit vrai, n'est-ce pas ? C'est bien un guet-apens ?

– Oui ! répondit la jeune femme, en se cachant la tête dans les mains.

– Et peut-être, la vieille qui était là, tout à l'heure, a été complice de cette infamie ?

– Je n'en sais rien.

– Soit, soit ! fit Cabassou d'un ton saccadé ; ça c'est mon affaire et je m'en charge.

– Mais, ajouta-t-il en approchant sa face convulsée du visage de Mariettou, ce qu'il me faut, ce que je veux connaître à tout prix, c'est le

nom du misérable.

La jeune femme leva les yeux au ciel, joignit les mains et fondit en larmes :

– Vous refusez de me dire son nom !... s'écria Cabassou, hors de lui ; vous conservez encore assez de pitié pour craindre de me le livrer !...

– Mais, je ne le connais pas !... répliqua Mariettou, avec un sanglot.

– Comment ! vous ne l'avez donc pas revu ?

– Jamais.

– Il ne s'est inquiété ni de vous, ni de son enfant.

– Non. Comprenez-vous ??

– Mille millions de tonnerres ! et pas un indice ? rien qui puisse mettre sur sa piste.

– Non ! rien ! rien ! répondit la jeune femme, avec force. D'ailleurs, à qui me serais-je adressée. On m'avait enlevée, bâillonnée, une nuit, dans une rue déserte ; une voiture était là, toute prête ; deux misérables m'y jetèrent évanouie. et quand je revins à moi. je me trouvais dans les bras d'un homme, dont l'ombre même m'empêcha de distinguer les traits !. J'appelai à mon aide ; je me défendis avec désespoir ; je tentai même de me tuer, préférant la mort au déshonneur !. tout fut inutile !. et le lendemain, lorsque je me revis seule, dans cette chambre où le crime s'était accompli, une fièvre ardente s'empara de moi. et le médecin, appelé en toute hâte, qui me donna des soins, put craindre un instant que je devinsse folle ! Il n'en fut rien. De l'ébranlement subi par ma raison, il ne me restait qu'une idée obstinée et fixe... le suicide... Je ne voulais pas survivre à ma honte !. Et j'aurais certainement mis mon projet à exécution, si, en revenant à la santé, je n'avais découvert. que je n'avais plus le droit de mourir.

– Horrible ! c'est horrible ! grommela Cabassou qui se mordait les poings avec rage, et le tonnerre du bon Dieu n'écrase pas de pareilles canailles !...

– Voilà pourquoi vous m'avez retrouvée vivante, mon ami, continua Mariettou ; il me restait un dernier devoir à remplir, c'était de consacrer ma vie à la pauvre créature qu'on a pas demandé à venir, et qui est condamnée à vivre, sans avoir même un nom à porter ! Mais le ciel n'a pas voulu m'accorder cette suprême consolation, et l'épreuve a été trop cruelle... je me sens depuis quelques jours, à bout de forces, et si j'ai fait appeler

maman Maurel, c'est que la vie s'en va et que bientôt mon pauvre enfant sera même privé des caresses de sa mère.

Cependant, quand je vous ai vu tout à l'heure, vous ne sauriez croire quel immense apaisement s'est fait en moi Il m'a semblé que vous m'apportiez le pardon de Dieu ! Vous avez toujours été bon, vous ; j'ai bien deviné que vous m'aimiez ! et moi aussi, j'avais fait le rêve de vous rendre heureux comme vous le méritez. Mais ce rêve-là, il faut y renoncer, et à l'heure où nous nous séparerons pour toujours, vous ne me refuserez pas de me rendre le seul service que je puisse vous demander ; mon ami, vous prendrez soin de mon enfant et vous l'élèverez comme s'il était le vôtre, et vous lui parlerez souvent de sa mère pour qu'il ne l'oublie pas trop vite ; dites, dites, vous le voulez bien, n'est-ce pas ?

Cabassou ne répondit pas ; il étouffait.

De grosses larmes coulaient le long de ses joues ; il baissait le front et mordait ses lèvres.

– Assez !! assez ! balbutia-t-il en sanglotant, c'est trop !. non. c'est trop ! d'ailleurs vous ne mourrez pas ! il n'est pas possible que l'on ne vous sauve pas. Je vais chercher un médecin, on le paiera bien et il ne vous quittera plus.

– Non, mon ami, ce n'est pas d'un médecin que j'ai besoin ; ce qu'il faut aller chercher, c'est un prêtre !

– Mariettou !

– Obéissez-moi, je vous en prie.

– Mon Dieu ! mais qu'est-ce que je vais devenir le jour où vous ne serez plus !

Et Cabassou ne bougeait plus !... il restait là, inerte, sans force et sans volonté.

Cependant cette défaillance fut de courte durée ; car presque aussitôt, il releva le front et se prit à regarder la jeune femme, avec un intérêt mêlé de stupeur...

Quelque chose d'anormal se passait là...

Mariettou venait encore une fois de laisser retomber sa tête sur l'oreiller, et elle demeurait étendue, immobile, le corps comme frappé d'une rigidité mortelle. Cabassou fut pris de peur.

– Mariettou ! murmura-t-il, en se baissant vers la jeune femme.

Mais celle-ci ne parut pas entendre. A peine si le souffle de sa poitrine communiquait une imperceptible ondulation au drap qui la recouvrait. Seulement, de temps en temps, les ailes du nez avaient des battements bizarres et rapides, et l'on entendait, dans sa gorge, un bruit qui ressemblait à un petit sifflement.

C'était sinistre.

Cabassou passa sa main froide sur son front, où la sueur perlait.

– Mariettou ! répéta-t-il, avec un frisson par tout le corps.

– Tu sais bien qu'elle ne t'entend pas, dit alors une voix derrière lui.

Le colosse se retourna effaré, et reconnut la mère Maurel.

Il l'attira dans ses bras en pleurant comme un enfant.

– Mais. elle n'est qu'évanouie, n'est-ce pas ? balbutia-t-il ; elle va revenir à elle. il faut envoyer chercher un médecin.

– C'est ce que j'ai fait.

– Et il va venir ?...

– Je l'attends.

Cabassou s'assit dans un coin, pendant que maman Maurel s'approchait du lit.

Cabassou, lui, n'osait plus – à de longs intervalles il se risquait à regarder. Et, chaque fois, il se plongeait la tête dans les mains, comme s'il eût été épouvanté de l'horrible vision !

C'est qu'aussi jamais une altération plus rapide n'avait frappé un visage humain !

Les couleurs avaient disparu des joues de la pauvre mourante pour faire place à une lividité de marbre.

Les yeux n'avaient pour ainsi dire plus de regard ; un cercle blanc se dessinait maintenant autour du nez, et les lèvres remuaient dans le vide avec volubilité, sans produire aucun son !

Tout à coup, cependant, une trépidation violente agita ses membres, et elle se dressa les cheveux dénoués et tombant raides sur ses épaules nues.

– Maman ! Cabassou ! dit-elle d'une voix forte.

– Nous voici !... nous sommes près de toi... dit maman Maurel.

– Votre main... là !... Mon Dieu... Je vais mourir !

– Non ! non ! sanglota le malheureux Cabassou.

– Je vais mourir. répéta la pauvre femme ; et là ! là ! mon enfant, mon pauvre petit Richard !

Le colosse avait bondi vers le cabinet qu’indiquait la mourante, et il revint aussitôt, portant dans ses bras un enfant de quatre ans à peine, qu’il alla déposer à côté de sa mère.

Celle-ci le serra sur sa poitrine dans une étreinte désespérée et folle.

– Seul ! seul au monde ! dit-elle d’une voix déchirante.

– Seul ! interrompit vivement Cabassou, quand je suis là ! allons donc ! Ah ! quoi qu’il arrive... il n’aura pas d’autre père que moi, et celui qui tenterait jamais de me l’enlever ne sortirait pas vivant de mes mains !

– Vous me le promettez ! dit la jeune femme avec un regard radieux.

– Foi de Cabassou ! je le jure !

– Ah ! béni soyez-vous ! car maintenant, je puis mourir heureuse.

Alors, elle baisa ardemment les mains de Cabassou, adressa un dernier regard à son fils qui ne s’était même pas réveillé, et comme si Dieu n’eût voulu lui acorder que ce dernier répit, elle ferma doucement les yeux, prononça encore quelques paroles diffuses, et finit par s’affaïsser lentement dans les bras de maman Maurel.

Cabassou allait se précipiter, repris par toutes les terreurs de tout à l’heure ; mais à ce moment, la porte de la chambre s’ouvrit, et un nouveau personnage entra.

Un personnage à l’allure compassée et raide, cravate blanche, habit noir, tenue de tous points correcte. C’était le docteur !

Cabassou courut replacer l’enfant dans son petit lit, et se hâta de revenir vers le docteur.

Celui-ci avait pris entre ses doigts la main de la mourante, et l’œil fixé sur un magnifique chronomètre qu’il avait tiré de la poche de son gilet, silencieusement, il comptait les pulsations.

Au bout de vingt secondes, il fit une moue significative et recouvrit le bras dont il venait de consulter le poul.

– Eh bien, docteur ! fit Cabassou, en se penchant vers lui.

Le médecin mit un doigt sur ses lèvres et gagna la porte.

Cabassou le suivit, anxieux, la poitrine près d’éclater.

Quand ils eurent passé le seuil de la chambre, il renouvela la question.

– Eh bien !... docteur... dit-il, en le dévorant du regard... elle est bien mal, n'est-ce pas ?

– Oui... oui... bien mal !... répondit l'homme de l'art.

– Mais... elle ne mourra pas ? supplia le colosse... il n'est pas possible...
Le docteur le regarda bien en face...

– Vous êtes un homme ! et vous voulez connaître la vérité, dit-il, d'un ton légèrement sentencieux.

– Oui... oui... la vérité, monsieur.., quelle qu'elle soit.

– Eh bien... selon toute probabilité, avant demain matin... cette jeune femme aura cessé de vivre !

Et il salua... et disparut...

Cabassou s'était accroché de ses ongles au mur du couloir, – on eût dit qu'il venait de recevoir un coup de massue sur le crâne...

Mais il était plus fort qu'un bœuf... au bout de dix minutes, il se retrouvait sur pied, et rouvrant la porte avec des précautions infinies, il retournait s'asseoir au chevet de la pauvre Mariettou.

Le reste de la nuit fut lugubre...

Cabassou respectant le grand âge de la mère Maurellui avait dressé un lit dans le petit cabinet occupé par l'enfant, et lui, s'était installé dans un grand fauteuil à portée de la mourante, prêt à répondre au premier appel qu'elle lui adresserait.

Mais la malheureuse ne revint, pour ainsi dire, plus à elle.

Une heure après le départ du médecin, l'agonie commença. le râle l'étreignit à la gorge, et après quelques intervalles très courts, pendant lesquels le souffle paraissait s'affaiblir et s'éteindre, elle ne fit aucun mouvement, aucun geste qui pût donner lieu de penser qu'elle était encore en possession d'elle-même.

Peu à peu, la monotonie même de cette scène poignante communiqua à Cabassou quelques-uns de ces rêves bizarres que l'on fait parfois tout éveillé, pendant les longues nuits d'insomnie et de fièvre.

Tout le passé se représenta à lui, dans une sorte d'hallucination effarée.

Il revit la jolie Mariettou, à l'âge où il avait commencé à l'aimer... jeune, vive, accorte, avec ce bel œil noir qui vous regardait sans timidité, comme

sans effronterie.

Ah ! la jolie fille que cela faisait... et avec quelles ardeurs fougueuses il eût plongé la main dans les flots opulents de ses beaux cheveux.

Et puisse ! Un homme était venu ! un misérable qui avait lâchement abusé de la pauvre enfant et jeté la honte et l'infamie dans sa vie jusqu'alors si pure !

Ah ! que n'eût-il pas donné pour tenir celui-là, ne fût-ce qu'une heure, entre ses ongles irrités.

Rien ! pas un nom !... pas un indice qui pût le mettre sur la voie.

Que tenter ? à qui demander de faire la lumière sur cet épouvantable crime ?

Et à chaque instant, un souvenir venait l'obséder ; une silhouette se représentait à lui, hideuse et grimaçante, dont il ne pouvait plus détacher les yeux.

La vieille mégère !

Quelle était cette femme ? D'où venait-elle, avec son sourire obséquieux de proxénète ? Depuis combien de temps était-elle auprès de Mariettou ?

Cabassou ne la connaissait pas ; et pourtant... il lui semblait parfois qu'il avait déjà vu ces traits-là quelque part.

Mais en quelle circonstance... à quelle époque... il ne se rappelait pas.

Et il suivait sa pensée à Lravers la nuit sinistre, pendant que la chère victime se débattait dans les affres de la mort !

Tout à coup il se leva brusquement du fauteuil dans lequel il était assis, se pencha haletant vers le lit et prêta l'oreille.

Il n'entendait plus rien !

Mariettou était toujours bien là. Mais tout bruit avait cessé ; rien ne bougeait plus : un silence lugubre planait maintenant dans la chambre.

Cabassou prit la main de la jeune femme : elle était glacée.

Il interrogea son cœur : il ne battait plus !

Enfin, il voulut voir son visage, et n'aperçut que deux yeux grands ouverts, dont les paupières restaient immobiles et qui regardaient sans voir !

Elle était morte !

Il jeta un cri épouvanté qui retentit dans toute la maison.

IV

Le coup fut cruel pour le malheureux Cabassou.

Bien que depuis quelques heures, il s'attendît au atal dénouement, il en fut frappé, comme d'un choc imprévu, et rien nesaurait rendre le désespoir auquel l s'abandonna...

Ses doigts nerveux s'enfonçaient dans ses cheveux abondants et drus ; la douleur arrachait au colosse des mots d'enfant... il pleurait à chaudes larmes, roulant sa tête éperdue dans ses deux mains.

Cela dura une heure, pendant laquelle maman Maurel se multipliait autour du lit funèbre, ensevelissant, avec mille tendresses, mille pudeurs maternelles, le beau corps inanimé de la morte...

Cabassou ne voyait rien... n'entendait rien !...

Cependant, au bout d'une heure, comme le silence s'était fait dans la chambre, il releva la tête, écarta doucement les cheveux qui s'étaient embrouillés sur son front, et regarda autour de lui.

Maman Maurel, qui avait pris place dans le grand fauteuil, égrenait son chapelet, tout en marmottant des prières : les deux enfants, la petite fille et le petit Richard, s'étaient agenouillés, les mains jointes, à ses pieds : sur une table placée près du lit, et recouverte d'une serviette blanche, une longue chandelle brûlait, à côté d'un verre d'eau où trempait une branche de buis bénit.

C'était l'épilogue du drame !

Tout était bien fini – il n'y avait plus à se bercer d'illusions, – la pauvre jeune femme qui était là avait rendu son âme à Dieu !

Cabassou se secoua en poussant un soupir qui sembla lui déchirer la poitrine...

Puis il se leva.

La résolution lui était revenue avec la force d'accomplir ses derniers devoirs.

Il s'approcha doucement de la morte, baisa longuement son front glacé et se tournant vers la vieille maman Maurel :

– Maintenant, dit-il d'une voix qui reprenait déjà sa fermeté, je vais m'occuper de faire le nécessaire, pour que la pauvre ait au moins une tombe où elle puisse reposer en paix !

– Ah ! je pensais à cela ! dit la vieille.

– Eh bien, n'y pensez plus, repartit Cabassou, car c'est moi que cela regarde. la chère morte aura sa tombe ; et quant au petit !... puisqu'il y a de par le monde un sans-cœur qui refuse lâchement de remplir son devoir de père... eh bien... c'est moi qui m'en chargerai !

Et soulevant le petit Richard, il l'embrassa avec effusion sur les deux joues...

– Après tout ! dit-il, en faisant un effort pour rester calme, c'est l'enfant de Mariettou, n'est-ce pas ? et si elle me voit de là-haut, je suis bien sûr que ça lui fera plaisir. Voyons ! veux-tu, toi, être l'enfant du grand Cabassou ?

L'enfant regardait avec de grands yeux étonnés cette bonne face où la bonté éclatait sous la force, et il se prit à sourire.

– Oui, je veux bien, répondit-il, en jetant les deux bras autour du cou du colosse.

– Et tu resteras avec moi ?

– Oui ! et avec maman Mariette aussi !.

Cabassou essuya une larme.

– C'est dit ! conclut-il pour couper court à toute nouvelle émotion ; et puisque c'est convenu, je t'emmène !

– Je vais aller avec toi ! dit encore l'enfant.

– Tout de suite.

– En voiture.

– C'est cela, en voiture.

Le petit Richard sauta à terre et battit des mains.

Cabassou s'empessa de l'entraîner.

Il étouffait !...

Le jour venait depuis quelque temps déjà : l'air était vif et pur ; dès qu'il fut dehors, Cabassou respira.

Il en avait besoin.

D'ailleurs, le tableau qui se présenta à lui, sur les hauteurs, acheva de dissiper les douloureuses impressions de la nuit.

Il s'arrêta un instant pour le contempler.

De l'endroit où il se trouvait, il découvrait tout le panorama magique de la ville de Marseille.

En face, le château d'If et le Lazaret, à droite, le château Vert ; à gauche, les Catalans et Notre-Dame-de-la-Garde masquant le château Borelli.

Puis, plus près de lui, presque à ses pieds, le port d'où s'élançait une forêt de mâts, au bout desquels flottaient les pavillons de toutes les nations du monde.

Enfin, un peu à l'écart. un petit sloop de plaisance, gai, pimpant, laissant coquettement voir de temps à autre, son blindage de cuivre qui étincelait aux premiers feux du jour !

Cabassou eut un mouvement d'immense satisfaction.

Ce petit sloop-là, c'était sa joie... son orgueil... sa vie !... Jamais son cœur n'avait battu d'une ivresse plus grande que le jour où il était arrivé en vue de Marseille... tenant la barre du gracieux petit navire !

Ç'avait été son rêve... toujours... et il avait pu le réaliser.

Seulement, le bonheur avait été de courte durée.

A cette satisfaction qu'il avait éprouvée, en voyant la fortune couronner son travail opiniâtre de dix années, se mêlait surtout la pensée attendrie qu'il ferait quelque jour partager cette fortune à la seule femme qu'il eût jamais aimée.

Et il n'était revenu au pays, que pour la voir mourir, déshonorée... dans ses bras !

La colère et la rage allaient reprendre possession de son être... il réagit énergiquement contre les nouvelles sensations qui menaçaient de le détourner.

Il avait gagné les premières maisons de la ville et venait d'apercevoir une voiture qui stationnait à quel que distance.

Il héla le cocher, qui vint aussitôt à son appel.

Puis, ayant fait monter le petit Richard, il prit place à ses côtés, et la voiture se mit en marche.

Une bonne partie de la matinée se passa en courses.

Il alla à la mairie, à l'église, chez le marbrier et ce ne fut que vers deux heures, après avoir déjeuné dans un bon restaurant de la Cannebière, qu'il

reprit, toujours en compagnie du petit Richard, le chemin de la maison où ils avaient laissé Mariettou.

Quand ils y arrivèrent, Cabassou remarqua tout de suite, à l'agitation de maman Maurel, qu'il avait dû se produire quelque incident inattendu.

– Qu'y a-t-il donc. et d'où vient que je vous trouve toute troublée ? demanda-t-il aussitôt, d'une voix presque soupçonneuse.

Maman Maurel mit un doigt sur ses lèvres.

– Plus bas ! plus bas ! dit-elle mystérieusement.

– Et pourquoi donc ?

– On nous écoute, peut-être.

– Qui ça ?

– La mère Cadenette. tu sais... la vieille qui prenait soin de Mariettou.

– Ah ! ah ! et qui lui a permis de nous écouter ?... hum !... elle ne me revient déjà pas trop, la vieille sorcière. et si elle ne marche pas droit. on ne se gênera pas pour lui faire prendre des ris.

– Mon enfant ! je t'en conjure...

– Bon., on mettra une sourdine... Voyons ! il s'est donc passé quelque chose ?

– C'est cela ! nous avons eu plusieurs visites. le médecin des morts... puis le menuisier pour prendre la mesure ; enfin...

– Enfin ?

– Un monsieur que je ne connais pas. que je n'avais jamais vu... et qui est venu s'assurer si c'était bien vrai, que notre Mariettou était morte.

Cabassou fronça les sourcils.

– Et qu'est-ce que ça lui fait à celui-là ! grommela-t-il, en serrant les poings. De quel droit. qui lui a dit de venir ?

Maman Maurel eut un geste discret.

– Ça, répondit-elle, je n'en sais rien. mais je jurerais que c'est la Cadenette.

– Encore !

– Il m'a demandé sil'on s'occupait de l'inhumation, a paru étonné de ne pas voir le petit Richard et, comme ses questions commençaient à m'irriter, je l'ai prié de revenir quand tu serais là.

– Et qu'a-t-il répondu ?

– Il est parti en disant qu’il te verrait, ajoutant que c’était important et que si tu étais un brave garçon...

– Bon ! c’est bien ! interrompit Cabassou, vous avez bien fait, maman Maurel, de me renvoyer ce paroissien, et, s’il vient, il ne lui faudra pas longtemps pour voir quelle aire de vent j’ai dans mes voiles !

La nuit qui suivit se passa sans autre incident.

Cabassou, qui n’avait pas fermé l’œil depuis quarante-huit heures, ronfla jusqu’au matin à ébranler la maison. Il avait cependant fait des efforts inouïs pour rester éveillé : mais sa nature exubérante avait besoin de sommeil, et ce ne fut qu’aux premiers rayons du soleil qu’il se dressa en sursaut du fauteuil dans lequel il s’était allongé la veille !

Le moment était venu.

On avait coupé à la pauvre Mariettou quelques mèches de ses beaux cheveux dont elle était si coquette naguère ; puis on l’étendit dans la bière, entourée des fleurs qu’elle avait le plus aimées... et quand tout fut ainsi préparé, et que le prêtre fut arrivé, le triste cortège quitta la maison et s’achemina lentement vers l’église voisine.

Une dizaine de personnes au plus suivaient le convoi.

Cabassou d’abord donnait la main au petit Richard que l’on avait habillé de noir pour la circonstance, et qui s’admirait dans ses vêtements de drap neuf.

Venaient ensuite maman Maurel avec la petite fille.

Et derrière, quelques commères du quartier.

La messe fut longue. Cabassou, le brave garçon, avait voulu un enterrement digne de la chère morte, et il n’avait pas regardé à la dépense.

On chanta beaucoup, et si l’on ne joua pas de l’orgue, c’est que l’église trop pauvre, n’en avait pas encore.

Enfin, l’office terminé, on gagna le modeste cimetière de banlieue où Mariettou devait être enterrée ; on la descendit dans la fosse, le prêtre jeta quelques pelletées de terre qui rendirent un son creux et sourd, en tombant sur le cercueil, et chacun, à son tour, alla l’asperger d’eau bénite.

Tout cela fut triste et morne, et impressionna fortement Cabassou.

Il avait hâte de rentrer et de s’arracher aux douloureuses sensations au milieu desquelles il vivait depuis quelques jours.

Heureusement qu'une diversion l'attendait au retour, et allait le replacer dans un milieu d'action plus conforme à sa nature.

En quittant le cimetière, il avait lâché la main du petit Richard qui était allé rejoindre maman Maurel, et Cabassou marchait seul, à cent pas derrière, se demandant ce qu'il allait devenir, maintenant que le but qu'il comptait donner à sa vie lui manquait.

A un moment, comme il n'était déjà plus qu'à une faible distance de la maison de Mariettou, il entendit derrière lui, des pas qui, depuis quelques minutes, semblaient suivre les siens avec une certaine régularité singulière.

Il se retourna vivement, et aperçut un homme d'une cinquantaine d'années environ, mis avec une grande correction, habit recouvert d'un pardessus noir, cravate blanche, une décoration à la boutonnière.

L'homme, remarquant qu'on le regardait, salua de loin, et pressa aussitôt le pas, pour rejoindre Cabassou.

Ce dernier l'attendait.

– Monsieur Cabassou, probablement ? dit l'inconnu, en saluant de nouveau, dès qu'il fut à portée.

– Moi-même, monsieur, répondit Cabassou.

– J'ai eu l'honneur de me présenter hier, continua son interlocuteur, chez la pauvre jeune femme que vous venez de conduire à sa dernière demeure. Mais n'ayant pas eu la bonne fortune de vous rencontrer, j'ai prié madame Maurel de vouloir bien vous prévenir que je prendrais la peine de revenir.

– On me l'a dit, en effet, monsieur ; mais vous avez oublié de faire connaître votre nom... de sorte que. j'ignore encore à qui j'ai l'honneur de parler.

– Je m'appelle Chevassoux, monsieur, et je suis notaire, depuis vingt ans, allées de Meilhan, 25.

Cabassou regarda avec un étonnement sincère celui qui déclinait ainsi son nom et sa qualité.

– Eh ! de quelle diable d'affaire pouvez-vous avoir à m'entretenir ? – demanda-t-il, d'une voix brusque. – Je n'ai, jusqu'à présent, engagé aucune relation avec les officiers ministériels, comme on vous appelle, je crois ; et je ne sache pas qu'à Marseille aucun notaire ait jamais eu à s'occuper de Cabassou.

M^e Chevassoux s'inclina correctement.

– Aussi, répliqua-t-il, avec un sourire complaisant, n'est-ce pas de vous qu'il s'agit.

– Et de qui donc ?

– De mademoiselle Mariettou.

– Hein ?

– Et de l'enfant auquel elle a donné le jour, il y a environ quatre ans...

Cabassou fit un soubresaut, et subitement une idée bizarre lui vint.

Il se prit à examiner M^e Chevassoux avec plus d'attention.

– De l'enfant ? répéta-t-il avec un frisson... Seriez-vous, par hasard, l'intermédiaire de son père.?

– Non, monsieur, répondit le notaire... attendu que je ne le connais pas...

– Cependant...

– Cependant, permettez-moi de poursuivre, je vous prie : ainsi que je viens de vous le déclarer, j'ignore quel est le père du jeune Richard quidevient orphelin, par suite du décès de sa mère, et je ne serais pas intervenu en cette circonstance douloureuse, si je n'y avais été tenu par mon devoir professionnel.

– Expliquez-vous plus clairement.

– Je ne demande pas mieux. Donc, il y a environ trois ans, je reçus, au siège de mon étude, une lettre chargée, contenant la somme de dix mille francs que l'on me priait de remettre au jeune Richard, le jour où il aurait atteint ses vingt et un ans, ou au lendemain de la mort de sa mère, si celle-ci venait à décéder, avant que l'enfant eût atteint l'âge prescrit. Comprenez-vous ?

– Pardieu ! c'est clair comme bonjour... repartit Cabassou ; et pouvez-vous me dire de quel nom était signée la lettre qui vous donnait ces instructions ?

– La lettre n'était pas signée !

– Ah ! ah ! et vous n'avez pas cherché à découvrir quel pouvait être ce mystérieux donateur ?

– Un notaire a ses devoirs comme un confesseur, et il ne doit pas trahir les secrets de la profession.

– Oh ! il n’y a pas là tant de mystère ! et la chose est évidente... C’est le père ! le lâche, qui a indignement abusé de la pauvre Mariettou !. Ah ! celui-là. si je le tiens jamais entre mes pattes s !

Cabassou allait s’emballer encore une fois... il se contint...

– Après tout, dit-il... c’est assez nous occuper de ce vil gredin... qui ne s’est souvenu de son enfant, que pour lui jeter une misérable aumône...

– Dix mille francs ! appuya le notaire avec intention.

– L’enfant de Mariettou ne touchera jamais à un centime de cet argent, vous entendez bien ! C’est moi qui vous le dis !

– Mais la mère meurt sans rien laisser... et son fils...

– Pardon ! interrompit vivement le colosse, pardon, papa Chevassoux ! La mère n’a laissé qu’un enfant... mais il y a encore le grand Cabassou qui se chargera, lui, d’élever l’orphelin... et de remplacer l’ignoble coquin à qui il doit la vie !...

– Est-ce votre dernier mot ? insista le notaire.

– Le dernier... vous l’avez dit.

– Et que me conseillez-vous au sujet des dix mille francs ? Ne penseriez-vous pas qu’il serait équitable d’en faire profiter...

– Qui donc ?

– La femme qui a pris soin de la pauvre morte ! et à qui, conformément aux instructions du même donateur, j’ai compté, ce matin même, une égale somme de...

L’excellent notaire n’acheva pas. Les cinq doigts du colosse venaient de lui entrer dans le bras, et il se recula effaré.

– Qu’avez-vous donc ? demanda-t-il en pâlisant.

– Mille millions de tonnerres ! hurla Cabassou, j’allais oublier la vieille macaque, et vous me la rappelez à propos. Ah ! si le père se dérobe, celle-là nous reste. Elle connaît l’histoire. Elle a aidé probablement au crime ! et je perdrai mon nom, ou il faudra bien qu’elle parle. Venez ! venez ! monsieur le notaire.

Cabassou voulait entraîner l’officier ministériel, mais ce dernier résistadoucement. C’était la première fois que pendant l’exercice de sa profession, il rencontrait une nature aussi exubérante que celle du colosse, et il se sentait légèrement troublé.

Toutefois, il fit bonne contenance.

– Permettez, monsieur, permettez, dit-il, avec un sourire composé, mais je dois vous faire observer que vous nourrissez là un espoir qui ne pourra pas se réaliser.

– Que voulez-vous dire ? fit Cabassou.

– Eh, mon Dieu ! une chose fort simple. C'est que la mère Cadenette a dû prendre le premier train pour Paris, et qu'à l'heure où nous voici, elle est loin de Marseille.

– Et vous ne savez pas son adresse ?

– Elle ne me l'a pas fait connaître.

Cabassou eut un grondement farouche.

– Cependant, poursuivit-il, ne manifestiez-vous pas, il y a un instant, l'intention de remettre à cette affreuse mégère les dix mille francs que je refuse au nom du petit Richard ?

– Sans doute.

– Dans le cas où j'eusse accepté, comment comptiez-vous lui faire parvenir cette somme ?

– Je comptais la garder, jusqu'à ce qu'elle vînt elle-même s'enquérir des dispositions arrêtées.

– Vous espérez donc qu'elle reviendra ?

– La femme Cadenette est intéressée et cupide, elle prévoyait déjà que vous refuseriez pour l'enfant le don anonyme que j'étais chargé de lui remettre, et, dans cette prévision...

Cabassou serra la main du notaire à la briser.

– Bien ! bien ! dit-il, vous êtes un homme sagace, vous, et vous ne vous emballez pas comme moi. Elle reviendra, c'est sûr, et si elle revient, ou si elle écrit, enfin, si vous apprenez quelque chose d'elle, vous promettez de me le dire.

– Où vous trouverai-je ?

– Je vous laisserai mon adresse, car, vous supposez bien, n'est-ce pas, que je ne vais pas moisir à Marseille, quoique je sois né natif de la localité. Dans quinze jours, j'aurai repris la mer, dans six semaines je serai en Amérique... Mais, avant de m'éloigner, j'aurai le plaisir de vous aller voir et

je déposerai entre vos mains mes instructions détaillées, où vous tâcherez de mettre un peu d'orthographe. Est-ce dit ?

– C'est dit ! fit le notaire.

– Pour lors, à bientôt, papa Chevassoux : et si jamais le cœur vous dit de faire un tour chez les Yankées, demandez Cabassou, et vous verrez comme on vous répondra.

Quoi qu'il en eût dit à Me Chevassoux, notaire, Cabassou ne resta pas quinze jours à Marseille.

Il n'y connaissait, pour ainsi dire, plus personne ; c'était, de plus, une nature particulièrement ardente, qui avait besoin de mouvement et d'activité, et à laquelle la liberté américaine faisait défaut.

Et puis, Mariettou morte, il n'avait plus que maman Maurel.

Ce n'était pas assez.

Quant au petit Richard, il était décidé à l'emmener.

Un matin, il l'avait pris dans ses bras, et lui avait demandé s'il voulait bien s'en aller sur mer, avec papa Cabassou.

Et l'enfant, que depuis huit jours, ce dernier promenait dans une belle calèche, qu'il avait conduit à bord de son yacht, dans une jolie embarcation, manœuvrée par six marins en bel uniforme, l'enfant, ébloui et ému, avait répondu par des battements de mains joyeux.

Tout était dit. dès ce moment, rien ne retenait plus Cabassou à Marseille.

Aussi, après avoir assuré le sort de maman Maurel, à laquelle Me Chevassou fut chargé de servir une pension de trois mille francs ; après s'être entendu avec le gardien du cimetière pour que la tombe de Mariettou fût constamment entretenue des fleurs qu'elle aimait, il alla un soir, s'installer à son bord, et attendit la première bonne brise pour appareiller.

Or, deux jours plus tard, vers six heures du matin, le même groupe de vieux marins, que nous avons déjà vus figurer au début de ce prologue, se trouvait à son poste d'observation, guettant, à l'aide de leurs longues vues, les bateaux qui sortaient du port ou se disposaient à y entrer.

Pendant une heure environ, ils restèrent là, suivant avec attention les divers mouvements qui s'effectuaient sous leurs yeux. Mais jusqu' alors aucun incident ne s'était produit, qui leur eût semblé digne d'intérêt.

Tout à coup, l'un d'eux se dressa de sa place.

– Oh ! oh ! dit-il en clignant de l’oeil ; on dirait qu’on bouge à bord du yacht... Voilà qu’il hisse sa grande diablesse de voile.

– C’est pourtant vrai ! ajouta un autre, il faut que le brave petit navire ait les reins solides, pour porter tant de toile que ça.

– Mais c’est qu’il appareille pour de vrai ! reprit le premier. Voilà maintenant qu’il lève l’ancre. tout à l’heure il va virer de bord.

– Té !... j’aperçois Cabassou !

– Où est-il ?

– Eh ! à la barre, pardieu !... Mais il n’y est pas seul, et devant lui, à cheval sur une de ses grandes jambes, je vois un enfant.

– Oui... oui... le petit de Mariettou, avec lequel il se ballade depuis huit jours.

– Mais. il part ! Il retourne en Amérique !... Etre venu de si loin pour ne rester que huit jours. Est-ce possible !

Pendant que ces propos s’échangeaient non loin du restaurant de la Réserve, le yacht avait achevé l’opération de l’appareillage ; et maintenant, il avançait mollement vers la sortie du port.

Sa grande voile et son grand foc pendaient inertes et sans souffle, et jusqu’à ce qu’il eut dépassé la pointe du Château, c’était à peine si l’on s’apercevait qu’il marchait.

Mais dès qu’il eut franchi la passe, la brise de terre se fit tout à coup sentir ; ses voiles se gonflèrent avec force, et le joli sloop, obéissant à la barre, gagna rapidement le large.

Pendant deux heures, on le vit s’éloigner avec une vitesse d’au moins six nœuds à l’heure, et bientôt on ne l’aperçut plus au loin que comme un point noir qui finit par se perdre dans les brumes de l’horizon.

Cabassou faisait voile pour New-York, emportant avec lui le seul être auquel il pût s’intéresser .désormais :

L’enfant de Mariettou !

FIN DU PROLOGUE

PREMIÈRE PARTIE

I

Quinze ans se sont écoulés depuis les événements racontés aux chapitres précédents.

Nous sommes en plein mois d'août, c'est-à-dire à cette époque où le boulevard absolument dépeuplé a déjà émigré depuis deux mois et s'est éparpillé un peu partout dans les villes d'eaux et dans toutes les stations balnéaires.

Nous sommes à Trouville.

Il est environ quatre heures de l'après-midi. La chaleur a été étouffante toute la journée. Depuis un instant, seulement, une brise marine venant du large tempère un peu la raréfaction de l'air.

Composée en grande partie et presque exclusivement de membres de la haute vie parisienne, toute la petite colonie est en ce moment réunie sur la plage, les uns sous la grande verandah qui précède le Casino, le plus grand nombre sous un immense volum qui prolonge la verandah, d'autres encore

sous les tentes-abris, dans les cabines des baigneurs, s'habillant ou se déshabillant ; les derniers enfin se livrant aux douceurs du bain à la lame.

Sous la verandah, on distingue quelques hommes graves, armés de journaux qu'ils lisent avec une profonde attention. Il y a là des sénateurs, des députés, des candidats aspirant à le devenir, tous hommes sérieux, et chauves par conséquent, au moins pour la plupart. Le poil varie du gris pommelé au blanc sans mélange.

Non loin de ce dernier groupe, plus près du large escalier qui descend à la plage, accoudés à la balustrade, d'autres gentlemen, presque tous aussi, ceux-là, du mauvais côté de la quarantaine, sont assis et causent entre eux. Leur attitude un peu hautaine, bien que correctement polie, la réserve de leur conversation qui roule uniquement sur des lieux-communs ayant trait aux choses du high-life, tout en eux décèle des gens du monde le plus qualifié.

Il y a là le marquis de Beaurepaire, issu d'une vieille famille provençale. Le marquis passe pour être très riche. Il habite, pendant la plus grande partie de l'année, un magnifique hôtel patrimonial à Paris, rue de Varennes-Saint-Germain, où il vit seul, avec un nombreux domestique, et sa fille unique, mademoiselle Diane de Beaurepaire, une enfant de dix-huit ans à peine.

Le marquis est d'une taille élevée ; il a de beaux yeux mélancoliques d'une couleur indécise, et ses cheveux que l'âge a poudrés à frimas, donnent une extrême douceur à la tête. Du reste, très grand air et grande allure aristocratique.

A quelques pas de M. de Beaurepaire, il est impossible de ne pas remarquer un homme de haute stature qui se tient debout, appuyé à une colonne et dont toute la personne s'impose au regard par quelque chose de particulièrement attirant. Ses cheveux grisonnants coupés en brosse, la redingote noire serrée à la taille et boutonnée militairement, son pantalon à la hussarde, et ses longues moustaches trahissent évidemment certaines habitudes de la vie militaire. On l'appelle le colonel Robert.

Cependant, il n'a pas servi en France, et a passé de longues années à l'étranger. Sa vie, un peu mystérieuse, est fermée ; il n'en laisse rien voir aux indifférents, et la seule chose que l'on sache bien de lui, c'est qu'il est

grand chasseur et tireur émérite ! Ce dernier détail a toujours arrêté court les indiscrets qui eussent tenté de pénétrer dans son passé qu'il n'entend livrer à personne.

C'est, en un mot, une énigme vivante, qui n'a point encore trouvé son OEdipe.

Autour de ces deux personnages, quelques seigneurs sans importance.

Mais, à une faible distance, on distingue, sans qu'il soit besoin de le signaler, le groupe des jeunes, bruyant, tapageur, où nous trouvons tous les représentants, plus ou moins autorisés, de la vie parisienne.

C'est d'abord le jeune de Cintré, un type ; il a vingt-cinq ans, le teint rose, la mine fleurie, le sourire stéréotypé sur les lèvres, gros et court, toujours à l'affût des nouvelles qu'il doit répandre, jaloux surtout de la notoriété qu'il s'est faite d'homme bien informé, à laquelle il tient et qu'il fait tout pour conserver.

Il connaît tout le monde et tout le monde le connaît.

Inoffensif d'ailleurs, et même spirituel quelquefois.

A force de rapporter les mots des autres, il a fini par en faire lui-même !

On peut le questionner sur le personnel de la plage, la réponse ne se fera pas attendre.

Il y a, à vingt mètres plus loin, tout un essaim de jeunes filles et de jeunes femmes qui causent après le bain, tout en s'occupant de tapisserie. Une sorte de décaméron maritime.

M. de Cintré vous dira sans broncher leur nom et leurs petits noms.

Celle-ci, c'est mademoiselle Van Hope, la fille de M. Van Hope, riche armateur hollandais : elle n'est point jolie, mais elle aura un million de dot.

Celle-là, c'est mademoiselle Rose Bornave ; un petit Watteau des mieux réussis. Dot modeste, mais de l'esprit à enrichir tous les imbéciles, quelque chose comme la bouteille inépuisable.

Là, c'est madame de Simiane, – une veuve – trente-deux ans – du moins, elle est de ce monde où les femmes ont découvert le secret de n'avoir jamais que cet âge.

Mais à côté d'elle.... un bijou... un trésor, un vrai chef-d'œuvre, mademoiselle Diane de Beaurepaire, dix-huit ans à peine. Mais déjà presque femme par le gracieux développement des épaules et de la poitrine,

fille unique du marquis de Beaurepaire et qui doit apporter deux millions à celui qui sera assez heureux pour en être aimé !

La veuve et la belle Diane sont deux inséparables. Madame de Simiane était l'amie intime de la marquise Charlotte de Beaurepaire, au moment de la naissance de Diane – et depuis, elle a reporté sur la fille l'affection qu'elle portait à la mère, – on prétend bien qu'il y a une autre raison qui a rapproché la jeune femme de la jeune fille, mais ce qu'on dit est si vague, qu'il est plus convenable de n'en pas parler.

Cintré savait tout, mais au besoin, il était discret, à sa façon.

Aussi, le consultait-on à l'envi, quand quelque énigme se présentait, dont lui seul pouvait dire le mot.

Philippe de Lançay, Georges d'Apremont ne le quittaient pas. Romuald de Grangel, lui-même, ne dédaignait pas d'écouter parfois ses racontars, et il allait souvent jusqu'à le questionner, ce qui était une marque de grande condescendance.

Un garçon singulier, ce Romuald de Grangel : et comme il doit jouer un rôle important dans ce récit, peut-être n'est-il pas inutile de le présenter au lecteur.

Romuald est le propre neveu de M. de Beaurepaire.

Son père, que le monde connaît peu, car il vit depuis longtemps dans une retraite profonde, sans que l'on ait jamais pénétré la cause mystérieuse pour laquelle il se cloître de la sorte, son père, disons-nous, est frère du marquis.

Les Beaurepaire, outre leur marquisat, portaient sous Louis XIV le titre de comtes de Grangel. Par suite de ces arrangements de famille qui contribuèrent à miner le droit d'aînesse, les deux Litres furent scindés. L'aîné des enfants dans la ligne masculine s'appela dès lors marquis de Beaurepaire, et le second, comte de Grangel.

Le jeune vicomte Romuald a vingt-six ans. Au physique, c'est un assez beau garçon : œil brun, moustache noire, physionomie intelligente mais peu sympathique. Au moral, c'est bien différent ! – et quelques-uns prétendaient que ses déportements étaient pour beaucoup dans la résolution qu'avait prise le comte de Grangel, son père, de se retirer du monde, et de vivre solitaire.

Joueur, coureur de tripots clandestins, très répandu dans le demi-monde et même dans le quart de monde, ce jeune désœuvré présentait un des plus tristes spécimens de notre noblesse dégénérée. Il eût pu être soldat, et porter l'épée, comme tant d'autres l'ont fait avec honneur et patriotisme, en 1870 ; mais il avait préféré traîner sa vie oisive et inutile, dans des boudoirs sans nom, ou dans les loges suspectes des plus infimes bouis-bouis.

Tel qu'il était cependant, on l'acceptait, d'abord parce qu'il était beau joueur, quoiqu'il perdît souvent, et surtout, parce que c'était un tireur de première force, et qu'il s'était toujours très bravement battu.

Il y avait déjà quelque temps que la conversation languissait dans le groupe des jeunes gens, quand tout à coup Philippe de Lançayse retourna brusquement vers Cintré.

– A propos, dit-il avec vivacité, qu'y a-t-il donc de vrai dans ce que l'on m'a raconté à déjeuner ?

– Que t'a-t-on raconté ? demanda Cintré en dressant l'oreille.

– Tu dois savoir cela, toi.

– De quoi s'agit-il ?

– On m'a assuré que demain nous serions conviés à une représentation des plus intéressantes, un début, une certaine Mouche d'Or, jeune gymnasiarque des plus originales, qui a résolu de donner un échantillon de ses talents à la Société de Trouville, avant de se montrer au Cirque d'Été, où elle est engagée.

– Sais-tu cela ?

– Pardieu ! fit Cintré.

– Et c'est vrai ?

– Absolument vrai.

– Et comment s'appelle l'artiste ?

– On ne la connaît encore que sous le nom de la Mouche d'Or, mais je ne tarderai pas à en apprendre plus long et je ne manquerai pas de vous en instruire.

– Tu l'as vue ? interrogea Georges d'Apremont.

– Hier, comme elle débarquait, venant du Havre.

– Et elle est jolie ?

– Ravissante, je ne vous dis que ça. ou plutôt. non ! J’ai autre chose à vous conter.

– A propos de la Mouche ?

– Précisément.

– Voyons, parle... parle...

Le cercle se rétrécit et Romuald qui, jusque-là s’était tenu un peu à l’écart, se rapprocha également.

– Je ne vous étonnerai pas, reprit Cintré, heureux de l’attention dont il était l’objet, en vous disant que lajeune étoile, qui est des plus jolies, je le répète, était fort entourée à New-York, et dans chaque ville qu’elle honorait de sa présence, elle faisait de nombreuses passions, si bien qu’un beau jour elle se trouva entourée d’une vingtaine d’adorateurs, qui tous devenaient de plus en plus pressants.

– De sorte qu’il fallut faire un choix ? demanda Philippe.

– C’est cela.

– C’était embarrassant.

– Pour une femme ordinaire, peut-être ; mais pour la Mouche d’Or, ce fut l’affaire de cinq minutes de réflexion.

– Que fit-elle ?

– Un jour, elle donna à tous ceux qui aspiraient à l’honneur d’être distingués par elle, rendez-vous dans le cirque où elle avait coutume de faire ses exercices, et ayant escaladé un trapèze élevé à cinquante pieds du sol : Je choisirai, dit-elle, celui d’entre vous qui aura l’audace et la force de venir me chercher ici !. Vous voyez d’ici la tête que firent les prétendants ahuris.

Les moyens d’ascension n’étaient pas nombreux, ils consistaient en une corde à nœuds descendant du cintre. Quelques-uns essayèrent, mais ils en furent pour leur courte honte.

– Parbleu ! dit Romuald, tous échouèrent !

– Pardon, répondit Cintré ; un jeune homme se présenta, nouveau venu dans le pays, connu seulement sous le sobriquet du Huron, parce qu’il arrivait de l’extrême Ouest, où il avait vécu, disait-on, au milieu des Peaux-Rouges ! Notre Huron saisit la corde d’un bras vigoureux, et à la force du poignet grimpa en quelques secondes jusqu’au trapèze. Là, il enveloppa la

Mouche d'Or dans son bras gauche, et, s'aidant, cette fois, des pieds et de la main droite, il descendit aussi rapidement qu'il était monté.

– Et qu'a fait la Mouche d'Or ? demanda Romuald.

– Elle a loyalement tenu sa parole. Depuis lors, le Huron ne l'a pas quittée, il l'accompagne partout dans ses tournées triomphales, et je ne doute pas qu'il ne l'ait suivie jusqu'ici.

– Alors, dit Romuald, votre Huron est un simple saltimbanque.

– Un clown, ajouta Lançay.

– Un pâtre ! s'écria un autre.

Et des rires ironiques éclatèrent qui allèrent intriguer vivement le groupe des jeunes filles.

Que se passait-il donc ? d'où venait cette hilarité bruyante ?

La curiosité féminine était aiguisée et madame de Simiane n'hésita pas à appeler près d'elle le jeune Cintré qui, ne demandant pas mieux que d'obéir à cet appel, s'empressa d'accourir.

– Serais-je assez heureux, madame, dit-il, -pour que vous ayez besoin de mes services ?

– C'est justement cela, répondit la belle veuve. Ces demoiselles et moi nous désirons savoir ce qui causait tout à l'heure vos rires bruyants.

Sur cette invitation, le jeune Cintré donna une seconde édition du récit qu'il venait de faire, mais en dépit des railleries dont il crut devoir l'orner, à l'adresse du Huron, il ne parvint pas à le diminuer, et il fut évident que ce singulier personnage avait sérieusement conquis les sympathies de toutes les jeunes filles.

Il ne devait ressembler à aucun des jeunes gens qu'elles voyaient tous les jours, et c'était déjà quelque chose.

– Comment est-il ? Jeune ou mûr ? Grand ou petit ? Blond ou brun ? etc., etc.

Si bien que l'infortuné reporter ne savait à laquelle entendre.

D'ailleurs il n'avait pas vu le Huron et il n'était pas encore doué d'un degré suffisant d'audace pour tromper son auditoire en traçant un portrait de fantaisie.

– Mon Dieu, mesdames, répondit-il avec un commencement de confusion, il faut bien que je le confesse : jusqu'à présent, il ne m'a pas été

donné d'entrevoir le héros de l'aventure que je viens de vous raconter et je le regrette bien sincèrement, car...

– Eh bien ! ne le regrettez pas, monsieur de Cintré, dit alors un personnage qui venait d'entrer en scène. Les renseignements complémentaires que ces dames désirent, je puis, moi, les leur donner.

Tout le monde s'était retourné.

Celui qui venait de parler n'était autre que le colonel Robert.

– Vous, colonel ? fit madame de Simiane avec un vif intérêt.

– Moi-même, madame.

La curiosité étant éveillée, le groupe des jeunes gens s'était rapproché, et chacun attendait.

– Alors, vous l'avez vu, dit madame de Simiane ; vous le connaissez ? Quel âge a-t-il, ce jeune sauvage, ce Huron, cet homme des bois ?

– Ce jeune homme, répondit le colonel, n'est ni un sauvage, ni un Huron, ni un homme des bois.

– Qu'est-il, enfin ?

– Un homme ! bien jeune encore, car c'est au plus s'il a vingt ans, vingt-deux, peut-être ; mais, je le répète, c'est un homme, sorti pur et sans alliage des mains de la nature qu'il a eue pour nourrice... Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il ne ressemble en rien à nos jeunes gens à la mode... la peau brûlée, présente cette belle couleur, qu'affectent les bronzes florentins. Il a le sang impétueux des enfants de sa mère nourricière, la grande nature ; l'impatience du joug, l'horreur de la convention ; avec cela, une vive intelligence qui tempère ces exubérances de sève et dans son grand œil fauve qui s'enflamme aussi vite que l'éclair, une grande expression de générosité et une sensibilité exquise.

– Est-il riche ? demanda madame de Simiane, songeant peut-être aux coûteuses prodigalités que devait comporter l'entretien de la Mouche d'Or.

– Riche comme un nabab, répondit le colonel.

– L'idéal, alors ?

– A peu près, fit en souriant le colonel. Seulement il a un défaut.

– Lequel ? lequel ? demandèrent vingt voix en même temps.

Le colonel se tut un moment, comme pour réfléchir, puis il reprit :

– Ainsi que je vous le disais, notre Huron...

– Il a un nom ? interrompirent quelques jeunes gens.

– Il s'appelle Richard, et ses amis les Peaux-Rouges l'ont surnommé, à cause de son grand courage, Richard-sans-Peur. Il a été élevé au milieu de ce qui reste de forêts vierges en Amérique, et les derniers des Sioux l'ont appelé leur frère ! Richard apporte donc au milieu de la civilisation européenne toute la fougue, l'esprit d'indépendance, et peut être un peu de la sauvagerie d'une nature, sinon indomptable, du moins jusqu'ici indomptée.

– Oh ! oh ! nos Parisiennes sauront bien lui mettre un frein, dit Cintré, un peu agacé de voir le colonel remplir son rôle mieux qu'il n'avait su le faire.

– Peut-être bien ; pour ma part, je n'en doute pas, répliqua ce dernier ; et c'est d'ailleurs ce que l'on peut lui souhaiter de plus agréable.

– Merci, colonel, dit madame de Simiane, en lui tendant sa main dégantée.

Le colonel prit du bout des doigts cette belle main parfumée qu'on lui offrait, la baisa en s'inclinant, et se retira peu après, laissant les jeunes filles fort préoccupées du Huron.

Seule, la belle Diane de Beaurepaire n'avait pas dit un mot, et demeurait rêveuse.

Il y eut quelques minutes d'un silence que rompit bientôt la jeune veuve.

– Avouez, mesdemoiselles, – dit-elle tout à coup – que cela pique votre curiosité, comme la mienne ; et que vous ne serez pas fâchées de voir le singulier personnage dont le colonel vient de nous parler !

– Sans doute... sans doute... approuva Cintré du bout des lèvres... ; mais, avouez aussi, cependant, qu'il s'agit ici d'un homme que nul ne connaît et ne fréquente...

Tandis que, chaque jour, nous avons là, près de nous, vivant de notre vie, un homme de notre monde, plus étrange cent fois, et dont personne n'a jamais pénétré le mystère.

– De qui voulez-vous parler ? demanda madame de Simiane qui comprenait très bien la transparente allusion de Cintré.

– Du colonel Robert, répondit ce dernier, de cet homme qui raconte si facilement la vie des autres et qui cache la sienne avec tant de soin. D'où vient-il ? où va-t-il ? – qui le sait ?...

Un nuage passa sur le front de madame de Simiane :

– Où voulez-vous en venir ? demanda-t-elle en baissant instinctivement la voix. – Quelle est au juste votre pensée ?

Et Cintré allait répondre, quand on entendit brusquement le bruit des cloches qui annonçaient le dîner dans les divers hôtels.

Un mouvement général se produisit, les groupes se dispersèrent dans des directions diverses, et chacun regagna son hôtel ou son chalet.

Diane de Beaurepaire avait déjà pris le bras de son père, qui était descendu de la verandah sur la plage, et la jolie enfant s'éloigna en adressant un geste amical à madame de Simiane.

Celle-ci était restée la dernière ; il n'y avait plus auprès d'elle que le jeune Cintré.

– Voulez-vous m'offrir votre bras ? monsieur de Cintré, dit la belle veuve au jeune homme, qui s'empressa de se rendre à cette invitation.

Ils firent quelques pas en silence d'abord ; mais, au bout d'un instant, madame de Simiane ralentit un peu sa marche, et se tourna vers son cavalier.

– De sorte, dit-elle sur un ton singulier, que vous n'êtes pas encore parvenu à déchirer le voile dont selon vous le colonel Robert enveloppe sa vie ?

– Pas encore, répondit Cintré, mais je m'en occupe.

– A quoi bon ?

– Le mystère de cet homme m'irrite.

– Quel intérêt avez-vous à le pénétrer ?

– Un intérêt de curiosité.

– Voilà tout ?

– Je vous le jure.

Madame de Simiane enveloppa le jeune homme d'un regard où brillait une expression insaisissable.

– Eh bien, dit-elle, si vous n'avez pas de raison plus sérieuse pour vous intéresser au colonel, croyez-moi, mon cher ami, renoncez au projet imprudent que vous avez conçu.

– Pourquoi donc ?

– Parce qu’il y aurait du danger à pousser plus loin. Le colonel, que je connais depuis bien longtemps, n’aime pas que l’on s’occupe de lui, et il serait bien puéril de jouer sa vie pour une simple question d’amour-propre.

– Mais c’est presque une menace, fit Cintré en se redressant.

– Non, mon ami, c’est un conseil. Je veux éviter au colonel un véritable ennui, et à vous une déplorable et dangereuse affaire.

Madame de Simiane était arrivée au seuil du chalet qu’elle habitait. Elle serra affectueusement la main de son cavalier et disparut peu après par la grille qui donnait sur la plage.

II

Le Palais-Américain, qui devait servir aux exercices de la *Mouche-d’Or*, était arrivé du Havre, depuis quelques jours, à bord d’un brick que les énormes charpentes remplissaient presque en entier. En quelques jours, toutes les pièces numérotées avaient été débarquées, dressées, ajustées, et le théâtre édifié avec cette prodigieuse activité que les Américains apportent à tout ce qu’ils font.

De gigantesques affiches aux couleurs criardes, comme on n’en voit qu’à Londres et à New-York, avaient été placardées sur les côtés latéraux du palais de planches. On y voyait d’abord un Indien Peau-Rouge jonglant avec des couteaux ; des Chinois pour suivant un papillon l’éventail à la main ; des clowns enfarinés bondissant dans les airs, des éléphants danseurs, des pyramides humaines. Tout cela en bordure sur les côtés du tableau et encadrant au centre la *Mouche-d’Or*, franchissant ses trapèzes.

Les Américains sont pleins d’audace.

Malgré l’avis du directeur du Casino, avec qui il était entré en relations, le Barnum américain fixa le prix de ses places à vingt francs.

– Vous n’aurez personne, lui disait-on.

– Nous verrons bien, avait flegmatiquement répondu l'Américain.

Avec un véritable flair de Yankée, il avait pressenti son public. Le soir, en effet, la salle était comble.

Nous retrouvons dans cette salle improvisée, garnie d'ailleurs de confortables fauteuils, toutes les personnes déjà une première fois entrevues sur la plage.

Le théâtre occupe le fond de la salle. L'orchestre vient ensuite, puis les rangées de fauteuils, dessinant des lignes semi-circulaires descendent depuis l'orchestre jusqu'au fond de la salle.

Entre les fauteuils et la muraille couverte d'assez belles draperies en velours grenat, l'architecte a ménagé deux larges galeries bordées de caisses d'orangers, de lauriers-roses et de grenadiers en fleurs, mélangés de lauriers de Portugal et d'arbustes exotiques obtenus de l'obligeance des propriétaires des villas voisines. Les parois latérales sont garnies de bégonias, de pelargoniums, de fuchsias, de verveines, de daturas d'Egypte, d'héliotropes et de résédas qui répandent dans la salle leur doux et pénétrant parfum.

La salle est brillamment éclairée pour faire valoir les toilettes. Le parquet est dissimulé par un épais tapis sur lequel les longues traînes des femmes peuvent s'étendre en toute sécurité ; car les fantaisistes costumes de la plage ont disparu. Plus de vareuse, de chapeaux mous, de souliers de cricket pour les messieurs ; le frac noir, le gilet à cœur et le camélia ou la rose à la boutonnière. Les dames ont proscrit pour cette soirée, les hautes cannes, les chapeaux fantastiques, les bottes à la hongroise et les polonaises. La double jupe elle-même, ce mignon, ce séduisant caprice de la mode, ce souvenir expurgé de madame de Pompadour et de la cour de Louis XV, la double jupe a été abandonnée jusqu'à demain pour faire place à la solennelle robe à traîne. Bref, on fait assaut de toilettes, accordant ainsi à la baraque en planches, les honneurs du costume de soirée.

Nous avons dit que les fauteuils étaient placés par rangs en ordre parfait. Mais cette symétrie fut bientôt détruite par le caprice des femmes et des jeunes filles qui se groupèrent selon leurs goûts et leur fantaisie. Ce fut ainsi qu'à l'extrême droite un cercle s'était tout à coup formé, composé de Diane, de miss Van Hope, et de quelques autres jeunes filles.

Debout et ostensiblement derrière le fauteuil de sa cousine Diane, Romuald de Grangel semblait garder sa place avec un soin jaloux.

A l'extrême gauche se tenait madame de Simiane ayant pour sigisbé ou cavalier servant le jeune René de Cintré. Le colonel Robert, seul comme d'habitude, était resté debout, appuyé contre une caisse d'oranger. M. de Beaurepaire et la plupart des hommes se promenaient sous les galeries latérales, transformées en véritable jardin.

Enfin, l'ouverture exécutée, le rideau se leva et l'on vit s'avancer sur la scène, un monsieur, le Barnum, tout de noir habillé, comme un maître des cérémonies.

Il venait, observant la coutume américaine, adresser un speech bien senti à la société exceptionnelle qu'il avait devant lui, et annoncer que le spectacle allait commencer.

En effet, à peine s'était-il retiré, que deux Chinois entrèrent en scène, confectionnant un papillon avec un bout de papier et lui faisant ensuite prendre son vol en l'alimentant d'air à l'aide de l'éventail. Puis, ; mais le lecteur voudra sans doute faire ici comme les spectateurs qui ne prêtèrent pas la moindre attention ni aux Chinois ni aux Indiens, ni aux christi-ministrels, ces faux nègres de New-York ou de Londres, qui enlèvent cependant des chœurs d'opéra avec autant d'entrain que d'ensemble et de brio.

Ce que l'on attendait, c'était le clou de la soirée ! Tout ce monde aristocratique était venu là pour voir la voltige de la mouche volante, et l'on ne voulait ni entendre ni voir autre chose.

Les groupes s'étaient accentués en attendant, celui des jeunes filles formant un cercle presque complet. Elles se penchaient et se parlaient à l'oreille, étouffant des rires avec leurs mouchoirs, quand tout à coup, à deux pas, la voix de Cintré s'éleva :

– Mais en attendant le clou, dit-il, si l'on nous servait toujours le Huron !

– Oui, oui, le Huron, le Hu... ron, murmure à demi-voix le groupe des gilets à cœur.

Mais les histrions continuent leurs exercices sans paraître s'apercevoir de ce qui se passe dans la salle.

Madame de Simiane impatientée se lève et va prendre le bras de Romuald qui est derrière elle.

Elle l'entraîne dans la galerie.

– Voyons ! dit-elle au bout d'un instant, ne trouvez-vous pas, monsieur de Grangel, que ce Huron tarde bien à paraître ?

– Etes-vous donc réellement si impatiente de le voir ? demanda Romuald.

– Eh, sans doute, repartit la belle veuve. Vous en parlez à votre aise. Un sauvage ! cela aura au moins l'avantage de nous changer des gilets à cœur.

– Ah ! oui, les gilets à cœur... René de Cintré et autres. Un monde très ennuyé et très ennuyeux ! dit Romuald, songeant évidemment à autre chose.

Madame de Simiane frappa un petit coup de sa main gantée sur le bras du jeune homme :

– Monsieur de Grangel ! dit-elle en le regardant bien en face.

– Madame ? répondit Romuald.

– Depuis quelque temps vous tournez décidément au ténébreux.

– Vous trouvez ?

– Ah, çà ! c'est donc vrai ce qu'on dit ?

– Que dit-on ?

– Que vous êtes amoureux.

– Pourquoi m'en cacherais-je ? On est toujours amoureux, quand on a mon âge.

– Oh ! je n'entends pas parler d'amourette. A cet égard, votre réputation est trop bien établie. Je fais allusion à l'un de ces attachements sérieux et profonds qui régénèrent et transforment un homme. Votre cousine.

– Mais, madame...

– Allons, grand enfant, vous pouvez être sincère avec moi ; vous savez quelle est mon affection pour Diane, et j'ajoute en ce qui vous concerne, que mademoiselle de Beaurepaire est la plus charmante jeune fille qu'un homme puisse aimer. Elle sera puissamment riche, et à part certains petits défauts de caractère qui tiennent à ce qu'elle a perdu sa mère très jeune, trop jeune, et qu'elle a été élevée par un père qui l'aime jusqu'à l'idolâtrie, ce sera bien la plus adorable des femmes.

Romuald fit quelques pas en silence. Puis d'une voix émue :

– Je vous remercie, dit-il, de ce que vos paroles ont de bienveillant pour moi. Oui, vous avez raison, j’ai voué à ma cousine une affection sincère, profonde, et ce que vous venez de me dire ajoute encore à mon ennui, ou plutôt à mon regret, de ne pas être aimé comme je voudrais l’être.

– Diane, répliqua madame de Simiane, n’est pas une jeune fille comme une autre. Sa mère, je vous l’ai dit, a été ma meilleure amie, et quand elle est morte, si jeune, j’ai reporté sur la fille toute l’affection que j’avais pour la mère.

– Oui, oui, je sais cela ! interrompit vivement Romuald avec un mouvement très marqué ; et si vous le vouliez, je ne chercherais pas d’autre avocat pour plaider ma cause.

Madame de Simiane fit un geste négatif.

– Détrompez-vous, répliqua-t-elle vivement ; Diane est bien le meilleur cœur que je connaisse. Elle adore son père ; elle a pour moi, je le crois, une affection très vive ; mais c’est un caractère absolu ! Elle ne prend conseil que d’elle-même en ces graves questions. Aucune pression n’aurait prise sur elle. Elle ne donnera sa main qu’à celui qui aura d’abord su gagner son cœur, et le jour où elle aura distingué quelqu’un, celui-là, quel qu’il soit et malgré tous les obstacles qui pourraient se dresser entre elle et lui, celui-là sera son époux !

– Que me conseillez-vous donc ? demanda Romuald d’une voix où l’on sentait percer ou beaucoup d’anxiété ou une colère sourde.

– Faites-vous aimer, répondit madame de Simiane.

– Mais le moyen ?

– D’abord, réformez votre vie. Ne jouez plus ; ne faites plus courir. Tout le monde connaît vos pertes au jeu et la liste de vos maîtresses ; c’est trop. Un jeune homme qui sort à peine de pareils scandales ne sera jamais, je vous l’atteste, le mari de Diane. Vous prêtez trop le flanc à vos détracteurs qui prétendent que vous comptez sur la dot de votre cousine, pour combler l’abîme de vos dettes ; et que cette belle passion n’est au fond qu’une adroite, mais assez laide spéculation.

– Qui a dit cela ? interrompit violemment Romuald, en devenant subitement pâle.

Et en même temps, il lança un mauvais regard à madame de Simiane. Heureusement, l'attention de celle-ci venait d'être attirée ailleurs.

Un grand mouvement avait eu lieu dans l'assemblée ; un murmure de voix s'était élevé.

– C'est lui ! le voici ! là ! voyez !

Et tous les regards se tournaient d'un même côté de la salle.

Le Huron venait de faire son entrée.

Et maintenant il traversait les rangs pressés de la foule, sans le moindre embarras, on peut même dire avec une aisance parfaite : c'est ainsi qu'il atteignit l'orchestre. Une fois là, et ne paraissant pas se douter de l'attention dont il était l'objet, il alla s'appuyer à la balustrade, le dos tourné au théâtre, en vue de tous, et pouvant tout voir, excepté, bien entendu, ce qui se passait sur la scène.

Dans l'assemblée, la surprise était complète et profonde. Au lieu du sauvage que l'on attendait, on avait devant soi un très jeune homme, c'est vrai, – de vingt à vingt-deux ans, – mais de tournure distinguée, à la tenue absolument correcte qui, jeté brusquement dans ce milieu, composé de la fine fleur de l'aristocratie parisienne, semblait être tout à fait dans son élément.

L'opinion générale se traduisit par un murmure d'approbation.

Les femmes n'avaient jamais été regardées par des yeux aussi audacieux ni aussi brûlants. Plus d'une, parmi elles, dissimulaient derrière leur éventail, la vivacité de leurs impressions.

Quant au Huron, son premier regard était allé spontanément et comme d'instinct vers le groupe attirant des jeunes femmes, et tout son être avait paru tressaillir.

La vue de toutes ces épaules nues lui causait une étrange sensation. Sa poitrine se gonflait avec force, ses narines se dilataient comme celles des jeunes fauves dont le flair subtil a recueilli dans l'air le parfum des émanations humaines.

Et pendant quelques minutes, il fit ainsi le dénombrement des jeunes femmes, allant de l'une à l'autre, détaillant les beautés de chacune d'elles et s'oubliant dans la contemplation de ce tableau charmant auquel il n'avait pas encore connu d'équivalent.

Mais, à ce moment, son regard s'arrête ; une lueur d'éclair le traverse, et il reste comme pétrifié d'admiration.

Il vient d'apercevoir mademoiselle Diane de Beaurepaire.

Dès lors tout disparaît ; il semble n'avoir plus de regards que pour elle et tout ce qui se passe dans la salle lui est devenu tout à coup indifférent.

Cependant le moment psychologique était venu. Un nouveau mouvement s'était opéré de toutes parts et la *Mouche d'Or*, présentée par son Barnum, venait de faire son apparition.

Pour rester fidèle à la vérité, il faut reconnaître qu'elle fut accueillie par un murmure non équivoque de satisfaction et même d'admiration.

C'était vraiment une belle créature.

Son maillot de soie rose tendre, le seul vêtement qu'elle portât, avec une trousse de satin incarnat, descendait jusqu'à mi-cuisse et laissait voir des formes d'un modelé exquis. La jambe était ronde et pleine, et les attaches, de cette finesse qui n'exclut pas la force.

La tête était mignonne, la bouche aux lèvres carminées et sensuelles, s'entr'ouvrait doucement en un sourire ingénu, presque timide – l'arme la plus terrible de ces dangereuses sirènes.

L'œil à demi clos se laissait à peine entrevoir sous les longs cils noirs qui le couvraient, et ses cheveux opulents tombaient en boucles épaisses sur ses épaules de satin.

Ainsi vue, dans cet étrange costume qu'elle portait avec des grâces toutes pudique, la *Mouche d'Or* avait bien moins l'air d'une femme, que d'un jeune éphèbe qui va pour la première fois revêtir la robe prétexte.

La femme avait donc conquis son public par sa seule apparition, et sans lui laisser le temps de revenir sur cette impression, elle commença ses exercices avec une adresse, une agilité, une précision, qui arrachèrent bientôt d'enthousiastes applaudissements à ceux-là mêmes qui paraissaient de voir rester le plus indifférents.

Les *gilets à cœur* s'en donnaient surtout sans compter, s'abandonnant à la double séduction de la femme et de l'artiste.

Toutefois, Romuald qui, après avoir quitté madame de Simiane, était revenu retrouver ses amis de club, suivait, sans *s'emballer*, les exercices de

la *Mouche d'Or*, et il était manifeste qu'il était sous le coup d'une préoccupation qui l'absorbait.

Tout à coup, une exclamation lui échappa, qui fit retourner ses compagnons.

– Eh, mais, attendez donc, dit-il, en continuant de lorgner la jeune femme... je la reconnais, pardieu !

L'Américaine ? fit Georges de Lançay.

– Elle n'est pas plus Américaine que toi et moi.

– Qu'est-elle donc ?

– Tu ne te rappelles donc pas Didine, qui débuta il y a quelques années, aux Folies-Dramatiques, dans une pièce intitulée : *Le Paradis de Mahomet* ?

– Si je me la rappelle ! appuya d'Apremont... elle débutait en même temps que Latour et Deveria. et tu crois que c'est elle ?... Didine !

– A preuve, reprit Romuald, que j'aperçois là-bas, dans la coulisse, le groin de son *respectable* père, l'illustre Saint-Léger.

D'Apremont approuva d'un geste étonné.

– Eh bien ! elle est forte celle-là... dit-il ; la famille est au complet !... et puisque le père est là... il n'y aura pas à se gêner.

Cependant les exercices continuaient. La nouvelle de l'identité de Didine s'était mise à circuler dans les rangs des spectateurs et avait éveillé les sympathies les plus vives ; l'on suivait avec plus d'intérêt encore les évolutions de la jeune gymnasiarque.

C'était prodigieux d'ailleurs. Et il se produisit même un incident qui émut particulièrement un public qui n'était nullement préparé.

Jusque-là la belle fille avait exécuté sa voltige avec une crânerie et une assurance qui avaient enlevé toute appréhension aux spectateurs. Elle allait atteindre le dernier trapèze, quant, tout à coup, du fond de la scène, une voix s'élève qui appelle : « Didine ! » avec un cri d'angoisse bien articulé.

Il y eut un frémissement dans la salle et l'on crut à un accident.

La jeune femme éprouva un tressaillement de surprise à ce nom, qui lui était jeté en un pareil moment, et elle faillit manquer le trapèze.

Mais elle se remit aussitôt, reprit son travail, en faisant en sens inverse la route déjà parcourue. Puis tout à coup, après avoir fait la roue sur la barre

volante, avec une rapidité vertigineuse, elle se laissa glisser et tomber dans l'espace.

Cette fois, on la crut perdue. Mais, en parcourant sa route aérienne, et arrivée à quatre mètres de terre à peu près, Didine rencontra un nouveau trapèze, s'y accrocha en passant, et, toute souriante, vint saluer le public.

Ce qu'on avait pris pour un accident n'était qu'un nouveau clou et le cri de Didine que l'on avait entendu, un truc inventé par le père Saint-Léger, un vieux *roublard* qui s'y connaissait.

Après cet incident, la représentation était finie : du moins, tout le monde le comprit ainsi, car, une fois Didine disparue, ce fut une désertion générale et la foule s'égreña dans toutes les directions.

Diane avait été la première à quitter sa place, au bras de son père.

La jolie enfant était plus émue et plus troublée qu'elle ne l'avait jamais été.

Pourquoi ? Elle n'eût pu le dire, mais lorsque, tout en marchant, elle fermait les yeux, elle voyait toujours devant elle, elle sentait obstinément sur son front, le regard ardent, plein d'effluves du jeune étranger que l'on appelait Richard et qui, pendant toute la soirée, ne l'avait pas une seconde perdue de vue.

Cette persistance l'avait bien gênée et elle ne parvenait que difficilement à se dégager de l'impression qu'elle en ressentait encore.

Quel était ce jeune homme ? Pourquoi l'avait-il regardée avec cette audace ?

Quoi qu'elle fit, elle revenait toujours à lui.

Et quand, au moment de rentrer au chalet qu'elle habitait, elle se retourna pour jeter un dernier regard à la mer et qu'elle aperçut ce même Richard qui l'avait suivie et s'était arrêté à vingt pas, pour la voir disparaître, elle éprouva comme une sensation bizarre, inconnue tout au moins, où s'agitaient mille sentiments qu'il lui eût été impossible d'analyser.

Elle franchit vivement le seuil de la porte et courut s'enfermer dans sa chambre pour échapper à cette vision.

III

On sait qu'à Trouville la plage est très plate, et que, par conséquent, la mer s'y retire très loin aux heures de marée. Les baigneurs qui ne veulent pas aller chercher leur bain à un demi-kilomètre de distance, doivent donc attendre que la mer ait donné une partie de son flux et qu'elle soit presque pleine ou étale, pour parler d'une façon plus correcte.

La plus grande partie des nageurs se réservent même jusqu'à l'heure du jasant, c'est-à-dire du reflux.

Or, le lendemain des scènes que nous venons de raconter, la mer ne devait atteindre son plein qu'à cinq heures du soir, et c'est seulement vers trois heures de l'après-midi que baigneurs et baigneuses commencèrent à descendre sur la plage.

La chaleur était lourde et encore plus accablante que la veille ; néanmoins tout le monde était ravi, car ce temps magnifique devait ajouter au bain une véritable volupté.

Toutefois, en dépit de cette rassurante apparence qui pouvait tromper des Parisiens, quelques marins répandus çà et là pour le service des cabines, jetaient à l'horizon des regards où passaient parfois des lueurs d'inquiétude.

Un surtout, le père Mathias, patron du canot de sauvetage, semblait, tout en secouant sur son pouce les cendres éteintes de sa pipe, remuer la tête d'un mouvement plein de réticences.

– Eh bien, père Mathias, lui 'dit l'un des matelots de son équipage, vous n'avez pas l'air content. Est-ce que ce n'est pas là un riche temps ?

– Hum ! fitle vieux auquel s'adressaient ces paroles, faudra voir, garçon. Pas trop beau, ni trop bon surtout.

– Craindriez-vous un grain ? demanda le jeune homme en montrant un petit nuage roux qui flottait comme une vapeur à l'extrême horizon,

– Si ce n'est qu'un grain, dit le vieillard, ce sera un grain sec. Ça dure moins longtemps, mais c'est terriblement dangereux.

– Et qui vous fait croire cela ? insista le jeune homme avec déférence.

Sur les côtes, tout le monde est respectueux pour les vieillards, dont l'expérience est un fonds inépuisable de leçons utiles.

– Ce serait trop long à t'expliquer, garçon, reprit le vieillard ; mais regarde là-bas, tiens un peu à gauche, par le travers des Cornelles. Ne vois-tu pas la *Mmoie-Jeanne* qui rentre ?

– Oui : eh bien ?

– Eh bien, le patron est un malin, et, s'il rentre, c'est qu'il a vu quelque chose, qui ne lui annonce rien de bon.

Pendant que ce rapide colloque avait lieu, baigneurs et baigneuses étaient sortis de leurs cabines et se disposaient à affronter la lame.

C'est le moment intéressant et critique, pour les hommes aussi bien que pour les femmes ; car il faudrait être taillé comme Antinoüs ou comme Vénus pour n'avoir pas à redouter les indiscretions d'un costume de bain.

Aussi chacun s'empressait-il de gagner la mer et de s'y plonger pour échapper à un examen approfondi de la galerie qui lorgnait ce spectacle d'un nouveau genre.

Car, si les baigneurs étaient nombreux les spectateurs ne l'étaient pas moins... Et nous y revoyons figurer tous les contingents que le lecteur a déjà vus défiler devant lui.

On y cause, tout en regardant, de l'événement du jour et de celui de la veille, sans oublier la belle Didine, qui, du reste, se montre à quelques pas, dans une toilette un peu excentrique peut-être, mais dont il est difficile de ne pas reconnaître le goût exquis et sûr.

Aussi est-elle très entourée, et tous les gilets à cœur de la veille s'empressent à la féliciter de son succès.

Elle est seule d'ailleurs. Le jeune Richard a été des premiers à se plonger dans l'onde amère, et on peut le voir au loin, fendant la lame, dans les parages où Diane elle-même s'est laissé emporter.

Diane a la passion de ces sortes d'exercices, et elle est aussi intrépide nageuse qu'habile écuyère. C'est une frénésie, presque une volupté, et rien ne saurait rendre le charme qui se dégage de toute sa personne, quand son corps, souple et adorable dans toutes ses proportions, s'abandonne mollement à la mer, qui semble tout heureuse de le bercer dans ses flots.

– Vraiment cette Diane est intrépide ! dit tout à coup madame de Simiane, assise entre le marquis de Beaurepaire et le colonel Robert.

– Peut-être trop, dit ce dernier, oubliant que le marquis était à ses côtés.

– Vous avez raison, monsieur, approuva M. de Beaurepaire, – car il lui semblait que Diane s’aventurait beaucoup.

– Eh ! que voilà bien les pères ! répliqua la belle veuve... que voulez-vous qu’elle ait à craindre ? la chère enfant ! – Et puis, voyez !... Elle a près d’elle ce jeune étranger, Richard, le Huron !... qui me paraît taillé tout exprès pour devenir un sauveteur, s’il en était besoin.

Le marquis ne répondit pas à madame de Simiane, mais il se leva.

Il venait de remarquer une certaine agitation se produire parmi les marins du bateau de sauvetage restés à terre et il voulait savoir ce qui se passait.

– Ce cher marquis ! fit madame de Simiane, dès qu’il se fut éloigné. le voilà tout bouleversé.

– Il n’a peut-être pas tout à fait tort, répondit le colonel Robert.

– Comment ! vous aussi ! Est-ce que vraiment vous craignez quelque danger ? Allons donc ! ce n’est pas sérieux.

– Regardez... regardez !

Et le colonel indiquait un coin de la plage où décidément s’opérait un mouvement significatif.

Madame de Simiane devint très pâle.

Le ciel s’était couvert presque subitement, et l’on entendait venir du large un bruit sourd et prolongé qui s’annonçait comme une menace.

– Mais... qu’est-ce que fait donc Guillaume à bord du canot de sauvetage ? cria la voix de maître Mathias, le patron. – Il est donc sourd et aveugle ? Attends, attends ! -Allons, camarades, à la mer, et plus vite que ça !

Et sans ajouter un mot, le vieux Mathias dépouille sa vareuse, abandonne ses chaussures, et s’étant jeté à la mer suivi de deux hommes, il nage vigoureusement vers le canot qu’il accoste bientôt.

Dès ce moment, en voyant avec quelle précipitation émue le vieux loup de mer s’était jeté à l’eau, tout le monde comprit qu’il allait se passer quelque chose de grave, et un silence solennel s’établit.

Madame de Simiane s’était emparée du bras du colonel.

M. de Beaurepaire, immobile et muet, regardait d'un œil hagard, les doigts crispés sur le dossier d'une chaise abandonnée.

Nul ne pouvait plus se montrer indifférent : Didine elle-même s'était, peut-être avec quelque intention, accrochée au bras de Romuald.

Du reste, le tableau devenait certainement effrayant.

En cinq minutes, tout avait changé.

Une nuée de plomb s'était étendue sur le ciel. La nuit s'était faite sans transition et la mer remuée, dans ses plus profonds abîmes, se soulevait avec une sorte de fureur implacable.

Tout avait disparu sous la même obscurité sinistre ; et quant à Diane et à Richard, depuis quelques instants déjà, on ne les apercevait plus.

Cependant, le vieux Mathias n'avait pas perdu de temps. En une minute, il avait atteint le canot. Les avirons furent immédiatement bordés, et l'embarcation se mit aussitôt à nager dans une direction qui devait être celle suivie par mademoiselle de Beaurepaire.

De la plage, on ne pouvait que faire des conjectures, car ainsi que nous venons de le dire, à partir du moment où l'orage s'était déchaîné, Diane et Richard avaient disparu dans l'obscurité qui s'était faite.

Tout l'espoir du marquis et de ses amis reposait donc maintenant sur le canot de sauvetage, et celui-ci se comportait vaillamment, manœuvrant au milieu du cyclone comme sur la mer la plus calme.

Tantôt on le voyait se dresser sur la crête des lames et tantôt se plonger tout à coup dans les abîmes ouverts devant lui ; mais il ne déviait pas de sa route.

Les braves marins courbés sur leurs avirons, continuaient de ramer avec la même ardeur, cherchant obstinément les victimes qu'il fallait sauver.

Que leur importait leur propre vie à ces humbles et courageux héros de la mer ! Ils sont habitués à en faire chaque jour le sacrifice. Et devant ce danger d'une mort presque certaine qu'ils affrontaient, ils ne pensaient pas à eux, mais à ce jeune homme et à cette jeune fille qui allaient périr s'ils n'arrivaient pas à temps.

Tout à coup une lame énorme, haute de plusieurs mètres, se leva monstrueuse et menaçante par le travers de l'embarcation.

Il y eut un moment de stupeur.

– Bout à la lame ! cria la voix éclatante de Mathias, qui domina un instant les épouvantables sifflements de la tempête.

Et la manœuvre commença.

Mais elle ne put s'effectuer à temps et l'on vit dans les ténèbres livides la barque rouler sur babord, et disparaître, emportée dans un remous formidable.

Un grand cri parti de la plage accueillit ce sinistre, et quand une minute plus tard, l'embarcation chavirée revenait à flot, la quille en l'air, nul ne douta que l'équipage n'eût péri.

Au surplus on ne discute plus, et devant cette catastrophe, vingt marins intrépides s'empressent d'armer une nouvelle embarcation.

Il ne s'agit plus seulement désormais de sauver Diane et Richard, il faut tenter de sauver en même temps les malheureux marins du canot qui avait essayé d'aller à leur secours.

Déjà une nouvelle embarcation est prête ; le colonel Robert y prend place, et l'on a toutes les peines du monde à empêcher le marquis de Beaurepaire de s'y jeter à son tour.

Sur la plage, toutes les poitrines sont haletantes. quelques femmes même se sont évanouies, et tous les regards suivent ardemment le second canot qui vient de partir.

Un premier succès l'attend, et il parvient, chemin faisant, à recueillir les naufragés de la première embarcation.

Puis, heureux de ce sauvetage inespéré, il se lance bravement à la recherche des deux imprudents nageurs que l'on n'espère plus guère retrouver vivants.

Le canot ne suit pas une route bien précise ; il va, vient, en quête d'une piste, virant de bord à chaque instant.

Les spectateurs devinent que les sauveteurs improvisés n'ont pas trouvé vestige de ceux qu'ils cherchent.

Tout espoir paraît perdu, quand le père Mathias dont les vieux yeux voient plus clair que les jeunes, étend tout à coup son bras vers un point de l'horizon.

Ce sont les deux jeunes gens.

Et du rivage, on distingue vaguement au loin, dans une direction tout à fait opposée à celle que suit le canot, quelque chose de vivant qui s'agite sur la lame.

– C'est Richard ! c'est Diane !

Ils étaient vivants, tous les deux.

Mais l'embarcation pourra-t-elle arriver jusqu'à eux et pourront-ils, eux-mêmes, se soutenir jusqu'à ce qu'on vienne les recueillir ?

Ils devaient être à bout de forces et il y avait à craindre que Diane surtout ne disparût avant la venue du secours qui lui était envoyé.

Et, en effet, la situation était terrible, car voici ce qui s'était passé :

Pendant les premiers moments, aucun incident notable ne s'était produit, et les choses avaient suivi leur cours naturel.

La jolie enfant s'était abandonnée au vif plaisir de se sentir bercée par la lame, et même quand elle s'était aperçue qu'un nageur non moins habile qu'elle la suivait à distance, par un sentiment d'amour-propre, peut-être même de coquetterie, elle avait tenu à déployer toute sa science et toutes ses grâces de nageuse émérite. Elle s'était éloignée sans bien se rendre compte de ce qu'elle faisait, préoccupée seulement d'augmenter la distance qui la séparait de l'audacieux qui la suivait.

Elle ne l'avait même pas reconnu, et croyait que c'était quelqu'un de son monde.

Mais son rival en natation gagnant du terrain et se rapprochant sensiblement, elle reconnut bientôt Richard et ses dispositions changèrent.

Elle eut, non pas peur, mais presque honte, de se trouver demi-nue et seule, si loin du bord, en compagnie d'un jeune homme qu'elle ne connaissait pas, et qui, la veille, par la persistance qu'il avait mise à la regarder, lui avait inspiré de si bizarres impressions.

Elle ne songea plus dès lorsqu'à regagner le rivage.

Mais il était déjà trop tard !

La nuit s'était faite presque instantanément, et Diane avait senti la mer, soulevée sans cause apparente, devenir terriblement houleuse. Elle connaissait vaguement ces symptômes, c'était, à n'en pas douter, un cyclone qui arrivait.

– A terre, mademoiselle, à terre ! cria alors Richard, qui, de son côté, pressentait l'imminence du danger.

Diane n'avait pas besoin de cet avertissement.

III

En voyant tout à coup les ténèbres l'envelopper, elle avait pris peur aussi, et obéissant à un instinct irréfléchi de conservation, elle était allée d'elle-même se ranger près de lui.

Tous deux se mirent alors à nager de conserve.

La mer commençait à se démonter. Quelques lames avaient même menacé de couvrir la belle nageuse qui luttait vaillamment.

– Vous êtes fatiguée ? demanda Richard prêt à la soutenir de son bras.

– Non, non...

– Courage !... Je vois une embarcation qui vient à nous. Ils nous ont vus !... Je vais les héler.

Mais la tempête était dans son plein et le bruit furieux de la rafale couvrait la voix de Richard.

D'ailleurs l'embarcation à laquelle il s'adressait venait de chavirer, et il n'y avait plus aucun secours à en espérer.

– Mon Dieu ! ils sont bien longs à venir, murmura la pauvre enfant qui s'épuisait en efforts impuissants.

– Voulez-vous me permettre de vous soutenir ? demanda Richard en se rapprochant.

– Non, merci, je serai forte ! – répondit Diane qui se raidit avec un frisson de pudeur.

Richard n'insista pas.

En proie à un sombre désespoir, il continua de nager aux côtés de Diane en surveillant ses moindres mouvements avec une sollicitude inquiète. Les

forces de la jeune fille faiblissaient visiblement et devaient bientôt la trahir.

A un moment même, ses yeux se ferment, ses bras s'agitent en l'air, elle va disparaître. Mais Richard a tout vu, il la retient avec vigueur dans ses bras, il la porte énergiquement d'une main pendant qu'il nage de l'autre.

Mais par cette mer déchaînée cela ne peut durer longtemps ; et Richard ne se fait pas illusion sur la gravité de la situation.

Il a bien vu cependant une seconde embarcation venir de la plage, – seulement l'embarcation est loin encore et elle ne peut plus arriver à temps.

C'est la mort imminente, – la mort certaine !

Sans se rendre compte de ce qui se passe en lui, le jeune homme ne tremble pas à cette perspective, et c'est avec une sorte d'âpre ivresse qu'il serre contre sa poitrine l'enfant qui s'est évanouie dans ses bras et avec laquelle il va mourir.

Tout à coup il tressaille et son regard ardent semble interroger l'état du ciel.

Qu'y a-t-il ?

Une chose bizarre qu'il ne parvient pas à s'expliquer tout de suite.

Depuis quelques secondes la violence du cyclone paraît perdre de son intensité ; il y a comme une détente dans le désordre des éléments ! Mais ce n'est pas là ce qui le préoccupe, et il lui semble qu'il n'a échappé à un danger que pour se voir exposé à un autre danger plus grand encore.

Un courant irrésistible vient de le saisir et l'entraîne dans une direction évidemment opposée à celle que suit le second canot.

C'est le dernier coup ! Il n'y a pas à lutter, et cette fois il sent bien que tout est perdu !

Pourtant, l'intrépide jeune homme ne se laisse pas abattre. L'œil fixé sur la plage, il ne tarde pas à constater qu'il s'en rapproche au lieu de s'en éloigner.

Et convaincu dès lors que le courant qui l'entraîne le porte vers la terre, il se remet à nager avec une vigueur nouvelle.

Il ne pense plus à mourir ! Il veut sauver l'adorable enfant qu'un danger commun a faite sienne et, poussé par la lame, redoublant d'efforts, il franchit rapidement l'espace qui le sépare encore de la grève. Il y aborde enfin avec son précieux fardeau.

Une joie immense resplendit sur ses traits ; il a – gardé un instant encore la pâle enfant évanouie, serrée contre sa poitrine ; on dirait qu’il regrette maintenant de l’avoir sauvée, puisqu’il faut la rendre à ceux qui accourent pour la recueillir ; et incapable de contenir les sentiments tumultueux qui précipitent les battements de son cœur, il la presse une dernière fois dans ses bras et, dans un mouvement plein de fièvre et d’emportement, il s’oublie, au moment de se séparer d’elle, jusqu’à poser ses lèvres avides sur les lèvres de Diane.

Il ne s’inquiète pas de savoir s’il a été vu !

Il n’y a autour de lui que le marquis de Beaurepaire affolé de bonheur, madame de Simiane, le colonel qui est revenu, le médecin qu’on a envoyé chercher, deux ou trois sauveteurs ; puis derrière, la foule, au milieu de laquelle on distingue Cintré, Romuald, d’Apremont, et surtout Didine que cette scène a fort émue.

Richard s’est empressé de se dérober aux éloges dont il a été l’objet et il a regagné sa cabine. Quant à Diane, on lui a fait prendre un cordial et le docteur a fini par rassurer le malheureux père qui, dans son trouble, n’a pas même songé à remercier l’homme qui a sauvé son enfant.

L’aventure est donc finie, et l’on pourrait supposer que le dénouement heureux qui l’a couronnée ne devait pas avoir d’épilogue.

Il y en eut pourtant deux.

Le premier fut simple, quoique divisé en deux tableaux très courts.

Le second, plus important et certainement plus significatif.

Nous allons les raconter tous les deux.

IV

Nous n’étonnerons aucun de nos lecteurs en disant qu’à la suite de cet événement mémorable, la foule avait continué à stationner sur la plage,

chacun voulant se remettre de son émotion avant d'aller prendre son repas.

Diane avait été transportée, à peu près remise, au chalet de son père et malgré l'absence du corps du délit, les conversations se poursuivaient, qui toutes avaient pour objet le drame auquel on venait d'assister.

Et les commentaires allaient leur train, les uns exaltant le courage et le dévouement du jeune sauvage ; – on se plaisait toujours à le désigner ainsi ; – les autres, supputant les chances de fortune que pouvait lui réserver l'avenir, après le sauvetage de la fille du marquis de Beaurepaire.

Cintré, d'Apremont, Lançay et les autres se laissaient aller à toutes les fantaisies de leur imagination, et c'étaient des saillies, des perspectives de contes de fées ; en un mot, tout ce que l'on pouvait inventer de surprises et de coups de théâtre.

Deux personnes seules restaient manifestement soucieuses et pensives pendant que se faisait cette dépense exagérée d'imagination. Au froncement de leurs sourcils, et à la crispation qui agitait leurs doigts nerveux, il était facile de juger qu'elles étaient en proie à un même sentiment de sourde colère.

C'étaient Didine et Romuald.

L'un et l'autre avaient vu le mouvement de Richard et tous deux en avaient ressenti, à des degrés différents, une vive irritation.

Ils ne s'étaient pas communiqué leurs impressions, mais un regard avait suffi... ils s'étaient compris.

Toutefois, jusque-là, ils n'avaient échangé aucune parole. Didine guettait la sortie de Richard pour lui dire son fait... et Romuald attendait que le colonel Robert eût quitté madame de Simiane, pour réclamer de lui qu'il voulût bien être son second, afin d'exiger de Richard une explication devenue nécessaire.

Ce fut Didine, qui, la première, obtint la satisfaction qu'elle voulait se donner.

Richard avait achevé sa toilette, et le cigare aux lèvres, tout à fait correct dans sa tenue, il venait faire un tour de plage, aussi calme, aussi dégagé que si rien ne se fût passé.

Didine alla à lui d'un pas agité et l'œil étincelant.

– Enfin !... C’est toi, dit-elle, d’une voix mal contenue. Eh bien, vrai, tu y as mis le temps.

– A qui en avez-vous donc ? fit Richard avec une pointe d’ironie, et d’où vient cette figure de l’autre monde ?

La jeune gymnasiarque frappa vivement du pied.

– Oh ! tu sais, dit-elle sur un ton intraduisible, mais qui a sa saveur boulevardière, il ne faut pas me la faire celle-là. Je t’ai vu avec ta poupée nageuse, et je ne suis pas d’humeur à supporter...

– Quoi ? demanda Richard, sans se départir de son flegme.

– Bon ! bien !... Va toujours !... mais je vais mettre ordre à tout ça. Demain j’envoie dinguer mon Barnum et après-demain je quitte cette plage.

– Vous partez ? dit Richard.

– Est-ce que tu restes, toi ?

– Oh ! moi. je ne sais pas encore ce que je ferai. Cela dépendra.

– De quoi ?

– De tout... et de rien.

– Alors c’est ton dernier mot ?

– Absolument.

Et, sans ajouter une parole, le jeune homme tourna sur les talons et reprit tranquillement le chemin de son hôtel.

Didine était restée muette d’étonnement.

C’est qu’on ne la lâchait pas d’habitude. C’était elle qui lâchait les autres. Du moins, elle le prétendait, et il était bien possible que les Américains l’eussent gâtée sur ce point.

Elle mordit ses lèvres et tortilla son gant qu’elle venait d’ôter.

– Vous paraissez bien agitée, mon enfant ? dit alors une voix derrière elle.

Elle se retourna vivement. C’était Romuald de Grangel qui s’était approché.

– Oh ! je me vengerai ! murmura Didine avec un petit sifflement de vipère.

– Si ça pouvait être avec moi ! proposa Romuald. Les impressions chez Didine n’étaient jamais profondes et ses caprices se multipliaient avec une rapidité excessive.

– Pourquoi pas ? répondit-elle sans hésiter et en regardant le jeune homme dans les yeux.

– On peut toujours essayer, dit Romuald en souriant.

– Je ne dis pas non. Tenez-vous à Trouville, vous ?

– Oh ! pas le moins du monde.

– Moi, je m'évanouis demain.

– Et je vous accompagne ?

Didine éclata d'un rire sonore.

– Ah ! ça... j'ai donc rêvé, reprit-elle aussitôt, il me semblait... on m'avait dit que vous deviez épouser cette jeune personne qui vient d'imaginer une nouvelle manière de se faire enlever : l'enlèvement maritime. Ce n'est donc pas vrai ?

– Quand cela serait ! reprit Romuald, est-ce que cela vous gêne ?

– Je ne suppose pas, mais tout de même, dites donc, il paraît que cela ne vous gêne pas beaucoup non plus.

– Quoi donc ?

– Une idée. Cependant si j'étais homme et que je dusse épouser une femme, je n'aimerais pas la voir embrasser comme ça devant tout le monde !

– Vous l'avez vu ! fit Romuald qui, en dépit de son calme voulu, ne put réprimer un geste de colère.

– Tiens !... moi et pas mal d'autres. J'espère qu'il ne s'est pas caché.

– Oui, oui, vous avez raison. Mais soyez tranquille, avant que demain le même train nous emporte vers Paris, j'aurai réglé mon affaire avec ce monsieur.

– Ça vous regarde, mon petit, conclut Didine. Mais, en tous cas, je ne me dédis pas ; car, si vous êtes prêt demain, vous me trouverez à la gare.

– A quel train ?

– Venez ce soir au Bras-d'Or, mon père vous le dira.

Et saluant le jeune de Grangel, elle alla prendre le bras du respectable Saint-Léger, qui, par discrétion professionnelle, s'était tenu jusque-là à distance.

Didine était ravie !

Il était plus que probable qu'une rencontre aurait lieu entre Richard et Romuald : cela ferait du bruit, elle serait mêlée à l'affaire et cela la poserait joliment pour sa rentrée à Paris.

V

Richard était rentré à l'hôtel dans un état d'émotion et de trouble indescriptibles, n'ayant plus qu'une pensée, Diane ; qu'un but, la revoir. La passion s'était tout à coup éveillée dans ce cœur de vingt ans avec une fougue et une ardeur indomptables, qu'il eût été impuissant à calmer.

Ce baiser qu'il avait pris dans des circonstances si extraordinaires, brûlait encore ses lèvres, échauffait son sang en lui communiquant une sorte de délire.

Richard, il ne faut pas l'oublier, n'était pas un Américain civilisé de New-York ou de Boston. C'était dans toute l'acception du mot, un produit direct de la nature qui n'avait jamais eu que des sensations.

En ce moment, au souvenir de cette belle jeune fille qu'il a tenue dans ses bras, qu'on a emportée évanouie à son cottage, il se trouble, il se demande ce qu'elle est devenue.

Il ne l'a pas assez vue ; il veut la revoir encore ; il ne peut rester en place, et vingt fois, le désir fou de sortir, de se rendre chez le marquis, s'est emparé de lui, lui enlevant le peu de raison qui lui reste.

A un moment cependant, il s'arrête et écoute.

On a frappé à sa porte.

– Qui cela peut-il être ? Didine, sans doute, ou encore. le marquis qui ne l'a pas remercié.

La porte s'ouvrit – et la personne qui se présenta n'était ni Didine, ni le marquis de Beaurepaire.

C'était le colonel Robert.

Que venait-il faire chez Richard ?

Celui-ci était vivement intrigué.

– M. le colonel Robert, je crois, dit-il.

– Moi-même, monsieur, répondit le colonel.

Les deux hommes se saluèrent.

– Soyez le bienvenu, monsieur, reprit aussitôt Richard, en indiquant un siège, et veuillez, s'il vous plaît, me dire à quelle heureuse circonstance je dois la bonne fortune de votre visite.

Le colonel s'inclina.

– J'avais, dit-il, deux raisons pour venir à vous. La première, c'est que j'éprouvais le besoin de vous féliciter et de vous remercier d'avoir sauvé mademoiselle de Beaurepaire avec tant d'intrépidité.

– Ah ! vous connaissez mademoiselle de Beaurepaire ? fit Richard.

– Beaucoup. Diane est l'enfant d'une femme à laquelle des liens sacrés, à plus d'un titre, m'ont attaché autrefois, et il est naturel que je lui porte un vif intérêt.

– Je comprends cela d'autant mieux, repartit vivement Richard, que je n'ai jamais rencontré une jeune fille plus charmante, ni plus digne de tous les hommages comme de toutes les adorations.

Le colonel sourit.

– Sans doute, répondit-il. A votre âge, cet enthousiasme s'explique, mais les emportements qu'il comporte sont souvent difficiles à justifier et peuvent même quelquefois devenir dangereux.

Richard eut un regard étonné.

– Je ne vous comprends pas, dit-il. De quel danger entendez-vous parler ?

– Tout à l'heure, sur la plage, poursuivit le colonel, avant de remettre mademoiselle de Beaurepaire entre les mains de ses amis, n'avez-vous pas eu un moment. Comment dirai-je ?

– D'égarement, oui, colonel, compléta le jeune homme. C'est vrai, mais ç'a été plus fort que moi. J'ai cédé à un entraînement dont je n'ai pas été le maître, et.

– Et vous n'avez pas réfléchi que vous n'étiez pas seul près de mademoiselle de Beaurepaire. On vous a vu.

– Est-ce possible ?

– Et il y a même quelqu’un qui trouve mauvais que vous vous soyez ainsi oublié.

– Qui cela ?

– M. Romuald de Grangel.

– Mais de quel droit ?

– Eh ! mon Dieu, du droit que possède incontestablement un homme, d’empêcher tout ce qui peut porter atteinte à la considération d’une jeune fille qu’il doit épouser.

– M. Romuald de Grangel doit-il donc épouser mademoiselle de Beaurepaire ? demanda Richard dont les yeux s’allumèrent soudain.

– On l’assure.

– Alors mademoiselle Diane aime cet homme !

– Cela, je l’ignore, mais l’union a été projetée entre son père et celui de Romuald.

– Enfin, mademoiselle Diane a-t-elle donné son consentement ?

– Pas encore. – Je ne le crois pas, du moins.

– Eh ! que m’importe alors ce Romuald ! interrompit Richard avec violence. Moi aussi, j’aime mademoiselle de Beaurepaire, et si je suis assez heureux pour me faire aimer d’elle, il n’y a pas d’obstacle que je ne me sente de force à renverser, y eût-il cent Romuald de Grangel pour s’interposer entre elle et moi !

Le colonel fit un signe de tête approbatif.

– Je vois, dit-il, que l’on ne m’avait pas trompé sur votre compte et vous êtes bien l’homme que l’on m’avait annoncé.

– Ah ! oui, dit Richard avec un sourire où il y avait une nuance d’amertume, je sais ! L’écho des racontars dont je suis l’objet est venu jusqu’à moi, mais je n’en ai nul souci. On dit, n’est-il pas vrai, que je suis un Huron, un sauvage, un Peau-Rouge ? Que m’importe ? Est-ce que je fais quelque cas des gens que j’ai rencontrés jusqu’à ce jour et qui ne me jugent que sur les apparences d’étrangeté que je puis présenter ? J’ai fait ma vie libre et je ne souffrirai pas que rien puisse toucher à cette indépendance qui est mon bien le plus cher. Je ne relève que de ma conscience et je ne connais que Dieu et la justice. Or, celui-là est bien fort, qui dans le monde a choisi ces deux grands guides pour le diriger.

– Je le crois comme vous, fit le colonel.

– Ah ! c'est que vous ignorez quelle a été ma vie, depuis le jour où j'ai eu conscience de mon être, poursuivit le jeune homme avec une pointe de mélancolie. Si vous saviez quelle bizarre éducation le hasard m'a donnée ! et dans quel milieu étrange je suis devenu un homme ! Tenez, pourquoi suis-je vis-à-vis de vous entraîné à une confiance que je n'ai jamais faite à personne ? Peut-être parce que vous êtes le premier qui m'avez inspiré cette sympathie profonde que je ressens pour vous. et il me semble qu'en me confiant à vous, je me confie à un ami !... Et puis, vous aimez mademoiselle de Beaurepaire, et cela suffirait au besoin.

– Parlez ! parlez ! fit le colonel qui se sentait vivement attiré.

Par un mouvement rapide, Richard passa la main sur son front, parut se recueillir un instant ; puis il reprit presque aussitôt :

– J'avais quinze ans à peine, dit-il. Elevé loin du monde que je n'avais jamais qu'entrevu aux jours les plus lointains de mon enfance, je vivais dans un immense établissement colonial fondé au pied des montagnes Rocheuses par un homme auquel j'avais voué une affection filiale, parce que, en réalité, il m'aimait, lui ! comme mon père m'eût aimé !

Nous menions là une vie fort accidentée et qu'il n'était pas sans dangers. Tour à tour pionniers, colons, chasseurs de bêtes et chasseurs d'hommes, car, à chaque instant, nous devions nous défendre contre de redoutables bandits qui menaçaient notre établissement.

Un jour, pendant l'absence de mon tuteur, l'une de nos fermes est pillée, incendiée ! Nos hommes sont massacrés, et l'on me désigne comme les coupables une tribu de Sioux qui campait dans la montagne et avec laquelle mon tuteur avait fait alliance.

N'écoutant que ma colère, je lève une compagnie de volontaires et je vais attaquer les Sioux dans leur retraite. Les nôtres sont battus et je suis fait prisonnier. J'allais certainement être scalpé, sans une femme, la squaw du chef qui intercédait en ma faveur et qui, sans doute, avait pris en pitié ma grande jeunesse. Je demeurai prisonnier dans cette tribu nomade qui changeait à chaque instant de territoire et alors je pus apprendre à mieux connaître ceux auxquels je devais la vie. Ils me racontèrent quelles étaient les graves accusations qu'ils avaient à formuler contre les blancs. Anciens

possesseurs du sol, ils s'en étaient vus dépouiller par des étrangers qui n'invoquaient même pas l'apparence d'un autre droit que celui de la force. Ils s'étaient ainsi vus chassés des vastes domaines où blanchissaient les os de leurs pères. L'immense prairie leur restait avec ses innombrables troupeaux de buffles. Les blancs les poursuivirent dans la prairie et voulurent les en chasser encore ! Ils les poussèrent à coups de fusil jusque dans la montagne, où ils n'avaient plus ni les troupeaux de bisons pour les nourrir, ni la grande savane pour emplir leurs poumons d'un air pur.

Encore si on les eût laissés en paix dans leurs sauvages retraites ! Mais non. On invoquait à chaque instant contre eux des griefs nouveaux pour leur faire une guerre d'extermination. Et c'est dans cette extrémité qu'ils avaient résolu de se défendre les armes à la main et de mourir en hommes libres.

Quand j'eus reçu ces confidences de mes amis, j'en vis plus dans les blancs que des oppresseurs, et des opprimés dans les Peaux-Rouges. J'épousai la cause de ces derniers, la cause des faibles ! et jusqu'à la conclusion d'un traité de paix qui intervint deux ans plus tard, je me battis avec eux et assez bien pour me voir décerner dans un conseil des Anciens, le nom de Richard-sans- Peur.

Voilà mon histoire, colonel, et à défaut d'autre intérêt, elle vous expliquera du moins pourquoi vous avez devant vous un homme qui a sucé l'ardent amour de la liberté sur la terre des Delawares et des Mohicans, et qui n'est pas encore familier avec les lois et convenances de votre Europe soi-disant civilisée.

Le colonel approuva d'un geste.

– Vous êtes un étrange jeune homme, répondit-il d'une voix bien franche. Vous êtes plein de bonne foi et de généreux sentiments, et si jamais vous avez besoin d'un ami.

– Merci, colonel, dit Richard en serrant cordialement la main que le colonel lui tendait.

Et maintenant, ajouta-t-il, puisque nous nous entendons sur ce point, voulez-vous me permettre de revenir au double but de votre visite. Vous m'avez fait connaître le premier des motifs qui vous amène. Quel est le second ?

– C’est juste, fit le colonel, et j’arrive de suite à la question. Romuald de Grangel regarde donc que vous avez par votre conduite outragé la jeune fille qu’il doit épouser, et il me charge de vous en demander raison.

– De sorte que, si j’ai bien compris, c’est un duel que vous venez me proposer ?

– Précisément.

Richard releva le front avec une certaine fierté qui n’était pas sans charme.

– Dans mon pays, dit-il, quand deux hommes ont de sérieuses raisons de se haïr, il faut que l’un des deux disparaisse ! Ils prennent alors chacun un fusil et vont vider leur querelle au fond des grands bois dont l’un d’eux revient seul. Voilà comment les choses se passent là-bas, en Amérique. En France, de quelle manière procédez-vous ?

– Pas tout à fait de la même façon, dit le colonel.

– Enfin, que faites-vous ?

– On choisit deux de ses amis.

– Mais je ne connais personne ici.

– Nous aviserons à cela, et dès à présent, je crois pouvoir vous assurer que les premières personnes auxquelles vous vous adresserez seront heureuses de vous servir de seconds.

– Soit. Ensuite ?

– M. Romuald de Grangel pouvant se regarder comme l’offensé, il est probable que les témoins décideront que le choix des armes lui appartient.

– Qu’à cela ne tienne.

– Enfin...

Richard interrompit le colonel, et lui tendant la main avec un vif abandon :

– Pardon, colonel, dit-il, et permettez-moi de vous arrêter.

– A quel propos ?

– Ne me disiez-vous pas tout à l’heure, qu’au besoin, je pourrais compter sur votre bienveillante amitié ?

– Et je le répète, dit le colonel.

– Eh bien, écoutez-moi, monsieur. Vous m’apportez une provocation de la part de M. de Grangel et vous semblez croire que je dois l’accepter. Je me

soumets. Seulement, puisque j'ai été assez heureux pour vous inspirer quelques sentiments de sympathie, rendez-moi, je vous en prie, le service de faire pour moi, ce que vous feriez pour vous-même, et j'approuve d'avance tout ce que vous aurez décidé en mon nom.

Le colonel eut un moment d'hésitation, mais cela dura peu.

– Soit, dit-il, j'acceptela mission que vous me confiez ; quoique, à vrai dire, cela ne soit pas tout à fait correct ni conforme aux règles qui régissent les affaires d'honneur, mais nous ferons le nécessaire. Désormais, je ne me regarde plus comme le témoin de M. de Grangel, mais comme un intermédiaire entre lui et vous. Est-ce ainsi que vous l'entendez ?

– Je n'ai pas d'opinion à émettre, colonel. Je vous l'ai dit, ma volonté est la vôtre. Ordonnez, j'obéirai.

– Alors, c'est entendu, dit encore le colonel Robert. A demain.

– Demain et toujours, répondit Richard, vous me trouverez prêt.

Le colonel serra la main du jeune homme et ne tarda pas à se retirer.

Quant à Richard, il demeura seul. et peu après, se replongeait frémissant dans cet amour qui était maintenant le rêve de sa vie.

Que lui importait ce duel !

Il avait bien autre chose en tête. Le lendemain, il tuerait ce Romuald ou ce Romuald le tuerait. Dans les deux cas, tout serait dit. Et il n'y pensa pas plus longtemps.

Ce qui l'intéressait, ce à quoi était suspendu son cœur tout entier, c'était Diane, la belle et pure enfant dont ses lèvres avaient pressé les lèvres glacées.

Ce souvenir le brûlait toujours, et il la revoyait pâle et mourante, abandonnant son corps souple et jeune, perdue dans son évanouissement, à travers lequel il sentait sa poitrine battre et frissonner.

Qui sait ?

Peut-être cette impression profonde qui l'avait pénétré, elle l'avait ressentie elle-même dans le trouble de la défaillance.

Peut-être, en s'éveillant, conservait-elle aussi le souvenir de ce baiser, et gardait-elle dans la réalité quelque chose de ce contact perçu dans les affres de la mort.

Richard ne pouvait penser à autre chose. La nuit vint, il ne s'en aperçut même pas.

Toutefois, à ce moment, un fait se passa, qui le fit tressaillir.

Il s'était accoudé à la fenêtre et plongeait son regard distrait dans la rue.

Et alors il vit un homme qui s'arrêtait au seuil de l'hôtel. C'était un valet portant la livrée du marquis de Beaurepaire.

A la main il tenait une lettre.

Richard eut un éblouissement.

Cette lettre portée par cet homme ne pouvait être que pour lui.

Il descendit précipitamment, incapable de se contenir.

– Qui demandez-vous ? mon ami, dit-il, dès qu'il se trouva en présence du valet.

– M. Richard ? fit ce dernier.

– C'est moi. Qu'y a-t-il ?

– Une lettre que je suis chargé de vous remettre de la part de M. le marquis de Beaurepaire.

– Bien, bien, donnez.

Et s'emparant de la lettre, Richard remonta quatre à quatre l'escalier qui conduisait à son appartement.

Cette lettre ! c'est le marquis qui l'a écrite, mais c'est peut-être Diane qui l'a dictée !

Son cœur bat à se rompre, il brise le cachet d'une main fiévreuse et dévore les vingt lignes que contient la lettre.

Elle est bien en effet du marquis. Il lui adresse ses plus chaleureux remerciements. Il l'assure de sa reconnaissance éternelle pour le service rendu et exprime ses regrets très vifs de ne pouvoir aller en personne lui présenter l'expression de ses meilleurs sentiments. Il espère bien d'ailleurs voir prochainement M. Richard à Paris, dans son hôtel de la rue de Varennes-Saint-Germain et ajoute que M. Richard peut être certain de l'accueil affectueux qu'il y recevra.

Telle était en substance la lettre du marquis, lettre banale en somme, un peu hautaine, comme les caractères de l'écriture raide, pesante qui la traduisaient.

Heureusement la lettre ne finissait pas là, – et il était venu s’y ajouter un postscriptum d’une écriture plus menue dont la vue amena un nuage sur les yeux de Richard.

Et voici ce que disait ce post-scriptum : « Mademoiselle Diane de Beaurepaire, tout à fait remise des suites de son imprudence, se joint à son père et envoie à M. Richard l’assurance de sa profonde gratitude. »

Pas de signature à la vérité. Mais cela était signé dans chaque mot, dans chaque lettre !

Richard relut vingt fois, cent fois ces deux lignes bénies ; il les commentait, touché des délicatesses de sentiment qu’elles trahissaient.

Avant d’envoyer la lettre de son père, Diane la trouvant sans doute un peu sèche, avait voulu lui donner ce qui lui manquait.

Le marquis n’avait pas parlé de la santé de sa fille, et Diane avait tenu à rassurer sur ce point l’homme qui l’avait arrachée à la mort.

De plus, elle avait trouvé moyen de glisser son petit nom, – et c’était là un détail caractéristique, qu’une femme seule pouvait trouver.

Enfin, elle s’était bien gardée de parler de sa reconnaissance, mot banal et froid, et s’était servie du mot gratitude, qui a quelque chose de plus tendre et de plus affectueux, surtout quand on y joint l’épithète de « profonde ».

Richard passa une fort mauvaise nuit à la suite de cette lettre et ce fut avec une fièvre ardente qu’il attendit le jour.

Il voulait revoir Diane. Il irait la trouver à son cottage, et là, il lui dirait tous les rêves auxquels il voulait bien l’associer.

Une déception cruelle l’attendait le lendemain.

Il ne doutait pas, lui, que les choses dussent aller comme il le désirait, et le lendemain, dès que l’heure lui parut convenable, il se dirigea vers le cottage du marquis, accompagné par un vieux marin qui devait lui indiquer son chemin.

Mais arrivé au cottage, il s’arrêta saisi d’étonnement.

Un grand désordre y régnait de toutes parts ; les fenêtres et les portes étaient grandes ouvertes et l’on ne voyait aller et venir aucun des nombreux valets qui étaient au service du marquis.

Il ne restait là que le concierge qui fumait tranquillement sur le seuil de la grille.

– M. de Beaurepaire ? demanda Richard avec un vague soupçon de la réalité.

Le concierge salua.

– M. le marquis est parti ce matin avec mademoiselle et tout le personnel, répondit-il d'un air un peu narquois.

– Mais il reviendra ? insista Richard.

– Oh ! pour ça, bien sûr.

– Quand ?

– Au commencement de la saison prochaine, continua le Normand.

En ce moment, dix heures sonnaient au Casino.

Richard parut prendre une résolution soudaine.

– Pouvez-vous, demanda-t-il au concierge, me donner l'heure de départ du prochain express pour Paris ?

– Ça, je l'ignore ; mais, au chemin de fer on vous le dira pour sûr.

Richard réprima un vif mouvement de contrariété.

Diane partie, quel intérêt pouvait le retenir à Trouville ?

Aucun. Mais quelle résolution prendre ?

Il frappa du pied avec impatience.

– M'est avis, dit alors le vieux marin qui l'avait accompagné, que vous êtes bien gêné pour le moment ?

– Eh ! sans doute, fit Richard. Qui sait maintenant si je trouverai un train pour Paris avant ce soir ?

– Pour ce qui est de ça, faut en faire vot'deuil. Le dernier train de jour est parti et il n'y en aura plus maintenant qu'à dix heures, cette nuit. Mais tout de même, si vous êtes bien pressé d'aller à Paris il y a peut-être un moyen d'y arriver aujourd'hui à cinq heures du soir.

– Comment cela ? fit Richard vivement intéressé.

– Oh ! c'est bien simple. Le vent souffle grand large en ce moment pour aller au Havre, et si monsieur le veut, je m'engage à le déposer sur le quai de la Marine assez à temps pour qu'il profite de l'express de midi.

– Deux cents francs pour vous si j'arrive pour le train, dit Richard.

– Bien parlé, monsieur, et ma courte honte pour salaire, si nous n’arrivons pas.

Le marin avait d’abord l’intention de recruter en route deux camarades, voulant activer la marche de son embarcation en bordant deux paires d’avirons ; mais après avoir examiné l’état du temps, il pensa que la chose n’était pas nécessaire. Sa grande voile latine suffirait, suivant lui, à conduire son embarcation au Havre, une fois sortie des jetées.

Richard tenait sa montre à la main. Il était onze heures moins le quart au moment où l’embarcation doublait le sémaphore.

– Nous n’avons plus qu’une heure, dit-il, nous n’arriverons jamais.

– Nous arriverons, monsieur, dit le patron en bordant l’écoute de tribord. Regardez-moi cette jolie brise. Il vente bon frais du sud-sud-est, nous allons *drè* (droit) sur les phares de la Hève. Vous êtes un rude matelot, je vous ai vu hier ; sans vous commander, mettez-vous à la barre. Moi, je vais naviguer l’écoute de babord à la main, car il ne faut pas se laisser surprendre et capoter bêtement s’il venait la moindre saute de vent.

La précaution était bonne à prendre, car le vent fraîchissait d’instant en instant et l’embarcation filait vent arrière avec une incroyable rapidité. On eût dit unehirondelle de mer rasant les flots.

Il n’était pas onze heures et demie quand elle accosta au Havre, au quai de la Marine. Le patron avait gagné ses deux cents francs et Richard pouvait partir pour Paris par l’express de midi.

VI

Or, au moment où le train emmenait Richard à toute vapeur, un grand diable taillé en Hercule arrivait à l’hôtel du Bras-d’Or et demandait un appartement pour une personne, et un déjeuner confortable pour deux.

Cet ordre donné, il s'empressa de monter à son appartement et après s'y être livré à des ablutions réitérées, il redescendit bientôt dans la salle à manger où il n'y avait personne.

Il héla le garçon d'une grosse voix de géant bon enfant.

– Eh bien, et ce déjeuner ? demanda-t-il au garçon qui était accouru.

Ce dernier lui montra une table où deux couverts étaient dressés.

– Té ! fit le géant, qu'est-ce que ça ?

– Ce sont les deux couverts que monsieur a demandés.

– Bagasse ! qu'est-ce qu'il nous chante, ce marsouin ?

– Monsieur n'a-t-il pas comandé à déjeuner pour deux ?

Le géant haussa les épaules.

– Allons, dit-il, enlève-moi l'un des couverts, et plus vite que ça. J'ai bien commandé deux déjeuners, c'est vrai, mais pour un. J'ai une faim de cannibale ! Tâche donc de serrer le service.

Le garçon eut un air un peu ahuri, mais s'inclina sans observation et se retira.

Un instant après, il revenait avec un premier plat qui était une belle sole frite, flanquée de quelques goujons appétissants.

– Comment ! pas de bouillabaisse ! s'écria le voyageur avec un haut-le-corps. Nous ne sommes donc pas en France, ici ?

– La bouillabaisse, monsieur, nous ne connaissons pas cela à Trouville, dit humblement le garçon.

– Joli pays, alors !...

– Mais si monsieur voulait...

– Non, non, on s'en passera !... Mais si jamais je remets les pieds dans cette cambuse !... Voyons, donne-moi une bouteille de vin de Cassis et deux bouteilles de Lamalgue.

Cette fois, le garçon se prit à rougir légèrement.

– Pardon, monsieur, balbutia-t-il, nous avons ici tous les grands crus, mais je ne connais ni le vin de Cassis, ni le vin de Lamalgue.

– Pas de vin de Lamalgue ! s'écria l'étranger stupéfait. Fallait donc dire tout de suite qu'il n'y avait rien dans ta bicoque. Eh bien, finissons, mon bon, et donne-moi ce que tu voudras.

Malgré l'absence de son plat favori et de ses vins de prédilection, l'étranger se mit cependant à dévorer consciencieusement le déjeuner pour deux qu'on lui avait servi. Soles, filets de bœuf, gibier, langouste, tout y passa sans douleur, et quand au bout d'une demi-heure on lui versa un énorme bock de café, il l'additionna largement du contenu d'une forte *lopette* et ingurgita le tout avec une visible satisfaction.

Quand il eut fini, il tirade son porte-cigare en paille de Manille un odorant panatella et appela le garçon.

– Accoste ici, toi, lascar, dit-il.

Le garçon, qui commençait un peu à se faire aux allures du géant, approcha en souriant.

– Voilà, monsieur.

– Il doit y avoir dans ces parages, poursuivit le voyageur, un particulier très beau garçon, le cuir fort tanné, vingt ans environ, cheveux abondants, et des yeux, oh ! mais des yeux à faire se trémousser tout le sérail du Grand Turc. Connais-tu ça par ici ?

Le garçon fit un geste d'approbation.

– C'est-à-dire, répondit-il, que je ne connais que ça. Ce doit être M. Richard.

– Eh ! troun de l'air ! Ça y est ! Tu l'as reconnu tout de suite ! s'écria joyeusement l'étranger en por tant au garçon une botte qui l'aurait renversé, s'il n'avait eu la prudence de se reculer à distance respectueuse.

Mais ce n'était pas fini.

– Allons, n'aie donc pas peur, imbécile ! reprit aussitôt le géant. Avance à l'ordre et réponds sans louvoyer. Y a-t-il longtemps que le *petit* est à Trouville ?

– Quelques jours seulement.

– Et... il est seul ?

Ici le garçon se sentit repris d'hésitation. Après tout, il ne connaissait pas cet étranger et il se demandait jusqu'à quelles confidences il devait se livrer.

Son interlocuteur comprit, car il fouilla aussitôt dans sa poche et en tira deux louis qu'il lui mit dans la main.

– Ça, dit-il, c'est à seule fin de te délier la langue. Seulement, comme je ne veux pas qu'il te reste le moindre doute sur la conscience, tu sauras que

je suis de Marseille, ce que tu aurais eu bien de la peine à deviner, car je n'ai pas d'assent. Ensuite, je m'appelle Cabassou, un nom qui est connu, je m'en vante, depuis la Cannebière jusqu'aux Montagnes-Rocheuses. Enfin, je suis le tuteur de ce galopin de Richard qui m'a planté là, pour courir après une coquine très jolie, ma foi, mais qui ne me paraît pas assez gênée dans ses maillots et dont il est devenu amoureux en la voyant faire la pirouette sur deux trapèzes. Voilà, mon petit lascar ! et maintenant tu peux y aller de ton indiscretion.

Le garçon n'avait pas besoin de tant d'explications.

Les deux louis l'avaient gagné tout de suite, et il conta à Cabassou tout ce qu'il savait de Richard.

Car c'était bien Cabassou ! – Le lecteur l'avait deviné déjà, et nous dirons plus loin à la suite de quelles circonstances, il avait quitté l'Amérique pour courir après l'enfant de Mariettou.

Quand le garçon eut épuisé le chapitre des confidences, Cabassou fit un geste de satisfaction.

– Ça va bien, dit-il, et j'arrive à temps. Après tout, il est jeune, n'est-ce pas ? Il sait que je suis riche et qu'il n'a pas besoin de se gêner. – Mais pas moins, faut que je cause avec lui. Va le chercher et dis-lui que c'est Cabassou qui le demande.

En dépit de ces ordres, le garçon ne bougea pas.

– Eh bien ? fit Cabassou en fronçant le sourcil.

– Excusez-moi, monsieur, dit le garçon, mais ce que vous me demandez est impossible.

– Impossible ! Pourquoi ?

– M. Richard n'est plus à Trouville.

– Il est parti ?

– Oui, monsieur.

– Depuis quand ?

– Depuis deux heures.

– Avec la *Mouche-d'Or* ?

Le garçon eut un sourire énigmatique.

– Non, monsieur, répondit-il, et c'est même ce qu'il y a de drôle dans l'aventure. M. Richard et mademoiselle Didine – car il paraît qu'elle

s'appelle Didine – vivaient ensemble depuis leur arrivée et rien ne faisait prévoir une rupture ; quand, ce matin, brusquement, M. Richard a frété une barque et s'est fait transporter au Havre, tandis que madame, qu'il n'avait pas prévenue et qui était furieuse de se voir lâchée de la sorte, a fait faire ses malles sur-le-champ et s'est fait conduire à la gare du chemin de fer.

– Il y a longtemps ?

– Dix minutes à peine.

Un éclair traversa l'œil de Cabassou.

– Mille millions de tonnerres ! grommela-t-il, je n'en aurai pas le démenti ! Garçon, fais avancer une voiture de suite. Charges-y mes bagages et en route pour la gare !

– Monsieur part ! dit le garçon stupéfait.

– Un peu, mon neveu, répliqua Cabassou.

Le garçon eut un mouvement de stupeur. Cette épidémie de voyageurs fuyant successivement l'hôtel du Bras-d'Or lui causait une vague terreur. Mais un froncement de sourcils du colosse le rappela bien vite à lui-même, et il courut exécuter l'ordre qu'on lui donnait.

En quelques minutes, Cabassou débarquait sous le vestibule de la gare, mais le premier employé qu'il rencontra lui annonça que le train pour Paris était parti, et qu'il n'y en avait plus d'autre avant le soir dix heures.

Didine, qui venait 'de recevoir la même réponse un instant auparavant, et qui était restée là hésitant sur le parti qu'elle allait prendre, remarqua tout de suite la contrariété qu'éprouvait Cabassou et ne put s'empêcher d'accueillir d'un sourire de compassion l'expression de sa déconvenue.

– Vous voilà comme moi, monsieur, dit-elle avec une pointe de douce ironie, et nous allons être obligés d'attendre jusqu'à ce soir.

Cabassou remua énergiquement la tête.

– Oh ! moi, dit-il, j'ai besoin d'être à Paris sans désespérer, et je n'attendrai pas jusque-là.

– Que ferez-vous ? interrogea Didine.

– Té ! je fréterai un train pour moi tout seul.

– Pour vous tout seul ! se récria Didine.

– A moins que vous ne consentiez à y accepter une place ?

– Ah, ça ! vous êtes donc bien riche ?

– Assez du moins pour pouvoir me passer cette fantaisie-là. Voyez-vous, j’arrive d’un pays où l’on n’a pas l’habitude de laisser traîner les affaires ; en Amérique, j’en ai fait bien d’autres !

– Mais vous croyez que l’on consentira...

– C’est ce que nous allons voir !

Et quittant la jeune femme, Cabassou s’en alla trouver le chef de gare et lui demanda s’il était possible – quel que fût le prix – de lui composer tout de suite un train pour son service particulier, des affaires de la dernière importance et qui ne souffraient aucun retard, l’appelant à Paris.

Le chef de gare, après s’être assuré télégraphiquement que la voie était libre, répondit à Cabassou que la chose était possible et ne lui demanda que le temps nécessaire pour l’opération des manœuvres en gare, la locomotive étant prête.

Le grand Cabassou revint enchanté vers Didine qui l’attendait.

Ce colosse au sourire d’enfant, à l’œil vif et franc, avait dès la première minute plu à la gymnasiarque. Ce devait être certainement un brave garçon – et de plus un garçon très riche.

Avait-elle aussi pensé à cela ? Peut-être.

– Eh bien, lui dit-elle, dès qu’elle l’aperçut, avez-vous réussi ?

– Parfaitement, répondit Cabassou, et sans difficultés. Moi, ça me connaît les chemins de fer, j’en ai construit là-bas plusieurs pour mon usage personnel et sur lesquels j’ai seul le droit de voyager. Du reste, je vous raconterai cela en wagon, pour peu que cela vous intéresse.

– Ah çaa ! vous n’emmenez donc ? demanda Didine tout à fait gagnée.

– N’est-ce pas convenu ?

– Et quand partons-nous ?

Cabassou n’eut pas le temps de répondre, un employé accourait le prévenir que son train était prêt.

Le géant offrit alors le bras à Didine, qui s’en empara sans plus de façon et alla prendre place dans le wagon dont la portière était ouverte.

Cabassou ne tarda pas à imiter son exemple.

– Ah ! c’est égal, dit-il en s’asseyant, c’est le *petit* qui ferait une tête s’il nous voyait comme ça tous les deux seuls dans le même compartiment !

– De quel petit voulez-vous parler ? interrogea la jolie gymnasiarque.

– Eh ! du moussaillon ! parbleu !... De ce gamin de Richard, quoi !
– Vous le connaissez donc ?
– Té ! si je le connais ! Mais c’est moi qui l’ai élevé ! Et si je me trouve à cette heure dans ce pays qui ne possède ni bouillabaisse, ni vin de cassis, ni rien de rien !...
– Mais alors vous êtes M. Cabassou ?
– Lui-même, mon entant ! Cabassou, né natif de Marseille, et qui n’a jamais rien retusé aux dames, à la condition d’être payé de la réciproque.
La jeune gymnasiarque salua de son plus séduisant sourire.
Le train s’était mis en marche. – Ils avaient cinq heures d’intimité devant eux.

VII

Le lendemain, Cabassou s’éveilla à l’hôtel Continental, entre huit et neuf heures du matin. Il avait dormi pendant douze heures d’un sommeil de plomb.

Il s’éveillait sans avoir la perception exacte de ce qu’il avait fait la veille, pas plus que de l’endroit où il était.

Il sonna le garçon, et celui-ci accourut.

Cabassou l’examina un moment, en cherchant à se dégager des dernières impressions de son sommeil.

– Ah ! c’est toi ! fit-il, en ce moment. Approche. Quelle heure est-il ?

– Neuf heures, monsieur.

– Diable ! Et à quelle heure déjeune-t-on, ici ?

– A l’heure que l’on veut.

Cabassou eut un sourire bienveillant.

– Voilà une règle digne d’éloges, répliqua-t-il, et dès lors...

Il s'arrêta, voyant que le garçon le regardait avec de gros yeux ronds et bêtes.

– Eh bien, dit-il d'un ton bourru, quand tu me dévisageras comme ça tout le temps. Tu as donc quelque chose à me dire ? Eh, bien ! accouche, voyons.

– C'est que... balbutia le garçon.

– C'est que... quoi ?

– Je suis chargé... Enfin, madame fait demander à monsieur quels sont les projets de monsieur pour la journée.

Cabassou fit un soubresaut et se frotta les yeux pour s'assurer qu'il était bien éveillé.

– Madame ! quelle madame ? dit-il. Me serais-je, par hasard, marié cette nuit sans m'en douter ?

Mais tout à coup le souvenir de son voyage de la veille, en compagnie de Didine lui revint à l'esprit. Il se prit à sourire.

– La *Mouche d'Or*, pensa-t-il, paraît décidée à me cultiver et il n'est que temps de couper court à ces velléités. Mais comme cet étourdi de Richard est parti sans crier gare, sans même lui laisser une marque de son estime ou de son estimation, ce à quoi elle doit tenir, il faut, avant toutes choses, réparer cet oubli.

Cabassou alla alors à son sac de voyage, et en tira dix billets de banque de mille francs, qu'il mit sous enveloppe, accompagnés d'une carte portant le nom de Richard.

– Portez ceci à la personne qui vous envoie, dit-il en même temps au garçon, et s'il y a une réponse, vous me l'apporterez.

Le garçon s'inclina et sortit pour revenir cinq minutes plus tard informer Cabassou que la dame avait répondu que c'était bien.

– A merveille ! pensa le Marseillais. Et maintenant que les affaires de Richard sont réglées, il est bien juste que je songe un peu aux miennes.

La joyeuse physionomie de Cabassou s'était assombrie en prononçant ces derniers mots.

Et, pendant que le garçon s'éloignait, il alla prendre dans l'une de ses malles une petite cassette, recouverte de chagrin noir, dont il examina les

deux serrures, pour s'assurer qu'elles étaient intactes ; puis il descendit et donna l'ordre de lui faire avancer une voiture.

Bien que Richard eût été le principal objectif qui l'avait attiré en France, Cabassou avait, en effet, une bien autre affaire en tête.

Un but mystérieux à atteindre, car, depuis quinze ans, il n'avait rien oublié de ce qui s'était passé à Marseille, le jour où il y était revenu, pour trouver la pauvre Mariettou mourante.

Bien des événements s'étaient accomplis depuis lors, il avait été plus d'une fois détourné de son but par des occupations multiples et il s'était vu obligé de demeurer en Amérique autant dans l'intérêt des affaires colossales qui passaient par ses mains, que pour les soins à donner au petit Richard, dont la santé lui avait donné pendant longtemps de vives et sérieuses inquiétudes.

Mais du jour où ses affaires prospérant au delà de toute espérance lui avaient assuré une fortune de nabab ; du jour surtout où le fils de Mariettou avait grandi en force et en santé sous l'influence de la vie qu'il menait à l'air libre et au soleil, Cabassou s'était rappelé la mission sainte dont il s'était chargé, et il n'avait plus eu dès ce moment aucune autre pensée.

Le hasard avait du reste précipité ses résolutions.

Il y avait alors à Philadelphie une jeune gymnasiarque qui faisait tourner toutes les têtes américaines et que l'on allait voir de centlieues à la ronde. Richard avait cédé à l'entraînement général, et, avec quelques amis de nature ardente comme lui, il était allé applaudir la jolie fille dont tout le monde parlait avec tant d'enthousiasme...

Il n'avait jamais rien vu de pareil. Ce fut pour lui comme une initiation, un genre de sensations qu'il n'avait pas encore éprouvées. Il fut ébloui, fasciné, et obéissant à la fougue de sa nature, il jura que cette jeune femme ne serait pas à d'autre qu'à lui.

Nous avons vu par le récit de Cintré comment il avait réussi à triompher de ses rivaux. D'ailleurs il était très bien de sa personne ; il paraissait riche à ne pas marchander avec ses caprices et la *Mouche d'Or* ou Didine ne s'était pas fait prier.

Qu'importait à Cabassou ! Il avait été jeune, lui aussi, et ne pouvait se montrer trop sévère pour une première escapade de jeune homme : il avait

ouvert un crédit illimité à Richard en lui disant :

– Va, mon bonhomme, et sème royalement l’or sur ta route.

Richard était parti ; mais au lieu de revenir comme Cabassou l’avait espéré, il s’était embarqué pour l’Europe avec mademoiselle Didine qu’un engagement appelait à Paris.

Cabassou ne s’attendait pas à ce dénouement et en fut un moment déconcerté.

Mais c’était un homme de résolution prompte, et son parti fut bien vite pris.

Il y avait longtemps déjà qu’il projetait un voyage en France. Cela tombait à merveille et il quitta New-York quatre ou cinq jours à peine après la fugue de Richard et de la gymnasiarque.

C’est ainsi qu’il était arrivé à Trouville... pour s’en éloigner aussitôt.

Donc, nous venons de le dire, Richard n’était pas son unique objectif, et dès qu’il se sentit à Paris, d’autres pensées lui vinrent et s’emparèrent de son esprit.

Richard !. Il savait bien qu’il le retrouverait toujours. Didine ne devait pas avoir renoncé tout à fait à renouer les relations interrompues, et il se disait avec raison que par elle, il parviendrait toujours à connaître son adresse.

Il pouvait donc en toute sécurité s’occuper de la mission sacrée dont nous avons parlé et qui, depuis qu’il avait mis le pied sur le sol de France, s’était imposée à lui avec plus d’autorité que jamais !

Dès que la voiture qu’il avait demandée lui avait été amenée, il y était monté rapidement en jetant l’adresse au cocher :

– Au Palais-Royal, dit-il en prenant place.

Et le coupé partit au grand trot.

Il y a encore à Paris des chevaux de remise qui ont cette allure.

Le trajet fut vite franchi, et moins de dix minutes après, il s’arrêtait rue Montpensier, traversait un étroit passage et se dirigeait vers le magasin d’un joaillier, portant sous son bras la mystérieuse cassette.

Dès qu’il eut ouvert la porte du magasin, on s’empressa de venir à lui.

– Monsieur, dit-il alors à la personne qui se présenta, je suis porteur de quelques diamants que je crois du plus grand prix et dont je désire que vous

estimiez la valeur. Vous plairait-il de me rendre ce service ?

– Très volontiers, monsieur, répondit le joaillier. Avez-vous l'intention de vendre ?

– Cela dépendra. je ne sais pas encore. Seulement j'ai le plus grand intérêt à connaître la valeur de ces bijoux, et je vous serai particulièrement obligé si, après m'en avoir indiqué la valeur approximative, vous voulez bien, de plus, me dire la provenance que vous pourriez leur attribuer. Je sais que vous entretenez des relations avec les principaux marchés de l'Europe et qu'il n'est peut-être pas une pierre précieuse dont vous ne puissiez reconnaître l'origine, sous quelque monture qu'elle se dissimule. Je ne doute donc pas que vous ne soyez à même de me rendre le service que je réclame de votre obligeance, et j'ajoute que je suis prêt, en échange, à faire, chez vous, une acquisition dont vous fixerez vous-même le chiffre.

Le joaillier s'inclina en souriant et prit la cassette que Cabassou lui tendait.

Une jolie cassette dont le chagrin était incrusté de rubis : la forme seule était un modèle de grâce et de bon goût.

Le joaillier l'ouvrit, et dès le premier regard, il ne put réprimer un geste de surprise.

– J'espère que ce n'est pas du strass ? fit Cabassou avec son bon gros rire.

– Assurément non, répliqua le joaillier, et je connais bien des duchesses qui n'ont jamais porté de pareils diamants.

– Et combien tout cela vaut-il ?

– Dame...

– Plus ou moins... à peu près.

– Eh bien, je ne crois pas me tromper, mais à l'estimation sommaire que j'en puis faire, il me semble qu'en bloc ces diamants représentent bien une somme de douze cent mille francs.

– Tant que cela !

– Au bas mot.

Cabassou remercia du geste.

– Mille grâces, monsieur, dit-il. Me voilà maintenant fixé sur le premier point, et il ne me reste qu'à vous prier de vouloir bien aborder la seconde

question.

– Celle de la provenance ?

Le joaillier tourna et retourna quelques-uns des bijoux soumis à son examen ; puis il remit la cassette à son interlocuteur.

– Quant à cette question, répondit-il, je dois confesser mon inexpérience. Il y a à peine dix ans que je tiens ce magasin, et, bien qu’il me soit passé beaucoup de parures par les mains, j’avoue que je ne saurais vous répondre avec assurance.

– Je le regrette bien vivement, dit Cabassou ; mais, parmi vos confrères, n’en est-il pas quelqu’un que vous pourriez m’indiquer et qui serait en mesure de me satisfaire ?

– Il n’y en a qu’un seul, répondit le joaillier.

– Cela suffit. Comment s’appelle-t-il ?

– Sabar, de Francfort.

– Et, où demeure-t-il ?

– Rue des Vieilles-Haudriettes, 27.

– Je vais m’y rendre à l’instant même.

Cabassou avait déjà repris la cassette et marchait vers la porte.

Il s’arrêta brusquement.

– Pardon, dit-il, j’oubliais !. Il ne serait pas convenable que je vous eusse fait perdre votre temps sans en tenir compte. *Times is money*, comme nous disons de l’autre côté de l’Atlantique. Veuillez, s’il vous plaît, me chercher deux belles bagues du prix de trois mille francs chacune ; je m’en rapporte à vous, – et failes-les, je vous prie, porter aujourd’hui à l’hôtel Continental. Voilà six mille francs et ma carte.

Et ayant déposé la somme annoncée sur le comptoir de velours, Cabassou salua et disparut.

– Rue des Vieilles-Haudriettes, 27, dit-il au cocher qui dormait en attendant son bourgeois.

La voiture repartit.

Arrivé à destination, Cabassou sauta lestement sur le trottoir. Il avait déjà fait quelques pas dans la sombre allée qui conduisait à l’escalier, quand il se sentit heurté par un homme qui venait en sens inverse et se dirigeait vers la rue.

Cabassou n'aimait pas être bousculé et il se retournait en grommelant contre celui qui, après l'avoir heurté, s'éloignait sans même prendre la peine de se retourner.

Apercevant alors de dos la silhouette de l'homme, il se prit à tressaillir.

Avait-il la berlue ? Ne se trompait-il pas ?

Il lui sembla que cette silhouette lui rappelait quelqu'un de sa connaissance.

– Saint-Léger ! appela-t-il d'un ton impérieux.

Mais l'homme avait déjà disparu. En deux enjambées Cabassou fut sur le seuil de la porte.

Malheureusement, il y avait là un fourmillement considérable de peuple. C'était l'heure où les ouvriers sortent des ateliers voisins pour aller déjeuner, et, dans la cohue, il fut impossible à Cabassou de distinguer celui qu'il cherchait.

Il revint sur ses pas en haussant les épaules.

– Bah ! dit-il, puisque mademoiselle Diane est à Paris, il n'y a rien de surprenant à ce que le père Saint-Léger y soit aussi. Qu'importe ! Je saurai le repincer et alors il faudra bien que j'en tire cuisse ou aile !

Il marcha vers l'escalier.

Toutefois, il ne s'était pas tout à fait remis de son émotion. Une expression farouche animait son regard, et il serrait les poings avec force.

C'est qu'aussi la vue de cet homme avait tout à coup fait surgir dans son esprit un souvenir sanglant de son passé aventureux.

– Oh ! le misérable ! le misérable !. murmura-t-il. C'est lui ! ou plutôt sa femelle qui a le mot de l'énigme terrible, et j'y perdrai mon nom, ou ce mot je le leur arracherai de la gorge !

Il secoua la tête comme pour en chasser les pensées qui l'obsédaient, et ayant raffermi sous son bras la cassette, il commença l'ascension de l'escalier de Sabar, s'étonnant qu'un joaillier demeurât dans une aussi sombre maison.

Cabassou, arrivé au troisième étage, frappa à une porte qu'on lui avait indiquée comme étant celle du joaillier. Au bout de quelques instants, le bruit d'un pas traînant retentit à l'intérieur, une petite chatière grillée s'ouvrit dans l'un des vantaux de la porte et Cabassou vit apparaître la tête

d'un homme de soixante ans environ, petit, sec, anguleux, au nez crochu, au regard malin et vif.

– Qui demandez-vous ? interrogea le petit vieux d'une voix grêle.

– M. Sabar ? dit Cabassou.

– C'est moi. Que me voulez-vous ?

Cabassou raconta ce qui venait de lui arriver au Palais-Royal et le conseil qui lui avait été donné au sujet des diamants dont il était porteur.

Les petits yeux du vieillard pétillèrent derrière ses lunettes. Ayant tiré un verrou muni d'une chaîne, il ouvrit la porte.

– Entrez, dit-il vivement.

Cabassou entra.

Le vieux joaillier referma alors soigneusement la porte et remit en place le verrou à chaîne, puis faisant signe à Cabassou de le suivre, il l'introduisit dans une grande pièce coupée en deux par un grillage derrière lequel le vieillard apparut bientôt, sans que Cabassou pût deviner de quelle façon il avait passé là.

– Voyons les diamants, dit le joaillier d'une voix anxieuse en lorgnant la cassette que portait Cabassou.

Le Marseillais présenta la cassette ouverte à travers un étroit guichet pratiqué dans la cloison.

En apercevant les diamants, le visage du vieillard se colora instantanément d'une vive rougeur.

Le vieux Juif plongea ses deux mains dans la cassette avec une sorte de frémissement voluptueux et en tira des bagues par douzaines, des bracelets, des colliers, des diadèmes. Il étala le tout sur la table de chêne que défendait le grillage et prit sa loupe afin d'examiner chaque pièce de plus près.

Soulevant alors de sa main gauche un magnifique collier, il alla contempler cette merveille près d'une fenêtre, à la lumière du jour. Il murmurait tout bas de vagues et indistinctes paroles dont quelques-unes cependant arrivaient à l'oreille de Cabassou.

– Beaux diamants ! disait-il. Et pas une tache !

Ah ! si, voilà une paille. Quelle eau ! quelle pureté ! Il n'y a qu'en Asie, en deçà du Gange, à Golconde ou à Visa que l'on trouve de pareils diamants !

– Je vois que l’on ne m’avait pas trompé, dit Cabassou qui l’observait. Vous êtes un véritable connaisseur.

– Oui, oui, fit le vieux joaillier. Ah ! les diamants ! les diamants ! Voyez-vous, il y a cinquante ans que je vis au milieu de ces merveilleux bijoux. – EL ceux-ci sont à vous ?

– Oui, monsieur.

– Ils représentent une somme énorme.

– Douze cent mille francs ; le joaillier que je quitte me l’a dit.

– Il s’est trompé.

– Ah !

– Moi, j’en donnerais quinze cent mille.

– Vraiment !

– Est-ce que votre intention est de les vendre ?

– Non, monsieur.

– Alors pourquoi êtes-vous venu me trouver ? fit le vieillard surpris en jetant un regard louche sur son interlocuteur.

– Nous voici justement dans le vif de la question, repartit Cabassou. Il est inutile de vous raconter comment cette cassette est venue en ma possession, mais j’ai un grand intérêt à connaître la provenance des bijoux qu’elle contient et l’on m’a assuré que vous seul à Paris et peut-être en Europe, étiez capable de me répondre à ce sujet d’une manière satisfaisante.

A cet éloge, une lueur d’orgueil brilla dans le regard du vieux Sabar, et il se prit sans mot dire, à examiner de nouveau l’éblouissant contenu de la cassette.

Et, tout d’abord, rien de particulier ne se produisit.

Le joaillier avait pris quelques-uns des bijoux, les tournait et les retournait, paraissant s’occuper uniquement de la monture.

– Tout cela est d’un goût parfait, disait-il, comme s’il se fût parlé à lui-même, et il n’y a pas à se tromper sur la date. La mode, qui ne peut pas s’en prendre aux diamants pour les transformer selon le goût du jour, s’attaque à la monture, que l’on peut modifier à son aise. Or, celles-ci datent évidemment d’une trentaine d’années.

– C’est déjà un premier point, fit observer Cabassou.

– D’autant plus important, repartit Sabar, que, depuis, celui qui en est devenu possesseur a dû les garder dans leur état primitif.

– C’est vraisemblable.

Sabar continuait son examen.

– Tenez, dit-il, ce collier, c’est une merveille, n’est-ce pas ? et ces bagues, cette broche, on n’en monte plus aujourd’hui avec ce goût et ce fini ! La mode a eu d’autres fantaisies, d’autres caprices, mais jamais elle n’inventera rien de mieux que ce que l’on faisait il y a trente ans. Et puis, il faut tout dire.

Le vieux Sabar allait poursuivre, s’oubliant lui-même complaisamment dans l’admiration de ces bijoux qui jetaient mille feux de toutes couleurs, sous ses doigts tremblants. quand tout à coup il s’arrêta, passant de la curiosité à la stupéfaction.

Cabassou ne le quittait pas de l’œil.

– Qu’avez-vous ? lui demanda-t-il, subitement intrigué.

– Rien ! attendez ! fit Sabar, c’est un souvenir qui me revient à l’instant. – Mais c’est cela, ce ne peut être que cela, – et cette broche. ce collier.

– Vous les reconnaissez ?

– Avec d’autant plus d’assurance que c’est moi qui les ai vendus.

– Est-ce possible ?

– Oh ! maintenant, il n’y a plus de doute.

– Et à quelle époque, à qui les avez-vous vendus ?

– Cela remonte bien loin.

– Dites toujours.

– Il y a de cela plus de vingt ans.

– Allez, allez.

– C’était ma première grosse affaire et j’étais jeune. Vous comprenez ? on s’en souvient longtemps.

– Parbleu ! De sorte que vous les avez vendus.

– A madame la marquise de Beaurepaire qui devait en orner la corbeille que son fils offrait à sa fiancée.

– Voilà qui s’éclaircit, fit Cabassou, le visage radieux.

– Oui, oui, dit Sabar qui continuait de faire appel à ses souvenirs, cela s'éclaircit en effet ; je me rappelle ! Le marquis de Beaurepaire épousait mademoiselle Charlotte de Cintrailles. On disait que la jeune fille aimait un certain colonel Robert, que ses parents refusaient de lui donner pour époux, et le mariage se fit avec une grande pompe à Saint-Thomas d'Aquin, où un évêque unit le jeune couple ! Ce fut très beau. Seulement, à quelque temps de là, il se passa un fait qui, pendant un certain temps, tint en éveil la curiosité parisienne.

– Il s'agissait des diamants ?

– C'est cela même.

– Que se passa-t-il ?

– Un jour on apprit avec stupeur que les diamants avaient disparu.

– Volés ! fit Cabassou avec un cri.

– C'est probable.

– Comment ! c'est probable !

– Sans doute. Ce qu'il y a de certain, c'est que les diamants manquèrent un beau matin chez la jeune marquise. La police fut mise sur pied ; on télégraphia dans toutes les capitales de l'Europe, donnant le signalement des principaux bijoux, mais tout fut inutile et depuis on n'en entendit plus parler. Je suis probablement le premier qui les revoit.

– Ainsi, vous croyez que ce sont bien là les diamants de la marquise de Beaurepaire ?

– Plus je les regarde, plus j'en suis sûr.

– En ce cas il ne me reste qu'à vous remercier en vous priant de me les rendre.

– Vous allez les reprendre ?

– Espérez-vous que je vous en ferais cadeau ?

– Non, mais qu'allez-vous en faire ?

Cabassou se redressa comme si on lui eût marché sur le pied.

– Quant à ça, mon petit vieux, dit-il, je pourrais vous répondre que ça ne vous regarde pas. Mais ce serait manquer d'égards envers un homme qui vient de me rendre un véritable service. Toutefois, je ne discuterai pas ; car j'ai d'autres chats à fouetter ! Veuillez donc me remettre, sans barguigner, les objets que je vous ai confiés en échange de mon nom et mon adresse que

vous trouverez sur la carte que voici !... J'ajoute au surplus, sans m'en sentir humilié, que vous pouvez être assuré qu'avant huit jours la cassette et les bijoux qu'elle contient seront fidèlement remis entre les mains du légitime propriétaire. Cela vous suffit-il ?

– Il le faut bien, répondit le joaillier avec une grimace.

– Pour lors, bien des choses chez vous et croyez à ma sincère gratitude. Seulement, comme toute peine mérite salaire, j'ai pensé que vous voudriez bien accepter un petit souvenir de notre entrevue et je dépose à cet effet sur votre guichet un billet de mille dont vous ferez l'usage qui vous paraîtra le plus convenable.

En parlant de la sorte, le grand Cabassou passa le billet de banque au vieux Sabar qui s'en empara avec avidité, et ayant repris sa cassette, il salua et disparut.

VIII

En sortant de chez le joaillier, Cabassou s'était fait reconduire à l'hôtel Continental.

Il avait hâte de se trouver seul et de récapituler ce qu'il venait d'apprendre.

En quittant l'Amérique, il avait, ainsi que nous l'avons dit, deux objectifs principaux.

Suivre et rattraper Richard qui s'était enfui, séduit et fasciné par la charmante gymnasiarque ; puis chercher et appréhender le misérable qui avait lâchement abusé de l'innocence de Mariettou.

Pour retrouver Richard, il avait Didine et ne conservait plus de sérieuses appréhensions à ce sujet.

Mais pour l'autre, il n'avait que la cassette tombée récemment entre ses mains dans des circonstances bizarres et jusqu'alors il n'avait pénétré que

vaguement le parti qu'il pourrait en tirer.

Seulement, quand cette cassette était venue en sa possession, un fait singulier l'avait frappé.

Parmi les papiers de diverse nature qu'il avait découverts chez Mariettou, après la mort de la pauvre jeune femme, il avait trouvé deux courts billets, insignifiants du reste, qui portaient une sorte d'armoiries du milieu desquelles se détachaient deux lettres, bien apparentes, un A et un G.

Ni l'un ni l'autre de ces billets n'étaient signés, mais le cachet aristocratique devait manifestement reproduire les initiales du misérable qui avait commis sur Mariettou le plus odieux des attentats.

Mais comment faire la lumière sur un pareil crime ?

Il avait interrogé plusieurs personnes, le notaire entre autres et maman Maurel, mais il n'avait pu rien apprendre sur les deux mystérieuses initiales.

Et il était parti, remettant sa vengeance jusqu'au jour où le hasard viendrait lui apporter quelques précieux renseignements.

Comme tous les gens aventureux, Cabassou faisait dans sa vie une grande part au hasard.

Et il avait raison.

Toutefois, il dut attendre quelques années.

Mais un jour – enfin ! – la cassette tomba miraculeusement dans ses mains, et avant même qu'il songeât à l'ouvrir, il s'arrêtait stupéfait, presque épouvanté en remarquant les deux initiales gravées sur le couvercle :

Un A et un G.

Une sueur froide perla sur son front, et le sang brûla ses artères.

Toutefois, il pouvait n'y avoir là qu'une coïncidence banale et sans portée.

Mais il réfléchit et d'étranges pensées lui vinrent.

La cassette était à ce moment entre les mains de Saint-Léger, sorte de personnage interlope qui avait accompagné sa fille, mademoiselle Didine, en Amérique, et qui vivait honteusement à ses dépens en faisant le plus vil des métiers !

Confusément il se rappelait avoir connu autrefois à Marseille un infime cabotin qui portait ce nom de Saint-Léger.

Il n'avait aucun talent, et le public des petites places au Théâtre-Chave le traitait souvent de la façon la plus cruelle.

Cabassou se souvenait de cela parfaitement.

Et en s'obstinant dans l'évocation de ce passé, il voyait Saint-Léger jeune, assez beau garçon, jouissant, malgré sa triste renommée, d'une grande faveur auprès des jeunes filles de la classe ouvrière.

On assurait même qu'il avait entretenu d'étroites relations avec une jeune femme des Catalans, de laquelle il avait eu un enfant, qui pouvait bien être cette Didine qui faisait sa tournée dans le Nouveau-Monde.

Jusque-là cependant, il n'y avait rien qui parût de nature à éclairer les ténèbres qui enveloppaient encore l'aventure de Mariettou.

Seulement, à quelque temps de là, et comme Cabassou revenait sans cesse à ce Saint-Léger, ne pouvant plus en détacher sa pensée, une nuit, il s'éveilla en sursaut et sauta brusquement à bas de son lit.

Il avait trouvé ! – la lumière s'était faite, le souvenir s'était précisé.

La jeune femme qui avait aimé Saint-Léger et était devenue la mère de Didine – portait le nom de Cadenet.

C'était elle que Cabassou avait rencontrée au chevet du lit de Mariettou, elle qui avait aidé à l'odieux guet-apens, et que déjà à cette époque, bien qu'elle fût jeune encore, on appelait la mère Cadenet.

Dès lors, plus d'obscurité, plus de doute, tout se tenait.

La cassette, la mère Cadenet, Saint-Léger et Mariettou.

La piste était trouvée, il n'y avait plus qu'à la suivre.

C'est ce qu'il comptait bien faire, et la fuite de Richard ne fit que précipiter une résolution arrêtée depuis quelques semaines dans son esprit.

Aussi, après la scène qu'il venait d'avoir avec le joaillier de la rue des Vieilles-Haudriettes, il ne fut pas long à prendre son parti.

En Amérique, avec de l'argent, on vient facilement à bout des difficultés les plus ardues, et il était arrivé en France muni d'indications précieuses, qu'il eût perdu bien du temps à se procurer autrement.

Quelques heures plus tard, il quittait donc l'hôtel Continental, et bien qu'il fût porteur d'une valise qui paraissait assez lourde, il prit à pied la direction des Tuileries, et gagna les quais sans se presser.

Où allait-il ainsi, à la tombée de la nuit, tout seul. avec sa valise ?

C'est ce que nous ne tarderons pas à savoir.

Le parallélogramme formé par la rue Galande et la rue de la Bûcherie, fermé d'un côté par la rue du Petit- Lion, de l'autre par la place Maubert, est un de ces coins de Paris tous les jours de plus en plus rares, qui ont conservé leur ancienne et sombre physionomie.

Les deux principales artères, la rue Galande et la rue de la Bûcherie, ne pèchent déjà pas par excès d'élégance ; mais que sont-elles auprès des autres !

Une surtout, celle des Trois-Portes, qui est amorcée dans la rue Jacinthe, est une des ruelles les plus froides et les plus sinistres de toutes celles qui sont restées du vieux Paris.

Son aspect seul vous fait courir de mauvais frissons sous la peau, et le passant ou le flâneur qui frôle ses murailles suintant l'humidité à travers ses pierres effritées, éprouve un sentiment d'inexprimable malaise.

Cette rue des Trois-Portes a pour population tout un monde cosmopolite, car les maisons qui la bornent sont presque toutes des hôtels garnis – et quels hôtels !

Ainsi, au coin de la rue Jacinthe, dans un angle rentrant, au-dessus de l'arcade dessinée par une porte cintrée, dont le modèle va se perdant de jour en jour, on aperçoit sur un mauvais tableau, à demi effacé par la pluie, une femme sans tête, peinte de couleurs criardes, dont le temps a un peu adouci la crudité.

Au-dessus des épaules de cette femme décapitée, à la place de la tête, on lit en manière de légende : *A la Bonne Femme !*

Tout autour le silence et la solitude.

La nuit vient de bonne heure dans ces parages et ce ne sont pas des boulevardiers qu'on y rencontre.

Cependant c'était vers ce bouge que Cabassou se dirigeait, et sans tenir compte de l'aspect repoussant sous lequel l'hôtel se présentait à lui, il alla résolument frapper à la porte.

Mais en dépit de deux ou trois appels énergiques, la porte resta obstinément fermée, et ce ne fut qu'au bout de quelques instants que ne recevant aucune réponse, il avisa une sorte de café borgne dépendant de

l'hôtel, dont, les rideaux de cotonnade rouge laissaient deviner derrière une lumière tremblotante et louche.

Cabassou marcha au café, pesa fortement sur le bouton de la porte et pénétra à l'intérieur.

Il y avait peu de clients, la plupart, gens à mine patibulaire, aux vêtements sordides, aux regards obliques, dont quelques-uns, – les plus sombres, – causaient et fumaient dans un coin de la salle chargée de miasmes étouffants.

Cabassou fut sur le point de suffoquer et se sentit pris à la gorge par l'acre odeur qui régnait dans la salle.

Mais dans sa vie, il en avait vu bien d'autres, et se remit promptement.

D'ailleurs, il venait d'apercevoir derrière le comptoir d'étain, où elle se tenait immobile, une grosse femme qui avait déjà dépassé la cinquantaine et dont les traits le frappèrent instantanément.

C'était l'ogresse !

Et sous son encolure puissante, son teint émerillonné, son visage haut en couleur, Cabassou n'avait pas eu de peine à reconnaître la mère Cadenet, qu'il n'avait vue qu'une fois, et il y avait de cela au moins quinze années.

Cabassou sentit tout son sang affluer à son cœur.

Il ferma à demi les yeux, afin d'éteindre la flamme qui y montait, et tout frémissant des colères amassées pendant de longues années contre cette femme, il fut sur le point de s'oublier et de lui faire payer en une fois l'infamie dont elle s'était rendue complice.

Mais il se contint.

Le moment n'était pas venu encore ; il fallait attendre.

Il se résigna à grimacer un sourire, tout en avançant vers le comptoir.

Cependant l'ogresse avait cligné des yeux en voyant entrer le colosse et elle cherchait à mettre un nom sur le visage de ce nouveau client qu'elle ne connaissait pas.

Pour tout dire, elle était troublée, car, à son insu, le sentiment de la réalité s'emparait d'elle, et à un moment même elle laissa échapper un geste où il y avait moins de satisfaction que d'effroi.

Cabassou s'épanouit en un rire sonore.

De rouge brique qu'elle était, la Cadenet devint violette.

– Allons donc ! ça y est, la mère, dit le Marseillais avec abandon, et vous m’avez reconnu, pas vrai ?

– Monsieur Cabassou ! fit l’ogresse avec un léger tremblement dans la voix.

– Et ça va-t-il comme vous voulez ? continua Cabassou.

– Vous êtes bien honnête, ça ne va pas mal. Ahh ! c’est Saint-Léger qui va être content de vous voir !

– Est-ce qu’il est à la case ?

– Non, pas pour le moment. – Mais il ne peut pas tarder à rentrer. Est-ce que par hasard vous venez nous demander à coucher ?

– Vous avez deviné ça tout de suite, la mère. Une chambre, un lit, tout ce qu’il y a de plus simple. Voilà ma valise.

– Mais vous n’allez pas vous coucher sans souper, je suppose ?

– Ce n’est pas mon habitude. Et même si je suis venu vous voir, c’est que l’on m’a dit que vous faisiez ici une bouillabaisse comme il n’y en a qu’à Marseilllee !

– En voulez-vous une ?

– J’en veux même deux, la mère ! Parce qu’il y en aura une que vous me ferez, je l’espère, le plaisir de manger avec moi. Est-ce convenu ?

– Ma foi, vous êtes trop engageant pour qu’on vous refuse ! et j’accepte. Entrez toujours dans la pièce à côté ; avant un quart d’heure, j’irai vous rejoindre.

On accédait à cette seconde pièce par deux ou trois marches. Un billard, dépourvu de joueurs en ce moment, en occupait le centre ; des tables, rangées le long des murailles, en garnissaient les côtés. A ces tables s’asseyaient d’ordinaire certains ouvriers qui, depuis des années, n’avaient pas manié un outil, des travailleurs qui ne travaillaient jamais, des hommes à physionomie farouche, abrutie ou bestiale ; bonneteurs, filous, escarpes ; en un mot tout le personnel d’un tapis franc.

Cabassou jela un coup d’œil rapide sur la salle, et constatant qu’elle était déserte, il alla s’asseoir à une table du fond, et, s’y étant accoudé, il se mit à réfléchir, pendant qu’un garçon allait et venait, dressant deux couverts.

Ce ne fut pas long, du reste, et un quart d’heure au plus s’était écoulé que la mère Cadenet apparaissait, ainsi qu’elle l’avait promis, portant sur ses

deux mains un énorme plat où fumait une odorante bouillabaisse.

Cabassou salua d'une triple salve d'applaudissements.

IX

La mère Cadenet déposa le plat sur la table, et, cédant à l'aimable insistance du colosse, elle prit place devant lui et vida d'un trait le verre de madère qu'il lui avait versé.

Un moment, la vieille femme n'avait pas été sans appréhensions, en voyant arriver Cabassou, dont elle se rappelait fort bien l'apparition inattendue à Marseille, au chevet du lit de la pauvre Mariettou. Elle craignait qu'il ne revînt avec des pensées hostiles ; qu'il n'eût découvert quelque chose du passé ; enfin qu'il n'y eût dans la présence de cet homme, un danger pour elle ou pour Saint-Léger.

Mais à cette heure, elle était rassurée. Il lui paraissait évident que Cabassou ne savait rien. Quinze années s'étaient passées, il était devenu très riche. A peine devait-il avoir conservé quelque souvenir de Marseille.

Ainsi raisonnait la mère Cadenet, et elle était bien convaincue que Cabassou n'était descendu à *la Bonne Femme* que parce qu'il devait y rencontrer deux Provençaux, et surtout une bouillabaisse comme on n'en faisait nulle autre part.

Elle se mit donc à dévorer avec un robuste appétit, tenant tête au colosse en mangeant et buvant autant que lui.

Quant à Cabassou, il s'abandonnait sans réserve.

Il avait faim, et la première fois qu'il trempa ses lèvres dans le verre de vin que lui avait versé la mère Cadenet, il fit claquer sa langue contre son palais avec une volupté béate.

– Pour du vin, voilà du bon vin ! dit-il en remplaçant son verre sur la table.

– C'est du lamalgue, fit la vieille avec un sourire.

– Pardieu !... et du vrai au moins !... on se sent passer quelque chose dans le gosier. Mais leur médoc, leur sauterne... peuh !... c'est bon pour les malades.

– Ah ! vous êtes un vrai Provençal.

– Moi ?

– Vous aimez tout ce qui vient du pays.

– Tée !... qu'est-ce qu'on aimerait donc ? Et voilà pourquoi en arrivant à Paris, je me suis dit que je n'aurais pas d'autre hôtel que le vôtre.

– C'est parler, ça !

Cabassou avala un grand verre de vin.

– Ah ! tout de même, faut être l'ranc, reprit-il après un court silence, j'ai un peu hésité à venir.

– Pourquoi donc ? interrogea la vieille en dressant l'oreille.

– Eh ! parbleu !... à cause de ce que vous savez bien : la petite, quoi ! Mariettou !

– Vous y songez encore ?

– Bon ! ça dépend ; je l'ai bien aimée, voyez-vous, la chère enl'ant, et quand je l'ai vue comme ça mourante et qu'elle m'a conté son histoire. c'est bien naturel, n'est-ce pas ? ça m'a donné un coup ! Un moment même j'en ai presque perdu la boussole et, ma foi, si j'avais tenu l'autre, je l'aurais étranglé des dix doigts que voilà.

– Mais vous vous êtes calmé depuis, dit la mère Cadenet, qui se sentait reprise par ses appréhensions.

– Oui, je me suis calmé, répondit Cabassou, parce que j'ai réfléchi et qu'en réfléchissant je me suis dit que peut-être la pauvre ne m'avait pas conté toute la vérité.

– Tiens !... c'te bêtise, approuva la vieille, plus souvent qu'elle vous aurait tout dit.

– C'est ce que j'ai pensé.

– Après tout, la chère morte n'a peut-être pas été si coupable ! Elle était jeune, ça vivait dans un atelier, où l'on ne rencontre le plus souvent que de mauvais exemples et de tristes conseils.

– C'est bien vrai.

– Et puis, elle était coquette. Elle voyait ses camarades porter de beau linge, de belles étoffes, de fines bottines, pas plus grandes que ça ! Mon Dieu, il faut se mettre à sa place, monsieur Cabassou.

– Je m’y mets, je m’y mets.

– Et quand on est dans ces dispositions-là, ça ne pèse pas lourd, allez ! Ah ! les hommes en parlent à leur aise, eux. Mais, pour juger ces pauvres jeunesses, il faudrait être un saint.

Cabassou était très rouge. De petites gouttes de sueur perlaient à son front. On eût dit qu’il allait éclater.

Il frappa un grand coup de poing sur la table afin de s’étourdir.

– Oui, oui, dit-il, ça me fait bien plaisir de vous entendre parler de la sorte.

– Du reste, c’est fini, n’est-ce pas ? Ce qui est passé est passé.

– Parbleu !

– Vous avez pris l’enfant, vous ! Le petit sera riche puisque vous ne vous êtes pas marié ! et j’en connais plus d’un qui accepterait bien d’être bâtard à ce prix-là.

En prononçant ces mots, la vieille s’esclaffa en un rire cynique.

Cabassou s’essuya le front et se tut.

Cela dura une minute au moins ; puis il releva la tête et se pencha vers la vieille avec un air de mystère.

– Voyez-vous, mère Cadenet, reprit-il, depuis que j’ai pensé à tout ça, il m’est venu un regret. presque un remords !

– A cause de quoi ? interrogea la vieille attentive.

– A cause de vous, donc ! et si j’avais su alors ou, du moins, si j’avais pensé que la petite pouvait bien m’avoir caché une partie de la vérité, j’aurais agi autrement.

– A quel propos ?

– Té !... à propos de ce que vous savez bien, vous ! Vous ne devez pas ignorer ça, et on a dû vous dire que le misérable. je veux dire le père, avait laissé entre les mains du notaire, pour servir à l’éducation du petit, une somme de dix mille francs.

– Oui, en effet, je crois me rappeler, dit la mère Cadenet qui hésitait encore, mais dont l’œil s’allumait de convoitise.

– Dix mille francs, répéta Cabassou en enfonçant son regard dans celui de la vieille, c'est une somme, cela !

– Je crois bien.

– Mais moi, à ce moment, j'avais horreur de toucher à cet argent que je regardais comme le prix du déshonneur de Mariettou.

– Et puis vous étiez riche.

– Et je n'en avais pas besoin. Aussi je l'ai laissée entre les mains du tabellion, et j'ai voulu élever seul l'enfant de la pauvre morte. Ah ! si j'avais su alors ce que j'ai compris plus tard.

– Qu'auriez-vous fait ? demanda la Cadenet en versant un plein verre de lamalgue à son partner.

– Ce que j'aurais fait ? répliqua-t-il en soufflant bruyamment, est-ce que ça se demande seulement ? Mais j'aurais donné cette somme à la femme dévouée qui avait eu pitié de la jeune mère, qui l'avait secourue dans sa misère, et qui avait élevé l'enfant avec un dévouement désintéressé. Vous la connaissez bien, celle-là, pas vrai ?

– Dame ! fit la Cadenette en prenant un air modeste, que voulez-vous ? On est sensible, – et le malheur de cette jeunesse, voyez-vous, ça m'avait fendu le cœur.

– Il se fendrait à moins ! – Et maintenant, je ne songe plus qu'à une chose.

– Laquelle ?

– On a l'âme bien placée aussi, tout comme un autre, et je ne serai content que lorsque j'aurai réparé mes torts.

– Comment cela ?

– Mariettou, elle, a sa tombe – et désormais elle n'a besoin de rien.

– La pauvre !...

– C'est aux vivants qu'il faut songer ! Eh bien, mon intention en revenant en France a été surtout de régler cette affaire ; et vous verrez, la mère, que vous n'aurez pas à regretter d'avoir attendu si longtemps.

– Que voulez-vous donc faire ? interrogea la vieille, qui enveloppa son interlocuteur d'un regard avide.

Cabassou eut un sourire caressant.

– Je vous ai dit, n'est-ce pas ? reprit-il, que j'avais laissé au notaire la somme de dix mille francs, et, d'après mes instructions, cette somme a dû être déposée dans les caisses de l'Etat, où depuis quinze années elle a fait sans efforts un nombre respectable de petits. Si bien qu'à l'heure où nous sommes-là à causer tranquillement, ce n'est plus dix mille, mais au moins vingt mille francs que représente le dépôt confié au notaire.

– Vous êtes sûr de cela ? fit la mère Cadenet en joignant les mains.

– Tiens ! c'te bêtise, repartit Cabassou, on sait compter, quand on a passé vingt ans de l'autre côté de l'Océan... Oui, la mère, vingt mille balles ! Comprenez-vous ? – Et avec ça, je crois qu'on pourrait se bâtir là-bas une bastide où vous n'auriez pas à regretter l'hôtel de la *Bonne Femme*.

La vieille se mit à rire, ses yeux s'écaraillaient. Pour un rien, elle aurait sauté au cou du colosse.

– Ah ! vous êtes un amour, vous ! s'écria-t-elle ; je l'ai toujours dit ! et si vous faisiez cela...

– Qui est-ce qui m'en empêcherait ?...

– Ce n'est toujours pas moi !... et même il me vient une idée, c'est que je suis bien certaine que Didine ne refuserait pas de vous remercier elle-même, de toutes les bontés que vous auriez pour sa mère.

Cabassou approuva du geste.

– J'ai déjà eu le plaisir d'ébaucher quelques relations sommaires avec mademoiselle Didine, répondit il avec enjouement, et je ne repousse pas l'offre que vous me faites de les renouer à l'occasion. Mais pour le quart d'heure, il s'agit de choses sérieuses, et il ne faut pas se laisser détourner par les bagatelles de la porte. N'est-ce pas votre avis ?

– Vous parlez d'or !

– Je parle de vingt mille francs, et, foi de Cabassou, je vous assure que si vous le voulez, ces vingt mille francs seront à vous avant huit jours !

La Cadenet se souleva à demi.

– Si je veux ! répliqua-t-elle, vous demandez si je veux ? Qu'est ce qu'il faut faire pour cela ?

– Une chose des plus simples.

– Dites, dites !...

– Vous savez que j’ai emmené là-bas et que j’élève, depuis plus de quinze ans, l’enfant que Mariettou avait mis au monde.

– Oui, oui... Eh bien ?... Après ?

– A l’époque dont nous parlons, le gamin avait de quatre à cinq ans. Mais il a poussé depuis, et c’est, aujourd’hui un grand et beau garçon, ayant bon pied, bon œil, qui promet de faire danser une jolie sarabande aux écus de papa Cabassou.

– Bah ! il sera riche un jour...

– Assurément. Mais il paraît que cela ne lui suffit pas.

– Té !... il est difficile. Qu’est-ce qu’il veut donc de plus ?

– Ah ! voilà !... On ne peut pas tout avoir. Quand je l’ai emmené, on m’a dit qu’il s’appelait Richard, et je n’ai pas cru alors qu’il fût bien utile de faire pour lui la dépense d’un autre nom ! Mais à mesure qu’il grandissait, j’ai bien vu que ça le gênait... et à plusieurs reprises, il s’est étonné que je ne lui fisse pas connaître le nom de son père. – C’était bien naturel, et il n’y avait rien à reprendre à cela, pas vrai ?

– Sans doute, sans doute, répondit la Cadenet, dont depuis quelques secondes le front s’était assombri.

– Seulement, je me trouvais bien embarrassé, et je ne savais comment le satisfaire, quand la pensée m’est venue qu’il y avait en France une personne que j’avais méconnue, un peu rudoyée même, et qui, elle, pouvait peut-être m’aider à répondre nettement à la question embarrassante de mon jeune pupille.

– Et cette femme ? balbutia la vieille Cadenet.

– Ne faites donc pas la bête, bonne mère. Cette femme vous savez bien que c’est vous !... Et si vous voulez bien me dire le nom du séducteur de Mariettou, je vous répète qu’avant huit jours vous pourrez aller trouver M^e Rouzade, notaire à Marseille, qui vous comptera la somme de vingt mille francs. Voyons. est-ce dit ?

La Cadenet ne répondit pas. Elle avait penché la tête et regardait attentivement dans son assiette.

Elle réfléchissait, et bien qu’elle fût singulièrement tentée par l’offre qui lui était faite, elle se méfiait, craignant que cette offre ne cachât un piège.

– Eh bien, fit Cabassou qui n'était guère patient ; vous voilà devenue muette comme une limande : est-ce que vingt mille francs vous font peur ?

– Ce n'est pas cela, murmura la vieille.

– Je crois bien...

– Seulement...

– Allez-y.

– Je suis bien gênée.

– Pourquoi ?

– Parce que vous parlez là d'une condition impossible. car la petite a gardé son secret, et je ne connais pas le séducteur.

– Vraiment ! alors vous ne pouvez rien me dire ?

– Puisque je ne sais pas.

– Vous ne l'avez jamais vu ? Vous ignorez s'il était grand ou petit, jeune ou vieux, marié, veuf ou garçon ? Enfin, vous renoncez à la *bastide*, quoi !

– Je le regrette.

– Et moi, je le regrette comme vous. Mais puisque c'est ainsi, il n'y a rien de fait et j'en aviserai le notaire.

En prononçant ces dernières paroles, Cabassou s'était levé. La Cadenet fit un mouvement pour le retenir.

– Qu'y a-t-il ? fit Cabassou avec un commencement d'espoir.

La vieille remua la tête.

– Rien, dit-elle d'une voix hésitante et troublée, je ne sais rien.

– Eh bien, soit, fit Cabassou, je vais regagner ma chambre, et demain je n'y penserai plus. Mais, écoutez bien, la mère. On dit que, quelquefois, la nuit porte conseil ; – réfléchissez, tâtez-vous, et, si vous vous décidez à parler, il sera encore temps avant que nous nous séparions.

Sur ces mots, il tourna les talons, héla le *mousse* qui remplissait dans l'établissement les fonctions de domestique, et se fit conduire à la chambre qui lui avait été préparée au premier étage.

La Cadenet était restée fort perplexe, mécontente d'elle-même, partagée entre l'ardent désir de toucher les vingt mille francs offerts et la crainte de livrer son secret.

Elle demeura ainsi quelques minutes, se consultant sur le parti qu'elle devait prendre. mais à un moment, elle releva vivement la tête et son œil

s'éclaira.

Peu après la sortie de Cabassou, un homme était entré dans la salle et venait de l'appeler par son petit nom.

C'était Saint-Léger.

Un type ignoble : front déprimé, visage glabre, œil louche, et, au coin de la lèvre, un rictus presque sinistre.

Il ne lui manquait qu'une casquette à trois ponts.

Il avait cinquante ans au moins ; mais à cette physionomie effacée et fuyante, il eût été bien difficile d'assigner un âge précis.

– Ah ! c'est toi ! dit la Cadenet en se dressant avec un mauvais regard, tu ne sais pas avec qui j'ai soupé ce soir ?

– On vient de me l'apprendre, répondit Saint-Léger.

– Cabassou.

– Que vient-il faire ici ?

– Oh ! toute une histoire. – Figure-toi...

Et elle se mit à raconter la proposition que Cabassou lui avait faite.

Saint-Léger écoutait soucieux et sombre, sans interrompre, se contentant d'ingurgiter de temps à autre un plein verre de lamalgue.

– Et qu'as-tu répondu ? demanda-t-il quand la Cadenet eut fini.

– M^e prends-tu pour une oie ! répliqua la Cadenet, je lui ai répondu que je ne savais rien, qu'on ne m'avait jamais rien appris, et qu'il fallait s'adresser à d'autres, s'il voulait en savoir plus long.

– Tu as bien fait, approuva Saint-Léger.

– Ah ! c'est égal, ça m'a crevé le cœur tout de même ! Vingt mille francs ! – C'était tentant.

L'ex-cabotin eut un geste théâtral.

– Rien, n'est perdu, interrompit-il ; avant peu, je l'espère, nous pourrons nous passer de ses vingt mille francs, et il n'en sera pas quitte à si bon marché. seulement faut ouvrir l'œil et se méfier.

– De quoi ?

– De Cabassou.

– Quelle autre idée veux-tu qu'il ait, ce garçon ? Il vient à nous en ami, et malgré son immense fortune, il ne dédaigne pas de descendre chez son pays pour y parler le provençal à son aise et y manger la bouillabaisse.

– S’il t’a dit cela, il a menti, affirma énergiquement Saint-Léger. Cabassou est arrivé de Trouville hier en compagnie de Didine : il est descendu avec elle à l’hôtel Continental, et s’il est venu cette nuit coucher rue des Trois-Portes, à l’hôtel de la *Bonne Femme*, ce ne doit pas être uniquement pour offrir à souper à la mère Cadenet. Il a donc un but.

– Lequel ?

– C’est ce qu’il est utile de savoir.

– Quel moyen ?

Saint-Léger regarda la Cadenet bien en face.

– Quelle chambre lui as-tu fait donner ? demanda-t-il d’une voix impérieuse.

– La meilleure, répondit la vieille, la chambre n° 3.

– Celle qui ferme si mal ?

– Toutes nos serrures sont en si mauvais état !

– C’est ce que je veux dire.

– Quelle est donc ton intention ? interrogea la Cadenet avec une vague inquiétude.

Encore une fois, le vieux cabotin esquissa un geste mélodramatique.

– Pour ce qui est de ça, répliqua-t-il, ça ne regarde que Bibbi ; ; si on te le demande, tu diras que tu n’en sais rien.

Et il sortit sans plus s’occuper de la Cadenet.

Cependant Cabassou avait pris possession de sa chambre.

Il commençait à se faire tard, et après avoir fumé un dernier cigare, tout en réfléchissant à la conversation qu’il venait d’avoir avec la vieille proxénète, il se mit bientôt au lit et ne songea plus qu’à dormir.

D’ordinaire il dormait ses huit heures, tout d’une traite.

Mais cette nuit-là le sommeil fut long à venir, et onze heures sonnaient à l’église Saint-Séverin qu’il était encore éveillé.

Toutefois, ses yeux alourdis commençaient à se fermer ; un de ses bras avait même glissé hors du lit, et il allait s’endormir, quand tout à coup il se dressa sur son séant et prêta l’oreille.

Il avait cru entendre gratter à la serrure.

– Qui est là ? cria-t-il d’une voix de stentor. Rien ne répondit.

Il sauta à bas du lit et courut ouvrir.

Il n'y avait personne.

Il referma la porte, tira le verrou qu'il avait négligé de pousser, et revint vers son lit.

Mais, chemin faisant, il se ravisa.

– Hum ! grommela-t-il, est-ce que cet animal de Saint-Léger nourrirait des intentions hostiles. L'imbécile croit toujours jouer quelque méchant mélodrame. Attends un peu, et viens t'y frotter ! tu verras comment le papa Cabassou te recevra.

Il alla alors à sa valise, dans laquelle il prit son revolver américain, et, l'avant posé sous son oreiller, il ne tarda pas à se remettre au lit.

Un quart d'heure après il ronflait à ébranler le vieux bouge.

X

L'habitation du marquis de Beaurepaire, située rue de Varennes, non loin de la rue Vanneau, était l'un des plus vieux et des plus somptueux hôtels du faubourg Saint-Germain.

C'est là que le marquis vivait, depuis la mort de sa femme Charlotte de Cintrailles, entre le souvenir de celle qu'il avait tant aimée, et l'enfant qui était le seul gage du bonheur qu'elle lui avait donné.

On avait bien dit autrefois que la belle marquise avait été fort éprise du colonel Robert, mais ces bruits n'avaient jamais dépassé le seuil de l'aristocratique demeure, et le marquis n'en conçut jamais le moindre soupçon.

Il avait aimé Charlotte vivante, et morte, il conservait pieusement le culte de son souvenir.

Malheur à celui qui eût tenté de troubler sa sécurité sur ce point ! Le marquis gardait les saintes traditions de l'honneur de son nom, avec un soin presque farouche et s'il n'eût pas été frappé lui-même jusqu'à en mourir, de

l'atteinte portée au culte qu'il avait voué à la compagne de sa vie, il eût été sans pitié pour celui qui n'eût pas reculé devant un pareil attentat.

Le marquis vivait donc dans son vieil hôtel avec sa chère Diane, qu'il avait fait élever sous ses yeux, et la belle enfant s'était développée toute seule, sans contrainte, passant l'été sous les beaux arbres du château de Beaurepaire, l'hiver à Paris, entourée de quelques vieux camarades de son père et de trois ou quatre jeunes filles, dont elle avait fait choix pour amies.

Elle allait, d'ailleurs, fort peu dans le monde, et c'était pour elle une joie immense quand, le mois de mai venu, le marquis l'emmenait à Beaurepaire où elle retrouvait son cheval favori, ses promenades sous bois en toute liberté, les malheureux habitués à ses généreuses aumônes, et qui tous l'adoraient comme ils eussent fait d'une sainte.

Jusque-là Diane n'avait point encore entrevu d'autre bonheur que la continuation de cette vie qu'elle menait sous le regard attendri de son père.

Confusément, elle avait bien entendu parfois murmurer à ses oreilles le mot mystérieux de mariage et elle avait compris que Romuald de Grangel, son cousin, attendait impatiemment qu'elle voulût bien lui accorder sa main.

Mais elle ne s'en souciait guère ; ou pour mieux dire, elle n'y pensait pas.

Elle se trouvait bien comme elle était. Pourquoi eût-elle désiré changer ?

Et, chaque fois que son père avait tenté de l'amener à un entretien sérieux sur l'avenir, elle s'était toujours dérobée et avait éludé de répondre.

Elle était trop jeune encore... elle verrait... il n'y avait pas péril en la demeure... Et, dès qu'elle sentirait quelque chose remuer dans son cœur, elle s'empresserait de le déclarer sans hésitation, pour la plus grande joie du marquis.

Or, ce jour où nous la retrouvons, il y avait grande soirée à l'hôtel de Beaurepaire.

Nous sommes à quelques semaines des événements de Trouville, le soir, vers huit heures, et Diane vient de donner un dernier coup d'œil à sa toilette.

Seulement elle paraît distraite et de singulières idées hantent évidemment son esprit.

Vainement elle cherche une distraction à la pensée persistante qui s'impose à elle, et essaie de chasser le souvenir du danger qu'elle a couru ! Souvent elle s'imagine qu'elle a rêvé, que tous ces terribles incidents qu'elle se rappelle, ne sont que des créations de son imagination affolée par le péril !

Mais elle a conservé sur ses lèvres une impression qui la trouble et vient témoigner de la réalité de cette romanesque aventure. Elle sent encore la sensation brûlante du baiser qu'elle a reçu, et, chose effrayante ! quoi qu'elle fasse, elle ne réussit pas à s'indigner contre son audacieux sauveur !

D'où lui vient donc cette indulgence coupable qu'elle éprouve, et ne doit-elle y voir qu'un sentiment de reconnaissance pour le bizarre inconnu qui l'a arrachée à la mort, au péril de sa vie ?

Il y a quelques jours, elle le connaissait à peine ; maintenant, elle ne peut plus en détacher sa pensée.

Et mille questions se pressent dans son esprit.

– Quel est-il ? d'où vient-il ? quelles aventures a-t-il traversées ?

Oh ! que ne donnerait-elle pas pour connaître son passé que le colonel Robert disait si étrange ! Quel roman, quel poème ce devait être !

Elle se sentait prise d'une ardente curiosité. Et avec quelle attention passionnée elle l'eût entendu raconter lui-même l'existence qu'il avait menée en compagnie des Delawarre et des Mohicans.

Mais quelle folie ! Est-ce que ce jeune et mystérieux Richard songeait seulement à elle ? Et ne réservait-il pas toutes ses galanteries pour mademoiselle Didine ?

A ce nom une sensation aiguë la pinçait au cœur. et un cercle mat se dessinait autour des ailes de son nez.

Mais aussitôt, avec un geste brusque, elle allait reprendre sur le guéridon une carte que dix fois déjà, depuis le matin, ses doigts avaient touchée. Et ses yeux ne se lassaient pas de lire le nom qui y était gravé :

« Richard. »

Il était venu !... Il n'avait rien oublié, lui, non plus. Et ce soir même elle le verrait sans doute à cette soirée que donnait le marquis et à laquelle il avait été invité.

C'est ainsi que la jolie enfant s'abandonne, ne voyant pas encore bien clair dans le trouble nouveau qu'elle éprouve, mais y puisant des sensations contre lesquelles elle ne peut se défendre.

Au milieu de ces impressions confuses, il en est une qui lui revient cependant plus nette et plus précise, à mesure que l'heure avance.

Pour expliquer la soirée qu'il donne, le marquis a prétexté qu'il tenait, après les événements de Trouville, à rassurer ses nombreux amis sur la santé de sa fille. Mais Diane n'ignore pas que M. de Beaurepaire compte faire, en quelque sorte, de cette soirée, une date de fiançailles entre elle et son cousin Romuald.

Elle se sent émue, mécontente, presque irritée, et un pli soucieux plisse son front, si pur.

Mais ce n'est que passager, et elle ne tarde pas à reprendre toute sa sérénité, pendant qu'un sourire ironique et fin vient relever le coin de sa lèvre.

Elle en était là de ses réflexions quand la porte s'ouvrit et qu'elle vit entrer sa petite camériste Dinah, la mine éveillée et l'œil bien ouvert.

– Qu'y a-t-il ? demanda Diane en se retournant.

– Que mademoiselle m'excuse, répondit la soubrette, mais M. le marquis fait demander à mademoiselle si elle est prête et si elle veut bien le recevoir.

– Qu'il entre, je suis prête, fit Diane joyeuse.

Et elle courut présenter son front aux lèvres du vieillard, qui l'attira doucement sous l'éclat des bougies en la prenant par les deux mains.

– Comme te voilà belle ! chère enfant, dit le père ravi.

Diane pour toute réponse l'embrassa bruyamment sur les deux joues.

– Suis-je donc en retard, que vous venez me chercher ? demanda-t-elle en montrant ses dents blanches dans un éblouissant sourire.

– Non, chère Diane, non, répondit le marquis, et nous avons devant nous une bonne demi-heure encore. Mais si je suis venu te déranger, c'est qu'avant la soirée, je désirais causer un peu avec toi.

– Oh ! oh ! fit Diane avec enjouement, doit-il donc, dans cette soirée, se passer quelque chose d'extraordinaire ?

– Non, mon enfant, non, rien d'extraordinaire, en vérité.

– A la bonne heure.

– Ou tout au moins rien à quoi tu ne doives t’attendre depuis longtemps, reprit le marquis en amendant sa phrase.

Diane eut un petit tressaillement et, pour cacher son trouble, elle essaya de plaisanter.

– Prenez garde, cher père, dit-elle, voilà que vous allez devenir solennel. Mais après tout, vous ne m’effrayez pas, même quand vous prenez vos grands airs. Donc, parlez, et tout en mettant mes gants, je ne perds pas un mot de ce que vous allez dire.

Le marquis remua doucement la tête.

– Tu ne changeras donc jamais ? dit-il avec une nuance de reproche.

– A quoi bon changer ? reprit Diane, si vous me trouvez bien comme je suis. Ai-je donc quelqu’un à contenter en dehors de vous ?

– Méchante enfant ! interrompit le vieillard, n’abuse pas de ma faiblesse, que tu connais si bien, et tâche d’être sérieuse, au moins pour les quelques minutes que je te demande. Ecoute, Diane, tu n’ignores pas quels projets ont été arrêtés entre mon frère et moi au sujet d’une union dont nous avons fait le rêve de notre vieillesse. Toutes les convenances s’y trouvent. Il y a déjà longtemps que le monde parle de ce mariage comme s’il était chose faite. Toi seule jusqu’à présent ne t’es pas encore prononcée et je désire, tu entends bien, ton vieux père désire que tu lui dises enfin.

– Mais pourquoi me presser de la sorte ? interrompit Diane.

– Parce que je me sens vieillir, mon enfant, et qu’avant de mourir je voudrais avoir cette consolation de te voir au bras d’un homme qui te protégerait et veillerait sur ton bonheur quand je ne serai plus là.

Diane fit une petite moue qui lui seyait à ravir :

– Dieu merci, répondit-elle d’une voix un peu émue mais sous laquelle on sentait vibrer une fermeté qu’on ne lui aurait peut-être pas soupçonnée, vous serez là longtemps encore, mon bon père, et je n’ai pas besoin de songer à un autre protecteur. D’ailleurs vous m’avez toujours promis de me laisser libre dans le choix que je pourrais faire d’un mari, et j’espère que vous êtes toujours décidé à ne pas contraindre ma volonté.

– Contraindre ta volonté ! chère petite, à Dieu ne plaise ! Mais où veux-tu en venir ?

– A vous dire ceci : Romuald – car c’est bien de mon cousin Romuald qu’il s’agit, n’est-ce pas ?

– Eh ! tu le sais bien !...

– Eh bien, Romuald est un charmant jeune homme, il monte admirablement à cheval, s’habille avec un goût parfait, et a, dit-on, lancé la plupart de nos plus lumineuses étoiles ; il perd au jeu des sommes considérables de la meilleure grâce du monde, et pos sède enfin tous les défauts qu’une femme peutdésirer dans un mari.

– Tu railles ! dit le père tout en souriant du portrait.

– Non, répondit Diane redevenue tout à coup sérieuse ; mais je me suis fait, moi, du bonheur conjugal, un idéal plus élevé. Je crois que ce bonheur-là doit être tait non seulement d’amour, mais encore d’estime réciproque, et si vous continuez à me laisser la libre disposition de ma main, vous pouvez être assuré que l’homme auquel je remettrai le soin du bonheur de ma vie m’aura donné toutes les preuves désirables d’honneur et de loyauté.

Devant ces fermes paroles, M. de Beaurepaire demeura un instant interdit. C’était la première fois que Diane parlait avec cette fermeté et il en était tout surpris.

– Sans doute, sans doute, répondit-il, et j’ai toute confiance dans ta sagacité et l’élévation de ton cœur. Mais Romuald...

– Si vous le voulez bien, nous reparlerons de lui.

– Quand cela ?

– Plus tard, quand le moment sera venu.

– Tu me promets du moins d’accueillir d’ici là ton cousin Romuald avec bienveillance ?

– Soyez tranquille, répondit Diane en reprenant son enjouement, j’aurai soin de lui parler le langage qui convient. Je lui demanderai des nouvelles de mademoiselle Didine.

Etcomme sur ces derniers mots, son père faisait un mouvement, l’espiègle jeune fille se mit à rire de plus belle.

– Là, dit-elle, voici que j’ai mis mes gants ! – Et puisque la conférence est terminée, donnez-moi votre bras, cher père adoré, et allons recevoir nos amis.

XI

On accédait à l'hôtel du marquis de Beaurepaire par trois grandes portes qui s'ouvraient sur la rue de Varennes.

Cette habitation ainsi que celle du comte de Grangel, qui lui était contiguë, avait été bâtie en plein règne de Louis XIV, au moment précis où pour toute la noblesse de France, le Roi était quelque chose comme un demi-dieu, et où le respect pour sa personne allait jusqu'au fanatisme.

De là ces trois portes.

Celle du milieu, qui dépassait de beaucoup les deux autres en dimension ne devait s'ouvrir que pour livrer passage au souverain, quand Sa Majesté daignait visiter son amé et féal sujet le marquis de Beaurepaire.

Une seule fois depuis que l'hôtel existait cette porte avait été ouverte devant le roi Louis XV. Il y avait de cela un siècle et demi. Depuis elle était restée close.

Les deux autres servaient, celle de droite à l'entrée, celle de gauche à la sortie des voitures, quand l'hôtel de Beaurepaire était en fête.

Ce soir-là donc les deux portes latérales étaient ouvertes toutes grandes, laissant voir la façade du rez-de-chaussée brillamment illuminée.

On commençait à arriver.

A l'intérieur, le marquis de Beaurepaire et sa fille se tenaient à l'entrée des salons et recevaient leurs invités avec cette bonne grâce exquise dont le secret semble avoir été emporté par les derniers représentants des grandes familles aristocratiques.

Et tour à tour, successivement, défilèrent les plus grands noms de France, parmi lesquels nous retrouvons presque tous ceux que nous avons vus figurer à Trouville : madame de Simiane, le colonel Robert et tant d'autres, dont l'énumération ne pourrait être que oiseuse.

Romuald arriva vers dix heures et, quand il se présenta, Diane le salua, souriant sans embarras comme sans émotion.

M. de Beaurepaire qui l'attendait lui prit aussitôt le bras et l'emmena dans un second salon.

– Viens, lui dit-il, nous avons à causer. J'espère que mon frère est bien portant ?

– Il est mieux, tout au moins, monsieur le marquis.

– Et il va venir ?

– Il me l'a promis.

– A la bonne heure. Je serai bien heureux de le voir chez moi et Diane également.

– Est-ce que ma cousine...

– Ta cousine m'a parlé de toi.

– Vraiment ! Et qu'a-t-elle dit ?

– Des choses graves. et je ne veux pas te cacher que si tu tiens à voir se réaliser le projet que nous avons formé, ton père et moi, il faut que tu rompes absolument et sans arrière-pensée de retour avec ton passé où il y a bien des choses à reprendre.

– Je vous jure, monsieur le marquis...

– Bien, bien ! nous en recauserons, car ce n'est ni le lieu ni le moment pour traiter un pareil sujet.

La conversation continua à voix basse entre l'oncle et le neveu, pendant que Diane qui avait quitté en même temps que son père le poste qu'elle occupait à l'entrée des salons, allait et venait à travers la foule des invités, disant un mot aimable, une bonne parole à chacun et à chacune.

Elle paraissait radieuse.

Et pourtant, un observateur attentif eût certainement remarqué un peu de fièvre sous l'éclat de son sourire et un peu de contrainte dans son enjouement voulu.

A l'aide de ce jeu d'éventail que les femmes connaissent si bien, elle jetait par instants un regard furtif vers le premier salon, et se prenait à sourire quand de loin en loin on annonçait encore un nouvel invité dont le nom venait de frapper son oreille attentive.

Dans le groupe des gilets à cœur, on riait et on causait peut-être un peu plus haut qu'il n'eût convenu. Cintré remplissait son rôle habituel de reporter, allait de groupe en groupe, colportant les dernières nouvelles, et,

après avoir fait le tour des appartements, revenait empressé auprès de madame de Simiane à laquelle il racontait l'anecdote du jour.

Madame de Simiane écoutait distraitement. Cela piqua le reporter au jeu.

– Ne vous semble-t-il pas, chère madame, dit-il avec un sourire plein de réticences calculées, que nous assistons à une soirée de contrat ?

– Qui vous fait croire cela ? demanda madame de Simiane.

– N'apercevez-vous pas là-bas, dans l'embrasement de cette fenêtre, Romuald causant avec le marquis de Beaurepaire ? Il me fait l'effet d'un fiancé qui réglerait avec son beau-père l'ordre et la marche des épousailles.

– Je n'y contredis pas ! Mais qui sait ? Les femmes et les flots sont changeants. Attendons la fin.

– Quelle fin ? fit Cintré.

Puis comme s'il eût compris tout à coup :

– Bon ! s'écria-t-il, je sais ce que vous voulez dire.

– Quoi donc ?

– Le Huron !

– Je n'ai pas dit..

– Mais vous l'avez pensé, avouez-le. Eh bien, je puis vous détromper sur le compte de ce beau ténébreux, qui provoque les gens en duel et se dérobe au moment de croiser le fer : c'est un garçon coulé.

– Vous croyez ?

– Et voyez !... il n'est pas venu ce soir !. dans la crainte peut-être, de se trouver de nouveau en présence de son rival.

Madame de Simiane eut un regard presque sévère.

– Il me semble, dit-elle, que vous traitez bien mal un homme que vous ne connaissez encore que par un acte d'héroïsme dont bien peu auraient été capables.

– Ah ! vous le défendez avec chaleur.

– Puisqu'il n'est pas là pour se détendre lui-même.

– Au surplus., dit Cintré, c'est une contagion dont toutes les dames sont atteintes, paraît-il, car je n'entends que son éloge sur les lèvres des plus belles ! Vraiment ce serait à regretter de n'être pas né Huron.

– Ne désespérez pas, vous pourriez le devenir.

– Oh ! oh ! décidément vous m'en voulez, repartit Cintré, et j'ai eu tort.

Mais madame de Simiane s'était levée.

– Pardon, dit-elle, voilà le colonel Robert qui vient d'arriver et j'ai une communication importante à lui faire. Voulez-vous m'offrir votre bras pour m'aider à traverser la cohue ?

Cintré s'empressa d'obéir, et tout en marchant, il se pencha discrètement à l'oreille de la jeune femme.

– Hum ! dit-il avec une pointe de malice, Richard. le colonel Robert. je ne me dédis pas, c'est la soirée aux contrats.

Madame de Simiane allait répliquer, mais à ce moment, un mouvement très prononcé s'opéra dans les salons et on entendit retentir le nom de Richard.

XII

Richard !...

Ce fut comme un frémissement qui passa sur cette foule, et jeunes gens et vieillards, jeunes filles et jeunes femmes, – tout ce monde, bien blasé cependant sur les curiosités parisiennes, suspendit un moment toute autre préoccupation, et chacun se tourna à l'envi vers la porte par laquelle le héros du drame de Trouville allait faire son entrée.

Cette attention dont il était l'objet en eût intimidé de plus aguerris, mais Richard n'était plus accessible à ce genre de timidité, et il avança sous le feu des regards, aussi peu embarrassé que s'il se fût trouvé sous l'ombre des forêts vierges du Nouveau-Monde.

Des les premiers pas, il avait aperçu le marquis et s'était dirigé vers lui, se frayant sans embarras un chemin sûr à travers les méandres des quadrilles qui commençaient à s'organiser.

Le marquis lui tendit la main qu'il serra avec effusion.

– Combien je vous suis reconnaissant, monsieur le marquis, dit Richard d’une voix franche et sonore, d’avoir bien voulu me convier à votre fête de ce soir. C’est une grande faveur que j’apprécie comme il convient, et vous ne sauriez croire à quel point j’en suis pénétré.

– Mais je n’ai rien fait que de fort naturel, répondit le marquis, après le service que vous nous avez rendu, à ma chère Diane et à moi.

– Est-ce que je n’aurai pas l’honneur de saluer mademoiselle de Beaurepaire ?

– Elle sera au contraire, heureuse de vous remercier elle-même, et si vous le désirez, je vais vous présenter.

– Mille grâces, monsieur le marquis ; ne prenez pas cette peine. Vous vous devez à vos invités, et si vous m’y autorisez, je me présenterai moi-même.

– Soit, soitt ! à votre aise ; nous nous reverrons. A bientôt.

– A bientôt, et encore une fois, tous mes remerciements.

Richard s’éloigna.

Diane était la première personne qu’il eût aperçue en entrant, mais, par bienséance, au lieu d’aller droit à elle, il s’était arrêté un moment avec le marquis.

Mais c’était Diane, elle seule, qu’il voulait voir.

Seulement un incident qui passa presque inaperçu devait retarder encore leur rencontre.

Comme il se dirigeait vers le salon, où il avait remarqué la présence de mademoiselle de Beaurepaire, il se trouva tout à coup en face de Romuald... qui semblait l’attendre d’un air provocant.

Cintré qui donnait le bras à madame de Simiane, lui indiqua vivement les deux rivaux.

– M’est avis, dit-il à voix rapide et basse, que nous touchons au moment psychologique.

– Taisez-vous ! approchez sans en avoir l’air, répondit la belle veuve d’un ton ému, et tâchons d’entendre.

Romuald s’était arrêté devant son rival.

– M. de Grangel, je crois ? dit alors Richard en prenant une attitude résolue.

– Moi-même, répondit Romuald sur un ton goguenard. Vous me reconnaissez donc ?

– Oh ! parfaitement, et cela pour bien des raisons que je pourrai vous dire avant peu.

– J’espérais que vous me les auriez confiées à Trouville.

– J’ai en effet à m’excuser, répliqua Richard qui faisait de grands efforts pour se contenir. Une affaire de la plus haute importance m’a obligé à quitter brusquement Trouville et j’ai prié depuis M. le colonel Robert de vous en exprimer tous mes regrets. En Amérique, cela se pratique quelquefois ainsi, sans que l’on en tire de méchantes conséquences, et je ne pense pas qu’en France les vrais gentilshommes n’aient du courage qu’à certains jours et qu’à certaines heures.

– Monsieur.

– C’est tout ce que j’avais à vous dire, monsieur le vicomte, et vous saurez maintenant où me prendre quand votre heure sera venue.

Sur ces mots, Richard salua et continua de s’éloigner à la recherche de Diane, qu’il avait perdue de vue.

– Eh bien ! dit madame de Simiane à Cintré, quand Richard eut disparu dans le salon contigu, croyez-vous encore que le Huron soit un homme *coule*, pour me servir de vos propres expressions ?

Cintré fit une petite moue qu’il croyait spirituelle.

– Ma foi, répondit-il, je me rends, et je suis bien près de croire que vous aviez raison en m’engageant à attendre la fin.

– N’est-ce pas ?

– Décidément, voilà un contrat qui ne sera pas signé ce soir.

– C’est mon avis.

– Je vais aller aux nouvelles auprès de ces dames.

– Allez donc, infatigable reporter ! Le colonel vient à nous, je vous remercie de m’avoir protégée un instant et je vous rends votre liberté.

Sans plus de façon, la belle veuve salua Cintré du bout de son éventail, et alla prendre le bras du colonel.

Et tout aussitôt l’accent de sa voix changea, et elle promena autour d’elle un regard presque inquiet.

– Venez, venez ! dit-elle alors avec une sorte de fièvre, le moment est favorable, on ne remarquera pas notre absence.

– Où voulez-vous donc me conduire ? interrogea le colonel surpris de l'agitation de la jeune femme et cherchant à en pénétrer la cause.

Madame de Simiane enveloppa le colonel d'un regard profond.

– Ecoutez-moi, dit-elle. Vous savez, n'est-ce pas ? quelle amitié m'unissait à cette pauvre Charlotte de Cintraille que vous avez aimée vous-même avec l'ardente passion d'un cœur de vingt-cinq ans ! Charlotte vous avait voué, de son côté, un attachement sans bornes. Vous avez été son premier amour, et elle ne pensait guère alors qu'elle dût jamais devenir marquise de Beaurepaire !

Ce qu'elle a souffert quand elle s'est vue contrainte par le comte, son père, de renoncer au rêve qu'elle avait bercé si longtemps dans son cœur, moi seule puis le savoir, puisque j'étais son unique confidente. Elle pleura bien des fois, et la seule consolation qu'elle trouvât dans son amère mélancolie, était la lecture de ces lettres que vous lui aviez adressées dans un temps où elle pouvait espérer encore qu'elle serait votre femme. Ces lettres étaient un danger terrible ; elles pouvaient révéler au marquis dont Charlotte connaissait l'esprit ombrageux, un passé qu'il ignorait et qu'il eût pu croire coupable. Et pourtant, en dépit du péril qu'elles devaient lui faire courir, mon amie n'avait pas eu le courage de se séparer de ces lettres ! elles existent toujours, et la moindre indiscretion.

– Ah ! il ne faut pas qu'elles tombent jamais entre les mains du marquis, interrompit le colonel. Je donnerais tout mon sang pour empêcher que la moindre atteinte pût diminuer le souvenir sacré de la chère morte.

– Vous avez raison !... et il semble que Dieu vous ait exaucé jusqu'à ce jour.

– Comment ?

– Venez ! Ne perdons pas de temps et profitons du moment où personne ne s'occupe de nous.

Et la jeune femme entraîna le colonel à travers les salons jusqu'à l'aile gauche de l'hôtel où la foule des invités n'avait pas pénétré encore.

Us atteignirent ainsi l'extrémité de la longue suite des appartements et s'arrêtèrent devant une porte qui devait donner dans une dernière chambre.

– Cette porte est fermée ! fit observer le colonel.

Pour toute réponse, madame de Simiane poussa un bouton de métal dissimulé dans la boiserie et la porte s'ouvrit aussitôt.

– Et maintenant entrons, dit-elle d'une voix que l'émotion faisait trembler.

Mais au moment où le colonel allait pénétrer dans la chambre, la jeune femme le retint encore une fois, et lui indiquant une grande serre devant laquelle ils venaient de passer :

– Regardez, dit-elle, à voix rapide et basse, ne voyez-vous pas le jeune Huron derrière cet admirable palmier au pied duquel Diane est assise ?

– En effet, dit le colonel en souriant.

– Décidément, les amoureux sont tous les mêmes.

– Eh quoi ! vous croyez...

– Que ces deux enfants s'aiment ? Mais voyez-les donc ! Imprudents et naïfs, ils ne se préoccupent même pas de savoir si on peut les voir ou les entendre ! – Ah ! je crois que Romuald n'a qu'à bien se tenir ! – Mais c'est assez nous attarder ! – Laissons le jeune Richard raconter ses histoires de Peaux-Rouges à la charmante enfant qui prend un plaisir extrême à l'écouter. Et vous, colonel, veuillez me suivre, en ayant soin de bien fermer la porte derrière vous.

Le colonel obéit sans répliquer, et quelques secondes après il entra dans la chambre mystérieuse.

XIII

Ainsi que l'avait dit madame de Simiane, c'étaient bien Richard et Diane qui se trouvaient dans la serre. Après avoir quitté Romuald, Richard s'était mêlé à la foule pendant un instant ; mais il s'était empressé de s'en dégager pour chercher la seule personne qu'il tînt à rencontrer. Son unique but en

venant à cette soirée, c'était de voir Diane ; sa seule pensée, de lui parler et de lui dire l'ardent amour qu'elle lui avait inspiré !

Il apportait, lui, dans cette société raffinée, dont il ignorait les mœurs et les usages, un cœur droit et franc, des lèvres que le mensonge n'avait jamais effleurées, un esprit libre et fier qui ne s'était plié encore à aucune contrainte.

Il avait aimé Diane dès le premier regard, et il ne soupçonnait pas qu'il y eût une puissance humaine qui pût l'empêcher de le lui dire.

Pour lui, enfant de la nature, il ne comprenait ni les hypocrisies, ni les conventions sociales.

Quelle distance pouvait exister qu'il ne fût capable de franchir ? Il était riche, courageux, résolu. Cela suffisait, et il n'admettait d'obstacles que ceux qui pourraient venir de la seule résistance de Diane.

Si Diane l'aimait, elle lui appartiendrait. Et ce n'était ni le vicomte Romuald, ni même le marquis de Beaurepaire qui pourraient les empêcher d'être l'un à l'autre.

C'est ainsi qu'il raisonnait, sous l'empire des sentiments tumultueux qui gonflaient sa poitrine, et il allait, cherchant âprement celle dont la pensée mettait une flamme dans ses veines.

A un moment, il la vit passer non loin de lui, mais il ne put l'aborder.

Elle donnait le bras à un vieillard qui marchait à pas lents, le front courbé, les joues hâves et pâles, voilant douloureusement son regard atone sous l'éclat aveuglant des lustres.

Richard ne connaissait pas ce vieillard. Et cependant, il sentit à son aspect que quelque chose remuait dans sa poitrine.

Sensation bizarre, inanalysable, faite d'intérêt et de haine qui le saisit dans son être tout entier et lui laissa comme une vague impression de terreur.

D'où venait que Diane donnait le bras à cet homme ? Quel lien avait rapproché un instant cette pure et radieuse enfant de ce fantôme sinistre et sombre ?

Chemin faisant il apprit que ce vieillard se nommait le comte de Grangel, qu'il était le frère du marquis et le père de Romuald.

Il comprit alors les attentions de Diane, mais l'impression qui l'avait frappé subsista.

Il continua à fendre la foule et parvint à gagner la serre où, à cette heure, il n'y avait personne.

Pour mieux dire, c'était un véritable jardin plutôt qu'une serre ; un jardin enchanté, rempli de plantes, d'arbustes et de véritables arbres exotiques.

Il y avait là à profusion des musas ; des lauriers roses ; des latanias, de la famille des palmiers ; des strelitzias ; des citronniers, semant dans l'air la neige odorante de leurs fleurs ; des dattiers, dont quelques uns avec des grappes de fruits à la naissance des branches ; des grenadiers, qui tous, portant à la fois des fleurs et des fruits, saturaient l'atmosphère de douces et pénétrantes émanations.

Richard s'assit auprès d'un immense cactus, sous lequel il disparaissait presque, et là, bien seul, le front dans la main, pendant que le murmure des polkas et des quadrilles arrivait affaibli jusqu'à lui, il reprit pour la centième fois son rêve d'amour et de bonheur. Et, chose étrange, mais facilement explicable, à ce rêve bien-aimé, il donnait pour cadre la luxuriante végétation des forêts profondes d'Amérique, le ciel étoilé des nuits d'été du Nouveau-Monde et la saisissante harmonie des grandes solitudes que le bruit des hommes n'a jamais troublées.

Ah ! vivre... aimer... là-bas, bien loin, sous le seul regard de Dieu !... Était-il rien qui pût être comparé à une pareille existence !

Tout à coup, Richard se prit à tressaillir et redressa brusquement la tête, comme s'il eût entendu le pied furtif et rapide d'un jeune faon sous le couvert des grands bois.

Il se leva et porta les deux mains à ses lèvres pour étouffer un cri près de lui échapper.

– Diane ! murmura-t-il en se contenant. Ah ! pardon, mademoiselle... pardonnez-moi... Je m'attendais si peu...

C'était bien Diane !

Après avoir conduit le comte de Grangel dans le boudoir où se tenait son père, elle était revenue sur ses pas, et tout en s'arrêtant de loin en loin auprès des groupes que formaient quelques-unes de ses meilleures amies,

elle se dirigeait, sans affectation, vers la serre où elle avait bien vu que Richard s'était réfugié.

Ce petit manège avait pris dix minutes environ, au bout desquelles, profitant enfin de ce que le prélude d'un quadrille mettait les salons en mouvement, elle coupa brusquement au plus court et franchit le seuil du jardin d'hiver.

Richard était là, à quelques pas, et elle crut tout d'abord qu'elle pourrait le regarder un instant sans qu'il s'en aperçût ; mais le jeune *Huron* avait l'ouïe fine d'un Delaware ou d'un Mohican, et elle n'avait pas fait trois pas qu'il se levait et venait à elle.

Diane devint subitement toute confuse, en entendant Richard l'appeler par son petit nom, et une vive rougeur monta à ses joues.

Il y eut un court silence.

– Encore une fois, mademoiselle, il faut me pardonner, reprit bientôt le jeune homme fort embarrassé lui-même, j'arrive d'un pays où l'on ne m'a pas habitué à toutes les délicatesses du langage. et j'obéis sans réflexion aux mouvements d'une nature que l'on n'a pas pris soin d'assouplir... Mais je suis sincère et franc, dévoué jusqu'à la mort à ceux que j'aime, et du jour où je vous ai rencontrée, j'ai senti que ma vie tout entière vous appartenait !... Je me tuerais plutôt que de vous causer un ennui... un chagrin !

– Vous m'avez déjà donné une grande preuve de dévouement, monsieur, répondit Diane, et je serais bien ingrate, si je pouvais oublier que je vous dois la vie.

– Ne parlez pas ainsi, je vous en conjure.

– Pourquoi donc ?

– Eh ! parce que tout autre que moi, poussé par un simple sentiment d'humanité eût fait ce que j'ai fait s'il eût eu comme moi la vigueur, l'énergie, le courage ! Eh quoi ! Une jeune fille allait se noyer, j'étais là et je ne l'aurais pas sauvée ! Ah ! j'eusse été cent fois indigne si j'étais resté impassible ou indifférent ! Et puis, ce n'est pas tout ! Tenez, la veille, je vous avais vue et dès ce moment votre image ne m'avait plus quitté ! Aussi, quand j'ai compris le danger que vous couriez, je n'ai pas eu une seconde

d'hésitation : ma résolution fut prise sur-le-champ. et je jurai de vous rapporter vivante ou de m'ensevelir avec vous dans la même tombe !

– Monsieur !...

– Ne m'en voulez pas de parler ainsi... Ce n'est pas vous offenser que de vous dire que je suis heureux de vous avoir sauvée.

– Taisez-vous, balbutia Diane un peu interdite de ce langage passionné qui, pour la première fois précipitait les battements de son cœur. Songez que si l'on vous entendait !...

– Qui cela ? demanda Richard avec un éclair dans les yeux.

– Mais... je ne sais. Tout le monde peut venir dans cette serre.

Richard eut un sourire amer.

– Pourquoi ne pas être tout à fait franche ? répliqua-t-il, et ne pas prononcer le nom qui est sur vos lèvres ?

– Quel nom ? demanda Diane, qui réellement ne comprenait pas.

– Celui de M. de Grangel.

– Romuald.

– Ah ! vous voyez bien ! dit Richard avec une violence mal contenue.

Diane eut un fin sourire.

– Romuald est mon cousin, répondit-elle, et à ce titre.

– Ne prétend-il pas en obtenir un autre plus doux ? insista Richard.

– Celui de mon mari ?

– Enfin, ne devez-vous pas l'épouser ?

Diane pour la première fois laissa tomber son regard sur le front de celui qui lui parlait.

– Le marquis, mon père, et le comte de Grangel, mon oncle, ont, en effet, dit-elle, projeté une union de ce genre, et mon cousin Romuald a souvent laissé entrevoir qu'il serait heureux que j'acceptasse son nom, mais mon père connaît sa fille, il ne contraindra jamais ma volonté et sait bien d'ailleurs que je n'épouserai qu'un homme que j'aimerai.

– Et cet homme, interrompit Richard, quel est-il ?

– Je n'en sais rien encore, mais à coup sûr, – et vous pouvez en être certain, – ce n'est pas le vicomte.

– Ah ! mademoiselle, mademoiselle ! s'écria Richard, que vous êtes bonne et combien je vous aime !

Et incapable de se contenir plus longtemps, il s'empara des mains de Diane et les baisa avec un transport fou.

La jeune fille étouffa un cri d'effroi, se dégagea vivement de l'étreinte passionnée de Richard, et s'enfuit vers les salons où quelques valets la cherchaient pour lui dire que le marquis la priait de se rendre auprès de lui.

Quant à Richard, il avait le ciel dans le cœur !

Diane ne lui avait pourtant rien dit de bien explicite, mais sous la confiance qu'elle venait de lui faire à propos de Romuald, il avait cru deviner un encouragement pour son amour.

XIV

Pendant que cette scène avait lieu, le colonel avait disparu avec madame de Simiane, et comme il lui avait été recommandé, il avait fermé derrière lui la porte de la chambre dans laquelle ils venaient de pénétrer.

C'était une chambre à coucher meublée avec une grande magnificence, tapissée en damas bleu de ciel et éclairée par la lueur douteuse d'une lampe d'opale suspendue au plafond.

– Où sommes-nous ? demanda le colonel après avoir fait quelques pas.

– Dans la chambre de la marquise ! répondit madame de Simiane d'une voix grave.

Le colonel réprima un mouvement et regarda autour de lui avec une émotion qu'il ne chercha pas à dissimuler.

– Par ordre de M. de Beaurepaire, poursuivit madame de Simiane, toutes choses ici sont restées dans l'état où elles se trouvaient le jour de la mort de la marquise !. depuis, les volets de cette chambre se sont fermés pour ne plus se rouvrir.

Le colonel ne répondit pas, il regardait.

Et un à un il se mit à examiner, avec une attention pour ainsi dire pieuse, les divers objets qui s'offraient à son regard : le grand lit à colonnes, en bois d'ébène sculpté ; la petite table où l'on distinguait, à côté du drageoir de la marquise, une tasse dans laquelle elle avait, pour la dernière fois, trempé ses lèvres déjà glacées par la mort ; le livre de prières ouvert à l'endroit où ses yeux s'étaient reposés avant de se fermer pour toujours ; enfin, contre la tenture, non loin du lit, un meuble de Boule d'une forme particulière, sur lequel les doux rayons de la lampe tombaient, en mettant en saillie les sculptures où semblaient jouer des gnomes accroupis.

– C'est ici qu'elle est morte ? fit le colonel d'une voix défaillante.

– C'est ici, répondit la belle veuve.

– Pauvre Charlotte !

Il y eut un court silence, troublé à peine par le bruit lointain de la musique du bal.

– Oui, pauvre Charlotte ! reprit peu après madame de Simiane. Ah ! je n'oublierai jamais la nuit terrible que j'ai passée près d'elle. Elle sentait la vie lui échapper et m'attirait à elle par des mouvements désespérés, prête à me confier sans doute le mal dont elle mourait. Ses lèvres remuaient dans le vide. Elle hésitait, elle avait honte peut-être, et quand vint enfin la crise suprême qui devait l'emporter, à trois ou quatre reprises sa main défaillante se tourna vers ce meuble de Boule, comme pour me dire qu'elle avait enfermé là le secret qui avait empoisonné sa vie, et qu'elle le remettait à mon amitié et à mon dévouement.

Pâle, la poitrine gonflée, le colonel écoutait madame de Simiane, et ses yeux ardents s'attachaient avec une fixité folle au meuble qu'elle lui indiquait.

– Eh quoi ! c'est là ! balbutia-t-il en proie à mille sentiments désordonnés.

– Oui, c'est là, répondit madame de Simiane, que doivent être enfermées les lettres imprudentes que vous avez échangées autrefois.

– Vous croyez qu'elles y sont encore.

– J'en suis sûre.

– Mais le marquis...

– M. de Beaurepaire a voulu respecter cette chambre mortuaire ; il eût regardé comme un sacrilège d’y rien changer, et je suis certaine que ce meuble garde encore le dépôt sacré qui lui a été confié. Du reste, ja mais le marquis n’entre ici, et une fois par an seulement, le jour anniversaire de la mort de sa femme, il vient faire une pieuse visite à cette chambre où notre pauvre Charlotte est morte.

Le colonel demeura un moment pensif et soucieux ; mais ce fut rapide, et presque aussitôt, il releva le front.

– Ah ! malgré l’assurance que vous me donnez, dit-il, je tressaille à la pensée qu’un accident, une imprudence, une indiscretion peuvent faire tomber entre les mains du marquis ces lettres que je voudrais pouvoir racheter au prix de tout mon sang. Je vous l’ai dit, et vous savez seule, vous qui avez été notre amie à tous deux, quel culte j’avais voué à la pauvre morte. Mon amour pour elle n’a été qu’une longue adoration, et dans mon souvenir elle est demeurée pure et respectée comme elle l’a été pendant sa vie. Eh bien, ce souvenir, je ne veux pas qu’une main profane y porte atteinte, et si cela devait être...

– J’y ai pensé pour vous, interrompit madame de Simiane, et je crois pouvoir vous assurer que le moment n’est pas éloigné où je serai en mesure de vous enlever vos dernières inquiétudes.

– Comment cela ?

– Diane est encore jeune fille, et malgré toute l’affection qu’elle me porte, un sentiment que vous apprécierez m’a empêchée jusqu’ici de la mettre dans la confidence de ce secret où l’honneur de sa mère se trouve engagé. Mais dès qu’elle se sera prononcée sur le choix d’un mari, je pourrai m’ouvrir à elle, et je ne doute pas qu’elle ne m’aide dans le projet que j’ai conçu.

– Vous pensez donc qu’elle se mariera bientôt ?

– Je le crois ! La pauvre enfant, sans qu’elle se doute peut-être de ce qui se passe dans son propre cœur, est arrivée à l’heure psychologique, comme on dit maintenant, et je me tromperais fort si elle n’a pas dès à présent fixé son choix.

– Serait-ce Richard ?

– Nous ne tarderons pas à l’apprendre. Mais venez, et n’éveillons pas les soupçons en restant plus longtemps ici.

Madame de Simiane reprit alors le bras du colonel Robert, et fit avec lui les quelques pas qui les séparaient de la porte.

Mais alors un fait bizarre se produisit.

Au moment où la belle veuve se disposait à pousser le bouton qui fermait cette porte, un bruit se fit entendre, et elle comprit qu’une main cherchait à l’extérieur, dans l’épaisseur de la boiserie, le bouton correspondant.

Elle se retourna effarée vers le colonel.

– Quelqu’un est là, dit-elle d’une voix troublée. Ah ! il ne faut pas qu’on nous surprenne ici. Venez, au nom du ciel ! venez.

Et, sans attendre de réponse, elle entraîna le colonel vers un cabinet obscur situé au fond de l’appartement.

Une fois là, épouvantée des conséquences possibles de son indiscretion, elle écarta légèrement la draperie, plongea son regard dans la chambre, et demeura stupéfaite du spectacle qui s’offrit à elle.

XV

Or, voici ce qui s’était passé.

Dès son entrée dans le salon, le comte de Grangel avait vu venir à lui la belle Diane, qui lui présenta son front et lui offrit le bras pour le conduire au boudoir, où elle savait que son père s’était retiré.

Le comte était radieux ; il y avait bien longtemps que son visage flétri n’avait resplendi d’une pareille joie.

– Comme te voilà belle ! disait-il en oubliant son regard attendri sur les traits fermes et purs de sa nièce ; et bien heureux le père qui peut t’appeler sa fille !

– Comme vous êtes bon pour moi ! balbutia Diane.

– Et qui ne le serait en te voyant si charmante ! Ah ! je ne regretterais rien de la vie, si je pouvais moi aussi, t'appeler mon enfant !

Et comme Diane ne répondait pas à cette insinuation peut-être calculée :

– Vois-tu, poursuivit le vieillard, je n'ai pas toujours été heureux. La vie que Dieu m'a faite a été bien souvent cruelle ! Et je n'aime pas à regarder trop longtemps dans le passé. Il y a là-bas, derrière moi, des coins sombres et tristes ! Quand j'évoque mes souvenirs, ma vieillesse prématurée a bien des heures de découragement et d'amère mélancolie.

– Mon oncle !...

– Pardonne-moi, chère enfant, je t'attriste ; j'ai tort !... Te voilà comme Romuald. Vous êtes jeunes tous les deux et vous n'avez pas encore de passé. Il faut te laisser à toute l'insouciance de ton âge. Tu me mènes vers le marquis, n'est-ce pas ?

– Oui, mon oncle. Mon père a appris que vous deviez venir, et il vous attend.

– J'ai à causer avec lui.

– Il me l'a dit.

– Et il doit être question de toi dans notre conversation.

– J'ignore de quoi vous pouvez avoir à causer, mais ce que je sais bien, c'est que mon père et vous, ne pouvez avoir d'autre pensée que mon bonheur. – Mais, nous voici arrivés. J'aperçois mon père et je vous laisse avec lui pour aller remplir mes importantes fonctions de maîtresse de maison.

Le marquis s'était empressé à la rencontre de son frère et lui avait pris le bras.

– Je vois avec plaisir que vous vous trouvez mieux, dit M. de Beaurepaire, et je suis ravi de vous recevoir dans cet hôtel, d'où votre état de santé vous éloigne trop souvent.

Le comte de Grangel n'entendit pas ; il regardait Diane s'éloigner, et dans son regard brillait une sincère admiration.

– La délicieuse enfant ! murmura-t-il au bout d'un instant.

– N'est-il pas vrai, mon frère ? fit le marquis avec une pointe d'orgueil.

– Ah ! celui-là sera bien heureux qu'elle choisira pour époux, et vous ne sauriez croire avec quelle profonde satisfaction, je pense souvent que cet

époux pourra être mon Romuald !

Un nuage passa à ces mots sur le front du marquis, et si rapide qu'eût été cette impression, le comte de Grangel la remarqua.

– Qu'avez-vous donc, mon frère ? dit-il avec une certaine vivacité, pourquoi cette contrainte sur vos traits, quand je vous parle du bonheur de nos enfants ?

– C'est que, balbutia le marquis ; ce mariage...

– N'était-il pas chose à peu près convenue ?

– A peu près, comme vous dites.

– Serait-il survenu quelque empêchement, depuis que vous m'avez engagé votre parole ?

– Aucun, répondit le marquis ; mais vous ne pouvez avoir oublié qu'en vous engageant ma parole j'ai mis pour condition que Diane ratifierait mon choix.

C'est d'elle qu'il s'agit, n'est-ce pas ? c'est elle aussi qui seule peut décider...

– Une enfant de cet âge n'a d'autre volonté que celle de ses parents.

– Vous vous trompez, au moins en ce qui touche Diane. C'est une enfant, sans doute, mais une enfant qui s'est développée sans contrainte et qui ne saurait être traitée comme les jeunes filles de son âge. Cela vient de son éducation à laquelle a manqué cette tendresse maternelle qui conseille, avertit, dirige, et que rien ne remplace. Si la marquise eût vécu, Diane se serait laissé guider par elle ; à son défaut, je ne puis mieux faire, connaissant l'esprit élevé et sûr de ma fille, que de m'en rapporter à elle, dans une circonstance où il s'agit du bonheur de toute sa vie.

Le comte allait répliquer quand un valet vint annoncer au marquis qu'une personne étrangère demandait à lui parler.

– Quelle est cette personne ? demanda M. de Beaurepaire.

– C'est la première fois que je la vois à l'hôtel. Un homme de cinquante ans, l'air décidé, et.

– Je ne puis recevoir cet homme ; priez-le de revenir demain.

– C'est ce que j'ai cru devoir répondre. Mais cette personne a insisté en disant qu'il s'agissait d'une affaire des plus graves.

– Eh bien... faites entrer, dit le marquis, qui peut-être n'était pas fâché de cet incident, qui allait couper court à son entretien avec son frère.

Au lieu d'obéir, le valet s'inclina et demeura en place.

– N'avez-vous pas entendu ? fit M. de Beaurepaire.

– Que M. le marquis m'excuse, répondit le valet, mais je me permettrai de lui faire observer que la personne dont il s'agit n'est pas en tenue de soirée, et peut-être...

– Voilà qui est bizarre !. Au moins vous a-t-on dit un nom ?

– On m'a remis une carte.

– Donnez.

Le valet présenta une carte sur laquelle le marquis lut : Joseph Cabassou.

Il fit un geste qui voulait dire qu'il n'y comprenait rien, et se tournant vers le valet :

– Enfin, voyons toujours, dit-il. Faites entrer ce M. Cabassou, et puisqu'il n'est pas en tenue de soirée, introduisez-le par la porte du jardin qui conduit ici.

Le valet sortit, et un instant plus tard Cabassou faisait son entrée dans le cabinet où l'attendait M. de Beaurepaire.

Cabassou n'avait pas tout à fait perdu son temps depuis que nous ne l'avons vu, et bien que la Cadenet n'eût point parlé encore, il sentait qu'elle était fortement ébranlée et que, selon ses propres expressions, la perspective des vingt mille francs commençait à la faire loucher.

Ce qu'il savait était déjà important.

Il avait appris du joaillier à l'examen duquel il avait soumis la cassette, que les diamants appartenaient à M. le marquis de Beaurepaire et qu'ils avaient été volés à une époque coïncidant avec l'odieuse violence faite à Mariettou.

De plus, en raison de certains faits connus de lui seul, que nous expliquerons ultérieurement au lecteur, il avait de fortes présomptions de croire qu'il existait une mystérieuse relation entre le gredin qui avait abusé de la jeune fille qu'il aimait et celui qui avait dérobé les diamants.

C'était là le point obscur à éclaircir.

Y avait-il deux misérables ? ou n'y en avait-il qu'un seul ?

La Cadenet devait connaître la vérité, mais jusqu'alors elle avait gardé un silence prudent.

Comment la contraindre à parler ? C'était difficile.

Il avait tenté de lui arracher son secret, en lui offrant de l'or, et elle avait hésité.

Il devait y avoir un obstacle, – de quelle nature était-ill ?

Cabassou s'y serait perdu ! et après mûre réflexion, il avait résolu d'aller trouver M. de Beaurepaire, qui peut-être l'éclairerait.

Certes, il ne soupçonnait pas le marquis, mais il lui parlerait du vol, il lui dirait les indices recueillis au moment de la première enquête ; le marquis ne refuserait pas de lui faire part de ses impressions personnelles, et par induction il arriverait peut-être à saisir un lambeau de vérité.

C'est dans ces dispositions qu'il se présentait chez M. de Beaurepaire, et dès qu'il fut introduit, il alla à lui, et le salua avec une aisance et une franchise d'allures qui tout de suite prévinrent le marquis en sa faveur.

– Vous avez désiré me parler, monsieur, dit le gentilhomme d'un ton courtois, et bien que l'heure ne soit pas précisément bien 'choisie, je n'ai pas cru devoir refuser de vous recevoir.

– Et je vous en remercie, monsieur, répondit Cabassou, tout en vous priant de vouloir bien excuser mon importunité.

– N'avez-vous pas parlé d'une affaire importante ?

– C'est cela même.

– Eh bien, expliquez-vous, monsieur, car je ne vous cache pas que vous piquez ma curiosité.

Au lieu de répondre, Cabassou s'était tourné vers le comte de Grangel.

– C'est que, dit-il au bout de quelques secondes, j'avais compté que M. le marquis serait seul.

– Oh ! vous pouvez parler en toute liberté, repartit M. de Beaurepaire ; monsieur est le comte de Grangel, mon frère, et je n'entends pas avoir de secrets pour lui.

Cabassou salua le comte en l'enveloppant d'un regard profond.

Sans qu'il se rendît compte de ce qu'il éprouvait, l'impression n'était pas favorable, et *la tête du Grangel ne lui allait pas.*

– Soit ! répondit-il, et puisque vous m’y invitez, je vais vous faire connaître l’objet de ma visite. Si l’on ne m’a pas trompé, il s’est passé dans cet hôtel où nous sommes, il y a un peu plus de vingt ans, un fait grave dont on a beaucoup parlé à l’époque, et que vous surtout, monsieur le marquis, n’avez pas dû oublier.

– Il y a plus de vingt ans !... un fait grave... répéta M. de Beaurepaire ; de quoi s’agit-il ?

– D’un vol.

– Que dites-vous ?

– D’un vol accompli avec une audace et une habileté sans pareilles, et à la suite duquel disparurent certains diamants dont la valeur dépassait, m’a-t-on dit, le chiffre énorme de un million. N’est-ce pas cela ?

– En effet.

– Un beau denier ! et un appât exceptionnel pour la police... elle a dû faire des prodiges d’adresse pour découvrir le coupable.

– Sans doute... répondit le marquis, pendant plusieurs mois les agents des diverses polices d’Europe furent tenus en éveil !. mais leurs efforts furent infructueux ; et malgré l’âpreté des recherches, ils ne purent relever le moindre indice.

– Voilà qui est bizarre ! j’aurais cru les agents plus habiles !

– Ah ! je ne songe pas à leur reprocher leur insuccès !... et quelque importante que fût la perte, ce qui m’affligea le plus dans cet événement, c’est qu’il s’agissait de bijoux que la marquise avait portés et qui allaient tomber en des mains banales ou indignes.

– Et depuis ? insista Cabassou, rien n’est venu vous mettre sur la piste des voleurs ?

– Rien, répondit le marquis. D’ailleurs, depuis cette époque, madame la marquise de Beaurepaire est morte, et ce n’est pas les diamants que je pouvais regretter désormais.

– Oh ! n’importe ! fit Cabassou. Moi, voyez-vous, je suis obstiné, et à votre place.

– Qu’eussiez-vous fait ?

– Eh ! donc... j’aurais remué ciel et terre, je n’aurais pas eu de cesse que je n’eusse découvert le gredin, et...

– Et plus heureux que la police, interrompit le comte de Grangel sur un ton ironique, vous l’eussiez livré à la justice.

Cabassou se tourna vivement vers celui qui venait de parler.

– Je n’ai pas eu précisément cette prétention, monsieur le comte, répliqua-t-il avec un mouvement d’humeur... mais tout de même j’ai tenté la chose. – on fait ce qu’on peut, n’est-ce pas ? – et sans recourir aux procédés de l’honorable institution dont vous parlez, avec mes seules ressources, j’ai obtenu déjà un assez joli résultat.

– Quel intérêt aviez-vous donc ?... interrogea M. de Beaurepaire qui décidément se sentait pris de sympathie pour Cabassou.

– Ah ! voilà ! dit ce dernier ; je n’ai aucune raison de cacher que si j’ai agi comme je l’ai fait, c’est que j’avais, dans cette affaire, un intérêt personnel.

– Lequel ?

Une contraction nerveuse rapprocha les sourcils du colosse.

– Ça, c’est une vieille histoire, répondit-il d’un ton plus sombre. Il y a eu autrefois, loin d’ici, une pauvre enfant qui a été victime du plus odieux des attentats... ; et, pour des raisons qu’il serait trop long de vous raconter, après de bien des recherches acharnées, par suite de coïncidences que le hasard ne peut pas seul avoir amenées, et où il faut bien voir le doigt de la Providence, je suis arrivé à la conviction qu’il existe une étroite et significative relation entre le vol des diamants de la marquise et le lâche attentat dont Marie Stuart est morte ! Moi, les diamants, cela m’était bien indifférent... je ne m’occupais que de rechercher le criminel à qui je devais le déshonneur de ma fiancée, pour lui faire payer en une fois tous les tourments qu’il m’avait fait endurer. Je suis riche ; je jetai l’or à profusion, ne demandant qu’un nom en échange ; et bien des années s’écoulèrent sans que rien vînt faire la lumière dans les ténèbres à travers lesquelles je marchais. Mais un jour.

– Un jour ?... dit le marquis.

– Le bon Dieu eut pitié de moi, et il m’envoya, presque pour rien, l’indice que je cherchais depuis si longtemps.

– Et cet indice ?

– C’étaient les diamants.

– Vous les avez donc retrouvés ?

– Pardieu ! Est-ce que je serais ici sans cela ! Oui, monsieur le marquis, je les ai retrouvés, et c'est pour en faire la restitution entre vos mains que j'ai pris la liberté de venir vous déranger ce soir.

En parlant ainsi, Cabassou tira de dessous son paletot une cassette qui était un véritable chef-d'œuvre d'orfèvrerie, et la présenta à M. de Beaurepaire.

Ce dernier s'en empara vivement, l'ouvrit d'une main agitée et fiévreuse, et il eut à peine jeté les yeux sur son contenu qu'il poussa un cri.

– Oui, c'est bien cela, dit-il, ils sont là tous, pas un ne manque !. Les diamants de la marquise !. Pauvre Charlotte ! Ah ! si elle les a tant regrettés quand ils lui ont été dérobés, c'est qu'elle se faisait, alors une fête d'orner de ces riches parures sa fille Diane, le jour de son mariage. Hélas ! il faut donc que toutes nos joies soient faites de tristesse !

Et ayant ainsi parlé, il resta absorbé, courbant la tête sous le poids de cruels souvenirs.

Cabassou respecta un moment son silence. Mais il était d'une nature trop impatiente pour demeurer long-temps muet.

Il se rapprocha donc de M. de Beaurepaire, et désignant les bijoux que celui-ci contemplait :

– Ainsi, dit-il, ce sont bien là, n'est-ce pas, les diamants qui vous ont été dérobés ?

– Oh ! il n'y a pas d'erreur possible ! Rien n'y a été changé. C'est presque un miracle ! Et ces bijoux me reviennent même dans cette cassette, qui est une merveille et dont mon frère, M. de Grangel, avait fait don à la marquise. Sur ce point, il ne peut y avoir doute, puisque nous trouvons gravées sur le couvercle les initiales et les armes de mon frère. Voyez-vous ?

– Oui... oui... je vois ! répondit Cabassou.

Mais ce n'était pas la cassette qu'il regardait !.

Car, depuis quelques secondes, toute son attention s'était portée sur le comte de Grangel.

L'attitude de ce dernier était étrange : il se passait en lui quelque chose de si anormal que le marquis finit par en être frappé.

Il lui prit vivement la main.

– Qu’avez-vous donc, mon cher Armand ? demanda-t-il avec anxiété. Je vous trouve plus pâle que de coutume. Seriez-vous souffrant ?

– Non, non, répondit faiblement le vieillard, ce n’est rien. Je me sens déjà mieux. Ce sont ces souvenirs, la vue de ces diamants... Que sais-je ?

– Cela s’explique, et je regrette vraiment de ne pas avoir éloigné de vous ces douloureuses émotions.

Le marquis se tourna vers Cabassou.

– Mon frère adorait la marquise, dit-il d’une voix troublée, et, lors du vol, il s’est multiplié pour activer les recherches et provoquer les investigations les plus minutieuses ; il a été dans toute cette affaire notre plus précieux auxiliaire, et je me rappelle même qu’une fois, il poussa le zèle plus loin encore, et nous donna un témoignage de son infatigable dévouement. Voulez-vous que je vous dise ce qu’il fit, monsieur Cabassou ?

– Je l’apprendrai avec plaisir, répondit ce dernier.

– Mon frère !... voulut dire le comte.

– Eh ! non, laissez, mon ami, car je ne puis que me complaire dans ces souvenirs, où je retrouve les preuves de votre bonne amitié !... Eh bien ! c’était trois mois après le vol, et l’émotion publique commençait à se calmer quand, un soir, nous vîmes arriver le comte effaré, hors de lui, en proie à une agitation inouïe. Il venait nous annoncer qu’il avait découvert une nouvelle piste ; que cette fois il croyait être sur la trace du vrai coupable et qu’il partait à l’instant même pour Marseille.

Cabassou exécuta un soubresaut et faillit lâcher le plus effroyable juron qui eût jamais retenti sur la Canebière.

– Pour Marseille ! répéta-t-il, M. le comte de Grangel est allé à Marseille à cette époque ?

– Eh ! sans doute, dit M. de Beaurepaire.

– Et c’était pour... ce vol ?

– Pourquoi donc pas ?

– Au moins, le zèle de M. le comte a-t-il été couronné de succès ?

Un sourire bienveillant entr’ouvrit les lèvres du marquis.

– Pas précisément, répondit-il avec une pointe de douce ironie, et je ne puis vraiment lui en vouloir, car le comte mon frère était à cette époque un

homme de conduite un peu bien aventureuse, soit dit sans reproche, puisqu'il s'est amendé depuis. Parti pour quelques semaines, il est resté absent plusieurs années. Mécontent de l'inutilité de ses recherches, il avait donné un autre aliment à son activité, et s'était mis à voyager. Je ne l'ai plus revu que longtemps après et au lit de mort de la marquise !. Cela effaçait tout et je n'ai pas eu alors le courage de lui demander des explications sur son étrange disparition.

Enfinissant, M. de Beaurepaire alla prendre la main de son frère qu'il serra affectueusement dans les siennes.

Cabassou avait écouté avec des impressions diverses et s'abandonnait à ses réflexions, le regard comme rivé au visage du comte de Grangel.

Lui ! ce devait être lui !... et tout son sang brûlait ses artères. Pour un rien, il lui eût sauté à la gorge, et l'eût étranglé de ses mains puissantes.

Quant au comte, il ne disait rien ; une pâleur livide s'était répandue sur ses traits ; sa poitrine se soulevait avec effort, une sueur froide perlait à ses tempes.

Heureusement, M. de Beaurepaire ne tarda pas à reprendre :

– Je vous prie de m'excuser, dit-il à Cabassou, avec un geste plein de cordialité, ces souvenirs m'ont entraîné un peu loin et fait oublier le point important qu'il nous reste à traiter. J'ignore comment ces bijoux se trouvent entre vos mains, mais vous ne pouvez douter que je ne sois prêt à vous rembourser le prix qu'ils vous ont coûté. Dites-moi donc, je vous prie, la somme dont je vous suis redevable, et demain, vous pourrez vous présenter chez mon banquier, qui vous la paiera immédiatement.

Cabassou était redevenu maître de lui ; il s'inclina avec un sourire de belle humeur.

– Quant à cela, répondit-il avec enjouement, c'est une autre paire de manches ; j'aurai quelque jour à vous raconter par suite de quelle singulière aventure la cassette que voici est tombée en ma possession ; mais en attendant, vous pouvez l'accepter comme elle est offerte, et en tous cas, il ne me viendra jamais à l'esprit de vous la faire payer ce qu'elle m'a coûté.

– Ces bijoux sont d'un grand prix.

– Assurément.

– Et vous ne les avez pas obtenus pour rien ?

– Pour rien, pas précisément, en effet, car à celui qui en était détenteur, j’ai été obligé de donner.

– Quoi donc ?

– Un coup de couteau.

M. de Beaurepaire fit un mouvement.

– Un coup de couteau ! dit-il avec un frisson. Mais comment.

– Ainsi que je vous le disais, interrompit Cabassou, j’espère vous intéresser en vous racontant un jour cette histoire. Mais pour le moment, vous avez autre chose à faire, et moi aussi ! Permettez-moi donc de me retirer, et croyez au vif plaisir que j’éprouve de restituer, enfin, la précieuse cassette à son légitime propriétaire.

En parlant de la sorte, le colosse avait commencé un demi-tour sur lui-même pour prendre congé, mais au moment de se diriger vers la porte, il se ravisa et revint sur ses pas.

– Un dernier mot, monsieur le marquis, dit-il, en dardant des yeux pleins de flamme sur le comte de Grangel qui baissait le front, n’osant soutenir l’éclat du regard de Cabassou, un dernier mot ! Il se pourrait que vous eussiez besoin de me parler, et je serai toujours trop heureux de me tenir à votre disposition. Si donc vous désirez me revoir, vous trouverez mon adresse sur la carte que je vous ai fait remettre tout à l’heure : Cabassou, Hôtel de la *Bonne Femme*, rue des Trois-Portes. Le domicile, à vrai dire, n’a rien d’agréable, mais c’est la maman Cadenet qui fait les honneurs de la maison, et, voyez-vous, la « maman Cadenet ! » elle est de Marseille et elle n’a pas sa pareille pour la bouillabaisse !

Cette fois, il salua le marquis et disparut par le jardin.

L’épreuve était faite !

Au nom de la Cadenet, il avait vu blêmir le comte ! Cela lui suffisait.

XVI

Cependant le marquis était resté seul, avec son frère, et tout entier à la joie de revoir et de toucher ces bijoux qu'avait portés la femme qu'il pleurait encore, il avait dépêché un valet à Diane pour la mettre tout de suite dans la confidence de l'événement heureux qui se produisait.

Diane était accourue aussitôt, et après lui avoir raconté sommairement ce qui venait de se passer, le marquis avait ajouté :

– C'est une consolation que Dieu m'envoie, et j'entends que ces parures reposent dans la chambre de la chère morte, jusqu'au jour où tu pourras toi-même en parer ta beauté. Viens : venez, mon frère ; et si notre pauvre Charlotte nous entend, qu'elle sache au moins avec quel pieux empressement, nous lui restituons ces précieuses reliques.

Et prenant le bras de son frère, il se dirigea avec Diane vers la chambre où se trouvaient, un instant auparavant, madame de Simiane et le colonel Robert.

Dès qu'il eut fermé la porte derrière lui, et qu'il eut fait quelques pas, le marquis s'arrêta comme oppressé sous le poids d'une vive émotion.

Chaque fois qu'il entra dans cette chambre, M. de Beaurepaire se sentait pour ainsi dire pénétré d'une sorte de respect religieux, comme s'il fût entré dans quelque endroit consacré.

Mais l'impression fut rapide ; bientôt, d'un pas ferme, il marcha vers le meuble de Boule signalé tout à l'heure par madame de Simiane à l'attention du colonel, et prenant d'une main assurée une clef microscopique qui pendait le long de la cloison, il ouvrit le meuble.

C'était la première fois qu'il y touchait ! Jusqu'alors, il eût regardé comme une profanation de porter la main sur ce meuble qui pour lui était une relique. et quand il y déposa la cassette, un frisson douloureux secoua ses épaules.

Toutefois avant de le refermer, il eut une seconde d'hésitation.

Il se rappelait avoir remarqué parmi les bijoux miraculeusement retrouvés, une bague du plus précieux travail, que portait Charlotte de Cintrailles quand elle était encore jeune fille.

Et une pensée soudaine lui était venue.

Il souleva le couvercle de la cassette, prit la bague qu'avait autrefois portée Charlotte et la passant au doigt de Diane :

– Chère et douce enfant, dit-il d'une voix profondément émue, cette bague était le bijou affectionné de ta mère. Garde-la en souvenir d'elle et qu'elle reste à ton doigt jusqu'au jour où tu mettras ta main dans celle de ton époux. Fasse Dieu que ce jour soit prochain, et qu'avant d'aller rejoindre ma pauvre Charlotte, j'aie la joie suprême de confier le soin de ton bonheur à l'honnête et loyal gentilhomme que ton cœur aura distingué.

Une larme brilla un moment au bord des cils de Diane et elle jeta ses deux bras au cou de son père.

Mais ce dernier avait hâte de s'éloigner de cette chambre où tout lui rappelait les plus poignants souvenirs. 11 s'empressa de placer la cassette dans le meuble de Boule.

Et alors quelque chose d'inattendu se passa.

Comme il allait refermer le meuble, à côté d'un tiroir à demi ouvert, le marquis remarqua un bouton d'ivoire qui s'était détaché et avait roulé dans l'angle de gauche.

Ce n'était là qu'un fait insignifiant auquel il n'y avait lieu d'attacher aucune importance, et M. de Beaurepaire n'y prêta qu'une attention distraite.

Mais, avant de s'éloigner, il voulut remettre toutes choses en ordre, et ayant pris le bouton d'ivoire, il essaya de le replacer à la place qu'il devait occuper.

S'y prit-il mal ?. C'est probable. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il dut opérer une pression assez forte, et que sous cette pression inconsciente, mais énergique, un ressort invisible se mit à jouer tout à coup.

Le marquis se redressa presque effrayé.

Une tablette avait glissé dans sa rainure, présentant à ses yeux surpris un double fond dont il ignorait l'existence.

Il y plongea son regard frémissant, et un moment il se sentit pris d'une âpre curiosité.

Qu'y avait-il dans ce double fond ? Il y voyait mal. Pourtant il avait cru distinguer un point blanc qui rayait l'ombre d'une lueur attirante.

Qu'allait-il faire ? Déjà sa main s'étendait vers le meuble comme pour y fouiller. et derrière la draperie entr'ouverte par les doigts crispés de madame de Simiane, le colonel Robert épiait chacun des mouvements du marquis avec la plus horrible anxiété.

Cela dura moins de temps que nous n'en avons mis à l'écrire, et revenu brusquement à lui, presque honteux de cette tentation à laquelle il avait failli s'abandonner, M. de Beaurepaire referma vivement le meuble et s'empressa de reprendre le bras de sa fille.

– Eloignons-nous ! dit-il avec un reste d'agitation ; c'est là qu'elle avait enfermé le plus pur de son cœur ! Respectons ce reliquaire à l'égal de sa tombe même, et ne souffrons pas qu'une main profane ose y toucher !

Et entraînant le comte que toutes ces scènes avaient profondément troublé, il rentra dans le bal.

Dès qu'ils eurent disparu madame de Simiane et le colonel sortirent de leur retraite.

Tous deux étaient fort pâles.

– Mon Dieu... que j'ai eu peur ! dit la belle veuve, et pour un colonel, vous n'avez pas non plus montré beaucoup de sang-froid. J'ai vu le moment où vous alliez perdre l'esprit et vous précipiter sur le marquis.

– C'est vrai. j'ai eu tort, dit le colonel, cela a été plus fort que moi.

– Enfin, le danger est passé.

– Mais il peut revenir.

– Sans nul doute.

– La curiosité du marquis est maintenant éveillée, il pensera plus d'une fois à ce qui vient de se passer, et qui sait si quelque jour, la fantaisie ne le prendra pas de revenir ici... seul ?

Madame de Simiane approuva du geste.

– S'il s'agissait d'une femme, répliqua-t-elle, vous auriez absolument raison, mais avec le marquis, nous n'avons pas cela à craindre. Toutefois, il vaut mieux prévenir le danger que de se laisser surprendre par lui. et j'aviserai !. A la première occasion favorable, et surtout si Diane aborde la question de mariage...

– Ah ! quant à cela, interrompit le colonel, permettez-moi de ne pas partager vos illusions. Il est possible que vous ayez bien vu, qu'en effet le

jeune Richard soit épris de Diane et que Diane soit disposée à l'accueillir avec faveur, mais.

– Bah ! ce que femme veut...

– Sans doute, mais ici, il y a le marquis.

– M. de Beaurepaire adore sa fille ; jamais il ne lui imposera un mari.

– Je le pense comme vous, mais de là à supposer qu'il acceptera sans contrôle le choix qu'elle pourra faire, il y a loin !. Vous n'avez donc pas entendu ce qu'a dit le marquis ?

– Qu'a-t-il dit ?

– « Dieu veuille qu'avant de mourir j'aie la joie suprême de remettre le soin de ton bonheur au *loyal gentilhomme* que ton cœur aura distingué. » *Loyal gentilhomme*, chère madame. Et tout charmant qu'il soit, je ne suppose pas que notre Huron ait rapporté le moindre titre de noblesse du fond des forêts vierges d'Amérique.

– D'où vous concluez.

– Que Diane n'épousera pas facilement le jeune Richard, et que le vicomte Romuald conserve encore bien des chances.

Tout en parlant de la sorte, le colonel et madame de Simiane étaient rentrés dans le salon, où l'animation avait atteint son développement complet.

Il était près de deux heures du matin et personne ne songeait encore à se retirer.

Seul, le comte de Grangel n'avait pas tardé à regagner son hôtel qu'une porte pratiquée dans le mur mitoyen mettait en communication avec l'habitation de son frère.

Il était parti appuyé sur le bras de son fils Romuald.

Ce dernier avait bien des défauts, mais au milieu de ses désordres il était demeuré fils aimant et dévoué. Quand il avait vu son père le visage altéré, la démarche chancelante, il n'avait pas voulu le quitter et avait insisté pour l'accompagner, malgré les refus réitérés du comte de Grangel.

Il ne l'avait abandonné qu'après l'avoir conduit jusqu'au salon, et le comte, avant qu'il s'éloignât, lui avait serré les mains avec plus d'affection encore que de coutume.

– Vous n’êtes pas souffrant, au moins, mon père ? avait demandé Romuald, du ton de la plus vive sollicitude.

– Non, répondit le comte ; seulement j’ai parlé de Diane au marquis, je lui ai rappelé sa promesse, et il m’a semblé qu’il se réfugiait dans des réticences embarrassées. Je ne sais ce qui se prépare, mais j’ai comme un vague soupçon que quelque obstacle pourra bien retarder ou même détruire nos projets.

Romuald secoua la tête avec force.

– L’obstacle, dit-il d’un ton mal contenu, je le connais.

– Toi ! quel est-il ?

– Oh ! soyez sans appréhension, mon père, quel qu’il soit, je saurai l’écarter de mon chemin.

– Un rival ?

– Peut-être.

– Ce jeune étranger dont on m’a beaucoup parlé, qui a sauvé Diane aux bains de Trouville, et que mon frère paraît accueillir avec une faveur marquée ?

Un pli sombre creusa le front de Romuald.

– Oui, mon père a justifié avec un sourire contraint, vous avez deviné, le jeune Richard !... Un Huron !... un sauvage... un Peau-Rouge !... Qu’on lui donne le nom que l’on voudra, et qu’importe d’où il vient et où il va ! Ce que vous pouvez tenir pour assuré, c’est que jamais, moi vivant, cet homme ne mettra sa main dans celle de Diane.

Le comte remua la tête avec une profonde mélancolie.

– Ah ! prends garde, dit-il, prends garde ; ne t’abandonne pas ainsi à ton exaltation. N’oublie pas que je n’ai plus que toi au monde, et n’ajoute pas surtout à la tristesse de mes vieux jours l’effroyable appréhension d’un danger où tu pourrais jouer ta vie.

– Mon père ! fit Romuald.

Et le vieillard allait continuer quand un valet pénétra dans le salon.

– Ah ! c’est toi, mon vieux Germain, dit le comte en jetant au valet un regard singulier, tu es donc encore éveillé !. A cette heure !.

– J’ai l’habitude d’attendre M. le comte, répondit humblement le vieux domestique.

– Sans doute, sans doute, tu es un bon et fidèle serviteur. Viens, donne-moi ton bras. Et, quant à toi, Romuald, songe à tout ce que je t’ai dit. Retourne au bal et n’oublie aucune de mes recommandations.

– Je vous le promets, mon père, répondit le jeune vicomte qui s’inclina et sortit aussitôt.

Romuald avait à peine disparu que le comte se tournait avec vivacité vers le vieux Germain.

– Il y a donc du nouveau ? interrogea-t-il le regard ardent.

– Oui, monsieur le comte, répondit le valet.

– Tu as vu quelqu’un ?

– C’est cela.

– La vieille ?

– Précisément.

– Que t’a-t-elle dit ?

– Rien, car elle ne veut parler qu’à M. le comte.

– Alors, elle est partie ?

– Non. Quand je lui aifait connaître que M. le comte était chez son frère, elle a demandé à attendre votre retour.

– Elle est ici ?

– Je l’ai introduite dans le cabinet qui donne sur le parc.

– Bien !... bien !... viens vite, ne perdons pas un instant. Pour qu’elle vienne à cette heure, il faut qu’il soit survenu quelque chose de grave... Ah ! ce souvenir ! ce souvenir, il me poursuivra donc jusqu’à mon dernier jour !

M. de Grangel prit le bras du vieux Germain, et quelques secondes après, il pénétrait dans une vaste pièce du rez-de-chaussée qui donnait sur le parc, et dont la haute fenêtre était légèrement entrebâillée.

Une femme se leva dès qu’il parut.

C’était la Cadenet !

XVII

L'ogresse alla au comte et le salua de son plus obséquieux sourire.

Celui-ci fit un signe à Germain qui se retira, puis d'un geste vif et prompt il invita la vieille à s'approcher.

– Vous !... vous !... ici, à cette heure ! dit-il d'un ton troublé, que se passe-t-il donc, et que pouvez-vous avoir à m'apprendre ?

La Cadenet était devenue sérieuse, elle promena autour d'elle un regard soupçonneux.

– Nous sommes bien seuls ? demanda-t-elle comme avec un frisson.

– Sans doute, repartit le comte. Avez-vous peur que l'on ne vous épie ?

– Dame ! on ne peut pas savoir. Tout à l'heure, en traversant le parc où je m'étais perdue, un moment j'ai cru entendre et voir.

– Quoi donc ?

– Des pas... une ombre.

Le comte haussa les épaules.

– Quelle folie ! dit-il, le parc est désert, et il y a bien longtemps que personne ne s'y est aventuré. Racontez-moi donc ce qui vous amène, et apprenez-moi au plus tôt.

– Voici, dit la Cadenet. Moi ! voyez-vous, monsieur le comte, je n'ai qu'une parole. Depuis que la pauvre petite de là-bas est morte, je n'ai pas cessé un instant, comme je vous l'avais promis, de veiller sur tout ce qui me paraîtrait présenter quelque intérêt pour vous, et c'est pour cela que vous me voyez quelquefois dans votre hôtel.

– Et vous n'y êtes jamais venue sans emporter quelque témoignage de ma libéralité.

– Je n'ai garde d'oublier les bontés de monsieur le comte : c'est la reconnaissance bien plus que l'intérêt qui me guide.

– Je veux le croire et je vous en remercie ; mais abrégeons ce préambule inutile, et arrivons au fait, je vous prie.

– Monsieur le comte a raison ; j’y arrive. Je vous ai dit dans le temps, n’est-ce pas ? que la petite Mariettou avait eu un amoureux. pauvre garçon qui ne se trouvant pas assez riche pour l’épouser, s’en était allé en Amérique pour y faire fortune.

– Oui, je me rappelle.

– Quand il revint à Marseille au bout de cinq ans, je vous ai raconté à quelle colère il s’abandonna et comment il jura alors de se venger de celui qui avait abusé de sa fiancée.

– Oui, oui, je sais cela. – Après ? interrompit le comte avec impatience. Cet homme est reparti emportant l’enfant. Depuis on n’en a plus entendu parler, et aujourd’hui.

– Aujourd’hui, monsieur le comte, cet homme est revenu !. Et pas plus tard qu’hier, il descendait à l’hôtel de la *Bonne Femme* !

– Avec l’enfant ? interrogea le comte avec un tressaillement involontaire.

– Non, seul. et si même je me rappelle bien ce qu’il m’a dit, je crois que l’enfant a dû faire comme la mère.

– Il est mort ?

– Du moins, il me l’a donné à entendre.

Un nuage passa sur le front du vieillard.

– Mort ! répéta-t-il d’une voix sombre. Mais lui, cet homme, vous lui avez parlé. Que dit-il ? avec quels sentiments revient-il en France ?

– Ça, c’est différent, répondit la Cadenet, car je crois qu’il n’a rien oublié. Ah ! c’est qu’il aimait bien la petite, et avec des hommes de la trempe de Cabassou.

Le comte se dressa effaré.

– Cabassou ! dit-il. Il s’appelle Cabassou ?

– Vous le connaissez ?

– Non, mais ce soir un homme est venu chez mon frère. Il était porteur d’une cassette contenant les bijoux de la marquise.

– C’est lui.

– Il a parlé de vengeance.

– Pardine !

– Il est sur la piste du coupable.

– A qui le dites-vous ? puisqu’il m’a offert vingt billets de mille francs si je voulais le lui nommer.

– Mais, vous avez refusé ?

– Du moins, je n’ai voulu rien dire avant de prendre l’avis de M. le comte, répondit la vieille avec un sourire louche.

Le comte garda un moment le silence. Puis, il pressa ses tempes de ses deux mains.

– Ah ! quelle honte ! si l’on savait, balbutia-t-il, la poitrine oppressée ; que faire ! que décider !

Son regard timide et confus se tourna lentement vers la hideuse vieille, qui cligna de l’œil.

– Hum ! dit-elle, en baissant les yeux, il y aurait bien un moyen.

– Lequel ? demanda âprement le comte.

– Seulement, faudrait y mettre le prix.

.– Quel moyen ? quel moyen ? parlez.

La vieille se rapprocha encore.

– Je vous ai dit, poursuivit-elle, que Cabassou est descendu à l’hôtel de la *Bonne Femme*.

– Oui, oui, eh bien !

– Eh bien ! l’hôtel de la *Bonne Femme* est situé rue des Trois-Portes ; une rue honnête, où, après huit heures du soir, on ne voit plus passer le moindre chat... de sorte...

– Achève.

– De sorte que, si une nuit on y égorgeait quelqu’un, on pourrait être bien certain que personne ne se douterait de rien.

– Un meurtre, un crime ! interrompit violemment le comte.

– Cabassou offre vingt mille balles, conclut la vieille ; mettez-en le double et vous n’entendrez plus parler de lui.

Le comte ne répondit pas ; brusquement, il s’était soulevé avec énergie de son fauteuil et avait fait quelques pas vers la fenêtre.

Mais il avait trop compté sur ses forces et fut obligé de s’arrêter en chemin.

La Cadenet accourut pour le soutenir.

– Eh ! bonne Mère ! qu’est-ce qui vous prend ? dit-elle.

Le regard du comte restait glacé d'épouvante, et, de son bras tendu, il continuait de désigner la fenêtre.

– Là ! là ! dit-il, je viens de voir.

– Qui cela ?

– Cabassou !

– Perdez-vous la raison ?

– Non ! non ! C'est lui, te dis-je, va voir.

Et, comme la voix était aussi impérieuse que le geste, la Cadenet obéit et gagna la fenêtre, qu'elle ouvrit toute grande.

Puis, se penchant, elle plongea son regard au dehors.

Elle ne vit personne. Mais, soit illusion, soit réalité, elle crut entendre un bruit indistinct et vague dans les fourrés.

Elle frissonna.

– Eh bien ? fit le comte, la voix haletante.

– Rien, répondit la vieille, qui ne jugea pas à propos de lui faire part de ses impressions.

– C'est impossible... j'ai vu... bien vu...

Et il appela.

– Germain ?

Ce dernier accourut.

– Vite ! fouille le parc, dit le comte, il y a quelqu'un là... et je veux savoir...

Germain était déjà loin.

Son absence dura quelques minutes à peine : quand il revint, il déclara qu'il n'avait rien remarqué d'extraordinaire.

Le comte était retombé sur son fauteuil ; quand Germain se fut retiré, après avoir fermé la fenêtre, il fit signe à la Cadenet de se rapprocher.

Et alors ils échangèrent encore quelques paroles à voix basse dans le profond silence de la nuit ; et, dans cette conversation rapide, heurtée, que nulle oreille indiscrete ne pouvait plus surprendre, le nom de Cabassou et celui de Saint-Léger revinrent plus d'une fois, tombant des lèvres pâles du comte, et recueillis par le hideux sourire de la vieille.

Or, le comte ne s'était pas trompé ; il avait bien vu. Un homme était bien dans le parc, derrière la fenêtre entr'ouverte, et cet homme n'était autre que

Cabassou.

En sortant de l'hôtel du marquis, Cabassou était diversement impressionné ; l'entretien qu'il venait d'avoir avec M. de Beaurepaire avait subitement fait la lumière dans son esprit et il ne lui restait que bien peu de doute sur l'auteur du criminel attentat dont Mariettou avait été victime.

Le coupable, ce devait être le comte, et bien qu'il ne connût aucun des détails qui l'eussent mis à même d'affirmer sa culpabilité, la conviction du colosse était faite et il ne lui restait plus désormais qu'à obtenir de la Cadenet l'aveu complet de la vérité.

Il ne pensait plus à autre chose et ne supposait pas qu'il pût rencontrer de ce côté, de grandes difficultés.

Il avait offert à la vieille proxénète, un appât de vingt mille francs ; au besoin, il doublerait et triplerait la somme.

Il savait ce que pesait la conscience de la Cadenet ; il était décidé à y mettre le prix.

Avant de rien entreprendre, il voulait que tout lui fût révélé, afin que sa vengeance ne fût pas exposée à s'égarer.

C'est donc la Cadenet qu'il fallait faire parler, et il lui semblait que ce n'était plus là qu'un détail insignifiant.

Aussi, était-il bien résolu à ne pas perdre de temps, et il avait arrêté dans son esprit, que, dès le lendemain, il engagerait une conversation décisive avec l'ogresse de l'hôtel de la *Bonne Femme*.

En quittant l'hôtel, il tira donc un excellent cigare de sa poche, et l'ayant allumé, il s'orienta de son mieux, pour regagner la rue des Trois-Portes.

Toutefois, ce n'était pas chose facile, à cette heure de nuit, et Cabassou connaissait bien mieux les forêts vierges d'Amérique que le dédale inextricable des rues de Paris.

Encore, s'il se fût trouvé à Marseille !

Toutefois il n'était pas homme à hésiter longtemps, et après deux ou trois minutes pendant lesquelles, il chercha d'instinct à *faire son point*, il enfila résolument la première rue qui se présenta à lui, sans trop se préoccuper de la direction qu'il prenait.

Du reste, il n'eut pas le temps de s'apercevoir qu'il se trompait, car il avait à peine fait cinq cents pas, qu'il suspendit tout à coup sa marche, et se

rejeta vivement dans l'embrasement d'une porte, plongée dans l'ombre.

Il venait d'apercevoir à une faible distance, une femme qui avait débouché d'une rue adjacente, et s'avavançait cauteleusement le long d'un mur élevé, lequel fermait le parc d'un hôtel attenant à celui du marquis de Beaurepaire.

Cabassou avait l'œil américain, comme il le disait lui-même, et bien qu'il n'eût pu distinguer les traits de cette femme, à certaines allures, à certains détails de sa silhouette massive, surtout au châte dont elle drapait sa corpulence, il lui avait semblé qu'elle ne lui était pas inconnue.

Pour un rien, il aurait parié qu'il avait devant lui la Cadenet.

Il observa donc avec attention, et il ne lui fallut que quelques secondes pour acquérir la conviction qu'il ne s'était pas trompé.

La Cadenet !... dans ces parages... à cette heure !...

Certes, l'idée ne lui vint pas qu'elle allait ainsi à un rendez-vous d'amour ; ou si cette idée lui vint, il ne lui donna pas le temps de germer !

Que venait-elle donc faire la nuit, dans le noble faubourg ?

Un vague soupçon de la réalité le saisit ; son œil s'alluma ; il retint son souffle, et s'accota dans l'ombre de la porte, pour ne rien perdre de ce qui allait se passer.

Ce ne fut pas long.

Depuis qu'elle longeait le mur, la Cadenet marchait lentement et avec plus d'assurance. Quand elle eut fait une vingtaine de pas, elle s'arrêta sous la lumière d'un bec de gaz, tira une clef de sa poche et l'introduisit dans la serrure d'une vieille porte abandonnée, dont les valets de l'hôtel eux-mêmes ne connaissaient peut-être pas l'existence.

La porte grinça sur ses gonds, et la vieille disparut.

Cabassou se précipita aussitôt sur ses pas, redoutant que la Cadenet ne refermât la porte derrière elle. Il était bien décidé d'ailleurs à l'attendre à la sortie, si l'accès du parc lui était interdit.

Mais la chance le favorisa : la vieille était pressée, paraît-il ; elle n'avait rien fermé derrière elle.

Il pénétra donc dans le parc sans difficulté. D'ordinaire, il n'était pas facile à émouvoir. Mais depuis un moment, son cœur battait à se rompre.

Que dirait-il ? Quelle raison donnerait-il pour justifier sa présence dans cette demeure aristocratique, si on l'y surprenait à cette heure indue ?

La curiosité l'emporta sur la prudence, et c'est à peine s'il songea à ce détail.

Il percevait maintenant le bruit lourd des pas de la Cadenet sur le sable des allées et pouvait la suivre en toute sécurité.

Il y avait au fond du parc un grand immeuble qui détachait sa noire silhouette sur le fond bleu sombre du ciel.

C'est là que se rendait la vieille

A sa démarche assurée, on comprenait tout de suite qu'elle connaissait les êtres ; – à travers l'ombre, Cabassou la vit se diriger vers le vestibule où veillait un valet. Une porte s'ouvrit dès qu'on l'entendit venir.

– M. le comte de Grangel ? demanda-t-elle au valet qui se présenta.

– M. le comte est absent, répondit le valet ; il n'a pas dit à quelle heure il rentrerait.

– Oh ! qu'à cela ne tienne, répliqua la Cadenet ; je ne suis pas pressée, et je l'attendrai. Prévenez seulement Germain, qui me connaît, et il saura, lui, ce qu'il faudra faire.

Le valet s'inclina, et la Cadenet disparut dans le vestibule.

Cabassou s'était rejeté dans un fourré, d'où il pouvait voir sans être vu lui-même.

Un premier point important était déjà acquis : c'est qu'il se trouvait chez le comte de Grangel, et que la Cadenet entretenait des relations avec le comte !

Il eût pu se contenter de ce renseignement, mais la curiosité le tenait ; maintenant, il voulait aller jusqu'au bout et surprendre ce que la vieille pouvait avoir à dire à M. de Grangel.

Seulement, il y avait à cela une difficulté évidemment insurmontable, et à moins que le hasard ne fît un miracle en sa faveur.

Justement, il en fit un !

De toutes les pièces du rez-de-chaussée, une seule venait de s'éclairer, et c'était, à n'en pas douter, celle dans laquelle on avait introduit la Cadenet, en attendant le retour du comte.

Or, l'une des fenêtres de cette pièce donnait non loin du fourré dans lequel Cabassou s'était réfugié, et elle était restée entr'ouverte !.

En faisant quelques pas il pourrait, le moment venu, et sans danger d'être vu, recueillir une partie de la conversation qui allait s'engager entre les deux complices.

Il fit donc provision de patience... et attendit, pour quitter son poste d'observation, que le comte fût revenu de la soirée où il l'avait laissé.

Une demi-heure au moins s'écoula... puis enfin, un bruit se fit entendre du côté du vestibule ; et quelques minutes plus tard, le comte de Grangel faisait son entrée dans la pièce où se tenait la Cadenet.

Cabassou était déjà sous la fenêtre, le corps penché, l'oreille tendue.

Et dès les premiers mots, il comprit cette fois qu'il avait devant lui le misérable qui avait lâchement imaginé le guet-apens où la pauvre Mariettou avait succombé ; – il était là, à quelques pas, et à plusieurs reprises, il se sentit pris d'une envie folle d'escalader la fenêtre et d'aller l'étrangler entre ses doigts crispés.

Mais il se contint.

La conversation devenait de plus en plus intéressante, jusqu'au moment où son nom tomba tout à coup des lèvres de la vieille.

– Cabassou ! avait dit le comte, d'une voix effarée et tremblante.

Et un silence s'était fait.

Silence sinistre, qui avait intrigué le colosse.

Que se passait-il ? il voulut savoir, et s'aidant de ses mains, il s'était hissé jusqu'à la hauteur de l'appui de la fenêtre.

Il y arriva juste pour recueillir la phrase significative de la Cadenet : « *Cabassou offre vingt mille balles. Mettez-en le double, et vous n'entendrez plus parler de lui.* »

Un grognement sourd souleva sa poitrine, et il fut sur le point de faire irruption dans le salon.

Mais c'eût été tout compromettre, et pour la seconde fois, il eut assez de force sur lui-même pour se retirer.

Il se laissa retomber à terre.

– Ah ! la *carogne* !... jura-t-il... Ah !... tu veux faire son affaire à bibi !... Eh bien... attrape à virer, la vieille, et nous verrons bien qui rira le

dernier !...

Il en savait assez !... d'ailleurs, il venait d'entendre l'exclamation du comte, et l'ordre qu'il avait donné de fouiller le parc.

Il n'était que temps de disparaître...

Il prit donc ses grandes jambes à son cou, jusqu'à la porte de la rue... et moins d'un quart d'heure après, il heurtait l'huis de l'hôtel de la *Bonne Femme*.

Ce fut Saint-Léger qui vint lui ouvrir.

– Tiens, c'est vous ! fit-il sur un ton étonné. Bigre ! il paraît que l'on s'en donne.

– Comme tu dis, fifi, repartit Cabassou en entrant ; est-ce que tu es seul ?

– Vous le voyez.

– Et la patronne ?

– Il y a beau temps qu'elle ronfle !

– Eh bien, je vais tâcher d'en faire autant ; je suis harassé et je serai mieux dans mon lit ; bonsoir, ma vieille.

– Et à demain... répondit Saint-Léger en l'accompagnant jusqu'à la première marche de l'escalier.

Il l'écouta monter ; puis, il revint s'asseoir à une table.

Il était près de trois heures, et il ne paraissait pas disposé à aller se coucher.

Il attendait la Cadenet.

Ce ne fut pas long.

Il y avait, en effet, un quart d'heure à peine que Cabassou était monté à sa chambre, quand on gratta à la porte extérieure de l'hôtel.

– Est-ce toi, la Cadenet ? demanda-t-il à voix basse.

– C'est moi, ouvre, répondit la vieille.

Il tira le verrou, et la Cadenet fit son entrée.

– Eh bien ! dit aussitôt Saint-Léger. tu as vu le comte ?

– Je sors d'en prendre, répondit cyniquement la vieille, et si tu es un homme, il y a un joli coup à faire.

– De quoi s'agit-il ?

– De Cabassou !

– Que veut le comte ?

– Le comte ne veut rien ! seulement, le jour où j’irai lui apprendre que Cabassou n’est plus de ce monde, il y aura quarante mille francs pour nous. Comprends-tu ?

Saint-Léger avait mis un doigt sur ses lèvres.

– Chut ! plus bas ! dit-il vivement ; Cabassou est là-haut et il pourrait nous entendre.

– Il ne dort donc pas ?

– Il vient de rentrer.

La Cadenet fit un mouvement.

– Ah ! ah ! dit-elle, c’était lui... je m’en doutais. Il faudra aviser.

– A quoi ?

– Viens ! viens ! montons à notre chambre, demain nous conviendrons de ce qu’il y aura à faire.

Le hideux couple quitta alors la salle du rez-de-chaussée et gagna la mansarde délabrée et nue où ils couchaient.

Quelques minutes plus tard, le sommeil régnait dans l’hôtel de la *Bonne Femme*, comme dans l’habitation la plus honnête de Paris.

XVIII

A la suite de cette soirée du marquis de Beaurepaire, Richard était rentré chez lui dans un état de surexcitation nerveuse, indescriptible. Jamais si vive sensation ne l’avait atteint au cœur ; le sang brûlait ses artères ; ses tempes battaient avec force ; un désordre sans nom s’était emparé de son esprit.

Cette nuit avait été un long enchantement. Il avait parlé à Diane, il lui avait laissé entrevoir l’amour ardent dont il était dévoré, et il lui semblait qu’elle ne s’était pas offensée d’un pareil aveu, et que même, à ce moment, son beau regard si pur s’était comme imprégné d’une tendresse ineffable.

Dès qu'il se retrouva seul dans sa chambre, loin de songer à prendre du repos, il alla ouvrir sa fenêtre, et présenta son front brûlant au souffle frais de la nuit.

Il étouffait et avait besoin de respirer.

Et, alors, il se mit à repasser tous les souvenirs enivrants de cette soirée.

La sympathie dont il avait été l'objet ; le touchant abandon de Diane ; l'accueil cordial que lui avait fait le marquis.

Le marquis ne savait rien assurément de l'amour que Diane lui inspirait, et pourtant, sous la faveur marquée qu'il lui avait témoignée, Richard avait cru démêler que ce n'était pas là seulement l'expression d'un sentiment de reconnaissance banale. C'était plus et mieux ; et de là à voir un encouragement dans l'attitude de M. de Beaurepaire, il n'y avait qu'un pas pour une nature exaltée et naïve comme la sienne.

C'était la première fois que Richard se trouvait aux prises avec un sentiment profond et vrai, et il devait en résulter un trouble d'autant, plus dangereux, que jusqu'alors, on ne lui avait jamais enseigné à se modérer ou à se contenir.

Pour ainsi dire, il ignorait tout.

Là-bas dans les pays presque sauvages, d'où il venait, il avait vécu et s'était développé, sans contrainte et sans contrôle. Cabassou n'avait pas cru devoir lui rien apprendre du passé, se réservant de l'instruire, le jour où il pourrait parler à un homme. Il lui avait donné des professeurs, et Richard s'était montré élève soumis et intelligent.

Seulement, la vie d'étude et de travail assidu n'était point son fait. Ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était l'exercice du cheval, le plaisir de la chasse ou celui de la pêche, et s'il était demeuré si longtemps auprès de Cabassou, c'est qu'il y était retenu par une de ces affections supérieures auxquelles on ne peut se soustraire, sans qu'il en reste une blessure au cœur.

Richard aimait Cabassou, parce qu'il l'avait toujours vu généreux et bon, loyal et franc, élevé et fier, en dépit de certains côtés de sa personnalité quelque peu vulgaire ; il l'aimait surtout, parce que souvent il lui avait parlé de sa mère en des termes graves et doux, qui l'avaient toujours profondément ému et troublé.

Peut-être même se fût-il insensiblement résigné à la vie qu'il menait alors, et n'eût-il pas cherché autre chose.

Mais il était à cet âge où l'on ne compose pas facilement avec une nature comme la sienne, où l'on sent tout à coup battre ses veines, son cœur, sa tête ; où même les plaisirs violents de la chasse aux fauves ne suffisent plus.

Ce fut sa première fugue sérieuse ; elle l'avait amené jusqu'à Paris, à travers les incidents que nous avons racontés, et Dieu sait où elle l'aurait entraînée, s'il n'avait pas rencontré Diane !

C'est elle qui l'avait sauvé. sans qu'il s'en doutât.

Cela l'avait pris comme un coup de foudre. il ne s'y attendait pas, et il en avait été tout étourdi.

Jamais encore sa poitrine n'avait battu avec une telle force, et ce n'était pas seulement la beauté de Diane qui l'avait frappé ; il ne l'avait entrevue qu'à travers l'éblouissement de la première heure ; c'était bien plutôt le charme exquis qui se dégageait de cette beauté.

Jusqu'alors, il n'avait point aimé encore. Il n'avait rencontré sur sa route, où il répandait l'or sans compter, que des femmes plus ou moins jolies, plus ou moins invitantes. mais le jour de Trouville, ç'avait été comme son chemin de Damas, il s'était senti tout à coup pénétré d'une flamme divine, qui avait allumé un incendie dans tout son être.

Depuis, il n'avait plus d'autre pensée... c'était son premier, ce devait être son seul amour.

Et le souvenir de ce danger auquel il avait arraché Diane, s'attachait à lui et ne le quittait plus.

Il conservait entière l'impression énervante qu'il avait éprouvée, lorsque défaillante, elle s'était abandonnée dans ses bras. et sa lèvre brûlait toujours sous l'empreinte de ce baiser fou dont il avait dévoré ses lèvres.

Il ne pouvait oublier de pareils souvenirs ! à aucun prix, il n'eût voulu s'en dégager.

Il passa le reste de la nuit dans cet état de fièvre ; quand il se jeta enfin sur son lit, aux premières lueurs du jour, ce fut encore pour songer à Diane et continuer son rêve.

Quand il se réveilla, il était plein jour, et le rêve de la nuit le suivit jusque dans la réalité.

Qu'allait-il faire ? Il ne le savait pas lui-même ; à coup sûr, il comprenait bien qu'il ne pouvait vivre dans cette incertitude.

Il fallait prendre un parti : mais lequel ?

Et alors, il regretta de n'avoir pas près de lui, ce bon Cabassou qui l'eût conseillé et l'eût guidé avec toute la tendresse éclairée d'un père.

Mais Cabassou était loin ! et il n'avait à attendre de conseils que de lui-même.

Il réfléchit mûrement.

Quoiqu'il n'eût pas été élevé à l'européenne et qu'il fût peu familiarisé avec les mœurs de ce monde dans lequel le hasard lui avait donné accès, il pressentait bien que les choses n'iraient pas toutes seules, et que certains obstacles viendraient s'opposer à la réalisation de ses projets.

Mais il s'était fait un raisonnement qui lui semblait sans réplique.

Il s'était dit que, dans aucune société, il ne pouvait exister de lois qui empêchassent de s'unir deux créatures humaines qui s'aimaient.

Or, il aimait Diane ! Et si mademoiselle de Beaurepaire éprouvait à un égal degré le sentiment qu'elle lui avait inspiré, il n'était pas possible que rien pût s'opposer à leur union !

Cet argument lui paraissait irréfutable ; il ne perdit pas un long temps à le discuter, et vers trois heures, il demandait un coupé, et se faisait conduire à l'hôtel du marquis.

Il commençait à être connu de la domesticité de M. de Beaurepaire : un des valets s'empressa à sa rencontre, et dès qu'il eut déclaré qu'il désirait parler au marquis, on l'introduisit dans un salon d'attente, d'où presque aussitôt, le même valet vint le reprendre pour le conduire vers son maître.

Richard était un peu nerveux.

A mesure qu'il avançait, il se sentait moins sûr de lui-même, et redoutait surtout de rencontrer Diane dont la présence l'eût fort intimidé.

Heureusement, le marquis était seul et si Richard eût pu conserver quelque timidité, la bienveillance et la cordialité avec lesquelles il fut accueilli, l'eussent pleinement rassuré.

M. de Beaurepaire lui tendit la main dès qu'il l'aperçut.

– Hé ! venez donc, mon cher ami, lui dit-il, le visage bien ouvert ; hier, j'ai beaucoup regretté de ne pas vous avoir vu, comme je l'aurais voulu ;

mais, si vous saviez l'heureux événement qui nous est arrivé pendant la soirée, à Diane et à moi !... est-ce qu'on ne vous l'a pas conté ?

– Non, monsieur le marquis.

– Il n'a été question que de cela. Mais vous êtes étranger, vous ne connaissiez personne dans cette foule, et je comprends.

– De quoi s'agit-il donc ?

– D'une restitution miraculeuse ; quelque chose d'invraisemblable ; une cassette qui m'avait été dérobée, il y a vingt ans, et que l'on m'a rapportée hier pendant le bal.

– Vraiment ! fit Richard.

– Une chose inouïe, je le répète. Songez donc ! tous les diamants de la marquise !

– L'homme qui a effectué cette restitution est un honnête homme.

– Il arrive d'Amérique. C'est un Français de Marseille, un peu excentrique peut-être, mais un cœur excellent et honnête, comme vous dites.

– Voilà un Marseillais dont il faut se rappeler le nom.

– Il en a un, du reste, qui a bien son vrai goût de terroir.

– Lequel ?

– Cabassou !

Richard ne s'attendait pas à la réponse. Il eut un geste de stupéfaction et recula de deux pas.

– Cabassou ! répéta-t-il. Vous avez bien dit Cabassou ?.

– Sans doute.

– Et il a six pieds, n'est-ce pas ? Les cheveux abondants, le barbe grisonnante, et deux yeux qui regardent en face les choses aussi bien que les hommes.

– Ah ! ça... Vous le connaissez donc ?

– Si je connais Cabassou... monsieur le marquis ; mais c'est lui qui a pris soin de mon enfance abandonnée, qui m'a élevé... qui a fait de moi un homme loyal et droit. Ah ! c'est le meilleur cœur que je connaisse, monsieur le marquis, et vous ne sauriez comprendre la joie que j'éprouve à apprendre qu'il est à Paris.

– Vous l'ignoriez ?

– Je l’avais quitté brusquement, et depuis que je suis en France, tant de choses se sont passées.

– Que vous l’avez un peu oublié ? compléta le marquis avec un sourire.

Richard approuva d’un geste.

Mais les dernières paroles qu’il venait de prononcer l’avaient rappelé tout à coup à la réalité de la situation, et une ombre glissa sur son front.

– Eh ! tenez, monsieur le marquis, dit-il, d’une voix sous la fermeté virile de laquelle vibrait une émotion sincère ; puisque le hasard de notre conversation m’y amène, permettez-moi d’invoquer la bienveillance que vous m’avez témoignée jusqu’ici, pour vous faire connaître le véritable motif pour lequel j’ai osé solliciter de vous quelques minutes d’entretien.

– Vous avez voulu me parler ?... fit M. de Beaurepaire.

– Oui, monsieur le marquis.

– A quel propos ?

– Ce que j’ai à vous dire est très grave... et croyez qu’il m’a fallu compter beaucoup sur votre indulgence, pour ne pas reculer au moment de faire cette démarche.

M. de Beaurepaire regarda le jeune homme avec plus d’attention.

– Expliquez-vous, mon ami, dit-il ; expliquez-vous sans réticences, et si je puis quelque chose pour l’homme auquel je dois la vie de mon enfant. Voyons !... je vous écoute... De quoi est-il question ?

– Du bonheur de toute ma vie...

– Et vous pensez. que moi...

– Vous pouvez tout !

– Ah ! si cela est...

Richard se rapprocha.

– Vous savez, monsieur le marquis, dit-il, dans quelles circonstances terribles j’ai arraché mademoiselle de Beaurepaire à la mort ; et si j’évoque aujourd’hui ce souvenir. c’est moins pour rappeler le service rendu que pour expliquer l’impression reçue depuis ce jour ; cette impression est là, profondément gravée dans mon cœur, et elle ne m’a plus quitté ; un sentiment que je ne connaissais pas encore s’est emparé de moi avec violence ; je me suis pris à aimer mademoiselle de Beaurepaire avec tout l’oubli, tout l’enivrement qu’à mon âge on apporte à toute passion, et je

sens que je mourrai si l'on m'enlève l'espoir qu'un jour je pourrai être son époux !

Le marquis fit un mouvement, mais il resta maître de lui.

– Vous aimez mademoiselle de Beaurepaire ! dit-il d'un ton un peu hautain, pendant qu'un sourire ironique relevait le coin de sa lèvre ; et vous demandez sa main ! Mais vous ignorez sans doute que cette main est presque promise, et que son cousin le vicomte de Grangel.

– Je le savais ! interrompit Richard en fronçant les sourcils.

– Et cela ne vous a pas arrêté ?

– Non, monsieur le marquis, parce que je ne suppose pas qu'un père puisse jamais trouver une bonne raison pour marier sa fille contre son gré.

– Vous croyez donc que Diane n'aime pas son cousin ?

– J'en suis sûr.

– Qui vous l'a dit ?

– Elle-même !...

– Eh quoi. ma fille ! commença le marquis avec irritation.

Mais il s'arrêta, se contint, et reprit son attitude hautaine qu'il n'abandonna plus.

– Soit, monsieur Richard, dit-il au bout d'un moment, soit ! admettons cela, je le veux bien ; mais ma complaisance ne peut aller cependant jusqu'à supposer que mademoiselle de Beaurepaire vous ait dit qu'elle vous aimât.

Richard pâlit légèrement : il sentait bien que le marquis n'était plus le même depuis quelques secondes, et qu'il faisait un effort pour rester courtois.

Toutefois, il ne se laissa pas intimider ; et s'inclinant respectueusement :

– A Dieu ne plaise que je profère une pareille inconvenance ! répondit-il ; mais il me semble qu'il y aurait un moyen bien simple de s'en assurer. ce serait de le lui demander.

Le marquis se leva.

– Pardon, cher monsieur, interrompit-il avec un peu de vivacité ; je crois que vous vous méprenez, et il est temps de ramener cette conversation dans les limites étroites en dehors desquelles j'aurais le regret de ne pouvoir vous suivre.

– Monsieur le marquis... balbutia Richard.

– Monsieur Richard... répondit M. de Beaurepaire, permettez-moi de vous dire, avec toute la sympathie que m'inspire votre personne, qu'il est dans notre vieille Europe certaines lois primordiales, conventions, usages ou traditions, dont l'ignorance pourrait vous exposer à bien des dangers, ou tout au moins, à bien des mécomptes !... Il est possible que mademoiselle de Beaurepaire n'aime pas son cousin, et qu'elle vous ait témoigné une reconnaissance sous la vivacité de laquelle vous ayez cru voir de l'amour. Je n'y insiste pas... car nous n'avons pas à discuter un pareil sujet.

Seulement, mademoiselle Diane de Beaurepaire appartient à un monde où l'on est respectueux du passé ; elle n'a pas le droit, elle ne peut avoir la pensée de se dérober à ses lois rigoureuses ; c'est l'honneur des vieilles castes ; nous y restons fidèlement attachés, et sans méconnaître ce qu'il peut y avoir de respectable et de légitime dans certaines revendications des nouvelles classes, nous prenons un soin jaloux de ne pas nous laisser entamer. Avons-nous tort ? Les autres ont-ils raison ? C'est ce que l'avenir décidera.

En attendant, et cela, mon jeune ami, n'a rien qui vous soit personnel, ni qui puisse vous blesser, Diane est née de Beaurepaire, et elle ne changera pas son nom, contre celui que vous voulez bien lui offrir !...

Richard était resté interdit à cette réponse, à laquelle il ne savait qu'opposer, et il était plus embarrassé que M. de Beaurepaire ne s'y fût attendu.

Ce qu'il venait d'entendre révoltait les idées dans lesquelles on l'avait élevé, et renversait brutalement les notions de justice absolue, hors desquelles il ne voyait qu'oppression et tyrannie.

Ainsi !... il ne pouvait aimer Diane, parce qu'elle était née de Beaurepaire ; et si tant est qu'elle-même l'aimât, il lui faudrait refouler au fond de son cœur le sentiment qu'elle éprouvait, et mourir peut-être, plutôt que de mettre sa main dans celle d'un loyal garçon, qui n'avait à lui offrir d'autre nom que celui de Richard !...

Un sourire cruel veint crispier sa lèvre.

Richard !

Etait-il bien certain même qu'il s'appelât de ce nom ?

Qui était-il ? d'où venait-il ? de quel mystère sa naissance était-elle entourée ?.

Cabassou s'était contenté de l'aimer, lui, sans lui faire connaître le passé.

Seulement, il lui avait appris le nom de sa mère, pour qu'il pût prier pour elle et l'implorer aux heures de découragement et de doute.

Quant à son père... rien !

Vaguement, il soupçonnait qu'il y avait quelque honte sur son berceau, et par un sentiment de pudeur filiale, il s'était gardé de demander à Cabassou plus qu'il n'en voulait dire.

Mais aujourd'hui la situation était changée. Il s'agissait de son bonheur... qui sait ! peut-être aussi du bonheur de Diane ; et il ne pouvait plus hésiter...

Toutes ces pensées traversèrent son esprit avec la rapidité de l'éclair, et si graves qu'elles fussent, elles ne réussirent pas à lui rien enlever de sa présence d'esprit.

Il s'inclina, et presque aussitôt releva le front avec une fierté qui n'était pas sans noblesse.

– Après votre réponse, monsieur le marquis, dit-il, je vois bien que je n'ai plus rien à faire ici ! Je ne suis pas, ainsi que vous le dites, familier encore avec les usages de votre monde, et vous ne serez pas surpris que je comprenne mal les susceptibilités dont vous m'entretenez. J'avais toujours cru jusqu'à présent, que la loyauté et l'honneur étaient les deux seules vertus dont il fallût tenir compte, et puisque vous en jugez autrement, il ne me reste plus qu'à me retirer. – Adieu donc, monsieur le marquis. et en partant, le seul vœu que je puisse former, c'est que mademoiselle de Beaurepaire n'ait jamais à souffrir des rigueurs de la loi que vous lui imposez !

Sur ces mots, il salua encore une fois le marquis, et gagna rapidement le vestibule.

Mais il n'alla pas jusque-là.

Car il avait à peine descendu quelques marches, qu'il entendit murmurer son nom à voix basse derrière lui.

Il se retourna surpris, et reconnut, dans celle qui venait de l'appeler, une petite soubrette au minois éveillé, qui était au service de Diane.

Il alla vivement à elle.

– Est-ce à moi que vous en avez, mon enfant ? dit Richard.

– Et à qui donc ? répondit la jolie fille.

– Que me voulez-vous ?

– Moi ! rien. – Mais c'est quelqu'un qui désire vous parler.

– Qui cela ?

– Ma maîtresse.

– Mademoiselle de Beaurepaire !

– Elle-même. – Venez ! nous n'avons pas de temps à perdre, car dans un instant, mademoiselle doit aller au Bois avec M. le marquis.

Richard ne se fit pas répéter l'invitation, et suivit la petite soubrette qui le conduisit à une sorte de petit salon qui précédait la chambre de mademoiselle de Beaurepaire.

Diane l'y attendait.

XIX

Elle portait une toilette élégante quoique fort simple ; ainsi que l'avait dit la soubrette, elle allait partir pour le Bois, et une certaine animation donnait à ses traits une expression inaccoutumée que Richard ne leur connaissait pas.

Dès qu'elle aperçut Richard, elle alla à lui avec un franc et doux sourire, et lui tendit cordialement sa main gantée, que le jeune homme baisa avec transport.

Diane rougit jusqu'aux oreilles et retira vivement sa main.

– Je n'ai que peu de temps à moi, monsieur Richard, dit-elle, en se remettant ; mais je n'ai pas voulu m'éloigner sans vous avoir dit quelques mots au sujet de l'entretien que vous venez d'avoir avec mon père.

– Vous savez donc ? fit Richard.

– Je ne sais que bien imparfaitement ce que vous avez dit ; mais j’étais dans un cabinet voisin, et j’ai entendu quelques-unes des paroles que mon père a prononcées.

– Ah ! il a été bien cruel !

– Ne croyez pas cela. il vous a parlé, comme le marquis de Beaurepaire devait le faire.

– Mais son attitude ruine toutes les espérances dont, un moment, je m’étais bercé, et désormais, je ne vois plus qu’un parti à prendre.

– Lequel ?

– Partir !... retourner dans ce pays que je n’aurais jamais dû quitter... reprendre ma vie passée parmi les sauvages, où il paraît qu’est ma vraie place.

– Vous ne ferez pas cela.

– Eh ! que voulez-vous que je fasse ? voulez-vous que je reste plus longtemps dans ce pays, où l’on me traite comme un Huron, où l’on m’accueille comme un paria.

– Est-ce à moi que vous pensez, en parlant ainsi ?

– Non ! non !... pardonnez-moi ! vous seule, vous avez été généreuse et bonne ; vous seule, vous avez prononcé des paroles affectueuses qui ont pénétré jusqu’au plus profond de mon cœur ! Mais quoi !... le monde auquel vous appartenez ne vous laissera pas la liberté de vos sentiments... et, si je restais !... ce serait pour assister quelque jour à votre union avec le vicomte de Grangel.

– Est-ce donc lui que vous redoutez ?

– Ah ! je ne le redoute pas !... Car il faudra qu’il me tue, avant d’arriver jusqu’à vous !

Une belle pâleur mate couvrit les joues de Diane, qui remua lentement la tête.

– Voilà que vous n’êtes plus raisonnable, dit-elle, et j’ai eu tort de vous appeler près de moi. Voyons ! ne vous abandonnez pas ainsi, ne me faites pas regretter l’intérêt que je vous porte, et ne gênez pas par votre exaltation le bien que je veux faire pour celui qui m’a sauvé la vie ! Redevenez calme... ne tentez rien ni pour atteindre Romuald, ni pour vous rapprocher

de moi !... et dans quelques jours... quand le moment me paraîtra favorable, peut-être pourrai-je vous autoriser à revenir.

– Ah ! si cela était possible...

– Ne désespérez pas.

– Si vous pouviez m'aimer !

– Taisez-vous !... Partez !... Mon père m'attend... et ce que j'ai fait est déjà bien assez grave.

– Oui ! vous seule avez raison... Je pars... Mais je vous reverrai ?

– Je vous le promets.

– A bientôt donc. et soyez bénie pour la joie que votre bonté me donne !

Il s'éloigna... traversa rapidement le vestibule, et gagna son coupé qui l'attendait.

– A l'hôtel ! dit-il en fermant la portière.

Et la voiture partit.

Il avait oublié les paroles du marquis, et ne se rappelait plus que l'accueil touchant qu'il avait reçu de Diane.

Diane !..

Jamais, il ne l'avait vue plus belle ; jamais il n'avait surpris tant de douceur tendre dans son beau et fier regard !

Ah ! comme il l'aimait à cette heure... que n'eût-il pas donné pour la revoir encore ! et si elle ne l'aimait pas, elle... de quelle nature était donc ce vif intérêt qu'elle lui témoignait ?

Ce ne pouvait être seulement que de la reconnaissance, et un frisson mordait sa chair, quand il venait à penser que cet intérêt dont elle l'entourait avait sa source dans un sentiment plus doux auquel elle cédait peu à peu !

La voiture s'était arrêtée. Il sauta lestement à terre et se dirigea vers son appartement.

Mais, comme il mettait le pied sur les premières marches de l'escalier qui y conduisait, un domestique accourut à sa rencontre.

– Qu'y a-t-il ? fit Richard.

– Monsieur voudra bien m'excuser, répondit le domestique ; mais, pendant son absence, une personne est venue le demander et, comme j'ai eu l'imprudence de dire que monsieur ne serait peut-être pas long à rentrer,

cette personne a déclaré qu'elle était de vos relations et qu'elle entendait vous attendre dans votre appartement.

– Voilà qui est bizarre, en effet ; quelle est cette personne ?

– Un homme de haute taille – cinquante à cinquante-cinq ans – avec un fort accent marseillais.

– Cabassou, peut-être ! fit Richard, avec un cri.

– Précisément, c'est le nom qu'il a donné... et...

Richard n'en entendit pas davantage ; en deux bonds il franchit l'escalier, courut à sa porte, et tomba dans les bras de Cabassou, qui l'enleva du parquet et le serra fortement sur sa poitrine.

– Ahh !! ah ! te voilà donc, moussailloon ! dit le colosse avec une pointe d'attendrissement... eh bien... que je t'y reprenne encore !... me faire faire quinze cents lieues et plus, pour venir te retrouver... tu ne vas pas mal, pour ton début... et je suis curieux de savoir ce que tu vas me dire pour te justifier.

– Ma foi ! repartit Richard, en riant, je ne dirai rien du tout.

– Et c'est peut-être ce que tu as de mieux à faire, approuva Cabassou, avec un bon sourire sonore ; d'autant que je me suis renseigné, et que je sais tout !

– Quoi donc ?

– C'est bon... il ne faut pas jouer le discret avec papa ! Voyons, que comptais-tu faire à cette heure ?

– Moi ? répondit Richard... j'allais justement vous envoyer un télégramme.

– Vraiment... eh bien, je te fais faire, en venant, une fière économie... Ah ! ça... tu avais besoin de moi ?

– N'êtes-vous pas mon meilleur, ou, plutôt, mon seul ami ?

– Bon ! je vois ce que c'est... tu es à court d'argent... et la *Mouche d'or* coûte cher... c'est ça ?

– Il s'agit bien de Didinee !...

– Eh ! de quoi s'agit-il donc ?... bagasse !

En quelques mots rapides, émus, Richard mit le colosse au courant de la situation, et lui raconta, sans lui épargner le moindre détail, les événements

de Trouville, ceux de Paris, et la dernière entrevue qu'il venait d'avoir avec la jeune fille qu'il aimait.

Quand il eut fini :

– Voilà où j'en suis, mon cher et excellent Cabassou, ajouta-t-il ; j'aime, à en perdre la raison, une belle jeune fille qui appartient à un monde où, paraît-il, on n'épouse pas facilement les simples Richard !... et je désire que vous me fassiez enfin connaître qui je suis... et si je n'ai pas en effet d'autre nom à offrir à la femme qui pourra m'aimer un peu.

Cabassou ne répondit pas tout de suite.

Il avait écouté jusqu'au bout, sans l'interrompre, le long récit du jeune homme, et, tout au plus, avait-il manifesté un certain étonnement, quand le nom du marquis de Beaurepaire tomba des lèvres de Richard.

Lorsque ce dernier eut fini, il resta encore un moment silencieux, paraissant réfléchir à ce qu'il venait d'apprendre ; puis, il secoua la tête, et redressa son torse colossal.

– Humm ! dit-il, ceci est grave, surtout s'il est vrai, comme tu le dis, que tu aimes cette enfant. Voyons, tâte-toi bien : tu en es bien sûr ?

– Vous en doutez ?

– Eh ! non : seulement, à ton âge, on se croit facilement amoureux... Ce n'est pas un cœur, c'est une poudrière que l'on a là, à gauche, et la moindre étincelle suffit pour y mettre le feu. Et puis, tu ne sais pas ça encore, une de perdue, dix de retrouvées. et, comme tu seras plus riche à toi tout seul que vingt marquis de Beaurepaire, tu n'auras qu'à choisir.

– Ce n'est pas une autre, c'est Diane que je veux... et, si je ne l'obtiens pas, j'en mourrai !...

– Des bêtises ! pour ça, on a toujours le temps... Mais, raisonnons... Voyons, veux-tu que nous raisonnions ?

– Qu'avez-vous à me dire ?

– Eh ! donc !... une chose à laquelle tu n'as pas l'air de penser du tout et qui est de première importance.

– Laquelle ?

– Tu aimes mademoiselle Diane ; ne t'empporte pas, c'est convenu ! tu l'aimes ! mais elle, est-ce qu'elle t'aime ?

– J'en suis certain.

– Te l’a-t-elle avoué ?

– Non.

– Qui te permet de le supposer ?

– Tout !...

– Tout... c’est-à-dire, rien !... Je connais ça ; tu lui inspires une reconnaissance très vive, c’est naturel ; elle te regarde avec bienveillance, ce qui est logique, car moi qui ne suis qu’un homme, je trouve, pardieu, que tu es très bon à voir ; mais de là à de l’amour, il y a plus loin que de Paris aux Cordilières.

Richard se mordit les lèvres jusqu’au sang...

– C’est possible... répondit-il d’un ton nerveux, et je ne veux pas même m’arrêter à cette pensée.

– Elle en vaut cependant la peine.

– Je ne dis pas non... Mais j’ai une autre question à vous adresser.

– Voyons ça.

– Dans l’hypothèse où mademoiselle de Beaurepaire m’aimerait, et si M. de Beaurepaire s’obstinait à me refuser sa main. quel conseil me donneriez-vous ?

– Ceci est mieux en effet. et je crois que c’est le seul terrain raisonnable où tu puisses te réfugier.

– Il ne veut pas d’un gendre qui ne s’appellerait que Richard.

– Si c’est son idée, à cet homme, il ne faut pas le contrarier... Seulement, il ne t’est pas défendu de fouiller dans tes archives de famille, et de voir si tu n’y trouverais pas quelque nom plus présentable.

– J’ai donc un autre nom que celui de Richard ?

– Probablement.

– Vous avez connu mon père. vous savez qui il est ?

Le front de Cabassou s’assombrit tout à coup, et une contraction énergique releva le coin de sa lèvre.

– Moi, répondit-il, sur un ton de mélancolie, je n’ai connu que ta mère ! Une brave et digne fille que j’ai aimée à peu près comme tu aimes mademoiselle Diane, et qui serait ma femme aujourd’hui, si, dans un jour de malheur et de honte, elle n’avait rencontré ton père.

– Dont vous savez le nom ?

– Du moins, le saurai-je bientôt.

– Et vous me le direz ?

Cabassou s'était levé.

– Ce soir, répondit-il, d'un ton presque solennel, j'aurai fait la lumière sur les derniers doutes qui me restent encore ; je saurai la vérité, et comme tu es un homme qui n'engage pas vainement sa parole, quand tu m'auras donné la tienne, de te laisser conduire par le vieux Cabassou, et de ne rien entreprendre contre son avis... à ton tour, tu la connaîtras tout entière !. est-ce accepté ?

– Vous savez bien que je ne ferai jamais rien sans prendre conseil de vous.

– A la bonne heure !

– Alors, je vous reverrai bientôt ?

– Ce soir même.

– Où cela ?

– Rue des *Trois-Portes*, hôtel de la *Bonne Femme*.

Richard ne releva pas l'étrangeté de l'adresse qui lui était donnée.

Cabassou lui tendait la main, se disposant à s'éloigner.

– Vous partez ! déjà ? interrogea-t-il.

Cabassou se prit à sourire :

– J'aurais voulu t'emmener manger avec moi, une bouillabaise, répondit-il avec enjouement. Mais j'ai d'autres chats à fouetter... ce soir, et ce sera pour une autre fois.

– Soit ! fit Richard, je ne vous retiens pas. à ce soir.

Cabassou avait fait quelques pas ; il revint sur lui-même, et se mit à regarder le jeune homme de cet air de belle humeur gouailleuse qui lui seyait si bien.

– Ecoute, moussaillon, lui dit-il, d'une voix ronde et pleine ; veux-tu que je dise où je vais de ce pas ?

– Où allez-vous, mon ami ? demanda Richard.

– Boulevard Haussmann.

– Qui donc demeure là ?

– Une jeune femme que tu connais.

– Moi !

– Et qui ne t’a pas toujours été indifférente.

– Didine ?

Le colosse se répandit en un rire sonore.

– La *Mouche d’or*... monsieur Richard ! répondit-il ; et dans ce monde-là... honni soit qui mal y pense, les diamants et les billets de mille sont mieux prisés que les titres de noblesse !

Et sur ces derniers mots, il marcha vers la porte et disparut.

XX

Le même soir, vers dix heures, il y avait peu de monde au café borgne de l’hôtel de la *Bonne Femme*.

Cinq ou six habitués seulement, gens de mauvaise mine, abrutis déjà par de nombreuses libations, et qui jouaient et fumaient, assis à une table de bois blanc, placée sous l’unique bec de gaz qui éclairât la grande salle.

On y voyait du reste fort mal ; une fumée épaisse e âcre vous prenait à la gorge, en entrant, et ce n’est guère qu’après quelques secondes d’attention, que l’on parvenait à distinguer le petit groupe des joueurs.

La Cadenet trônait à son comptoir de zinc, avachie et somnolente, ne se réveillant en sursaut, de loin en loin, que lorsque quelque formidable juron éclatait sous le bec de gaz.

Toutefois, quand dix heures sonnèrent au coucou, dont on entendait le tic-tac monotone, elle parut sortir de son apathie, secoua ses chairs alourdies, et promena son regard vague autour de la salle.

Mais comme elle n’y vit rien, sans doute, qui fût intéressant, elle allait reprendre son attitude nonchalante, lorsque la porte du caboulot s’ouvrit, et qu’un homme entra.

Un homme de trente ans environ, le visage glabre, l’œil oblique, le dos voûté, qui, après avoir, d’un coup de pied, fermé la porte de l’établissement

derrière lui, s'avança jusqu'au comptoir, la visière de sa casquette sur les yeux, et les mains enfoncées jusqu'au coude, dans les poches de son pantalon.

La Cadenet l'accueillit de son plus doux sourire.

– Ah ! c'est toi, Michon, dit-elle. tu es exact ; je savais bien. il y a longtemps qu'on ne t'avait vu.

– J'étais malade, et on m'a ordonné les eaux de Poissy, pour me remettre, répondit Michon sur un ton intraduisible ; mais j'avais besoin d'air, et je me suis donné un coup de jardin.

– Est-ce que tu es disposé à travailler ?

– Si c'est un travail... bien payé... et qui soit dans mes moyens !... Moi, je ne sais pas refuser la bonne ouvrage.

– Eh bien, passe dans la seconde pièce, tu connais le truc pour l'ouvrir. On va t'y servir tout ce que tu voudras, et Saint-Léger ira t'y rejoindre.

Michon ne répondit pas ; et la casquette toujours sur les yeux, les mains enfoncées davantage encore dans ses poches, il ne tarda pas à disparaître dans le cabinet qui lui était indiqué.

Alors, la Cadenet se décida à quitter son comptoir et se dirigea, d'un pas relativement lesté, vers le groupe des joueurs.

– Voyons, voyons, les enfants ! dit-elle d'une voix assurée et ferme ; vous avez entendu ! dix heures sont sonnées ; les jambes me rentrent, et je veux aller me coucher. Pour lors, faites-moi le plaisir de nettoyer le plancher.

– Mais, maman Cadenet. voulut dire un des clients.

– Il n'y a pas de maman Cadenet qui tienne !. interrompit la vieille ; vous savez que je suis complaisante quand je le peux... et j'ai plus d'une fois donné l'hospitalité de nuit à quelques-uns d'entre vous. Donc, complaisance pour complaisance, et pour aujourd'hui, laissez-moi la place libre... Est-ce dit ?

– Puisqu'il le faut.

– A la bonne heure.

– Mais, demain... vous paierez une tournée.

– Demain... si la nuit a été bonne, je paierai tout ce que vous voudrez !

Les hommes se levèrent sur cette promesse alléchante, et partirent, à l'exception d'un grand gaillard, qui s'était endormi dans un coin, et

commençait à ronfler, la tête entre les bras.

La Cadenet alla le secouer.

– Eh bien ! eh bien, Langlumé ! dit-elle ; est-ce qu'on dort, comme ça, les uns sans les autres ?

Celui qu'elle interpellait ainsi du doux nom de Langlumé souleva son énorme tête et la regarda d'un air encore ensommeillé.

– Quoi ! qu'est-ce qu'il y a ? balbutia-t-il.

– As-tu déjà oublié pourquoi tu es ici ?

– Saint-Léger ?... dit l'autre.

– Oui, Saint-Léger, qui a à te parler ! Passe dans le cabinet... là !... tu y trouveras une ancienne connaissance de la Centrale, et dans quelques minutes l'homme ira te conter une bonne histoire.

Langlumé ne fit pas d'autre objection ; il se leva un peu lourdement, passa à plusieurs reprises ses deux mains dans ses cheveux et finalement gagna le cabinet dans lequel Michon avait déjà fait son entrée.

Dès qu'il eut disparu, la Cadenet envoya le garçon prévenir Saint-Léger qui attendait au premier étage, et qui s'empessa d'accourir.

– Eh bien ? dit-il, en remarquant que la salle était vide.

– Ils sont là, répondit la Cadenet, en indiquant le cabinet.

– Michon ?

– Michon et Langlumé.

– Et tu es bien sûre que le Cabassou va venir ?

– Oh ! il n'aura garde de manquer... il y a vingt ans qu'il attend ce moment ; il n'a pas oublié Mariettou, lui ; il veut la venger, et il tient à connaître le nom de celui qui l'a violentée.

– Le comte ?

– Oui, le comte.

– Et tu lui as promis de le lui dire ?

La vieille eut un hideux sourire.

– J'ai promis, répondit-elle ; il est venu tantôt et je lui ai donné rendez-vous pour ce soir vers onze heures ; il ne va donc pas tarder. Je vous l'enverrai, et vous serez trois pour le recevoir !

Saint-Léger eut comme un frisson.

– Hum !... murmura-t-il entre les dents, c'est qu'il est fort comme un taureau de la Camargue.

– Est-ce que tu as peur ?

– Enfin, qu'est-ce que nous gagnerons à cela ?

– Ce que nous gagnerons ! je ne te l'ai donc pas dit ?. Le comte offre quarante mille francs.

– Et il les donnera ?...

– S'il les donnera ! – ah ! il faudrait voir que non ; – mais j'ai des papiers... des lettres... et s'il se fait tirer l'oreille... D'ailleurs, ce n'est pas tout ça, et je trouve que tu prends bien des mitaines avec un homme qui t'a volé une cassette où il y a pour plus d'un million de bijoux.

Saint-Léger devint sombre.

– Oui... oui ! c'est vrai ! grommela-t-il, le misérable !... Ah ! si j'avais pu la lui reprendre. maintenant, j'en aurais le placement.

– Bon... il est trop tard...

– Pourquoi ?

– Parce qu'il les a restitués à leur légitime propriétaire.

– Qui t'a dit cela ?

– Le comte ! Et la fameuse cassette a été réintégrée dans l'hôtel du marquis de Beaurepaire !

Saint-Léger serra les mains avec rage...

– Allons, ne parlons plus que de Cabassou ! dit-il ; et puis. ça me fera plaisir de lui faire son affaire, à celui-là.

– Alors, c'est décidé ? tu es bien résolu ?

Pour toute réponse, Saint-Léger se dirigea vers le cabinet.

Mais il avait à peine fait quelques pas que, brusquement, il s'arrêta.

On venait de frapper à la porte.

– C'est lui ? dit-il à voix basse, en se rapprochant de la Cadenet.

Celle-ci remua le front d'un air soucieux.

– Non ! répondit-elle ; il frapperait autrement. Qui cela peut-il être ?

Et elle marcha vers la porte.

– Qui est là ? demanda-t-elle d'une voix forte ; qui demandez-vous ?

– Madame Cadenet ! répondit au dehors une voix jeune et bien timbrée.

– Qui cela peut-il être ?... répéta la Cadenet, en ouvrant la porte.

Richard entra.

Et, d'abord, il ne distingua qu'imparfaitement à travers la fumée épaisse, les deux sinistres personnages qui se présentèrent à lui, et son regard chercha à se familiariser avec l'obscurité que rayait péniblement le bec de gaz descendant du plafond noir.

Mais, au bout d'un instant, chaque objet se dessina plus nettement devant ses yeux, et ayant aperçu la Cadenet, il se dirigea vers elle.

Instinctivement, celle-ci avait reculé de quelques pas, et s'était prise à examiner ce nouveau client, qu'elle ne connaissait pas, avec une attention poignante.

– Eh bien... qu'est-ce qui te prend ?... murmura Saint-Léger à son oreille, en remarquant ce mouvement.

La Cadenet fit un geste énergique qui commandait le silence.

– Mon Dieu ! de pareilles ressemblances sont donc possibles ! balbutia-t-elle à voix rapide et basse.

– Quelle ressemblance ? demanda Saint-Léger sur le même ton.

– Mais c'est le portrait de Mariettou !.

– Parbleu ! puisque c'est le Petit.

– Lui ! lui !

Cependant Richard s'était approché sans prendre garde à l'ahurissement de la vieille et avait touché le bord de son chapeau du bout de sa main.

– Je vous prie de m'excuser, madame, dit-il avec courtoisie ; mais un de mes amis m'a donné rendez-vous ici, et je vous prie de me dire si je puis le voir.

– Un de vos amis ? répondit la Cadenet, qui commençait à se remettre de son trouble.

– M. Cabassou...

– Vous le connaissez ?...

– Il y a plus de quinze années...

– Cabassou est un enfant de Marseille, comme nous... et ses amis sont les nôtres. Seulement, il n'est pas encore arrivé... et si vous voulez l'attendre... il ne peut pas tarder beaucoup.

– Puis-je l'attendre dans cette salle ?

– Dans cette salle... Non ; il se fait tard déjà, et on va éteindre le gaz... Mais vous pouvez passer dans le cabinet qui est là. Vous y serez tout à fait bien. et l'on vous y servira tout ce que vous pourrez désirer.

Richard fit un signe d'acquiescement, et la Cadenet entraîna Saint-Léger dans un coin obscur de la salle.

Une idée lui avait poussé tout à coup dans l'esprit et une machination infernale s'y était développée instantanément.

– Ah ! ça... continua Saint-Léger, qui ne comprenait pas... M'expliqueras-tu enfin ?...

– Tais-toi ! interrompit la Cadenet ; tu es bien sûr au moins que c'est le petit ?

– Tiens, puisque je l'ai vu en Amérique, avec Cabassou... C'est drôle même qu'il ne m'ait pas reconnu !

– Oui... cela doit être... Eh bien... coup double alors... entends-tu !... Coup double !...

– Que veux-tu dire ?

– Ah ! tu mets aussi trop de temps à compren— dre !... Allons, obéis sans répliquer, et après, je te donnerai toutes les explications que tu désireras.

– Enfin... que faut-il faire ?

– Lui, d'abord, répondit la Cadenet, d'un ton farouche ; lui, te dis-je ; les autres sont prêts, c'est l'affaire d'une minute.

– Mais, si Cabassou arrive !

– Cabassou !... C'est moi qui le recevrai et je l'amuserai en attendant... Allons. plus vite que ça !... et n'oublie pas surtout qu'il y a sous la table du cabinet, une trappe qui communique avec l'égout !

Et ayant poussé Saint-Léger vers la porte, elle se retourna grimaçante du côté de Richard.

– Veuillez prendre la peine de suivre mon homme, cher monsieur, dit-elle, avec un sourire obséquieux et faux ; les amis de nos amis sont nos amis, et nous vous traiterons comme nous aurions traité Cabassou lui-même.

Richard n'avait aucune raison pour appréhender quelque danger, et il était loin de soupçonner un guet-apens.

Pour tout dire, le lieu lui avait paru d'abord un peu bien suspect ; et peut-être qu'en toute autre circonstance il se serait méfié.

Mais il pensait bien à cela !

Cabassou lui avait promis de lui faire connaître le secret de sa naissance ; il entrevoyait que de cette confidence, sortirait une chance nouvelle de se rapprocher de Diane, et de renverser les obstacles qui se dressaient entre elle et lui ! Il n'avait et ne pouvait avoir d'autre souci.

Aussi, dès que la Cadenet l'y eût invité, il passa résolument le seuil du cabinet, et disparut avec Saint-Léger qui referma la porte derrière lui.

La vieille se laissa tomber sur une chaise, posa les deux coudes sur la table, et prit sa tête entre ses doigts crochus...

Elle retint son souffle... et écouta...

Ce ne fut pas long.

Il y avait dix secondes à peine que Richard avait disparu, quand un cri d'imprécation et de rage retentit et que le bruit d'une lutte sauvage s'éleva du cabinet.

– Misérables ! assassins ! criait la voix énergique de Richard.

– Là ! là !... répondait celle de Michon, que diable !.. il ne faut pas faire le méchant, et empêcher le pauvre monde de gagner sa vie...

– A moi ! à l'aide !... Cabassou !

– Où prenez-vous Cabassou ? Eh ! mais... il a une bonne poigne tout de même, le moucheron ! Ohé, Langlumé ! ouvre donc la trappe, animal... sans cela, nous n'en viendrons jamais à bout.

La lutte continuait, mais il était évident que les forces de Richard s'épuisaient, qu'on l'avait bâillonné pour le mettre dans l'impossibilité de crier, et que probablement, on était en train de le *ligotter*.

La Cadenet contenait sa poitrine haletante, attendant, avec une horrible anxiété, la fin du guet-apens, craignant, à chaque instant, d'entendre au dehors quelque bruit annonçant l'intervention de Cabassou.

Tout à coup, elle se dressa comme mue par un ressort, et tout son corps se prit à frissonner.

Elle avait perçu un bruit de pas qui s'étaient arrêtés à la porte extérieure.

Elle roula sa tête entre ses mains.

– Ils n'en finiront donc pas, ces trois feignants ! balbutia-t-elle affolée.

Elle n'acheva pas.

Des coups sonores venaient de retentir contre la porte de la rue, et en même temps le cabinet s'était ouvert, livrant passage à Saint-Léger.

Ce dernier était blême ; ses yeux roulaient hagards dans leur orbite.

– Eh bien ! fit la vieille en se précipitant à sa rencontre, c'est fait ?

– Oui, répondit Saint-Léger d'une voix étranglée.

– Il est mort ?

– Je crois... Je ne sais... en tout cas il n'en vaut guère mieux, et nous vérifierons demain.

La Cadenet haussa les épaules en grommelant et se dirigea à pas rapides vers la porte de l'établissement, contre laquelle s'acharnait Cabassou.

– Eh là ! là ! sainte Mère, dit la vieille, en ouvrant, j'espère que vous en faites un branle-bas. Heureusement que la maison est solide.

Cabassou était entré.

– Et le mousse... interrogea-t-il aussitôt, avec un regard circulaire.

– Le mousse ! quel mousse ? fit la Cadenet.

– Il n'est venu personne me demander, tout à l'heure ?

– Personne... non ; pas encore.

– Il se sera égaré... le fait est que cette rue des Trois-Frères, c'est plus difficile à trouver que celle de la Cannebière. Bon ! il ne peut pas tarder... Je vais l'attendre là-haut, dans ma chambre.

– Ne désirez-vous pas entrer dans le cabinet et prendre un verre de lamargue ? insista la vieille.

– Un verre de lamargue, ça a bien son prix, répliqua Cabassou, en plongeant un regard oblique au fond du cabinet, de l'ombre duquel émergeaient les deux têtes de Michon et Langlumé, – mais la compagnie n'est pas engageante, et je préfère que vous me serviez chez moi.

– Là ! nous serons plus tranquilles, ajouta-t-il en tirant un revolver de sa poche, et vous pourrez me raconter l'histoire intéressante que vous m'avez promise.

La Cadenet ne crut pas devoir faire d'autres objections, et Cabassou, poursuivant son chemin, gagna l'escalier qui conduisait à sa chambre.

Seulement, arrivé à la première marche, il s'arrêta.

Confusément, il avait cru entendre quelque chose qui ressemblait à une plainte humaine.

Il prêta l'oreille.

Mais Michon et Langlumé venaient de se prendre de querelle, et paraissaient prêts à en venir aux mains.

Il fit un geste insouciant.

– Bon ! dit-il... Qu'ils s'égorgent, s'ils veulent, cela les regarde ; et, à moi, qu'est-ce que cela me fait ?

Il continua de monter.

Un instant après il entra dans sa chambre.

– Ouf !... s'écria alors la Cadenet quand elle l'eut vu disparaître... Ce n'est pas pour dire ; mais il m'a fait une fière peur !

XXI

Cependant c'était bien une plainte humaine que Cabassou avait entendue.

Al'issue de la lutte engagée entre Richard et ses deux implacables adversaires, le fils de Mariettou, garrotté, bâillonné à la hâte et de plus grièvement blessé à l'épaule, avait été jeté dans la cave de l'établissement par Michon et Langlumé qui avaient refermé la trappe sur lui.

– *Requiescat in pace !* avait dit Michon.

– *Amen !* avait répondu Langlumé.

Puis, ils ne s'en étaient pas occupés davantage.

– Et maintenant, dit alors Langlumé, faut pas moisir ici... Filonss !...

Et il fit quelques pas vers la porte.

Mais Michon ne bougeait pas.

– Eh bien, vas-tu prendre racine ici ? interrogea son compagnon. Qu'est-ce qui te retient ?

– Un scrupule.

– Lequell ?

– Le moucheron devait avoir un porte-monnaie. Nous avons négligé de le fouiller.

– Ça, c'est un tort en effet, mais il est trop tard.

– Si nous allions le repêcher ?...

– Des bêtises !... Nous avons le temps : il n'y a pas de danger qu'il se donne un coup de jardin. Nous reviendrons demain.

– C'est ton idée ?

– Elle est bonne. Viens !...

Et ils s'éloignèrent, abandonnant leur victime, avec l'unique regret de ne l'avoir pas dépouillée. –

La situation de Richard était donc des plus critiques.

La trappe par laquelle il venait de disparaître ouvrait sur une cave d'énorme dimension, au fond de laquelle il avait été précipité sans précaution, d'une hauteur de quatre mètres au moins.

Il était tombé sur la terre humide comme une masse inerte, ne pouvant faire aucun mouvement et déjà affaibli par la perte de son sang.

Sa blessure n'était pas précisément grave ; mais les efforts qu'il avait faits pour échapper à ses deux assassins avaient épuisé en partie son énergie, et les liens qui lui nouaient les bras l'empêchaient de faire aucun mouvement.

Toutefois, il n'était pas homme à s'abandonner lui-même ; il était sorti de dangers bien plus redoutables et sa nature robuste avait des ressorts qui déjà l'avaient tiré de bien des mauvais pas.

Il réagit contre sa propre défaillance, et chercha tout d'abord à recouvrer la liberté de ses mouvements.

Ce ne fut pas long.

En moins d'un quart d'heure, il se débarrassa de ses liens, arracha le bâillon qui lui comprimait les lèvres et se dressa sur ses jambes.

Alors il se tâta.

Il était fortement contusionné, mais ses membres fonctionnaient librement.

A l'épaule seulement il sentait comme une brûlure cuisante.

C'était sa blessure, et la douleur qu'il éprouvait de ce côté communiquait une sorte d'engourdissement à son bras gauche.

Mais il ne fallait pas songer à un pansement. La seule chose qu'il pût tenter c'était de chercher une issue qui lui offrît quelque chance de fuite et de salut.

Où était-il ? Dans une cave.

Mais, où donnait cette cave ?

Il s'orienta.

A tâtons, il fit le tour de son cachot, sondant le mur visqueux de ses mains impatientes, fouillant l'obscurité, espérant que quelque jet de lumière extérieure viendrait rayer l'ombre épaisse.

Il ne vit rien.

Les ténèbres étaient profondes : aucun rayon lumineux n'y pénétrait.

Tout à coup, cependant il s'arrêta et retint son souffle.

Il venait d'entendre de l'autre côté du mur qu'il sondait, un bruit sourd, bizarre, ayant quelque chose de mystérieux, dont il ne sut pas tout d'abord démêler le caractère.

Il prêta l'oreille.

Et à force d'écouter, il finit par comprendre.

C'était un ruisseau d'égout qui coulait le long du mur pour aller vraisemblablement se déverser dans la Seine.

La Seine devait, en effet, ne pas être très éloignée.

Il se mit à l'œuvre, oubliant les obstacles sans nombre et la souffrance qui lui brûlait le sang.

Le salut était là !... Un trou dans ce mur et il recouvrait sa liberté.

Et il chercha à entamer le mur, essayant follement d'ébranler les moellons déjà effrités par une longue humidité.

Il n'avait d'autre outil que l'un de ces solides couteaux de matelots qu'il avait rapporté d'Amérique. C'est à l'aide de ce simple instrument qu'il commença.

Il suffisait de détacher un moellon pour désagréger les autres ; résolument il entama le mur.

Combien d'heures cette opération dura-t-elle ? Il n'eût pu le dire ; il n'avait plus conscience du temps et s'absorbait tout entier dans son

entreprise acharnée.

La chaux qui scellait la pierre attaquée s'en allait en poussière, et déjà il la sentait remuer sous la poussée qu'il lui imprimait de temps en temps.

Tout son être frissonnait... Il avait hâte d'en finir. Un souffle ardent gonflait sa poitrine ; une sueur froide inondait ses tempes. Par moments même, un voile passait devant ses yeux et il était près de défaillir.

Alors il eut peur et s'arrêta.

Ses mains tremblaient ; la faim lui déchirait les entrailles ; deux fois son couteau s'était échappé de ses mains défaillantes. Il comprenait qu'il ne pourrait pas prolonger longtemps le travail excessif auquel il se livrait.

Et pourtant, il touchait au but ! Une heure encore peut-être et la fuite serait possible.

Et il ne pouvait plus... Qu'allait-il devenir ?

A ce moment, d'ailleurs, il sentit un filet de sang âcre et chaud couler le long de son bras ; sa blessure, un moment fermée, venait de se rouvrir ; une défaillance douloureuse s'était emparée de tous ses membres.

Toutefois, il se raidit, et de ses ongles crispés, tenta de s'accrocher au mur.

Mais il avait trop abusé de ses forces ; la lame de son couteau venait de se briser entre ses doigts inertes, et incapable d'un plus long effort, il s'affaissa lourdement sur lui-même, pour aller rouler aussitôt sur la terre humide.

Pendant quelques secondes encore, il chercha à réagir contre la défaillance qui s'emparait de son être tout entier ; mais un sanglot s'engagea dans sa gorge, une plainte déchirante souleva sa poitrine. et il s'évanouit en murmurant le nom de Diane !

De longues heures s'écoulèrent alors sans qu'il revînt à lui.

Il était brisé de fatigue, affaibli par la perte de son sang, et quand il sortit enfin de son évanouissement et de son sommeil léthargique, il avait complètement perdu le souvenir de ce qui s'était passé.

Il se leva d'un bond.

Le sommeil avait réparé ses forces, et quoiqu'il éprouvât toujours la même douleur aiguë à l'épaule, il se sentait animé d'une résolution et d'une ardeur toutes nouvelles.

Il reprit aussitôt la besogne interrompue.

Il n'avait plus pour unique outil que la lame à moitié brisée de son couteau ; mais la pierre était fortement entamée et il ne doutait pas qu'il ne dût en venir promptement à bout.

Seulement il avait changé de place, il lui fallut s'orienter de nouveau, et il dut recommencer l'examen du mur.

Il entendait toujours le murmure de l'égout ; il se dirigea sur le bruit et à tâtons, cherchant la place où il avait déjà travaillé.

Mais avant que cette recherche eût abouti, un fait singulier se passa.

Il promenait depuis quelques secondes sa main sur le mur, quand il s'arrêta brusquement.

Il venait de rencontrer la serrure d'une porte qui ne s'était pas présentée à lui lors de son premier examen.

Cette porte devait donner sur l'égout et peut-être lui serait-il plus facile de l'ouvrir que de trouer le mur.

Elle devait être vermoulue, elle avait tremblé à la première secousse qu'il lui avait imprimée. La serrure en était sans doute depuis longtemps rongée par la rouille. Il se rua de toutes ses forces contre les planches pourries et quelques éclats volèrent aussitôt au dehors.

Il comprima un cri de soulagement et de joie.

A travers les planches brisées, maintenant un faible rayon de lumière filtrait.

Encore un effort et il était sauvé.

Il prit un peu de champ pour renouveler l'attaque ; mais au moment où il rassemblait ses forces, à l'effet de découvrir cette fois une voie libre sur l'égout, il se prit à tressaillir, et son sang se glaça dans ses veines.

Un bruit inquiétant s'était produit au-dessus de sa tête. On marchait dans le sinistre cabinet où avait eu lieu le guet-apens, et il lui sembla que la trappe avait remué.

Son regard devint ardent et fixe ; s'adossant au mur, il attendit.

Ce ne fut pas long.

Quelques secondes plus tard, la trappe se soulevait lentement, et aux rayons vacillants d'une lanterne sourde, il vit descendre, à l'aide d'une corde, un homme qu'il reconnut bientôt pour l'un de ses assassins.

C'était Michon.

– Quand tu y seras, tu le diras, et j'irai te rejoindre, fit une voix tombant du cabinet.

La voix de Langlumé.

Michon descendait toujours avec précaution. Enfin il mit pied à terre.

– Y es-tu ? demanda Langlumé.

– J'y suis, répondit Michon.

– Et que vois-tu ?

– Rien.

– Attends, je vais te passer le lampion et descendre à mon tour. Une, deux !... Ça y est.

Et il se laissa choir avec la lanterne.

Cependant Richard n'avait pas bougé.

Adossé dans l'angle le plus sombre de la cave, il avait assisté à la descente des deux hommes, et s'était demandé quel parti il allait prendre devant ce nouveau danger plus terrible cent fois que celui auquel il avait échappé.

Il importait de réfléchir vite et d'agir sans hésitation.

C'est ce qu'il fit.

Nous avons dit déjà que Richard avait conservé, depuis son arrivée en France, toutes les habitudes contractées en Amérique, et entre autres celle de ne jamais sortir sans être armé.

Or, en se rendant à l'hôtel de la *Bonne Femme*, il portait sur lui un excellent revolver à six coups, et il s'assura d'un geste rapide qu'il ne l'avait pas perdu.

Il le tira même de son étui et l'arma pendant que Michon opérait sa descente, tout en échangeant avec Langlumé les quelques paroles que nous avons reproduites.

Pour tout dire, il fut saisi de la belle tentation de saluer d'une balle la venue de l'assassin.

Mais celui-ci n'était pas seul, et son complice, qui restait dans le cabinet, pouvait ou appeler à son aide, ou mieux encore, refermer la trappe après avoir retiré la corde !

Il n'était pas prudent d'agir encore, et Richard comprit qu'il était préférable de les laisser descendre tous deux afin de faire coup double.

Il attendit.

– Eh bien, fit Langlumé dès qu'il eut pris pied, vois-tu quelque chose maintenant ?

Et il éleva la lanterne au-dessus de sa tête.

– Ah ça !... est-ce qu'il serait donné de l'air ? interrogea Michon en avançant avec précaution.

Mais il eut à peine fait quelques pas, qu'une double détonation retentit, suivie aussitôt de deux cris de douleur et de rage.

– Mille millions de tonnerres ! hurla Michon, qu'est-ce que cela signifie ?

Un éclat de rire strident et moqueur lui répondit.

– Cela signifie, répondit Richard, qu'il y a une justice divine, avec laquelle il faut quelquefois compter !... Vous pensiez que j'étais mort et me voilà debout. Mais j'ai encore pitié de vous et je ne veux pas vous achever. Vous vous tirerez d'ici comme vous pourrez. Quant à moi, je n'ai plus rien à y faire et je n'entends pas y rester une seconde de plus.

Cela dit, il alla à la corde, à l'aide de laquelle il espérait se hisser jusque dans le cabinet d'où étaient descendus Michon et Langlumé.

Mais comme il se disposait à effectuer l'ascension, la trappe s'abattit avec un bruit formidable, lui coupant de ce côté tout espoir de retraite.

Cet incident faillit décourager le jeune homme.

Il semblait qu'il y eût une malechance obstinée, sous laquelle il finirait par succomber.

Il restait encore la porte, l'égout, la Seine, c'est-à-dire bien des obstacles à franchir, et il se sentait énervé, brisé de fatigue, prêt à s'abandonner lui-même.

Mais à ce moment, la pensée de Diane traversa son cerveau enfiévré et le sang se reprit à battre avec violence dans ses artères.

Il se redressa, se rua avec emportement sur la porte vermoulue qu'il fit voler en éclats ; et s'étant emparé de la lanterne, il se précipita au dehors.

Était-il sauvé ?

C'est ce que nous ne tarderons pas à apprendre.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

I

Avant de poursuivre notre récit, le lecteur nous permettra de faire un retour vers le passé, et d'expliquer certains points que nous avons à dessein négligé de mettre en lumière.

Nous avons laissé Cabassou quitter Marseille, à l'issue du Prologue, et regagner l'Amérique, emportant l'enfant de Mariettou.

Plusieurs considérations justifiaient ce départ.

La première, c'est que Cabassou avait des intérêts importants qui le rappelaient dans le Nouveau-Monde où son absence trop prolongée eût compromis de la façon la plus grave et sa fortune et l'exploitation qu'il dirigeait. Avec ce flair exceptionnel qui était l'une de ses qualités dominantes, le Marseillais avait étudié les terrains alors déserts de la vallée de l'Alleghany, et, à force d'observations patientes, obstinées, il avait fini par constater que ces terrains étaient imprégnés d'un mélange huileux et combustible, et d'un grand nombre de carbures d'hydrogène, sorte de

bitume dont il serait possible d'extraire une essence minérale qui, une fois connue, devait offrir de grands débouchés et des bénéfices fabuleux à l'exploitation.

Cette idée ne lui fût pas plus tôt venue qu'il s'était mis à l'œuvre. Et dès le début, la chance le favorisa au delà de ses espérances, car il acquit la certitude qu'un fleuve de pétrole coulait à une profondeur de deux cents mètres environ sous les terrains sondés, où le pétrole avait formé des réservoirs naturels d'où il ne s'agissait plus que de le faire remonter à la surface.

Cabassou était un esprit ardent, aventureux, en même temps qu'avisé. Il comprit tout de suite la fortune que lui offrait son génie servi par le hasard, et en moins d'une année, cette solitude de l'Alleghany s'était peuplée, animée comme par enchantement. Des puits avaient été creusés, des habitations construites, des routes tracées, des rails posés, et bientôt une ville commença à s'étagier sur le double versant de la vallée.

C'était alors que Cabassou était venu faire un voyage à Marseille.

Il était déjà riche. Il allait le devenir davantage.

C'était par cent mille francs qu'il comptait. Avant peu ce serait par millions.

Il voulut revoir Mariettou, lui dire qu'il l'aimait, lui donner son nom, et lui offrir de partager avec elle cette fortune qui allait le faire l'égal des plus grands industriels de l'ancien et du nouveau monde.

Hélas ! cela avait mal tourné. Nous avons dit comment il avait retrouvé la pauvre Mariettou mourant déshonorée.

Tout d'abord, il n'avait songé qu'à la venger. Mais comment ?

La Cadenet connaissait certainement la vérité, mais elle ne voulait rien dire, et il n'avait aucun moyen de la faire parler.

D'ailleurs, il ne l'avait vue qu'une fois.

Il se trouvait à ce moment dans la maison même où Mariettou était morte, et il réunissait, les larmes aux yeux, quelques objets qui avaient appartenu à la pauvre jeune femme.

La Cadenet était entrée, prétextant qu'elle avait laissé dans cette même chambre certains papiers sans intérêt pour Cabassou, mais qui pouvaient lui être utiles à elle.

Cabassou était fort ému ; il faillit étrangler la vieille proxénète qu'il mit à la porte par les épaules.

Toutefois, après réflexion, cette visite lui donna à penser.

La Cadenet ne lui avait pas fait connaître de quelle nature étaient les papiers qu'elle réclamait. Mais il supposa qu'il pouvait avoir, lui, un certain intérêt à se les approprier.

Il remua tout, fouillant âprement les tiroirs, et ne trouva qu'une lettre signée A.G., dans laquelle il était question d'une cassette volée et où l'on menaçait de dénoncer la Cadenet ou son mari, le sieur Saint-Léger, si la cassette n'était pas restituée à son légitime propriétaire.

Quoique cette lettre parût bien obscure à Cabassou, il la garda.

Il ne voyait pas qu'il pût exister le moindre lien entre cette affaire et celle de Mariettou, mais puisque la Cadenet s'y trouvait nommée, la lettre pouvait servir un jour ou l'autre.

Il avait eu d'ailleurs des renseignements sur Saint-Léger dont la Cadenet avait fait son mari.

C'était un jeune cabotin de la dernière catégorie, qui menait la vie d'artiste nomade, faisant tous les métiers, voyageant la plupart du temps, en province et même à l'étranger, et qui ne se souvenait de la Cadenet que lorsque la misère l'étreignait trop fortement.

Elle en avait eu un enfant, une fille, qui, au moment de l'arrivée de Cabassou à Marseille, avait à peine quatre ans. Mais le misérable s'en préoccupait bien ! Il était capable de tout, excepté d'un bon sentiment. Ce devait être le voleur de la cassette réclamée par l'homme aux initiales.

Cabassou ne pensa pas longtemps à toutes ces choses.

Il avait conduit Mariettou à sa dernière demeure. Rien ne le retenait plus à Marseille et il avait hâte de reprendre l'œuvre commencée dans l'Alleghany.

Il partit ! Peu à peu le souvenir des événements accomplis cessa d'occuper son esprit. Il se remit avec plus de passion que jamais au travail qu'il avait entrepris et n'évoqua plus que de loin en loin le drame de Mariettou.

Quinze années s'écoulèrent ainsi, et peut-être eût-il fini par oublier tout à fait, si une bizarre et dramatique aventure n'était venue un jour le rejeter

brusquement et presque malgré lui dans le passé.

Depuis ces quinze années, l'exploitation de Cabassou avait pris des proportions inespérées.

Mille industries diverses s'étaient créées alentour, et la population atteignait presque celle des grandes villes. On était accouru de toutes les parties de l'Amérique du Nord, et les habitations s'étaient multipliées comme par enchantement : humbles et modestes d'abord, bientôt élégantes et vastes, avec tout le luxe des cités civilisées.

Sur les deux versants de la vallée s'élevaient des entrepôts, des magasins, des hôtelleries ; les cabarets de whiskey regorgeaient de monde ; on avait construit un théâtre et un cirque, et les marchandises et les voyageurs arrivaient maintenant à la cité de l'huile (Oil-City), à l'aide d'un chemin de fer dont Cabassou était seul propriétaire.

A toute heure de jour et de nuit régnait, dans cet immense laboratoire, le même mouvement et la même agitation enfiévrée.

Le jour, c'était le fonctionnement des puits qui attirait et absorbait l'activité de cette population étrangère, formée des contingents les plus contraires et les plus dangereux.

La nuit, c'étaient les établissements publics vers lesquels on se rendait, et l'on était sûr d'y trouver les mêmes redoutables clients, aventuriers pour la plupart, rebuts abjects de la Californie ou même de l'Australie, qui n'étaient venus là que pour satisfaire leurs plus mauvaises passions, le whiskey et le jeu.

C'était une frénésie !

Et bien souvent des rixes sanglantes avaient eu lieu entre ces hommes prompts à mettre le couteau à la main, et qui jouaient leur vie avec plus d'insouciance que leur argent !

Une nuit donc, Cabassou revenait à pied du grand Cirque américain où une représentation extraordinaire, annoncée à grand renfort de réclames, avait attiré la plupart des notables de la cité.

Il s'agissait de l'exhibition d'une jeune artiste qui, sous le nom de la *Mouche d'Or*, devait se livrer à certains exercices de gymnaste, que tous les journaux s'accordaient à trouver merveilleux.

Cabassou, lui, ne s'occupait guère de théâtre et de cirque, et l'on fut fort étonné quand on le vit prendre place aux premiers rangs des spectateurs.

Mais ce n'était pas de la *Mouche d'Or* qu'il se souciait et si, ce soir-là, il s'était rendu au cirque, c'est qu'il avait appris dans la journée une chose inouïe qui l'avait remué jusqu'au plus profond de son cœur.

C'était le matin. Un de ses amis était venu le voir, et ils avaient causé incidemment de la *Mouche d'Or*, dont tout le monde s'entretenait depuis quelques jours.

Elle était, disait-on, très belle fille et l'on savait déjà que Richard en était fort épris.

Cabassou ne fit que rire de ce dernier détail : Richard avait plus de vingt ans, c'était un beau et fort garçon ; Cabassou ne voyait pas d'inconvénient à ce que la nature parlât. Il était assez riche pour payer ses caprices, si cher qu'ils dussent coûter.

Toutefois il s'y intéressa et demanda des renseignements qu'on lui donna surabondamment.

La jeune femme était accompagnée de son père, qui, assurait-on, faisait trafic de sa beauté. Elle portait d'ordinaire, le soir de ses représentations, des diamants comme on n'en avait jamais vu encore sur les épaules d'aucune artiste : une véritable fortune sur laquelle du reste, le père veillait avec un soin farouche.

– Au surplus, ajouta l'ami qui renseignait ainsi Cabassou, si ce que l'on dit est vrai, il se serait pas impossible que vous le connussiez.

– Moi ! fit Cabassou avec surprise.

– Sans doute, puisqu'il est de Marseille.

– Oh ! oh ! vraiment ! Mais Marseille est grand, et j'ai peu fréquenté les artistes. Comment s'appelle celui-là ?

– Saint-Léger.

Cabassou se dressa de toute sa hauteur et lâcha un juron énergique.

– Mille millions de tonnerres ! fit-il en pressant le bras de son interlocuteur, est-ce que j'ai bien entendu ? est-ce bien Saint-Léger que vous avez dit ?

– Eh ! certainement, répondit l'autre, Saint-Léger. de Marseille.

Après un instant de silence :

– Oui, cela doit être !... reprit Cabassou ; l'enfant avait quatre ans alors, elle doit en avoir dix-neuf à présent. Ah ! par ma foi. si c'est lui, nous allons pouvoir rire encore un petit brin.

– Alors, on vous verra ce soir au Cirque ?

– Té ! certainement, mon bon ! Et j'espère bien que je parviendrai à délier la langue de cette jolie espèce de Saint-Léger.

Donc Cabassou revenait seul, à pied, de la représentation qui avait été des plus brillantes. La *Mouche d'Or* avait littéralement émerveillé les spectateurs, et rarement on vit dans l'Alleghany une jeune femme plus séduisante exécuter des exercices plus extraordinaires.

Mais Cabassou ne s'était pas laissé détourner de son but. La *Mouche d'Or* ne l'intéressait guère. Ce qui l'avait attiré à ce cirque, c'était l'espoir d'entretenir le Saint-Léger, et d'obtenir de lui des confidences auxquelles s'était refusée la Cadenet.

On le lui avait désigné, et il l'avait attendu à la sortie.

Comme il remarqua que l'ancien cabotin n'était pas seul, il le laissa prendre les devants, et se mit à le suivre à distance.

Saint-Léger avait un compagnon avec lequel il causait avec animation. Par instants même, sa voix prenait l'accent de la colère, et ses doigts frémissants s'enfonçaient de temps à autre dans la poche de son veston, où ils se crispaient sur la poignée de son revolver.

Ces mouvements suspects n'avaient pas échappé à son compagnon. Il se contenta de hausser les épaules.

– Oh ! faut pas Le fouiller comme ça, lui dit-il en provençal, sur un ton narquois. Situ es armé, je le suis aussi, et nous sommes à deux de jeu ! Par conséquent, ne t'emballe pas, tâche de naviguer droit, ou sinon je te dénonce aux autorités locales qui ne sont pas tendres !

– Eh quoi ! toi !... Michon, un vieil ami, dit Saint-Léger d'un ton de reproche, tu aurais le cœur...

– Je veux de l'argent !... interrompit brutalement celui qu'on venait d'appeler du nom de Michon.

– Mais je n'en ai pas !

– Tu as la recette de ce soir.

– L’argent de Didine !... le pain de mon enfant !... On ne touche pas à ces choses-là. C’est sacré.

Michon eut un ricanement cynique.

– Oh ! quant à ça, répliqua-t-il, l’enfant a plus d’une corde à son arc et elle ne se prive pas de s’en servir. Faut pas être inquiet de son avenir. Et puis, ça te regarde et je n’ai rien à y voir. Parlons peu et parlons bien, veux-tu ?...

– Tout ça... pour aller jouer !

– Non, ce n’est pas pour aller jouer.

– Pourquoi donc ?

– J’ai soif !... je veux boire, je veux...

La voix de Michon s’étrangla dans sa gorge : la résistance de Saint-Léger avait fini par l’exaspérer. Il était déjà plus d’à moitié ivre ; la colère acheva l’œuvre commencée.

Il frappa du pied avec rage, et secoua la tête par un mouvement farouche.

– D’ailleurs, dit-il d’une voix plus accentuée, il y a longtemps que ça dure, faut que ça finisse !... Nous avons fait le coup ensemble et je réclame ma partt !... J’ai assez attendu, je crois !... Et puisque tu n’as pas pu vendre les diamants parce que tu avais peur d’être pincé, je veux en avoir la moitié ! je saurai bien en trouver le placement.

– Qu’en feras-tu ?

– J’irai trouver le vieux.

– Le comte ?

– Et qui donc ? Crois-tu qu’il se refusera à donner une récompense honnête ?

Saint-Léger réprima un geste violent qui allait lui échapper.

– Alors, dit-il en se contenant, tu es bien décidé ?

– Oui, répondit l’autre.

– Tu demandes la moitié des diamants ?

– N’est-ce pas mon droit ?

– Eh bien, viens, viens !... Et, puisque tu l’exiges, puisque tu oublies tout ce que j’ai fait pour toi. nous allons partager, et tant pis s’il t’arrive malheur !

En parlant ainsi, Saint-Léger pressa le pas, en traînant son compagnon à travers la ruelle étroite et sombre, dans la direction d'un établissement dont les fenêtres éincelaient dans la nuit épaisse.

Cabassou devina que les deux acolytes se rendaient à un certain cabaret de whiskey qui ne fermait jamais la nuit. Ayant fait un détour, il coupa brusquement au plus court, et arriva au but quelques minutes avant l'honorable père de la *Mouche d'Or*.

Le maître de la taverne était l'un des plus dévoués serviteurs de Cabassou ; c'est à ce dernier qu'il devait sa fortune : aussi le Marseillais lui eût demandé sa vie que le tavernier la lui eût donnée.

Cabassou ne se montra pas si exigeant ; il se contenta d'échanger quelques paroles rapides avec l'hôte, et quand Saint-Léger et son digne ami Michon se présentèrent, ce fut maître Morton lui-même qui les conduisit à un cabinet particulier dont l'une des fenêtres donnait sur une cour fangeuse et sinistre. Cette pièce n'était séparée que par une faible cloison d'un second cabinet où Cabassou s'était préalablement installé.

– Que faut-il vous servir ? demanda Morton en s'adressant à Saint-Léger.

– Du whiskey ! ordonna Michon en frappant énergiquement sur la table.

Le tavernier apporta ce qu'on lui demandait et sortit, laissant les deux hommes en présence l'un de l'autre.

De l'endroit où Cabassou s'était installé, il pouvait tout entendre et tout voir, sans être vu lui-même.

Le cabinet où se trouvait Saint-Léger n'était éclairé que par une lampe fumeuse. Mais Cabassou avait de bons yeux, et l'œil appliqué contre l'une des nombreuses fentes de la cloison, il ne devait rien perdre de ce qui allait se passer.

Toutefois, avant de prendre position, il avait vérifié l'état de deux revolvers qu'il portait toujours dans ses poches ; et, satisfait sans doute de l'examen, il les avait déposés à sa portée, après les avoir prudemment armés l'un et l'autre.

Le début de la scène fut d'ailleurs relativement très calme.

Michon s'était versé deux grandes pintes de gin et les avait ingurgitées coup sur coup, pendant que Saint-Léger trempait à peine le bout des lèvres dans le verre qu'il avait devant lui.

Michon se prit à ricaner.

– Oh ! oh ! dit-il, tu n’as donc pas soif ? Tuu as tort. le gin !... il n’y a encore que ça !... Et puis c’est si agréable de trinquer avec un bon zig !

La voix s’attendrissait. Michon avala une troisième rasade de la violente boisson.

– Tu bois trop ! insinua doucereusement Saint-Léger, tu vas te faire mal.

– Moi ! protesta Michon, j’en étranglerai dix comme ça sans qu’il y paraisse.

– Après tout, c’est ton affaire ; ce que je L’en dis, c’est dans ton intérêt.

– Je sais bien. Toi, tu es un ami, un vrai, et si tu as jamais besoin de Michon, tu n’auras qu’à siffler, je serai là. Allons, encore un verre !... A la nôtre, veux-tu ?

Saint-Léger fit semblant de boire, et Michon engloutit d’un trait le contenu de sa pinte.

Puis, il se donna un répit de quelques secondes.

Le sang affluait à son front congestionné ; ses yeux roulaient stupides dans leur orbite ; un souffle bruyant soulevait sa poitrine trop serrée dans son vêtement.

– Et dire, reprit-il bientôt en frappant sur la table, que tout à l’heure, un mot de plus, je te saignais comme un porc !

– Tu es vif !

– Aussi, pourquoi t’obstiner ? Ce que je réclame n’est-il pas juste ?

– Qui dit le contraire ?

– Est-ce que je n’ai pas droit à la moitié ?

– Sans doute, et il y a longtemps que tu aurais les diamants si tu les avais demandés de bonne amitié.

– Tu n’étais pas pressé !

– Cela se conçoit. Toi-même tu m’as approuvé quelquefois. Didine est belle, et ça allait si bien ces bijoux sur ses épaules et à son cou ! et puis il y avait le danger ! Tu te rappelles, pour une fois que nous avons essayé de les laver, nous avons failli être pincés ! Alors nous avons pris le parti le plus sage, attendre !. Une occasion peut se présenter d’un moment à l’autre, et un jour prochain viendra peut-être.

– C’est ce que j’ai pensé, interrompit Michon avec l’obstination de l’ivresse. Pour ne pas laisser échapper l’occasion, faut être prêt. Eh bien, tu chercheras de ton côté, moi du mien. Et de cette manière...

– Mais c’est de la dernière imprudence !

– Ça m’est égal.

– J’ai bien envie de refuser.

Michon poussa un grognement menaçant.

– Ah ça ! est-ce que nous allons recommencer ! dit-il avec un regard sinistre. Tu as les diamants sur toi. Je réclame ma part. Ouvre la cassette et partageons. Est-ce clair ?

– Soit ! allons, soit ! dit Saint-Léger. Voici la cassette. Mais pendant que je vais l’ouvrir, verse-nous un verre de gin, et nous trinquerons une dernière fois. Il me semble que la soif m’est venue. Et à toi ?

– Moi, répondit brusquement Michon, elle m’a passé.

– Tu renonces ?

– Oui ! – Voyons, ouvre, ou sinon.

Saint-Léger vit bien qu’il n’y avait plus à reculer. Il retira la cassette de dessous son mac-ferlane, l’ouvrit avec précaution et étala son contenu sur la table.

Ce fut comme un coup de théâtre, un soir de féerie.

Mille feux étincelèrent à la fois, et le cabinet sembla s’allumer.

Michon eut un éblouissement. Par un mouvement machinal, indépendant de sa volonté même, il plongea la main dans ces colliers de pierres précieuses, ces bagues, ces bracelets !... et un frémissement agita tous ses membres.

Jamais il n’avait rien vu de pareil ; pendant quelques secondes, il demeura le regard troublé, la lèvre émue, se demandant s’il n’était pas le jouet de quelque rêve.

Saint-Léger en profita pour remplir de nouveau son verre, que Michon porta à ses lèvres d’un geste machinal et stupide.

– Et tout cela. est à nous ! balbutia l’ivrogne.

Sa langue s’épaississait outre mesure, sa main tremblait, un cercle blanc et mat se dessinait autour des ailes de son nez.

– Oui, bien à nous ! repartit Saint-Léger, qui l’observait avec une profonde attention.

– Une fortune !

– Si l’on pouvait la vendre !

– Pourquoi qu’on ne la vendrait pas ? Moi, je m’en charge. et dès que nous aurons partagé...

Tout en parlant, il faisait un tri des bijoux, attirant à lui ceux qui lui paraissaient avoir le plus de valeur.

Saint-Léger le laissait faire sans observation, suivant chacun de ses mouvements avec intérêt, approuvant même de la tête les choix qu’il faisait.

Il attendait la fin.

Ce ne fut pas long.

En effet, quand Michon eut réuni devant lui la plus grande partie des bijoux, il les fit disparaître dans sa poche et se leva.

– Que fais-tu ? demanda Saint-Léger d’un ton impérieux et bref.

– Tu le vois bien, répondit Michon, j’ai ma part et je m’en vais.

– Et tu crois que ça se passera comme ça ?

– Comment veux-tu donc que ça se passe ?

Saint-Léger lui mit la main sur l’épaule et le fit trébucher.

Mais pour ivre qu’il fût, Michon n’avait pas cessé d’être robuste ; il se secoua énergiquement, et d’un coup de poing savant, il envoya son adversaire s’aplatir contre la cloison.

Seulement, il ne fallait pas trop demander à son état d’intempérance et le contre-coup de l’effort qu’il venait de faire devait l’ébranler lui-même sur sa base. Il chancela et retomba lourdement sur sa chaise.

Saint-Léger revient aussitôt sur lui et le saisit à la gorge.

Puis se penchant, les yeux pleins d’éclairs :

– Ah ! c’est comme ça que ça se joue, dit-il, avec fureur. Tu veux me voler les diamants de Didine, et réduire l’enfant à aller les épaules et les bras nus !. Eh bien ! voilà ce qui ne sera pas, j’en réponds. Et, si tu ne rends pas ce que tu viens de prendre, ton compte ne sera pas long à régler – tu ne sortiras pas vivant d’ici.

Un ricanement strident répondit à ces menaces.

Michon s’était accroché à la table et venait de se lever de nouveau.

En même temps, il avait tiré un couteau de sa poche et s'était rué sur son adversaire.

Celui-ci n'eut que le temps de renverser la lampe, comptant sur l'obscurité pour éviter le premier assaut.

Il n'avait pas tort.

Dès que l'obscurité se fut faite, Michon s'arrêta court comme aveuglé par les ténèbres, n'osant avancer, repris tout à coup par les troubles de l'ivresse.

– Canaille ! hurla-t-il, les dents serrées, en lançant ses deux bras en avant.

Et il fit ainsi quelques pas, mais il n'alla pas loin.

Presque aussitôt, il trébuchait de nouveau en se heurtant à la table, et allait donner de la tête contre la cloison.

Il proféra un effroyable juron, suivi peu après d'un cri de douleur et de rage.

A tâtons, Saint-Léger s'était avancé de son côté et venait de lui labourer la poitrine à l'aide du couteau qu'il était parvenu à lui arracher.

Et alors commença une lutte horrible.

– Les deux hommes avaient fini par se rencontrer et s'étaient pris à bras-le-corps.

On entendait maintenant le souffle ardent de leurs deux poitrines serrées l'une contre l'autre, scandé par des grondements de fauve en rut !

Cela ne devait prendre fin que par la mort de l'un des deux misérables ; mais il était évident que tout l'avantage était pour Saint-Léger, qui s'était ménagé jusque-là et avait bu à peine.

Michon, lui, secoué rudement par son adversaire, allait et venait, sous l'influence de l'ivresse, avec des allures falotes.

Toutefois, il était exceptionnellement robuste. A travers les fumées du gin, l'instinct de la conservation s'était réveillé brusquement. Il sentait l'imminence du danger et ne voulait pas mourir.

Surtout il voulait se venger !

Et ces divers sentiments concouraient à décupler ses forces.

Debout derrière la cloison, Cabassou entendait le bruit de cette lutte acharnée, sanglante ; et, sans pitié pour l'un ou l'autre des combattants, il attendait pour intervenir que le moment psychologique fût arrivé.

Il ne doutait pas d'ailleurs que Michon ne fût fatalement destiné à succomber... et ce dénoûment ne pouvait que servir ses proj ets.

Au bout de quelques minutes en effet, un dernier cri s'éleva et Cabassou entendit le bruit sourd d'un corps qui tombait inerte sur le plancher.

– C'est toi qui l'as voulu ! dit aussitôt la voix essoufflée de Saint-Léger. Et maintenant, à moi les diamants du vieux !...

En même temps il s'agenouillait auprès du corps inanimé de Michon et se mettait à fouiller ses poches.

Mais il commençait à peine cette sinistre besogne quand la porte du cabinet s'ouvrit, et Cabassou apparut sur le seuil, tenant à la main une lampe qu'il alla tranquillement déposer sur la table.

Saint-Léger s'était dressé épouvanté à cette apparition, et regardait d'un œil hébété l'homme qui venait d'entrer.

– Qu'est-ce que cela ? balbutia-t-il, en proie à une stupéfaction profonde. Cabassou ébaucha un sourire.

– Cela, répondit-il en saluant ironiquement, c'est M. Cabassou, de Marseille, qui est heureux de rencontrer un Provençal loin de la commune patrie.

Puis, examinant plus attentivement Michon étendu inerte sur le plancher et perdant son sang :

– Pardieu ! continua-t-il, il me semble que vous êtes vif, monsieur Saint-Léger. et vous me paraissez ignorer ou avoir oublié qu'il y a dans ce pays une justice qui ne plaisante pas tous les jours !

Cabassou parlait sur le mode goguenard : Saint-Léger l'écoutait tout en l'observant, ne sachant pas encore ce qu'il devait craindre de cet intrus, ni à quel parti s'arrêter.

Cabassou venait de se relever, et son regard avait rencontré sur la table le reste des bijoux et la cassette.

Il fit un mouvement.

– Oh ! oh ! fit-il avec un geste d'admiration, voilà de bien jolis joujoux ! Est-ce qu'ils vous appartiennent, monsieur Saint-Léger ?

– Oui, oui, à moi !... c'est à moi !... répondit celui-ci.

– Mais il me semble qu'il en manque. et je regrette en vérité de vous avoir dérangé au moment où vous alliez dépouiller votre compagnon.

Sur ces mots, il se baissa sur Michon et plongea sa main dans la poche où il avait fait disparaître les diamants.

Saint-Léger bondit sur lui, le couteau levé... mais avant qu'il eût pu l'atteindre, Cabassou se dressait de toute sa hauteur, le prenait au poignet et de sa main puissante l'envoyait rouler contre la cloison.

– Ah ! ah ! tu ne t'attendais pas à celle-là, dit-il en même temps avec enjouement. Tu ne connaissais pas la poigne de Cabassou, et c'est un tort ! – Comment, je suis là ? Je vous écoutais de la pièce voisine depuis une demi-heure et je suis fixé sur votre compte. Vous êtes deux misérables escrocs qui avez dérobé des diamants à... je ne sais qui. Or, je veux le savoir !... et si tu t'obstines à garder ton secret, j'emporte la boîte que je me chargerai, moi, de restituer à son véritable propriétaire.

Tout en parlant, Cabassou ramassait à la hâte les bijoux épars sur la table et les replaçait dans la cassette.

Ce qui se passait dans le cœur de Saint-Léger est bien difficile à expliquer.

Une fureur pleine d'oubli s'était emparée de lui. Adossé à la cloison, il mordait ses poings avec rage, étouffant d'effroyables imprécations qui se précipitaient dans sa gorge. Il avait encore son couteau à la main, et sa main se crispait et tremblait.

Enfin il n'y tint plus... et pour la seconde fois, obéissant à un mouvement plus fort que sa volonté, il se rua sur Cabassou et lui planta son couteau dans le dos.

Heureusement l'arme avait dévié, et la pointe n'entama que légèrement la chair.

Mais Cabassou avait senti le coup, et effectuant un brusque tour sur lui-même, il venait de faire face à son adversaire

– Ah ! rascal maudit ! s'écria-t-il, c'est comme ça que tu prends les choses, toi ! Eh bien, attends un peu pour voir : nous allons rire.

Et d'un geste rapide, serrant la poignée de son revolver, il en dirigea les six canons sur Saint-Léger et fit feu !.

Un coup seulement !.... C'était assez.

Saint-Léger n'avait pas cru prudent d'attendre davantage ; – la balle l'avait atteint à l'épaule – et gagnant la fenêtre, il avait sauté lestement dans

la cour !

Cabassou demeurait maître du terrain.

Il rappela le maître de l'établissement qui accourut.

– Mon cher Morton, dit Cabassou, je viens d'être légèrement blessé, et je crois prudent de me faire soigner ici même avant de rentrer chez moi. Je ne tiens pas d'ailleurs à ébruiter cette affaire, et vous voudrez bien ne rien dire au dehors de ce qui s'est passé ici. Faites-moi donc préparer une chambre, envoyez chercher Mérédith, le médecin ; et demain vous ferez prier Richard de me venir voir. – C'est bien convenu, n'est-ce pas ?

– Oui... oui... monsieur Cabassou, répondit l'hôtelier.

– Hâtez-vous donc, cette blessure me brûle un peu, et je crois qu'il est urgent de la panser.

Cabassou gagna sa chambre, emportant la précieuse cassette, et quelques minutes plus tard, le médecin s'empressait de lui donner tous les soins que réclamait son état.

Le Marseillais se sentit soulagé. Toutefois, il dormit mal.

Il eut un peu de fièvre ; le médecin crut devoir le veiller et ne le quitta qu'à l'aube, au moment où il commençait à prendre un peu de repos.

Il se réveilla fort tard, – le jour était venu depuis longtemps, ses impressions étaient confuses encore. C'est à peine s'il se souvenait des événements de la veille.

Mais la vue de Morton le rappela à la réalité.

– Ah ! ah ! fit-il, je me souviens, maintenant ! Saint-Léger... la cassette... le coup de couteau !... Diable ! mais ça pique ces blessures-là ! J'en ai pour quelques jours. Est-ce que vous avez fait prévenir Richard ?

– Oui, monsieur Cabassou.

– Et il est venu pendant que je dormais ?

– Non. non, il n'est pas venu du tout.

– Hein !

– Et il y a à cela une excellente raison, c'est que M. Richard est parti.

– Parti ! fit Cabassou avec un faux mouvement qui lui arracha un juron de douleur. – Quand cela ?

– Cette nuit.

– Où est-il allé ?

– A New-York.

– Eh ! que diable est-il allé faire à New-York ?

Morton ébaucha un fin sourire.

– Oh ! ça, répondit-il, c'est de son âge. Il n'est pas parti seul.

– Avec qui donc ?

– La *Mouche d'Or*.

– Est-ce possible !... La *Mouche d'Or* !... sans me prévenir !... sans me serrer la main !...

Cabassou fronçait déjà le sourcil, mais à la réflexion, son visage se dérida complètement.

– Au fait, murmura-t-il, comme vous le dites, Morton, c'est de son âge !... Et les *Mouches d'Or*, si dangereuses qu'elles puissent être, ne le seront jamais autant que le jeu et le gin ! Mieux vaut cette passion-là que l'autre. *All right* ! Je vais lui laisser le temps de souffler, et dans une huitaine de jours, – si cela dure jusque-là – j'irai lui demander à souper.

Or, huit jours plus tard, comme Cabassou arrivait à New-York et s'informait de la *Mouche d'Or*, on lui apprenait que la jeune femme était partie la veille pour le Havre, à bord du *Washington*, en compagnie d'un certain Richard, Esq., qui avait fait pour elle les plus coûteuses folies.

Cela devenait grave. Cabassou n'hésita pas longtemps.

D'ailleurs, il y avait le mystère de la cassette qui l'intriguait au dernier point, et l'occasion qui se présentait allait lui permettre de faire, comme on dit, d'une pierre deux coups.

Ce fut donc ainsi qu'il était arrivé à Trouville dans les conditions que nous avons dites aux premiers chapitres de ce récit.

II

Nous avons laissé Cabassou attendant Richard à qui il avait donné rendez-vous à l'hôtel de la *Bonne Femme*.

Certes, il était loin à ce moment de soupçonner qu'un guet-apens se tramait contre le fils de Mariettou, et il était monté à sa chambre en recommandant de lui amener le *moussaillon* dès qu'il se présenterait.

Toutefois, quelques minutes après être rentré chez lui, il s'était pris à tressaillir, croyant entendre une plainte humaine !

Mais le bruit d'une altercation survenue entre Michon et Langlumé détournait à propos son attention, et habitué aux mœurs excessives de la maison, il s'attabla tranquillement, alluma un cigare et attendit.

Richard pouvait bien s'être égaré, mais il ne pouvait manquer de rencontrer un cocher complaisant, – il y en a encore quelques-uns – pour le mettre dans son chemin et le conduire à bon port.

Cependant les heures s'écoulaient et Richard ne paraissait pas.

Successivement Cabassou entendit sonner une heure, puis deux heures, puis trois.

Alors il s'inquiéta.

Il écoutait àprement tous les bruits de la rue et n'avait rien entendu.

Que pouvait-il être arrivé à Richard ? Il ne connaissait pas Paris et ses dangers... Un accident était possible. – Pourtant Cabassou n'y arrêta pas longtemps sa pensée. L'enfant était extraordinairementt adroit et vigoureux. Selon la coutume américaine, il ne sortait jamais sans être armé.

Il n'y avait rien à redouter sous ce rapport.

Une autre idée vint alors au Marseillais qui amena un sourire sur ses lèvres.

– Ça doit être ça, se dit-il. La Didine l'a mis en goût, il y sera retourné !. D'ailleurs c'est une belle fille !... Et puis il ne manque pas de Didine dans Paris. Demain je tirerai cela au clair, et le mieux que je puisse faire pour l'instant, c'est de dormir !

Sur ces réflexions, il se coucha.

Quand il s'éveilla le lendemain, il se mit aussitôt en quête.

Richard n'était pas venu ! Il n'avait envoyé personne. Cabassou commença à devenir soucieux.

Il se fit conduire au Grand-Hôtel où on lui dit que Richard n'était pas rentré, et poussa jusque chez Didine où on lui assura que depuis le Havre, on n'avait pas revu celui qu'il cherchait.

Cela devenait grave.

Cabassou s'adressa à la police, promit une prime princière aux principaux limiers de la Préfecture et se mit lui-même en campagne, bien résolu à fouiller la capitale dans tous les sens, pour arriver à découvrir la piste du *moussaillon*, comme il disait.

Quatre jours se passèrent de la sorte sans résultat, et déjà Cabassou parlait de prendre des mesures extravagantes, lorsque tout à coup il disparut lui-même de la circulation et ne donna plus signe de vie aux agents qu'il avait embauchés, largement payés, et qui attendaient ses ordres pour continuer leurs recherches.

Qu'était-il advenu ? On ne le sut que longtemps après.

Ce qu'il y a de certain, ce que l'on trouva inexplicable, c'est qu'au bout de deux semaines on vit Cabassou reparaître au Bois un beau matin, faisant le tour du lac dans une charmante Victoria, attelée des deux plus belles bêtes que l'on eût encore vues sur le turf parisien.

Les chevaux firent sensation et l'on se demanda quel en était le propriétaire.

Les plus curieux suivirent l'attelage au retour, et virent la Victoria rentrer dans un splendide hôtel des Champs-Élysées.

C'était là maintenant que Cabassou demeurait.

Il était venu s'y installer discrètement depuis la veille, et c'était la première fois qu'il essayait les bêtes et la voiture.

Du reste, toute trace d'inquiétude avait disparu de son visage, son esprit paraissait dégagé de toute appréhension, et il entrait dans la vie de Paris, avec l'aisance d'un nabab qui n'a d'autre souci que de faire un usage agréable de sa grande fortune.

Ce même jour où nous le retrouvons, Cabassou venait donc de rallier son hôtel, après avoir fait un tour de bois.

Onze heures sonnaient et il n'avait rien mangé depuis la veille.

Il se mourait d'inanition et, comme le déjeuner était prêt, il se mit à table immédiatement.

Le colosse avait un robuste appétit, et ce jour-là il se trouvait en excellente disposition.

Pendant une demi-heure, il but et mangea sans prononcer une parole.

Quand il eut fini et qu'on eut apporté le café, il prit un excellent cigare de la Havane qu'il alluma et alors seulement, se renversant sur le dossier de sa chaise, il consentit à entrer en conversation avec le valet qui le servait.

– Bastien, dit-il, tout en buvant son café à petites gorgées, avance à l'ordre, mon garçon, et réponds-moi. Le médecin est venu ce matin ?

– Oui, monsieur Cabassou, répondit le valet.

– Qu'a-t-il dit ?

– Il a dit que tout allait bien.

– A la bonne heure. J'aime les médecins comme ça. Celui-ci est toujours content et il n'engendre pas la mélancolie. Qu'a-t-il ordonné ?

– Rien.

– De mieux en mieux ! Tout va bien. Rien à faire. Avec ce remède-là, on peut vivre cent ans. Et le mousse ?

– Le mousse ? répéta Bastien.

– Bon !. vas-tu pas faire la bête !. Le mousse, quoi ? Tu sais bien de qui je veux parler.

– De M. Richard.

– Eh bien, oui, Richard, puisqu'il faut l'appeler par son nom. Qu'est-ce qu'il dit ? qu'est-ce qu'il fait ?

– Rien.

– Il s'ennuie, alors ?

– Je vous crois !

– Et il voudrait aller se ballader ?

– Il demande à sortir, et il nous a menacés de nous mettre à la porte si nous nous y opposions plus longtemps.

– Bon ! bon ! interrompit Cabassou en riant. Je comprends ça. A son âge et à sa place, il y a longtemps que je vous aurais jetés par la fenêtre. Mais il ne serait pas prudent qu'il se montrât trop tôt dehors. C'est ce qu'il faut lui faire comprendre.

– M. Richard ne veut plus rien entendre.

– C’est ce que nous allons voir. Il n’y a plus à hésiter, et je crois qu’il est temps de se montrer.

Cabassou s’était levé. Il but un dernier verre d’une certaine liqueur des Iles qu’il affectionnait, rejeta sa serviette sur la table et se dirigea vers l’escalier qui conduisait au premier étage où demeurait Richard.

Il trouva ce dernier allongé sur un divan et lisant distraitemment un journal du matin.

Richard avait bien pâli depuis sa dernière aventure ; ses joues s’étaient creusées et le regard avait un peu perdu de son assurance et de sa vivacité.

Sa blessure l’avait fait beaucoup souffrir, et quoiqu’il eût été pansé avec soin, il y avait toujours à craindre qu’elle ne se rouvrît.

C’est soas l’empire de cette considération que le médecin l’avait condamné à un repos absolu, remettant à autoriser une sortie jusqu’au jour de la guérison complète.

On comprend, sans qu’il soit besoin d’insister, avec quelle sourde irritation le jeune blessé avait accueilli cette ordonnance du docteur. Il n’était pas patient d’ordinaire, et dans la situation présente, la fièvre qui lui brûlait le sang ajoutait encore au désordre de son esprit.

Il voulait sortir, voir Diane ! et Cabassou n’avait obtenu de lui un semblant de soumission qu’en lui promettant de visiter lui-même mademoiselle de Beaurepaire et de lui en apporter des nouvelles.

Aussi dès qu’il vit son tuteur entrer dans sa chambre, Richard ne fut pas le maître d’un premier mouvement : il laissa tomber à terre le journal qu’il tenait à la main, et se souleva à demi sur le divan.

– Ah ! enfin ! enfin ! dit-il avec effort : si vous saviez avec quelle mortelle impatience je vous attends.

– Là ! là ! fit Cabassou en s’avançant et le forçant à reprendre la position allongée, tu oublies toujours que tu as reçu quelques lignes d’acier au défaut de l’épaule.

– Oh ! ne me rappelez pas cela, tenez !... car lorsque j’y pense, mon sang bout, et je ne serai tranquille que lorsque j’aurai châtié le misérable qui a préparé le guet-apens où j’ai failli périr.

– Voilà que tu deviens tout à fait raisonnable, dit Cabassou en riant, et c’est parler d’or ; car la vengeance, quand elle est légitime, est encore l’une

des choses les plus agréables de ce monde. Nous y songerons. Mais je ne suppose pas que ce soit pour me parler de ton assassin que tu m'attendais avec cette fiévreuse impatience.

– Vous avez raison, répondit Richard... c'est de Diane..., d'elle seule, qu'il doit être question. Vous m'avez promis de la voir, de lui parler de moi, et puisque vous voilà...

– Puisque me voilà !... Ce n'est pas une raison de croire que j'ai pu tenir ma promesse.

– Cependant...

– Cependant, mon cher enfant, tu dois savoir que l'on ne fait pas toujours ce que l'on veut.

– Il y a quinze jours que je ne l'ai vue !

– Je sais cela...

– Elle ignore que j'ai été souffrant, blessé, en danger de mort, et ne me voyant pas elle peut supposer que je suis indifférent.

– C'est une idée dont nous la ferons revenir.

– Comment ?

– Je la verrai.

– Quand cela ?

– Bientôt, aujourd'hui peut-être.

– Dites-vous vrai ?... Songez qu'il n'y a pas de temps à perdre, qu'il y a auprès d'elle certain fat du nom de Romuald.

– Je le connais.

– Il l'aime, le marquis lui est favorable, on assure qu'il doit l'épouser. Ah ! si cela arrivait !

– Que ferais-tu ?

– Je le tuerais !

– La belle'avance ! Après lui, ce serait un autre. Tu n'es pas gentilhomme, toi..., du moins jusqu'à présent. Le marquis n'est pas homme à donner sa fille au premier venu, et tu n'es pour lui que le premier venu... toujours jusqu'à présent.

– Mais si elle m'aime !...

– Ça, c'est un atout, le seul même que tu aies dans ton jeu. Seulement, sous ce rapport, tu n'es encore sûr de rien.

– Vous croyez ?

– T’a-t-elle dit qu’elle t’aimait ?

– Non. Mais une femme n’a pas besoin de dire ces choses-là. Cela se sent. A l’âge de Diane, on n’a pas encore appris à dissimuler ; et à son regard, au tremblement de sa voix, à la rougeur qui lui monte aux joues, quand je lui parle ou qu’elle me répond. Ah ! elle m’aime ! elle m’aime !... Et puis, moi, je l’aime tantt !

– Ça se voit.

– Il faut que je lui parle, que je lui ouvre mon cœur, que je sollicite un aveu.

– Et s’il est défavorable ?

– Ne dites pas cela.

– Enfin si elle te dit de renoncer à elle ?

Richard eut un mouvement de sourde douleur mal comprimée.

– Si elle me repousse, répondit-il la gorge serrée, – c’est possible après tout, oui, vous avez raison – eh bien, j’aurai le courage de supporter ce coup cruel, je partirai ! elle ne me verra plus. Surtout, j’irai vivre dans un pays où je ne la verrai plus moi-même.

Cabassou serra avec émotion la main du jeune homme.

– Bien ! approuva-t-il, c’est bien ! Il faut être homme et je n’ai jamais douté que tu saurais l’être. Mais nous n’en sommes pas encore, Dieu merci ! au jour des résolutions suprêmes. Nous avons le temps d’aviser. Laisse-moi faire.

– Quel est votre projet ?

– As-tu confiance en moi ?

– Comme en Dieu.

– A la bonne heure !

– N’est-ce pas vous qui avez pris soin de mon enfance, après avoir pieusement enseveli ma pauvre mère adorée ? N’est-ce pas vous qui avez entouré ma jeunesse des soins les plus touchants et qui avez remplacé le père que je n’ai jamais connu ? Pour oublier cela, il faudrait que l’on m’eût arraché le cœur.

– C’est bon !... c’est bon... interrompit Cabassou d’un ton troublé, ne nous attendrissons pas hors de propos, et ne perdons pas de vue l’objet

principal. Donc, c'est dit, tu as confiance en moi ? Eh bien, encore une fois, laisse-moi faire... et je te promets qu'avant peu je t'apporterai de bonnes nouvelles ! C'est-à-dire, en d'autres termes, la preuve manifeste, irrécusable, de l'amour de mademoiselle de Beaurepaire.

– Vous ferez cela ?

– Je l'essaierai du moins.

– Bientôt ?

– Aujourd'hui.

– Mais quel moyen ?...

– Ah ! il n'est pas aussi facile que d'aller du Havre à New-York ; mais Cabassou n'est pas tout à fait un imbécile, et quand il se met quelque chose en tête...

En parlant de la sorte, il s'était levé.

– Vous partez ? lui demanda Richard.

– Je n'ai pas de temps à perdre.

– Où allez-vous ?

– Tu veux le savoir ?

– Pour prendre patience.

– Eh bien ! en premier lieu, je passe chez Didine.

– Vous ! fit Richard avec un geste étonné.

Cabassou se prit à rire.

– Moi ! tout comme un autre, répliqua-t-il en clignant de l'œil. On n'est plus de la première jeunesse, je le veux bien. Mais s'il est vrai que la fortune ne fait pas le bonheur, il est juste de reconnaître qu'elle facilite singulièrement les relations. J'espère que tu n'es pas jaloux ?

– Que dites-vous là ! se récria Richard.

– Je ne l'interrogeais de la sorte que pour trouver une occasion de te rassurer au besoin.

– Quand j'ai connu la *Mouche d'Or*, je n'avais pas vu encore mademoiselle de Beaurepaire.

– C'est une raison. Mais aujourd'hui.

– Aujourd'hui, mademoiselle Diane règne dans mon cœur seule et sans partage.

– C'est entendu.

– Mais vous n’allez pas chez Didine seulement ? insista Richard en voyant Cabassou se disposer à s’éloigner.

– Pardieu ! ne te l’ai-je pas dit !

– De sorte qu’en quittant la *Mouche d’Or*.

– Je me rendrai chez la personne à laquelle je vais prier maître Bastien de porter cette lettre.

En parlant ainsi, Cabassou mit sous les yeux de Richard une lettre portant cette simple suscription :

« Mademoiselle Diane de Beaurepaire.

Paris. »

III

Mademoiselle Didine occupait pour le moment un charmant petit entresol, boulevard Haussmann, dans les environs de l’Opéra.

L’appartement avait été meublé à la hâte, mais l’artiste tapissier qui avait présidé à son installation, avait décoré le petit réduit avec une sûreté de goût, une telle expérience du luxe de ce genre qu’il en avait fait un véritable chef-d’œuvre.

Bien des choses manquaient encore à l’ameublement, toutes les pièces n’étaient pas *finies* ; mais le salon, la chambre à coucher, le boudoir surtout, avaient été soignés avec une intelligence rare, où s’était trahie, volontairement ou non, la longue connaissance des détails les plus intimes de la vie à laquelle ils devaient être appropriés.

La *Mouche d’Or* avait été, dès son arrivée à Paris, engagée au Cirque des Champs-Élysées. Elle devait débiter bientôt, et en attendant, elle inaugurerait l’existence qu’elle voulait mener, recevant beaucoup, fréquentant les théâtres, le Bois, se créant dès à présent des relations dont elle espérait user plus tard.

Sa beauté avait, du reste, fait sensation aux *premières* où elle avait assisté ; les petits journaux s'entretenaient d'elle, préparant ses débuts, racontant ses triomphes d'Amérique, luttant d'indiscrétion pour livrer au public les plus piquants mystères de sa vie aventureuse à travers le Nouveau-Monde.

Pour tout dire, en un mot, elle était depuis deux semaines l'*étode* du jour, et dans les clubs, dans les coulisses des théâtres, on ne parlait que de la *Mouche d'Or*, et on l'exaltait même avant qu'on ne la connût.

Il est à peine nécessaire d'ajouter que toute la *haute gomme* s'était émue et que l'on avait assiégé le petit entresol du boulevard Haussmann.

Mais jusqu'alors, mademoiselle Didine avait montré une grande réserve devant les nombreuses propositions dont elle avait été l'objet, et c'est à peine si elle avait témoigné une sorte de préférence à Romuald qu'elle avait rencontré au Havre et avec lequel elle s'était presque engagée.

Mais les engagements de ce genre ne sont pas de ceux que l'on tient avec une rigueur scrupuleuse, et autour de la *Mouche d'Or* on avait bien compris que cette relation n'avait rien qui fût de nature à désespérer les prétendants.

Ce jour-là, Didine venait d'achever de déjeuner, et elle passait dans son boudoir en compagnie de son respectable père, qui avait déjeuné avec elle.

Saint-Léger venait assez souvent voir sa fille quand il avait besoin de quelques louis. Mais ce jour-là, il était évident qu'une pensée soucieuse pesait sur son esprit et qu'il visait un but particulier.

Didine ne s'y était pas trompée, et quand elle fut entrée dans le boudoir, après avoir allumé une cigarette, elle se retourna vers son père et le regarda bien dans les yeux.

– Eh bien, après ? dit-elle avec un sourire ironique.

– Quoi ? après... répondit Saint-Léger un peu interdit.

– Est-ce que tu vas prendre racine ici maintenant ?

– Qui peut te le faire croire ?... Est-ce que je te gêne ?

– Toi ! allons donc !

– Alors...

– C'est que je t'observe depuis une demi-heure, et je vois bien que tu rumines quelque chose. Or, comme tu as bon estomac, ce ne peut pas être ton déjeuner qui t'inquiète. J'en conclus qu'il y a autre chose.

– Peut-être.

– Tu as besoin d'argent ?

– Non, pas pour le moment.

– Qu'est-ce que c'est donc, si ce n'est pas ça ?

Saint-Léger haussa les épaules, et parut faire un effort sur lui-même.

– Au fait, dit-il, tu as raison ; un père ne doit pas faire de cachotteries avec sa fille.

– Un père comme toi, surtout ! interrompit la belle enfant avec une moue impossible à décrire.

– Un père comme moi, soit ! répliqua Saint-Léger.

– Eh bien, parle donc et dis-nous de quoi il s'agit.

– N'attends-tu pas quelqu'un tout à l'heure ?

– Quelqu'un ? oui : le vicomte de Grangel.

– Il va venir ?

– A deux heures.

– Et quelle heure est-il ?

Didine n'eut pas le temps de répondre ; deux heures sonnèrent en ce moment et en même temps le timbre de l'antichambre retentit.

– On sonne, c'est lui ! fit Saint-Léger avec un tressaillement involontaire.

La jeune femme jeta sa cigarette et alla s'allonger nonchalamment sur la chaise longue.

– Décidément, dit-elle, tu n'es pas dans ton assiette aujourd'hui, et je t'engage à soigner ça.

Elle n'en dit pas davantage.

La porte venait de s'ouvrir et une petite soubrette annonçait :

– M. le vicomte de Grangel.

Romuald entra.

Et tout d'abord, il alla serrer la main de la jeune femme, après quoi il se retourna vers Saint-Léger :

– Ah ! ah ! c'est vous, dit-il d'un ton dégagé. Eh bien, où en sont vos affaires ?

– Quelles affaires ? fit Saint-Léger.

– Eh mais ! cette direction de théâtre que vous chauffiez ! Y auriez-vous renoncé par hasard ?

– Oh ! pas le moins du monde. Seulement vous savez, il faut des capitaux et à moins que vous ne soyez disposé à me les fournir...

Romuald se prit à rire.

– Eh ! je ne dis pas non, répondit-il. Mais en ce moment mon père me tient très serré.

– Si vous n’êtes pas riche en ce moment, vous le serez bientôt ; du moins si ce que l’on m’a dit est vrai.

– Que vous a-t-on dit ?

– Que vous alliez vous marier.

– Allons donc !

– Avec mademoiselle de Beaurepaire... et il paraît qu’elle a le sac !...

Romuald fit un mouvement, comme si sa pudeur se fût offensée d’entendre ainsi parler de Diane.

– Oh ! c’est une manière de s’exprimer, continua l’ancien cabotin. Je veux dire que mademoiselle de Beaurepaire aura une dot princière puisque son père est deux ou trois fois millionnaire !... et l’on m’a même conté une bien drôle d’histoire qui lui serait arrivée ces jours derniers.

– Quelle histoire ? fit Romuald, qui était loin de soupçonner qu’il pût y avoir un piège sous les paroles de Saint-Léger.

– Vous ne pouvez l’ignorer, continua ce dernier, car cela adû faire du bruit dans Landerneau, puisqu’il est venu jusqu’à moi ! Rappelez-vous. Un soir de bal, chez le marquis, une cassette...

– Ah ! ah !

– Vous y êtes ?

– Oui, oui.

– La chose en vaut la poire, le coffret ne contenait pas moins, dit-on, d’un million de diamants volés autrefois au marquis et qu’un honnête inconnu lui a rapportés, sans dire où il les avait trouvés !... Pour un beau trait, voilà un beau trait ! Pas vrai, Didine ?

La jeune femme ainsi interpellée, commençait à prendre un singulier intérêt à l’histoire de Saint-Léger. Elle s’était doucement relevée, avait appuyé son coude sur l’un des coussins de la chaise longue, et, ainsi posée, elle enveloppait son vénérable père d’un regard allumé de curiosité contenue.

Elle fit un signe de tête approbatif ; Saint-Léger poursuivit.

– Aussi, dit-il, le marquis en a été attendri, et séance tenante, il est allé déposer la bienheureuse cassette dans la chambre où est morte la femme qu’il pleure toujours. Voyons, c’est-y bien ça ?..... ou est-ce que j’oublie quelque chose de la mise en scène ?

Cette fois c’était à Romuald qu’il s’adressait, et le jeune homme témoigna du geste que Saint-Léger ne se trompait pas.

– C’est l’exacte vérité, dit-il en même temps. Mon oncle le marquis adorait sa femme. Depuis sa mort il n’a jamais permis à aucune personne étrangère de profaner par sa présence la chambre où elle a rendu le dernier soupir. Lui-même n’y pénètre qu’à certains jours anniversaires, et il lui rend le même culte qu’il avait pour elle de son vivant.

– C’est touchant.

– Du reste, la marquise méritait par sa vertu les hommages que lui rend son mari, et quoiqu’elle fût très belle et fort mondaine, jamais la calomnie la plus ingénieuse n’a même effleuré sa vie exemplaire.

– Ainsi soit-il ! dit l’ex-cabotin. Seulement, à la place de M. de Beaurepaire, moi, j’aurais pris d’autres précautions à l’égard des diamants.

– Pourquoi ?

– On ne sait pas !... Une chambre dans laquelle on n’ose pénétrer et dans laquelle on enferme un million de valeurs, c’est tentant.

– Qui connaît ce détail ?

– Je ne dis pas qu’on le connaisse, mais on peut l’apprendre.

– La chambre de la marquise n’est séparée de l’appartement de M. de Beaurepaire que par un salon et un cabinet de travail. Le moindre bruit s’y entendrait et donnerait l’éveil.

– Faut-il donc absolument passer par l’appartement de M. de Beaurepaire pour se rendre dans la chambre de la défunte ? interrompit Saint-Léger.

– Non, sans doute, répondit Romuald, il y a une sortie qui, du boudoir de la marquise, faisant suite à sa chambre, donne sur un escalier.

– Et cet escalier conduit...

– Au jardin.

– Vous voyez bien !

Un éclair avait sillonné le regard de Saint-Léger, mais il s'éteignit presque aussitôt et l'ancien cabotin reprit son air gouailleur.

– Après tout, dit-il, cela le regarde, n'est-ce pas ? et moi je m'en bats l'œil. Mais tout de même il me semble que je me conduirais autrement avec des bijoux qui ont contracté la mauvaise habitude de se laisser voler.

Saint-Léger se prit à rire et Romuald allait répondre, lorsque la petite soubrette présenta pour la seconde fois son minois chiffonné dans le cadre de la porte.

– Que voulez-vous ? demanda Didine avec un geste de contrariété.

– Que madame m'excuse, dit la soubrette, je ne suis que depuis huit jours au service de madame et je ne connais pas encore...

– Enfin qu'y a-t-il ?

– C'est un monsieur qui demande à causer à madame.

– Qu'est-ce que ce monsieur ? A-t-il dit son nom ?

– Il m'a remis sa carte.

– Donnez.

Didine prit la carte que la soubrette lui tendait, y jeta les yeux et fit un mouvement.

– Qu'avez-vous ? interrogea Romuald qui l'observait.

– Tenez, lisez vous-même.

Et à son tour le jeune vicomte prit la carte et lut :

« CABASSOU »

Un sourire lui vint aux lèvres.

– Est-ce que vous connaissez ce personnage ? demanda Didine.

– Moi ! fit Romuald, du tout. Seulement, il paraît qu'il se fait un grand bruit autour de sa personne. On le dit fabuleusement riche et très original. Il vient d'acheter pour un million, payé comptant, l'hôtel tout meublé de la petite Rosita, et il a promené ce matin autour du Bois un attelage comme on n'en a pas vu souvent. Ce sera, pendant quelques jours, la légende du Boulevard et des clubs.

– Vous ne le connaissez pas ?

– Pas encore.

– Et peut-être ne seriez-vous pas fâché de le rencontrer ?

– Ma foi, je ne m'en cache pas, et ce soir au moins, à la première des Bouffes, je pourrai dire que je l'ai vu et que je lui ai parlé.

Didine fit alors un signe à la soubrette qui attendait, et un instant après Cabassou faisait son entrée dans le boudoir de la jeune gymnaste.

Saint-Léger, lui, avait profité du mouvement qui s'était produit pour disparaître par une porte dérobée.

IV

Didine avait tendu la main à Cabassou et celui-ci la lui avait serrée d'un geste plein de belle humeur.

– Bonjour, ma chère enfant, dit-il de sa voix ronde et pleine. Au moins vous, on n'a pas besoin de vous demander comment vous vous portez... Toujours fraîche et jolie. qu'on en mangerait, quoi !

– Flatteur !...

– Moi ? Vous savez bien que non. – Bouche d'or, et rien de plus. Nous sommes tous comme ça à Marseille.

– Ça doit être agréable tout le temps !...

– Vous vous fichez de moi.

– N'en croyez rien... Mais avant que vous me fassiez connaître l'objet de votre visite, permettez-moi de vous présenter l'un de mes amis, M. le vicomte Romuald de Grangel.

Cabassou se redressa.

Romuald avait salué, il salua à son tour, tout en examinant celui qu'on lui présentait.

– Monsieur est le fils de M. le comte de Grangel ? demanda-t-il au bout d'un instant.

– Oui, monsieur, répondit courtoisement Romuald. Est-ce que vous connaîtriez mon père ?

– Oh ! fort peu. J’ai eu l’honneur de le rencontrer un soir chez votre oncle, M. le marquis de Beaurepaire.

– En effet on m’a dit...

– Du reste, interrompit Didine, M. le vicomte me parlait précisément de vous au moment où l’on vous a annoncé.

– De moi ? fit Cabassou. Et à quel propos ?

– Il paraît que vous avez fait un effet bœuf, ce matin, autour du lac.

– Bœuf !... Pardon, je ne comprends pas.

– Je veux dire que tout le monde a admiré votre attelage.

Cabassou eut un geste insouciant.

– Bon ! si ce n’est que cela, répliqua-t-il, on en verra bien d’autres. Deux bêtes que j’ai achetées il y a trois jours pour un morceau de pain !... à peine dix mille francs.

– Mazette ! fit Didine. Vous appelez cela un morceau de pain !

– Est-ce qu’elles vous plaisent ?

– Mais... je ne les ai pas vues.

– Eh bien, vous les verrez. et si le cœur vous en dit.

– Vous me les offririez ?

– A une condition. où rien de votre honneur ne se trouverait compromis.

– Voilà que vous dites des bêtises !

– Té ! nous en disons quelquefois, à Marseille.

– Enfin, cette condition ?

– Elle est tout à fait dans vos moyens. Il s’agit simplement de m’aider à retrouver un moussaillon qui m’a encore une fois glissé dans les mains.

– Richard ?

– Précisément.

– Ah ça ! vous passez donc votre vie à le perdre, pour avoir le plaisir de le retrouver ?

Cependant, au nom de Richard, un pli nerveux avait contracté la lèvre de la jeune femme, pendant qu’un nuage glissait sur son front, et que sa voix prenait un accent plus incisif.

– Mon Dieu, répondit Cabassou, c’est comme vous le dites ! il s’est évanoui, et je m’imaginai que vous pourriez me renseigner sur son sort.

– Moi ! Mais vous avez donc oublié qu’il m’a lâchée.

– Est-ce possible ?

– Je ne l’ai pas revu depuis Trouville.

– Il m’a caché cette escapade.

– Et si vous voulez obtenir des renseignements utiles, c’est faubourg Saint-Germain qu’il faut vous adresser.

– Faubourg Saint-Germain !... C’est une charade.

– Charade, tant que vous voudrez ! poursuivit la jeune femme ; mais il est certain que votre Richard s’est toqué d’une jeune fille du noble faubourg, et que si vous voulez le repêcher, il faut aller tendre vcs filets rue de Varennes, non loin de l’hôtel Beaurepaire.

– Didine !... interrompit Romuald.

– Eh ! laissez-moi donc, vous ! dit-elle avec humeur ; ce n’est pas que j’y tiens après tout à votre Richard, monsieur Cabassou ; et vous pouvez le lui dire. Mais c’est tout de même un peu fort ! Un demi-sauvage, un Iluron, comme on l’appelle, oser prétendre à l’alliance de l’une des plus nobles familles de France ! Non, vrai, c’est à mourir de rire.

L’irascible jeune femme se tut pendant quelques secondes, mais pour reprendre avec plus de vivacité encore :

– Seulement il peut se fouiller ! et il en sera pour ses frais, car la place est prise et monsieur que voici, ajouta-t-elle en désignant Romuald à Cabassou, n’est pas homme à la céder à votre protégé.

Cabassou qui avait écouté, impassible, salua.

– Ah ! c’est monsieur !... dit-il sur un ton vague.

– Ça vous étonne ?

– Pas le moins du monde ; et pourtant il me semblait avoir entendu dire.

– Quoi ?

– Que les choses n’étaient pas aussi avancées que vous paraissez le croire, et que mademoiselle de Beaurepaire.

– Hésitait à se prononcer ?

– C’est cela.

Un sourire ironique releva le coin de la lèvre de la gymnaste.

– Après tout, dit-elle, il y a du vrai là-dedans, et, en effet, jusqu’à présent, aucune résolution sérieuse n’a été prise. Mais vous tombez à pic, et aujourd’hui même, peut-être à l’heure où je vous parle, mademoiselle de Beaurepaire a dû se rendre aux dernières instances de son père.

– Vous croyez ?... fit Cabassou.

– Est-ce que par hasard, vous auriez, vous, des raisons d’en douter ?

– Peut-être.

– Et vous consentiriez à nous les dire ?

– Oh ! très volontiers, et il n’y a là aucun mystère ; car j’estime assez le caractère de mademoiselle Diane pour être convaincu qu’elle ne donnera jamais sa main qu’à l’homme auquel elle aura donné son cœur.

– Monsieur, fit RRomuald, dont les joues se colorèrent vivement, oseriez-vous donc prétendre que Diane aime M. Richard !.

– J’en ai quelque vague intuition. Seulement, en pareille matière, il ne serait pas bienséant de s’exposer à commettre une erreur, et avant une heure je serai fixé sur tous les points.

– Que ferez-vous pour cela ?

– Té ! j’interrogerai la seule personne qui ait un intérêt sérieux dans la question, c’est-à-dire mademoiselle Diane elle-même.

En parlant ainsi, Cabassou s’était dirigé vers Didine, comme pour prendre congé d’elle.

– Vous partez ? fit la jeune femme.

– Je n’ai pas de temps à perdre, répondit Cabassou.

– Alors je n’aurai pas mon attelage.

– Vous ne l’avez pas gagné sans doute, mais tout de même je reconnais que vous y avez quelque droit, et je vous l’enverrai.

– Quand cela ?

– Bientôt.

– C’est vague. Je préfère une date.

– Eh bien, lorsque Richard épousera mademoiselle de Beaurepaire.

Didine accueillit cette boutade par un joyeux éclat de rire.

– De mieux en mieux, répliqua-t-elle avec enjouement ; au moins vous ne vous compromettez pas.

Cabassou ne releva pas le propos, et il gagnait déjà la porte quand une idée lui traversa l'esprit.

Il revint sur ses pas.

– Pardon, monsieur le vicomte, dit-il en s'adressant à Romuald, un dernier mot, je vous prie.

– Parlez, monsieur, fit le jeune homme un peu étonné de cette fausse sortie.

– Le jour où j'ai rapporté à M. le marquis de Beaurepaire certains diamants qui lui avaient été volés autrefois, il m'a été dit que M. le comte de Grangel s'était fort occupé à l'époque de découvrir l'auteur d'un vol aussi audacieux.

– Je l'ai entendu raconter, en effet, répondit le vicomte. Mon père a voulu lui-même diriger les recherches de la police ; il n'a pas hésité à se rendre à Marseille sur quelques indices qui lui avaient été donnés, et il a déployé à cette occasion un zèle et un dévouement qu'explique d'ailleurs la vive sympathie que lui inspirait la marquise.

– C'est cela même ! approuva Cabassou. Et jamais, paraît-il, il n'est parvenu à découvrir quel était le voleur ?

– Jamais.

– Eh bien, dites-lui, je vous prie, de ma part, que moi, Cabassou, de Marseille, j'ai été plus heureux que lui.

– Eh quoi ! vous sauriez...

– Le nom du gredin, oui, cher monsieur. Et si M. le comte de Grangel veut bien me recevoir, je me ferai un plaisir d'aller le lui dire prochainement.

Sur ces mots, Cabassou salua et gagna la rue où son coupé l'attendait.

Un instant après, il brûlait le pavé, se dirigeant vers l'hôtel du marquis de Beaurepaire.

Or, voici ce qui s'était passé de ce côté, à l'heure où avait lieu chez Didine la scène que nous venons de raconter.

V

Depuis quelques jours, mademoiselle de Beaurepaire était souffrante et ne déjeunait pas en compagnie de son père. Elle se faisait servir dans sa chambre et descendait seulement vers sept heures pour prendre le repas du soir avec le marquis.

La pauvre enfant était bien troublée et bien triste.

Elle n'avait pas revu Richard : personne ne lui avait parlé de lui ; elle ne savait ce qu'il était devenu, et se demandait avec angoisse ce qui pouvait bien lui être arrivé.

L'avait-il oubliée ? S'était-il retiré devant les obstacles qu'on lui avait opposés ? Était-il parti désespéré, doutant de l'amour de Diane... et décidé à ne plus revenir ?

Tout son cœur se fondait à ces douloureuses suppositions. Dans l'isolement où elle se trouvait, elle ne savait plus à quel espoir se rattacher.

Et par un effet naturel, une conséquence logique, impérieuse de l'état d'abandon qui lui était fait, sa tête et son cœur travaillaient ; une sorte de fièvre s'emparait d'elle et il en résultait qu'elle ne pensait plus qu'à Richard, et que jamais elle ne l'avait tant aimé que depuis qu'elle ne le voyait plus.

C'était le premier homme qu'elle eût distingué, le premier amour qui eût pénétré son cœur.

Tous les jeunes gens qu'on lui avait présentés jusque-là lui avaient paru d'une banalité uniforme à désespérer la meilleure volonté.

Dès l'âge de raison Diane s'était promis de ne se donner qu'à l'homme qu'elle aimerait, auquel elle se sentirait heureuse et fière de confier sa vie ; et Richard était le seul dont la présence l'eût émue, et auprès duquel elle eût éprouvé ce trouble mystérieux qui est l'avant-coureur de l'amour.

Elle n'eût pu dire en quoi Richard différait des autres, elle n'eut même jamais la pensée de le comparer.

Mais tout son être avait tressailli sous l'impression pénétrante de son premier regard ; elle avait compris qu'à cette heure quelque chose de supérieur s'accomplissait, que toute résistance eût été vaine et qu'elle n'avait qu'à s'abandonner.

Il y avait d'ailleurs dans l'aventure de Trouville, un souvenir dont elle n'eût pu se dégager sans arracher son propre cœur.

Le baiserr !

Ce baiser qu'elle avait reçu au moment où elle allait mourir, et dont elle sentait toujours la brûlure sur ses lèvres.

Comment oublier une pareille sensation !

Elle n'y songeait même pas.

Mais que faire, cependant ? Quelle issue possible à cette situation ? Que de difficultés ! que de luttas en tous cas avant d'atteindre le but si ardemment convoité !

Jamais le marquis ne consentirait à unir sa fille à un homme qui ne portait d'autre nom que celui de Richard !

Malgré l'affection profonde qu'il portait à Diane, on pouvait être certain que sur ce point il ne transigerait pas.

Et alors, comment sortir de cette impasse ?

Depuis quelques jours, M. de Beaurepaire parlait plus souvent de Romuald ; il assurait à Diane qu'il se rangeait, que le comte son père se faisait vieux, qu'il le pressait plus qu'il n'avait fait encore, et incidemment le marquis engageait sa fille à prendre une résolution.

Sous l'influence de cette obsession, Diane n'était pas éloignée de prendre en horreur celui qu'on lui destinait.

Elle ne le haïssait pas pourtant, il lui était indifférent tout au plus. Mais à force de se voir obsédée à cause de lui, elle n'avait pu se défendre d'une sourde irritation, qui eût été capable de la pousser à quelque démarche inconsidérée.

Vingt fois, causant avec son père, l'aveu de son amour pour Richard, avait été près de lui échapper.

Mais elle l'avait retenu.

A quoi bon précipiter les choses ? Avant d'en arriver là et d'engager une lutte décisive, elle voulait voir Richard, lui demander qui il était, et puiser,

dans les réponses qu'il lui ferait, des arguments à opposer à son père.

Et voilà que tout à coup Richard disparaissait, la laissant seule, au moment où elle avait le plus besoin de son secours !

A qui s'adresser dans sa détresse ? Madame de Simiane était absente pour quelques jours encore, et Diane n'avait personne autour d'elle que sa petite soubrette à qui elle eût rougi de faire la confidence de ses inquiétudes.

Et elle attendait, priant Dieu de lui venir en aide, éludant de répondre catégoriquement au marquis pour gagner du temps et permettre à Richard d'intervenir s'il n'avait pas tout à fait renoncé à elle.

Ce jour-là, Diane s'était levée fort tard après avoir bien mal dormi.

Elle était fatiguée, très pâle, énervée.

Décidément, elle voulait sortir de cette position qui, en se prolongeant, commençait à devenir intolérable.

Mille tentations folles la prenaient. Elle voulait appeler près d'elle son cousin, s'adresser à sa droiture, faire appel à ses sentiments chevaleresques, et le supplier de l'aider loyalement à épouser celui qu'elle aimait.

C'était insensé ! Mais cette idée lui parut la plus raisonnable du monde et elle ne doutait pas que si elle pouvait voir Romuald, elle ne dût obtenir de lui de renoncer à sa main et de favoriser même son union avec Richard.

Puis, une autre idée lui vint qui, à son tour, la saisit tout entière, et ce fut au marquis qu'elle résolut de la confier.

Elle lui dirait tout !... son trouble, son amour, l'affreuse inquiétude qu'elle éprouvait, et, se jetant à ses pieds, baisant ses mains, elle le supplierait avec des larmes et des sanglots de ne pas la séparer du seul homme qu'elle eût jamais aimé.

Elle déjeuna sommairement et passa une bonne heure, accoudée, recueillie et pensive à sa fenêtre.

On eût dit qu'elle n'était plus de ce monde. Son regard, perdu dans quelque rêve infini, plongeait sous les allées ombreuses du parc, et pour la centième fois elle se consultait sur le parti qu'elle allait prendre.

Tout à coup, elle tressaillit et se retourna.

On venait de frapper à la porte.

Ce ne pouvait être sa petite soubrette. Qui était-ce donc ?

– Entrez, dit-elle, en faisant quelques pas pour rentrer dans la chambre.

La porte s’ouvrit, et le marquis entra.

– Mon père ! fit Diane, en se jetant dans ses bras.

Le vieillard la serra longuement sur sa poitrine et oublia ses lèvres émues sur son front.

– Ah ! que vous avez bien fait de venir ! dit Diane en levant vers lui ses beaux yeux tout noyés de larmes.

– Il le faut bien, puisque tu t’obstines à rester dans ta chambre.

– Ne me grondez pas.

– Eh ! qui te gronde ? chère enfant ; cela m’attriste, voilà tout.

– Non, non, ne parlez pas ainsi.

– Pourquoi donc ?

– Parce que vous augmentez encore le chagrin que j’éprouve.

Le marquis regarda Diane avec étonnement.

– Du chagrin ! répliqua-t-il, toi !... Tu avais du chagrin et tu ne me l’as pas confié !

– Je n’osais pas.

– C’est mal.

– Ne dites pas cela.

Le marquis regarda Diane avec plus d’attention.

– Mais c’est qu’en effet, te voilà toute pâle, dit-il. Voyons, ce ne peut être grave. Tu souffres, cependant ! Et tu ne m’as rien dit !... Est-ce que tu doutes de moi, à présent ?

– Ne croyez pas cela.

– Eh bien, explique-toi alors. Confie-moi la cause de ton gros souci ; tu sais d’avance avec quel empressement je ferai tout ce qui pourra t’être agréable. Tu es mon seul amour, ma seule consolation désormais, et si pour toi, il me fallait donner ma vie, je la donnerais à l’instant.

Diane alla cacher sa tête sur la poitrine de son père.

– Oh ! dit-elle avec un sanglot étouffé, vous êtes le meilleur, mais aussi le plus aimé des pères.

– A la bonne heure. Parle donc, ouvre-moi ton cœur.

– Vous ne me gronderez pas ?

– Peux-tu avoir fait une chose qui soit blâmable ?

– Je ne pense pas.

– N’hésite donc plus et dis-moi...

La jolie enfant se releva rougissante et confuse. Les yeux baissés, la voix émue, le sein gonflé, elle fit un effort sur elle-même.

– Depuis huit jours, reprit-elle, il y a une pensée qui m’obsède et que j’ai été vingt fois sur le point de vous confier.

– Quelle pensée ?

– Vous m’aviez dit souvent, n’est-ce pas ? que lorsque le moment serait venu pour moi, de faire choix d’un mari, vous ne tenteriez rien pour contraindre ma volonté.

– C’est vrai, répondit le marquis, et j’ai même ajouté que je te laisserais libre de ton choix, autant, bien entendu, que ce choix serait digne du nom que nous portons.

– C’est bien cela. Et pourtant, depuis quelque temps – me suis-je trompée ? – il me semble que vous mettez une certaine insistance à me parler de mon cousin.

– Je ne le nie pas !... Si j’ai agi de la sorte, c’est que le comte, mon frère, dont l’état de santé peut faire redouter une catastrophe prochaine, m’a souvent exprimé l’ardent désir de voir, avant de mourir, son fils Romuald enfin établi. Moi-même, j’aurais vu avec plaisir cette union s’accomplir, et j’espérais que, revenant de tes préventions...

Diane remua doucement la tête.

– Je n’ai pas de prévention contre Romuald, et je me réjouirais de le voir heureux le jour où je serais certaine de n’être pas moi-même chargée du soin de son bonheur.

– Alors tu persistes à le repousser ?

– Oui, mon père, et cela parce que je ne veux épouser que l’homme que j’aimerai.

– Eh bien, soit, je ne te parlerai plus de ce mariage. Aujourd’hui même, je ferai connaître ta décision à Romuald ; il en sera certainement très affecté, mais il comprendra qu’il n’y a pas à insister, du moment où tu as prononcé dans toute ta liberté. Tu vois que nous sommes tous ici décidés à n’avoir d’autre volonté que la tienne ; et j’espère que maintenant il n’y aura plus d’ombre sur ton front, et surtout plus de voile sur tes beaux yeux.

Diane eut un sourire contraint et garda le silence.

– Tu ne me réponds pas ? poursuivit le marquis. Tu ne m’as donc pas tout dit ? Il y a donc encore autre chose ?

– Oui !... balbutia timidement lla jolie enfant.

– Quoi donc ?

– J’ai peur.

– Mais toi-même tu m’effraies, à présent.

– Si vous saviez comme je l’aime ! dit la jeune fille en comprimant de ses deux mains sa poitrine qui lui semblait près d’éclater.

Le marquis fit un mouvement et recula de quelques pas.

– Tu l’aimes ! répéta-t-il d’un ton troublé. Tu aimes quelqu’un, toi !...

– Mon père !...

– Qui cela ?

– Je vous conjure...

– Ah ! tu me diras son nom, au moins. Je veux le savoir à l’instant !...

– Par grâce...

– Son nom, son nom, te dis-je.

– Il s’appelle Richard et vous le connaissez ! répondit l’enfant d’une voix basse comme un souffle.

M. de Beaurepaire réprima un geste violent pendant qu’un sourire ironique tordait sa lèvre pâle.

– Richard ! répéta-t-il, voilà que Diane de Beaurepaire aime M. Richard... J’ai mal entendu, je suppose, et il n’est pas possible que tu te sois oubliée jusqu’à t’éprendre de cet aventurier.

– Mon père !...

– Ah ! j’ai été trop bon dans le passé et je recueille aujourd’hui le fruit amer de ma faiblesse ! Mais, Dieu merci, cette conversation m’aura éclairé à temps, et je saurai prendre des mesures énergiques.

– Que comptez-vous faire ? interrogea avidement Diane, saisie à cette menace d’un frisson glacé.

– Dès demain, répondit M. de Beaurepaire avec fermeté, dès demain, nous aurons quitté Paris.

– Que dites-vous ?

– Nous irons dans nos terres du Dauphiné que nous avons négligées depuis quelque temps, et j’espère qu’une fois là ton cœur reviendra au calme et ton esprit à la raison.

Mais s’il en était autrement, ajouta le marquis d’un ton sévère, si ce M. Richard poussait l’audace et l’effronterie jusqu’à nous suivre, le marquis de Beaurepaire, si vieux qu’il soit, saurait bien encore te défendre contre ses entreprises !...

Diane s’était laissée tomber sur un siège. Elle était profondément émue, car jamais elle n’avait entendu son père lui parler de cette voix hautaine et résolue.

Quel que fût son respect pour le marquis, au fond de son cœur elle sentait sourdre un douloureux sentiment de révolte contre l’injuste sévérité avec laquelle on la traitait.

Après tout, n’avait-elle pas le droit d’aimer l’homme qui l’avait sauvée ! Et cet *aventurier*, comme le qualifiait le marquis, ne valait-il pas cent fois mieux que ce vicomte de Grangel qu’on lui destinait ?

Et plus on voulait diminuer l’époux de son choix, plus elle comprenait par quel amour profond elle lui était attachée.

Toutefois, elle voulut réagir contre l’irritation à laquelle elle était près de s’abandonner. La situation était si nouvelle pour elle qu’elle craignait de se laisser surprendre. Relevant ses yeux pleins de larmes :

– Vous êtes bien injuste, mon père, et en même temps bien cruel, dit-elle la gorge serrée ; car jamais il n’est venu à ma pensée de vous désobéir, et vous pouviez m’épargner le chagrin d’entendre traiter d’*aventurier* l’homme à qui je dois la vie et que j’aime de toutes les forces de mon âme. Comment cet amour est-il né ? Je n’en sais rien et ne cherche pas à me l’expliquer ; mais ce que je sais bien, c’est que Richard est honnête et loyal entre tous, et votre fille ne l’aurait pas aimé, s’il n’avait pas été digne de lui inspirer un tel sentiment.

D’ailleurs soyez sans inquiétude, mon père. En dépit de l’horrible chagrin que j’en éprouverai, quand vous m’ordonnerez de partir, je vous suivrai sans plainte, toujours soumise, puisant dans mon amour filial la force de vous cacher mes larmes.

Le marquis se promenait à grands pas à travers la chambre. Sur les derniers mots de Diane, il s'arrêta brusquement, et l'enveloppa d'un long regard.

Un moment, il fut sur le point de céder à son émotion et d'attirer sa fille dans ses bras ; mais il craignit que cet acte de faiblesse n'encourageât Diane dans ses velléités de résistance, et il se contenta de faire un geste d'approbation froide.

– Soit ! dit-il d'un ton qu'il s'efforçait de raffermir ; restons-en là pour le moment. Mais n'oublie pas que j'entends couper court à ces folies de ton esprit romanesque, et que demain nous partirons pour Grenoble. Je verrai, du reste, cette après-midi notre amie madame de Simiane, et j'espère la décider à nous accompagner. Ne seras-tu pas heureuse de l'avoir près de toi ?

– Je serai toujours heureuse, mon père, quand je ferai ce qui pourra vous être agréable.

– Eh bien, à ce soir, mon enfant, et réfléchis bien d'ici là à tout ce que nous venons de dire.

Et le marquis, après avoir déposé un long baiser sur le front de sa fille, s'éloigna laissant Diane plus indécise qu'elle ne l'avait été jusque-là.

Elle était demeurée assise non loin de la fenêtre, la tête dans les mains, écoutant son cœur qui battait avec force.

La situation était excessive ; elle n'y voyait aucune issue raisonnable ; et quand elle venait à se rappeler cette menace de départ, elle se prenait à frissonner dans tout son être.

Partir !

Quitter Paris sans avoir revu Richard, avec l'inquiétude mortelle de le croire souffrant.

Car plus elle y songeait, moins elle pouvait croire que Richard n'eût pas été empêché par une cause des plus graves.

A qui s'adresser cependant ? Quel secours réclamer ? Elle n'avait auprès d'elle que son père, et la seule personne qui dans son entourage lui portât un réel intérêt était madame de Simiane.

Mais depuis quelques jours elle n'était pas venue. Diane se sentait donc seule, sans appui, sans soutien, dans le péril extrême dont elle était

menacée.

A un moment elle secoua vivement la tête et se souleva à demi.

La porte venait de s'ouvrir et la petite soubrette était entrée.

– Qu'y a-t-il ? que voulez-vous ? demanda Diane d'un ton un peu brusque.

– Que mademoiselle me pardonne, répondit la jeune fille, mais il y a là une personne qui désire parler à mademoiselle.

– Une personne ! Qui cela ?

– Un homme de cinquante ans à peu près.

– Mais, il y a erreur, c'est sans doute à mon père...

– Non, mademoiselle, je lui ai fait observer que M. le marquis venait de sortir et que mademoiselle était seule à l'hôtel.

– Eh bien ?

– Eh bien, il a répondu que cela se trouvait à merveille, attendu que c'était précisément à mademoiselle Diane de Beaurepaire qu'il avait affaire.

– A moi ! à quel propos ?

– Il ne me l'a pas confié, mais il m'a priée de vous remettre cette carte.

En même temps la petite soubrette présentait à Diane une carte qu'elle tenait à la main.

Diane la prit, et ce fut avec curiosité qu'elle lut les lignes suivantes :

« La personne qui a eu récemment le plaisir de rapporter à M. de Beaurepaire le coffret contenant les diamants volés autrefois à madame la marquise désirerait avoir avec vous un entretien de quelques minutes. Elle serait profondément reconnaissante si vous vouliez bien lui accorder la faveur qu'elle sollicite, et croit devoir ajouter que de cet entretien dépend le bonheur et la vie même d'un jeune homme dont vous serez peut-être heureuse d'apprendre des nouvelles.

CABASSOU. »

Diane sentit une vive émotion lui serrer le cœur, à la lecture de ces lignes, et pendant quelques secondes elle demeura le sein gonflé, troublée de mille sensations diverses où se mêlaient la joie, la crainte et cette douce et exquise pudeur qui est comme le parfum qu'exhale la jeune fille.

– Que répondrai-je à ce monsieur ? interrogea alors la petite soubrette.

– J’ai peut-être tort de le recevoir ainsi, en l’absence de mon père, répondit Diane, mais ce M. Cabassou nous a rendu un trop grand service pour lui refuser la première faveur qu’il sollicite ; je ne veux pas le renvoyer. Introduisez-le donc au salon et dites-lui que je me rends à l’instant auprès de lui.

La petite soubrette s’éloigna sur cet ordre, et deux minutes plus tard Diane allait retrouver Cabassou dans le salon où il attendait.

VI

Diane ne connaissait pas Cabassou. Tout au plus se rappelait-elle très vaguement avoir entendu prononcer son nom. A peine l’avait-elle entrevu. En tous cas, elle ne se souvenait pas de lui.

Seulement, par l’effet d’une sorte d’intuition magnétique, elle comprenait que cet homme qui venait à elle devait connaître Richard et qu’il allait lui parler de lui.

C’était une chance inespérée, une bonne fortune à laquelle elle était loin de s’attendre, et du fond du cœur, elle remerciait Dieu dont elle croyait deviner l’intervention dans ce hasard qui la servait si bien.

Elle fit donc à Cabassou le plus gracieux accueil et le colosse fut ébloui du sourire et du regard que la jolie enfant lui adressa.

– Il n’est peut-être pas très correct, dit-elle avec enjouement, que je reçoive ainsi en l’absence de mon père ; mais vous n’êtes pas, vous, monsieur, le premier venu pour nous, et je n’ai pas voulu qu’on renvoyât sans explications courtoises une personne qui nous a rendu avec tant de désintéressement des bijoux qui avaient appartenu à ma mère. Veuillez donc prendre la peine de vous asseoir, monsieur, faites-moi connaître l’objet de votre visite et croyez que je m’empresserai, dès le retour de mon père, de lui rapporter fidèlement ce que vous m’aurez dit.

Cabassou s'inclina en souriant.

– Je vous rends mille grâces, mademoiselle, répondit-il. Je vois que l'on ne me trompait pas quand on me disait combien vous êtes bonne, car. si je n'ai pas encore eu l'honneur de vous être présenté, je dois vous avouer que l'on m'avait déjà longuement parlé de vous.

– De moi ? fit Diane comme surprise.

– Et de qui ? bon Dieu !

– Vous connaissez donc des personnes que je vois ?

– C'est-à-dire que j'en connais une.

– Ah !

– Un beau et grand garçon dont je ne suis pas le père, mais que j'ai élevé, comme s'il avait été mon propre enfant !. Et de ce gaillard-là, mademoiselle, si je me laissais aller, je vous dirais autant de bien. qu'il m'en a dit de vous.

– Vraiment ! Et... ce jeune homme...

– Ne devinez-vous pas ?

– Vous l'appellez ?

– Té. Richard, donc !

– M. Richard !

Un petit cri vif et doux s'échappa des lèvres de Diane, et une vive rougeur empourpra ses joues.

Cabassou se répandit en un rire sonore et bon enfant.

– Vous voyez ! dit-il ; le pauvre garçon ! je savais bien, moi, que vous ne resteriez pas indifférente quand je vous parlerais de lui !

– N'est-ce pas naturel ? repartit Diane avec vivacité, et puis-je me montrer ingrate envers celui qui m'a arrachée à la mort ?

– Pour ça, vous avez raison, et je vous réponds que lui s'en souvient toujours. Ah ! s'il avait pu venir, ce ne serait pas moi qui serais ici en ce moment !

– Où est-il donc ? demanda Diane.

Cabassou eut un haussement d'épaules.

– Au fait, dit-il, vous ne pouvez pas savoir !. Mais tout de même, s'il est vrai que vous lui portiez un peu d'intérêt, vous avez dû être étonnée de ne pas l'avoir vu depuis quelques jours.

– C’est vrai, fit Diane.

– Ah ! ce n’est pas l’envie qui lui a manqué, allez ! et si l’ordre du médecin n’avait pas été formel !

– Le médecin ! répéta Diane, il a donc été souffrant ?

– C’est-à-dire qu’il a failli mourir.

– Lui ?

– Et que c’est un vrai miracle s’il est encore de ce monde.

– Mon Dieu ! mais que lui est-il donc arrivé ?

– Un guet-apens ! une abominable tentative d’assassinat, à laquelle il n’a échappé que meurtri, blessé, presque mourant.

Diane porta ses deux mains à ses lèvres pour étouffer les sanglots qui s’engageaient dans sa gorge.

– Eh quoi, mourant ! balbutia-t-elle. Est-ce possible ! Et je ne savais rien ! Et l’on ne m’avait rien dit ! C’est horrible ! Mais il est mieux ?

– Oh ! je ne l’ai pas quitté, j’ai passé les nuits et les jours à son chevet, et vous pouvez être assurée qu’aucun soin ne lui a manqué.

– Vous êtes bon.

– Nous sommes tous comme ça à Marseille.

– Enfin, maintenant il est sauvé ?

– A peu près.

– A peu près ? Que voulez-vous dire ? Courrait-il encore quelque danger ?

– Ce n’est pas tout à fait cela. Il se lève, il pourrait sortir, je croirais même que toute inquiétude est désormais bannie. Mais si sa blessure est guérie, il n’en est pas de même de son état moral.

– Comment ?

– Ah ! dame, je ne sais pas trop comment vous dire cela, moi.

– Dites toujours.

– Eh bien, il est amoureux, là ! Et depuis bientôt huit jours, il ne pense qu’à une chose.

– Laquelle ?

– Revoir celle qu’il aime, savoir s’il est aimé, et, selon ce qu’il doit apprendre, faire une dernière tentative, ou repartir, le cœur brisé, au pays d’où il est venu.

– Eh quoi ! il songerait à retourner. en Amérique ?

– Que voulez-vous qu’il fasse à Paris ? Pour voir peut-être la jeune fille, dont la possession est devenue son rêve unique, devenir la femme d’un autre ! Je le connais ; il serait capable d’un crime.

– Grands dieux !

– Encore, s’il était sûr d’être aimé !

– Mais qui vous dit qu’il ne le soit pas.

– Je ne pense pas qu’on le lui ait avoué.

– Sans doute, parce qu’une jeune fille est tenue à une grande réserve. Elle ne peut pas laisser voir ce qui se passe dans son cœur, et est obligée de cacher l’intérêt qu’elle peut porter à celui qu’elle aime. Ne comprenez-vous pas cela ?

– Je le comprends à merveille. Seulement, c’est lui qu’il faudrait persuader, et vous y réussiriez bien vite si vous vouliez vous en donner la peine.

– Mais quel moyen ?

– Il y en a un.

– Lequel ?

– Pourquoi ne le recevriez-vous pas ?

– Moi !.

– Quelques minutes seulement, le temps de lui dire de ne pas désespérer.

– Mais...mon père...

– Ce n’est pas moi qui irai le lui raconter.

– Le jour, il est rare qu’il sorte.

– Eh bien, le soir. quand vous seriez seule. que tout dormirait à l’hôtel, que craindriez-vous ?

– Je ne sais.

– Ah ! ce n’est pas de lui, au moins, qu’il faudrait avoir peur ! dit Cabassou avec force et d’un ton loyal et franc. Richard est un homme d’honneur et il se tuerait plutôt que d’amener la rougeur à votre front.

– Oui. oui. murmura Diane. C’est un cœur honnête et droit, et c’est avec sécurité que je me confierais à lui ; cependant, c’est si grave !...

– J’espère au moins que vous ne vous défiez pas de moi ?.

– Oh ! certes non.

– Alors laissez-moi faire.

– Quel est votre dessein ?

– C’est simple comme bonjour, et il suffira que vous autorisiez Richard à venir.

– Mais on le verra.

– Non, il passera par le parc entre onze heures et minuit.

– Quand cela ?

– Quand vous voudrez... demain, après-demain. le plus tôt possible.

– Demain, répéta machinalement Diane.

Et un frisson courut sur ses épaules pendant qu’une pâleur subite montait à ses joues.

Cabassou la regarda, étonné.

– Qu’avez-vous ? ma chère enfant, dit-il en lui prenant familièrement la main ; d’où vient que vous voilà tout interdite.

– Demain ! répéta Diane en prenant sa tête entre ses doigts et en fondant en larmes.

Cabassou resta abasourdi.

– Pécaïre ! balbutia-t-il, est-ce que j’aurais fait quelque sottise ? Est-ce que sans le vouloir je vous aurais offensée ?... Eh ! sainte Mère, il faut me pardonner.

– Oh ! je ne vous en veux pas, monsieur Cabassou, répondit Diane en s’essuyant les yeux. Seulement cela a été plus fort que moi, et quand vous avez dit : Demain ! je me suis rappelé...

– Quoi donc ?

– Que demain, j’aurai quitté Paris.

– Que dites-vous là ?

– C’est mon père... tout à l’heure...

– Bonté divine ! il manigance quelque chose ; il a quelque soupçon, et il veut vous éloigner.

– C’est cela.

– Mille millions de... pardons... Vous voyez l’effet que ça me produit, et quand je raconterai la chose à Richard... Mais ce n’est pas possible, vous ne pouvez pas partir ainsi sans le voir, lui serrer la main, lui dire d’attendre, d’espérer...

– Vous lui direz vous-même.

– Moi ! la belle affaire ! Il m’enverra promener, i fera quelque extravagance. Ça, voyez-vous, ma chère enfant, ce serait le coup le plus terrible.

– Mais, que faire ?

– Cherchez dans votre petit cœur. Parlons sans réticence. Vous voulez bien, n’est-ce pas ? Vous l’aimez ?

– Oui, répondit Diane à voix basse et tremblante. De toute mon âme !

– A la bonne heure. Vous êtes une adorable enfant. Ah ! si j’avais vingt ans de moins !... Mais je dis des bêtises. Ce n’est pas de moi qu’il s’agit. – Donc, vous l’aimez, c’est convenu, et il faut le lui dire à lui.

– Mais, c’est impossible.

– Il n’y a rien d’impossible... Vous ne voulez pas le désespérer, vous ne voulez pas qu’il meure de douleur et de rage impuissante ! Eh bien, il faut le recevoir.

– Mais je pars demain.

– Il viendra ce soir.

– Et si mon père...

– Le marquis n’en saura rien. Je connais les êtres. J’amènerai moi-même Richard dans le parc où vous l’attendrez, et à la moindre alerte, vous disparaîtrez d’un côté pendant qu’il fuira de l’autre. D’ailleurs, je veillerai. Allons, un bon mouvement ! – Vous consentez ?

– Ce soir ? balbutia Diane.

– Ce soir, entre onze heures et minuit... Quelques minutes seulement ; et quand vous l’aurez vu, vous ne regretterez pas, croyez-moi, de lui avoir accordé le bonheur de cette entrevue.

– Mon Dieu !... que j’ai peur !...

– Il sera si heureux de cette preuve d’amour, et il a tant souffert déjà !... Ainsi, c’est dit, n’est-ce pas ? A ce soir !... je vais lui porter la bonne nouvelle.

Sur ces mots, sans attendre de nouvelles objections, ne voulant pas laisser à Diane le temps de réfléchir et de revenir sur sa première résolution, Cabassou lui serra énergiquement les mains, gagna la porte à pas précipités, et se hâta de disparaître.

La pauvre enfant s'était agenouillée sans force et sans volonté, et, les mains jointes, elle priait Dieu de la soutenir et de l'éclairer.

Or, la nuit qui suivit, voici quels événements, aussi étranges qu'inattendus se passèrent à l'hôtel du marquis de Beaurepaire.

VII

Onze heures venaient de sonner à l'église voisine. Le temps était doux et triste, et la lune laissait à peine filtrer quelques pâles rayons à travers les nuages épais qui couvraient le ciel.

A ce moment, deux hommes débouchèrent d'une rue étroite et sombre qui venait aboutir à l'hôtel de Beaurepaire, et après s'être un instant orientés, se mirent à longer le mur élevé qui enserrait le parc, et firent à peu près deux cents mètres, au bout desquels ils s'arrêtèrent.

– Est-ce ici ? interrogea alors l'un des deux hommes.

– Oui, c'est ici, répondit l'autre ; la porte est à quelques pas, et tout à l'heure, Langlumé qui a dû se faufiler dans le parc, viendra nous l'ouvrir en personne.

– Je ne croyais pas que Langlumé devait être de l'affaire.

– Langlumé, Michon et Ce ! voilà la raison sociale, et je ne vois pas que nous ayons raison de la changer. D'ailleurs, nous ne serons pas trop de trois : Langlumé pour préparer les voies et faire le guet ; et toi, Michon, et moi, Saint-Léger, pour barboter les meubles du marquis.

– Et tu es sûr de trouver la pie au nid ?

Saint-Léger eut un gloussement ironique...

– Cette fois, répondit-il, j'espère que nous ne raterons pas le coup.

– Tu m'as dit qu'il y avait de quoi nous faire riches ?

– Et je le répète.

– Des billets de banque... de l'or ?

– Mieux que cela. Les billets de banque, ça a des numéros, et l’or, c’est lourd.

– Qu’est-ce donc alors ? interrogea Michon.

Saint-Léger eut un petit rire qui résonna comme une crécelle.

– Ça, dit-il, c’est toute une histoire et nous en rirons bien demain, quand le coup sera fait.

– De quoi s’agit-il ?

– Te rappelles-tu certaine cassette pour laquelle nous avons failli nous égorger. et que cet intrigant de Cabassou nous a volée pour se donner le genre de la rapporter à son légitime propriétaire ?

– Si je me la rappelle ! fit Michon d’une voix sombre, elle nous a toujours porté malheur. Est-ce que c’est de ces diamants qu’il est encore question ?

– Précisément.

– Mauvaise affaire !...

– Mauvaise affaire, oui, parce que les bijoux une fois volés, nous n’avions pu en trouver le placement. Mais aujourd’hui, tout cela est changé, car dès demain un joaillier de mes amis nous les achètera en bons billets ou en or, que nous pourrons sans crainte étaler devant le public.

– Si c’est comme ça !... Et nous partagerons ?

– Parbleu !

– Egalelement ?

– C’tte bêtise ! Mais assez causé. Il me semble que j’ai entendu marcher derrière le mur... C’est Langlumé. Attention, voilà le moment.

Saint-Léger achevait à peine de parler, qu’un miaulement prolongé de chatte amoureuse se fit entendre, troublant le silence du parc.

– C’est lui ! fit l’ancien cabotin.

Et il s’empressa de répondre à l’invite par un miaulement de matou d’égale intensité.

Presque aussitôt une porte s’ouvrit à quelques pas, et une tête d’homme se présenta dans l’entrebâillement.

– Vous y êtes ? fit la voix de Langlumé.

– Peut-on entrer ? demanda Michon.

– Venez.

Michon et Saint-Léger entrèrent. Langlumé poussa doucement la porte derrière eux, sans la fermer.

Puis ils firent quelques pas, et se réfugièrent dans un fourré.

– Parlons peu et parlons bien, reprit alors Langlumé, qui remplissait le rôle important d'éclaireur. J'ai visité l'établissement et il semble que tout a été préparé pour nous. Nous tombons à pic ! Le marquis est absent, et ne rentrera que fort tard. J'ai appris qu'il partait demain pour Grenoble. Vous voyez qu'il n'était que temps. Le marquis étant absent, il ne reste que la fille, qui doit faire dodo... A cet âge, on dort bien et elle ne se réveillera pas. D'ailleurs elle habite l'autre aile. Quant à celle où nous devons opérer, c'est un jeu d'enfant.

– Par où entrons-nous ? demanda Saint-Léger.

– Par un petit escalier qui du jardin communique au premier étage, juste sur la chambre où doivent être les bibelots à effaroucher, si toutefois les renseignements que l'on m'a donnés sont exacts.

– Oh ! quant à ça, répliqua Saint-Léger, j'irais les yeux fermés ! J'ai fait jaser tantôt ce grand imbécile de Romuald et il m'a dépeint la chambre et le meuble : un petit meuble délicat qui ne résistera pas à la première poussée. Il me semble que j'y suis.

– Alors ne perdons pas de temps.

– Tu n'as rencontré personne ?... pas de mouche ?

– Rien.

– Eh bien, les chemins sont ouverts, suis-moi, conclut Saint-Léger en s'adressant à Michon.

Ils sortirent du fourré et firent quelques pas en avant.

Mais ils n'allèrent pas loin, car au moment où ils se mettaient en marche, Saint-Léger s'arrêta brusquement et se rejeta en arrière.

– Qu'est-ce qui te prend ? fit Langlumé avec humeur.

– N'as-tu pas entendu ? demanda Saint-Léger.

– Quoi ?

– Un bruit de voix.

– Où ça ?

– Là, sous cette charmille. Ecoute et regarde. regarde !

Langlumé regarda dans la direction indiquée par son compagnon et s'approcha à pas mesurés, avec des précautions infinies.

– Eh bien ? interrogea Saint-Léger, quand il revint.

– Tu as raison ! répondit Langlumé.

– Il y a quelqu'un ?

– Deux personnes, un homme et une femme.

– Quelque larbin en bonne fortune.

– Ça ne serait pas à faire, et nous n'aurions qu'à battre en retraite, si cela était ! Mais j'ai une autre idée. et à la clarté de la lune, je jurerais plutôt que c'est la petite.

– Mademoiselle de Beaurepaire ?

– Précisément.

– Elle donnerait des rendez-vous... la nuit ! Et à qui donc ?

Langlumé étouffa un rire cynique.

– Quant à ça, répondit-il, à moins que j'aie mal vu, – ce que je ne crois pas, – ce serait plus fort que de jouer au bouchon. Sais-tu quel est le particulier qui est là ?

– Qui est-ce ?

– L'Américain que nous avons chouriné l'autre jour.

– Richard ?

– Il a le droit de s'appeler Richard... Mais si c'est lui, il peut se vanter d'avoir la vie dure.

– Eh quoi ! ce serait Richard ! repéta Saint-Léger.

– J'en mettrais mamain au feu ! et si je m'écoutais, je reprendrais avec lui la conversation de l'autre jour, dans laquelle j'ai failli laisser ma peau.

Saint-Léger serra énergiquement le bras de Langlumé.

– Garde-t'en bien, dit-il à voix ardente et basse ; la présence de Richard ici, à cette heure, nous sert trop bien pour ne pas en profiter. Laissons-le donc filer le parfait amour avec sa petite grue, et nous autres, ne perdons pas de temps. Viens, Michon.

Et marchant d'un pas résolu, mais prudent vers l'escalier, il ne tarda pas à disparaître, suivi de près par Michon.

Or, Langlumé ne s'était pas trompé, et c'étaient bien Richard et Diane qu'il avait aperçus à la pâle clarté d'un faible rayon de lune.

Richard était arrivé à onze heures, accompagné par Cabassou qui n'avait pas voulu le laisser aller seul au rendez-vous dans l'état de faiblesse où il était encore.

Mais Richard songeait bien à lui ! L'espoir de revoir Diane, de tenir pendant quelques minutes ses mains entre les siennes, d'entendre sa voix si pénétrante et si douce lui parler d'amour et de bonheur !... Il n'en fallait pas tant pour lui rendre la force, l'énergie et la santé.

Ainsi, ce n'était pas une illusion !... Elle avait été émue à la pensée qu'il était souffrant ! Elle avait timidement, mais loyalement avoué qu'elle l'aimait, et elle consentait à le recevoir seul, la nuit, sans témoins !...

Il avait le ciel dans le cœur ; jamais il ne s'était senti si heureux de vivre !

Aussi lorsque après cinq minutes d'attente anxieuse, il aperçut enfin la silhouette de Diane se profilant sous les allées ombreuses, tout son être se prit à tressaillir, un flot de joie lui monta aux lèvres et un moment il crut qu'il allait défaillir.

Mais il réagit aussitôt contre cette faiblesse passa gère et courut à la jolie enfant, dont il prit entre les siennes les mains tremblantes et glacées.

– Diane ! Diane ! dit-il d'un ton plein de fièvre et d'oubli, oh ! soyez bénie pour tout le bonheur que vous m'apportez à cette heure. Vous ! c'est bien vous ! Ah ! tenez, parlez-moi, car je crois que je rêve et j'ai peur de m'éveiller. Mais c'est donc vrai ? Vous m'aimez ?

– Monsieur !...

– Oh ! ne craignez pas de me laisser voir votre cœur tout entier. Diane, je suis digne de vous, n'en doutez pas ! et jamais vous n'aurez été plus profondément et plus saintement aimée.

Et comme l'enfant se taisait, n'osant ni lever les yeux ni retirer ses mains de l'étreinte passionnée du jeune homme :

– Si vous saviez !. poursuivit ce dernier, moi, je n'avais jamais aimé encore. J'avais vécu jusqu'alors indifférent et calme, ne me doutant pas que le cœur pouvait battre avec cette violence ! Mais quand je vous ai vue pour la première fois à Trouville... cela a été comme une révélation ! une initiation instantanée ! Et je me suis mis à vous aimer... ah ! je puis le dire... à vous aimer jusqu'à en mourir, si je devais un jour vous voir la femme d'un autre.

– Jamais, jamais ! interrompit Diane, ne croyez pas cela.

– Cependant...

– Non, non !

– Ce Romuald...

– Je le hais.

– Mais votre père ?...

Diane comprima sa poitrine de ses deux mains.

– Mon père ? dit-elle, vous avez raison, il avait rêvé de m'unir au vicomte de Grangel. Mais il s'est arrêté devant ma résistance et aujourd'hui même, je lui ai déclaré que je n'aimais pas Romuald, que je ne serais point à lui et qu'enfin...

– Enfin ?... Ah ! parlez, parlez !

– Eh bien ?

– Achevez.

– Je lui ai dit encore que mon cœur ne m'appartenait plus, que je l'avais donné tout entier à un autre amour et que je préférerais finir mes jours dans un couvent plutôt que de renoncer à celui que j'aimais.

Richard attendit à peine que Diane eût fini de parler ; il poussa un cri enivré... fit asseoir la jeune fille auprès de lui, sur un banc du parc et il lui reprit les mains qu'il dévora de baisers fous.

– Que dire ? que répondre à ce doux aveu ? Chère âme bien-aimée ! Demandez-moi mon sang, ma vie ! Ah ! désormais nulle puissance humaine ne pourra vous arracher de mes bras !

– Calmez-vous.

– Pardonnez-moi, je suis fou. Tenez, que voulez-vous que je fasse ? Dites, ordonnez, et vous n'aurez pas d'esclave plus soumis et plus dévoué. Hélas ! vous ne l'ignorez pas, moi, je ne connais rien des usages et des convenances de votre monde, et je voudrais crier à tous que je vous aime.

– Il faut être prudent.

– Oui, oui, je le serai.

– Et patient aussi.

– Ce sera plus difficile, mais je m'y efforcerai.

– M. Cabassou a dû vous dire que mon père a résolu de m'éloigner de Paris.

- Je vous suivrai !
- Non, ce serait tout compromettre. Il faut, au contraire, que vous restiez, que vous ayez l’air de m’oublier.
- Est-ce possible !
- Vous le ferez pour moi, qui vous aime.
- Avec de semblables paroles, vous obtiendrez tout ce que vous voudrez.
- Donc, vous resterez.
- Je le jure.
- Vous attendrez que je vous fasse, moi-même, prévenir de ce que vous aurez à faire.
- Soit ! soit !
- Et pendant ce temps, je tenterai de faire revenir mon père des préventions qu’il a contre vous. Il m’aime, il est bon, il s’attendrira à la pensée de faire le malheur de son enfant, et qui sait si bientôt...
- Oui, sans doute, répondit Richard après un court silence, et je vous suis bien reconnaissant de ce que vous allez tenter. Mais. songez donc 1 demain quand vous serez partie, quand il ne me restera même plus l’espoir de vous rencontrer au Bois, ou de vous entrevoir dans votre loge à l’Opéra, que voulez-vous que je devienne ? Je serai hanté par le démon de la jalousie, je me demanderai incessamment : Où est-elle ? pense-t-elle à moi ? Ne m’a-t-elle pas oublié ? Ce sera un supplice de chaque jour, de chaque minute. Et je serai seul ! Et je n’aurai rien de vous qui soit un gage manifeste de votre pur et saint amour !
- Diane se tut un moment pendant que sa poitrine se soulevait avec force.
- On eût dit qu’un sentiment nouveau la pénétrait tout entière. Une flamme intérieure brillait maintenant dans ses yeux, et un sourire d’une ineffable douceur relevait le coin de sa lèvre.
- C’est peut-être bien mal, ce que je vais faire, monsieur Richard, dit-elle à voix timide et basse ; mais Dieu qui nous voit et nous écoute, , sait bien, lui, que nous ne sommes pas coupables et d’avance, je suis sûre qu’il m’absoudra. Vous demandez, n’est-ce pas ? qu’au moment où nous allons être séparés, je vous laisse un témoignage de l’affection profonde que vous m’avez inspirée ?
- Oui, oui, c’est cela, fit Richard, suppliant.

– Eh bien, continua la jeune fille avec une gravité presque solennelle, prenez cette bague, mon am... mon fiancé !. Elle a été portée par ma mère qui est morte et elle m'est chère à un double titre. Tan que cette bague sera entre vos mains, ou mieux, tant que je ne vous l'aurai pas redemandée, soyez sans crainte, c'est que le cœur de Diane de Beaurepaire sera resté fidèle à notre amour.

– Ah ! je compte bien que vous me la laisserez toujours ! s'écria Richard.

– Oui, croyez-le, car si jamais on vous la redemandait en mon nom, c'est que, alors, je serais morte !

Tout en parlant ainsi, Diane enlevait de l'annulaire de sa main droite la bague que son père avait naguère prise à l'écrin de la marquise pour la lui donner, et la passa lentement au petit doigt de Richard.

Ce dernier ne s'attendait pas à cette nouvelle et touchante preuve d'amour et d'abandon, et, incapable de se contenir, il attira la douce enfant contre sa poitrine et noya son visage dans l'opulente chevelure où s'enfonçaient ses lèvres avides.

Diane eut comme un frisson et ferma les yeux.

Mais à ce moment, des pas précipités se firent entendre dans une allée voisine, et à peine se fut-elle dégagée qu'elle vit paraître Cabassou en proie au plus grand désordre.

– Qu'y a-t-il interrogea vivement Richard stupéfait.

– Alerte ! alerte ! répondit Cabassou à voix rapide et basse, nous n'avons pas le temps de causer, il faut fuir !

– Mais, que se passe-t-il ? insista le jeune homme. Pour toute réponse, Cabassou prit d'autorité le bras de Diane.

– Venez, ma chère enfant, continua-t-il, ou plutôt non ; rentrez seule, c'est moins compromettant. Mais, hâtez-vous, je vous le conseille, car vous pourriez bien tout à l'heure faire quelque rencontre désagréable.

Diane ne se fit pas répéter l'invitation ; elle avait compris tout de suite que, pour que Cabassou se montrât si agité, il fallait qu'il s'agît d'un danger réel et sérieux.

Elle se contenta donc de serrer rapidement la main de Richard et s'empessa de s'enfuir du côté de l'aile droite de l'hôtel.

Une minute après elle avait disparu.

– Bon ! fit Cabassou qui la suivait d’un œil ardent, la voilà hors d’atteinte.

– Ah ça, m’expliquerez-vous... interrompit Richard d’un ton impatient.

– Et certes, je t’expliquerai tout, mon bon ! répartit le colosse, mais pas ici, bagasse ! Tu ne vois donc pas que ça brûle.

Et sans attendre de nouvelles explications, il entraîna le jeune homme, gagna précipitamment la porte du parc et alla retrouver son coupé qui l’attendait à quelque distance.

Une fois là, il poussa Richard dans la voiture, y prit place à côté et, se penchant au dehors, il cria au cocher :

– A l’hôtel ! et plus vite que ça.

Le coupé s’ébranla aussitôt et partit avec la rapidité de l’éclair.

Toutefois, quelque célérité que la voiture eût mise à s’éloigner, Richard avait eu le temps d’entendre un brouhaha s’élever du parc ; il avait vu trois hommes s’enfuir par la porte restée entr’ouverte et, une fois dans la rue, se disperser dans des directions différentes.

Ces trois hommes étaient Saint-Léger, Michon et Langlumé.

Les audacieux filous avaient été surpris par deux ou trois valets au moment où ils effectuaient leur retraite, mais ils avaient vite pris du champ et furent bientôt hors d’atteinte.

VIII

Le lendemain tout Paris apprenait avec stupéfaction le vol commis à l’hôtel de Beaurepaire.

Les journaux en quête de nouvelles s’étaient évertués chacun à donner les informations les plus complètes, et les feuilles du matin, aidées de celles du soir, renseignaient le public de la façon la plus satisfaisante.

Il n'y eut rien à reprendre ; on était entré dans les détails les plus minutieux. On connut l'heure exacte et l'objet du vol, et il se mêla même aux récits des reporters, une note gaie qui contribua puissamment à donner une saveur particulière à l'événement.

On raconta toutes les phases curieuses de l'histoire des diamants volés. On rappela leur première disparition il y avait vingt années, leur découverte merveilleuse en Amérique dans la vallée de l'Alleghany, leur restitution au marquis de Beaurepaire par un sieur Cabassou, ancien portefaix de Marseille devenu vingt fois millionnaire ; enfin l'audacieuse tentative de la veille accomplie par deux ou trois habiles filous, qui étaient parvenus à se dérober à la poursuite dont ils avaient été l'objet.

On annonçait d'ailleurs que la police était sur pied, et l'on ne doutait pas qu'avant quarante-huit heures les voleurs ne fussent bel et bien écroués à la Conciergerie.

Ces détails réjouirent beaucoup les curieux. Il y avait en effet une sorte de fatalité attachée à ces bijoux. Une telle longanimité, quelques-uns disaient une telle complaisance, à se laisser voler stupéfiait tout le monde : le fait sortait décidément des banalités ordinaires et valait la peine que l'on s'y intéressât d'une façon spéciale.

Et l'on concluait généralement que les filous d'aujourd'hui pourraient bien être les filous d'autrefois restés inconnus, et qu'il devait y avoir à ce vol un mobile mystérieux, bizarre, dont la divulgation réservait d'étonnantes surprises à la justice.

On comprend, au surplus, que cet incident inattendu changea les dispositions prises par le marquis pour quitter Paris le lendemain.

Il devait partir, il resta.

Dès le matin, il avait déposé sa plainte au parquet, et sa présence était devenue indispensable pour diriger ou conseiller les recherches qui avaient immédiatement commencé.

Le procureur, le juge d'instruction, le chef de la sûreté s'étaient mis à l'œuvre, et de toutes parts on déploya une activité et un zèle dignes des plus grands éloges.

Dans le principe cependant, les agents ne furent pas précisément heureux ; et pour tout dire, ils se trouvèrent dès le début des investigations,

dans une perplexité des plus singulières.

Les premiers indices étaient en effet fort nombreux, mais ils parurent tout de suite contradictoires.

On avait relevé tout d'abord des empreintes de pas qui partaient de la porte du parc et se dirigeaient vers l'escalier communiquant avec la chambre de la marquise, où la veille encore se trouvaient les diamants volés.

Mais au cours des investigations, une particularité frappa tout le monde, et l'on aperçut presque en même temps d'autres empreintes de pas qui, partant du même point, s'égarèrent dans les allées voisines, et allaient aboutir, quelques-unes du moins, à l'aile opposée de l'hôtel.

Et, chose renversante, invraisemblable, parmi ces dernières, on distinguait manifestement la forme mignonne d'un pied d'enfant, ou plutôt celui d'une jeune fille.

Cela se compliquait ! et pour ne pas jeter dans les recherches une confusion qui les eût égarées, on ne s'occupa en premier lieu que des vestiges de pas qui se voyaient dans les environs du théâtre du vol.

C'était l'important. Le reste s'éclaircirait plus tard, et l'on verrait si l'on devait s'arrêter à la supposition qu'une femme ou un enfant avait pu être mêlé à l'affaire et quelle part de complicité il conviendrait de lui attribuer ultérieurement.

Sur le premier point, aucune obscurité.

Les voleurs étaient évidemment au nombre de trois, chaussés inégalement de chaussures grossières. L'un d'eux avait dû faire le guet au bas de l'escalier, où il avait piétiné en attendant ses complices, et les empreintes des pas de ces derniers montaient au premier étage, traversaient le boudoir, et s'arrêtaient au meuble où les bijoux étaient enfermés.

Mais l'opération de l'effraction ne s'était pas faite sans difficulté. Le meuble paraissait s'être défendu et n'avoir pas voulu livrer son secret, car on l'avait à moitié éventré, et une main criminelle en avait saccagé les tiroirs secrets, d'où s'étaient échappés quelques objets sans valeur apparente, mais peut-être d'un prix inestimable pour les souvenirs qui pouvaient y être attachés.

C'étaient des fleurs fanées, quelques faveurs roses, et plusieurs petits bibelots qui avaient appartenu à la marquise, et que l'on rendit à mademoiselle de Beaurepaire qui les réclama avec instance.

Du reste, il n'y avait rien autre chose. Le meuble avait été spolié de tout ce qu'il contenait, et l'on ne s'attarda pas à le fouiller davantage.

Mieux valait consacrer tous ses efforts à la recherche des voleurs, et c'est ce que l'on fit, en invoquant l'aide de toutes les personnes qui pourraient fournir quelques renseignements utiles.

Mais le nombre de ces personnes était bien restreint, et en dehors de Cabassou, Riohard et Diane, qui donc eût été en mesure d'éclairer la justice ?

Et certes, ce n'est aucun d'eux qui eût révélé leur présence à l'heure de minuit, dans le parc de l'hôtel de Beaurepaire.

D'ailleurs Cabassou seul eût pu fournir quelques indices précieux s'il l'avait voulu. Mais il ne le voulait pas, et se réservait, pour ne rien compromettre, de choisir le moment opportun de la révélation.

Malheureusement, les faits devaient se produire plus rapides qu'il ne le supposait, et un nouvel incident des plus dramatiques, auquel on était loin de s'attendre, allait singulièrement modifier la position de chacun.

Au nombre des personnes qui, en apparence du moins, eussent dû se montrer indifférentes au vol commis chez le marquis de Beaurepaire, tout le monde eût certainement placé le vicomte Romuald de Grangel.

La veille, il avait eu avec M. de Beaurepaire un entretien dans lequel ce dernier lui avait rapporté sa conversation avec Diane, au moins en ce qui le touchait, et le marquis avait conclu en ajoutant que, devant la résistance obstinée qu'il rencontrait chez sa fille, il devait renoncer à un projet d'union où sa vieillesse s'était complue, mais qu'il se voyait contraint d'abandonner.

Romuald s'était montré parfait et d'une dignité correcte.

Il comprenait que sa cousine n'entendît pas confier le bonheur de toute sa vie à un homme qui lui serait indifférent, ou qu'elle n'aimerait pas assez pour lui accorder cette faveur insigne !. Elle était libre de son choix, et il ne doutait pas que l'époux qu'elle élèverait à elle ne fût digne d'un pareil bonheur. Il pria donc le marquis de transmettre à Diane l'expression de ses

regrets, et de l'assurer en même temps que de près comme de loin, il ne cesserait d'appeler sur elle les bénédictions de la Providence.

Puis il serra la main de M. de Beaurepaire et s'éloigna.

Il avait fait des efforts inouïs pour se contenir. Quand il fut seul, il donna un libre cours à sa colère et se répandit en imprécations violentes.

Qu'allait-il devenir ? A quel parti devait-il s'arrêter ?

Il ne le savait plus.

Et pourtant la situation était extrême. Il avait mené la vie à outrance jusqu'alors, sans compter, et se trouvait, à cette heure, acculé, dans une impasse d'où il ne pouvait sortir que par la honte ou par la misère.

Son union avec Diane eût tout sauvé. Il avait espéré longtemps que sa résistance d'enfant gâtée céderait devant l'autorité de M. de Beaurepaire qui, lui, désirait cette union.

Et voilà que le marquis lui-même venait de se dégager et que toute chance de se relever lui échappait.

Que faire ? que tenter ?

Il ne voulut pas rentrer chez lui. Il avait besoin de distraction ; il se rendit à son cercle et s'assit à une table de jeu.

Il jouait souvent... et il était heureux.

Cette nuit-là, il eut une malechance effroyable, et le matin quand l'aube parut, il perdait la somme énorme de trente mille francs.

Un moment il songea sérieusement au suicide. C'était une issue, et il n'y en avait guère d'autre.

Quand il rentra à l'hôtel de Grangel, il était tout à fait jour. Il se jeta sur son lit, brisé de fatigue et d'émotion et s'endormit de suite, d'un sommeil inerte et sans rêve.

Quand il s'éveilla, il était deux heures de l'après-midi.

Il s'habilla à la hâte, et comme son valet de chambre lui demandait s'il sortirait :

– Non, répondit Romuald d'un ton brusque ; faites-moi servir quelque chose J'ai à écrire, je resterai à l'hôtel.

Il était sombre, agité, nerveux. C'est à peine s'il toucha aux aliments qu'on lui servit.

Tout en mangeant du bout des dents, il questionna le valet.

– Et M. le comte est bien, ce matin ? demanda-t-il distraitement, comme pour occuper sa pensée.

– M. le comte est bien, répondit le valet, et il vient même de sortir pour se rendre chez M. le marquis de Beaurepaire.

Romuald fit un mouvement.

– Chez le marquis. mon père !. répliqua-t-il, à quel propos ?

Le valet sourit.

– Au fait, dit-il, M. le vicomte est rentré fort tard et il ne peut savoir...

– Quoi donc ?

– Ce qui s'est passé à l'hôtel de Beaurepaire, cette nuit.

– Que s'y est-il passé ?

Le valet raconta dans ses plus menus détails le vol des diamants, les particularités que l'on avait relevées jusqu'alors sur la manière dont les voleurs avaient procédé et les recherches auxquelles la police se livrait depuis le matin.

Romuald écouta avec un intérêt plus grand peut-être encore que n'en comportait le récit, et il parut particulièrement frappé de la précision avec laquelle les malfaiteurs avaient opéré.

– Oh ! ils ont dû avoir des données exactes, dit le valet, et l'on ne doute pas qu'ils n'aient réussi à se ménager des intelligences dans l'hôtel.

– Cependant, objecta Romuald, avec un pli soucieux au front, le marquis n'est entouré que de vieux serviteurs dont il n'est pas possible de suspecter la probité.

– Monsieur le vicomte a raison, et pourtant l'évidence est là, comme le disait l'un des agents avec lequel j'ai causé. Ce n'est peut-être que le résultat d'une fâcheuse indiscretion, mais il est manifeste qu'ils ont dû être renseignés par quelqu'un qui connaît les êtres.

Et puis, ajouta le valet d'un air de mystère, il y a encore autre chose.

– Quoi donc ? demanda Romuald.

– Parmi les empreintes de pas que l'on a relevées, il paraît que l'on a remarqué celles d'un pied de femme.

– Est-ce possible ?

– Voilà ce que l'on dit.

– Et cette femme ?

– On ne sait rien encore, mais on cherche.

Romuald passa sa main sur son front.

– C’est bien, dit-il au bout d’un instant, je vous remercie de ces renseignements. Tout à l’heure, j’irai voir M. le marquis et je saurai la vérité sur l’événement. Laissez-moi.

Le valet se retira et Romuald acheva de s’habiller.

Cependant, tout en procédant à sa toilette, il demeurait soucieux.

Parmi les racontars du valet, quelques mots avaient surtout éveillé son attention.

– Ce peut n’être, lui avait-on dit, que le résultat d’une fâcheuse indiscretion, mais il paraît acquis que les malfaiteurs ont dû être renseignés par quelqu’un qui connaît l’hôtel.

Et un doute jeta son ombre sur l’esprit de Romuald.

Vaguement, il se rappelait la conversation qu’il avait eue, la veille, chez Didine avec Saint-Léger.

Ce dernier avait parlé des diamants restitués au marquis, et incidemment, il l’avait amené, lui, Romuald, à donner des détails sur la topographie de l’hôtel et spécialement sur les abords de la chambre mortuaire de la marquise et l’escalier par lequel on y accédait.

Romuald eut un frisson.

Il ne connaissait Saint-Léger que depuis Trouville, mais il l’avait assez observé dans son rôle odieux de proxénète pour s’être convaincu qu’il était capable de tout.

Il devait avoir trempé dans l’affaire, et s’il n’avait pas eu une collaboration effective au vol, il avait pour le moins servi d’*indicateur*.

Romuald voulut en avoir le cœur net, et dès qu’il fut prêt à sortir, au lieu de se rendre chez le marquis, comme il en avait d’abord l’intention, il résolut d’aller chez Didine, et d’obtenir d’elle quelques renseignements sur l’emploi que Saint-Léger avait fait de la dernière nuit.

Mais au moment où le jeune vicomte se dirigeait vers l’antichambre, le timbre de la porte retentit, et il entendit presque aussitôt son valet de chambre parlementer avec un visiteur que, probablement, il ne connaissait pas.

Il sonna vivement et le valet accourut.

– Qu’y a-t-il ? demanda Romuald. Ne -vous ai-je pas entendu causer avec quelqu’un ?

– Que monsieur le vicomte m’excuse, répondit le valet, il y a là, en effet, une personne qui veut voir monsieur le vicomte, et comme c’est la première fois que cette personne se présente à l’hôtel...

– Qui est-ce donc ?

– Ah ! vous savez. ça ne paie pas de mine, ça ne marque pas bien. Pour un peu, on dirait un ancien cabotin.

– Vous a-t-il dit son nom ?

– Oui, monsieur le vicomte. Il s’appelle Saint-Léger.

Romuald fut sur le point de se trahir, mais il réussit à se maîtriser, et trouva même la force de sourire.

– Saint-Léger ! dit-il d’un ton enjoué. pardieu ! vous êtes observateur, monsieur Jean ; c’est en effet un ancien cabotin. Que diable peut-il me vouloir ?

– Il ne me l’a pas fait connaître.

– Eh bien ! dites-lui d’entrer, et je le lui demanderai moi-même.

Le valet se retira sur cet ordre, et un instant après, Saint-Léger pénétrait chez le vicomte de Grangel.

IX

Ce dernier était fort intrigué : depuis un moment il se demandait dans quel but le père de Didine osait à cette heure se présenter chez lui.

Romuald se trompait-il ? L’ancien cabotin était-il réellement étranger au vol commis la nuit précédente ? La démarche qu’il faisait n’était-elle due qu’au hasard ?

Le jeune vicomte n’en croyait rien et persistait à penser au contraire que le Saint-Léger devait en savoir long sur l’affaire des diamants.

Il devait avoir quelque raison secrète pour agir comme il le faisait, et l'ancien cabotin n'était pas homme à oublier ainsi toute prudence et à affronter lo danger d'être reconnu et appréhendé par les agents dont l'hôtel voisin était entouré depuis le matin.

Le vicomte avait peut-être plus de curiosité que d'inquiétude, et il se promit bien de se tenir en garde et d'observer avec attention son étrange visiteur.

Saint-Léger fit son entrée d'un pas dégagé et le visage souriant.

Il salua Romuald sans le moindre embarras et attendit, pour entamer la conversation, que le valet de chambre fût sorti et qu'il eût fermé la porte derrière lui.

– Là ! dit-il alors d'un ton satisfait. Maintenant que nous sommes seuls, et que personne ne peut nous entendre, nous allons pouvoir causer tout à notre aise.

– Que pouvez-vous avoir à me dire ? interrogea Romuald stupéfait des agissements de l'ex-cabotin.

– Des choses graves, répondit ce dernier, et qui ne doivent être recueillies par aucune oreille indiscrete.

– Ah ça ! quel est ce mystère ?

– C'en est un, en effet.

– Enfin... veuillez vous expliquer.

– C'est ce que je vais faire.

Saint-Léger prit familièrement le bras de son interlocuteur, et l'entraîna dans l'embrasure d'une fenêtre.

Romuald commençait à être quelque peu agacé, et si la situation se fût prolongée pendant quelques minutes encore, il se serait peut-être oublié en quelque vivacité.

Mais Saint-Léger n'abusa pas plus longtemps de sa patience, et commença en ces termes.

– Je ne crois pas, dit-il, vous apprendre une chose nouvelle en vous racontant que cette nuit un vol des plus audacieux a été commis chez votre oncle, le marquis de Beaurepaire.

– Vous savez cela ? fit Romuald avec ironie.

– Parbleu ! si je le sais ! puisque j'étais de l'affaire.

– Vous ?

– Moi, et deux copains dont il serait oiseux de décliner les noms et prénoms.

A cet impudent aveu, Romuald ne put retenir un geste de surprise et un mouvement de dégoût.

– Et vous osez me dire cela, à moi ! s’écria-t-il, pendant que la rougeur de la honte envahissait ses joues.

– Où est le mal ? répliqua effrontément Saint-Léger.

– Mais vous êtes un misérable !... Et je ne sais qui me retient de vous dénoncer à l’instant et de vous faire arrêter !

– Ça serait une idée ! fit l’ex-cabotin d’un ton goguenard, mais vous auriez tort de vous y abandonner, car j’estime qu’il y a mieux à faire.

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire. que si vous consentiez à m’écouter cinq minutes avec un calme relatif, – je ne suis pas exigeant – on ne m’ôtera pas de l’esprit que nous finirions par nous entendre.

– Nous entendre ! répéta Romuald, Moi ! avec vous !

– Et avec qui donc ?

Romuald sentit un frisson involontaire lui courir la peau.

Sa surprise était à son comble. Malgré lui, il comprenait que l’ex-cabotin devait avoir une communication importante à lui faire, quelque révélation inattendue, une proposition peut-être dont la gravité lui avait donné Paudace de braver les dangers qu’il fallait affronter pour venir le trouver.

Il regarda le misérable avec plus d’attention et remarqua sur ses traits une [expression qu’il ne leur connaissait pas.

Il se raidit pour rester maître de lui.

– Voyons, dit-il d’une voix basse, finissons-en. Vous êtes un ancien acteur, et vous n’avez peut-être pas renoncé à certaines plaisanteries du métier. Mais je vous avouerai que je n’y prends, moi, qu’un médiocre plaisir, et je suis d’avis que les meilleures plaisanteries sont les plus courtes. Donc, hâtez-vous. Dites-moi sérieusement le motif qui me vaut l’honneur de votre visite, et s’il est quelque service que je puisse vous rendre, croyez que je m’y emploierai avec un véritable plaisir.

Saint-Léger s’inclina en souriant.

– A la bonne heure, dit-il. Et puisque vous voulez bien m’y autoriser, je vais vous exposer sans fard le motif qui m’amène et l’échange de services qui peut s’établir entre nous.

– Encore ! fit Romuald avec un geste irrité.

– Je commence ! interrompit Saint-Léger.

Sur ce dernier mot, il s’était assis et avait croisé les jambes l’une sur l’autre en se renversant sur le dossier de son fauteuil.

– Ainsi que je vous le disais, reprit-il – cette fois d’un accent plus ferme et plus incisif, – cette nuit, accompagné de deux bons zigs auxquels les ténèbres ne font pas peur, je me suis introduit dans l’hôtel du marquis de Beaurepaire.

Ah ! vous m’avez promis de m’écouter, et dans votre intérêt même, veuillez vous abstenir jusqu’au bout de toute marque d’approbation ou d’improbation.

Ce que nous allions faire chez le marquis, vous le devinez sans peine. Nous n’avions d’autre idée que celle de rentrer en possession des diamants, et j’a joute – sans vouloir vous blesser – que les indications que vous m’aviez données hier chez Didine ont puissamment contribué à nous faciliter l’entrée et la sortie des appartements.

Seulement l’opération ne s’est pas faite sans incident, et nous avons à peine mis les pieds dans le parc, que nous avons été sur le point d’abandonner la partie, car il paraît que l’hôtel de Beaurepaire n’est pas précisément le temple de la vertu ! et que certains couples s’y donnent quelquefois rendez-vous au clair de la lune. Or, au moment où je me disposais à me diriger vers l’escalier qui conduit chez la marquise, j’ai vu... mais là ! distinctement vu. un jeune homme et une jeune fille qui échangeaient des mamours sous les charmilles ! Et s’il vous plaît d’être renseigné tout à fait à ce sujet, je puis vous dire que le jeune homme s’appelle Richard, et que la jeune fille est mademoiselle de Beaurepaire !

– Diane ! fit Richard avec un cri.

– Précisément.

– Ah ! vous mentez ! Tu mens, misérable ! Tu ajoutes la calomnie au crime. Mais je te dénoncerai, je te livrerai à la justice.

Romuald était hors de lui. Il avait saisi le bras de Saint-Léger, et le serrait entre ses doigts comme dans un étau.

L'ex-cabotin se dégagea d'un coup sec et se leva.

Calomnie tant que vous voudrez ! répliqua-t-il ; mais on a l'œil américain, et j'en suis pour ce que j'ai dit : c'était mademoiselle de Beaurepaire devisant avec un amant, et cet amant, c'était Richard.

– C'est faux !

– A quoi bon ces démentis ? Vous avez votre idée, j'ai la mienne. C'est l'affaire du juge d'instruction !. Il appréciera.

– Comment ! dit Romuald.

– Tiens ! vous croyez qu'on va se laisser égorger comme ça sans crier gare ? Plus souvent ! Et pas plus tard que ce matin, j'ai adressé au magistrat une lettre – anonyme bien entendu – dans laquelle je l'invite avec respect, à demander à M. Richard et à mademoiselle Diane ce qu'ils faisaient, la nuit dernière, dans le parc du marquis.

– Tu as fait cela ?

– Je suis dans le cas de légitime défense !. Et d'ailleurs, en agissant de la sorte, j'ai servi vos intérêts, peut-être autant que les miens.

– Qu'est-ce à dire ?

– Vous allez comprendre. Nous approchons du dénouement et je vais arriver à la proposition que j'ai à vous faire.

– Hâte-toi, hâte-toi !...

Saint-Léger s'était assis de nouveau. Il reprit :

– Pour lors, dit-il, nous avons donc pénétré dans la chambre de la marquise et, comme le petit meuble était fermé et que nous n'avions pas le temps d'envoyer chercher le serrurier, j'ai été obligé, bien à regret, d'avoir recours aux grands moyens. Du reste, ça n'a pas été long. Ces meubles-là, ça n'a pas de résistance et, au premier attouchement de ma pince d'acier, il s'est évanoui et s'est livré. Seulement, – on ne peut pas tout prévoir, – il paraît que l'effort était un peu brutal et, du même coup, j'ai éventré l'objet qui, dès ce moment, n'a pas eu de secrets pour moi.

– Profanation ! balbutia Romuald.

Saint-Léger fit entendre un petit ricanement.

– Profanation, soit ! répliqua-t-il ; mais, au lieu de me blâmer, vous devriez, au contraire, me remercier.

– Moi !

– Eh ! sans doute, puisque, en fouillant le meuble brisé, j’y ai trouvé toute une correspondance aussi curieuse que compromettante.

– Pour qui ?

– Ah ! ah ! voilà que je vous intéresse ! Eh bien, apprenez qu’avec les quinze lettres que j’ai effarouchées, M. de Grangel pourrait, s’il le voulait... épouser mademoiselle de Beaurepaire, bien certain que la jolie enfant, par respect pour la mémoire de sa mère, n’opposerait plus aucune résistance à cette union !

Il y eut un long silence au bout duquel l’ex-cabotin s’approcha doucement de Romuald.

– N’est-ce pas ? dit-il à voix basse, que pour une situation, voilà une vraie situation ?

– Mais ces lettres ! ces lettres !... balbutia Romuald en proie à mille sentiments contraires.

– Vous comprenez que mon premier soin a été de les mettre en sûreté. Par ce temps-ci, l’on n’est jamais à l’abri d’une visite domiciliaire !... et des papiers comme ceux-là, ça n’a pas de prix.

– Ne venais-tu pas ici avec l’intention de me les offrir ?

– A peu près.

– Eh bien ?

– Seulement, il y a une condition.

– Laquelle ?

– Et c’est ici le vrai moment de placer la proposition dont je vous entretenais tout à l’heure.

– Parle. Voyons, de quoi s’agit-il ?

L’ex-cabotin se recueillit un moment, puis il reprit :

– Une fois la précieuse cassette entre mes mains, je ne me suis pas dissimulé que j’allais me retrouver dans une impasse d’où il me serait difficile de sortir. Il paraît que les diamants sont catalogués, comme disent MM. les joailliers, et à la première démarche que je tenterais pour les laver, je serais infailliblement pincé !. Alors j’ai pensé à vous.

– A moi !

– Je me suis dit que vous seul pouviez sans danger m’en débarrasser, et m’en compter le prix qu’ils valent.

– Je ne comprends pas.

– C’est pourtant bien simple. Admettez en effet qu’à l’aide des lettres très compromettantes que le hasard a fait tomber entre mes mains, vous deveniez l’heureux époux de mademoiselle de Beaurepaire. vous voilà à l’instant même riche à millions !... Vous m’achetez les bijoux en question, et vous déposez les joyaux princiers dans la corbeille de nocces ! Tout le monde est content, l’honneur est sauf, et vous faites le bonheur de papa Saint-Léger qui vous jure une reconnaissance éternelle. Est-ce clair ?

Et comme Romuald hésitait, le front sombre, les sourcils contractés, livré au plus violent désordre : – Songez que vous êtes ruiné, poursuivit Saint-

Léger d’un ton pénétrant, que vous avez souscrit des obligations auxquelles il vous sera impossible de faire face ;... que cette nuit encore, m’a-t-on assuré, vous avez perdu une somme de trente mille francs, dont vous n’avez pas le premier sou !... Il ne vous reste plus que cette perche que je vous tends ! Vrai, je ne comprends pas votre hésitation, et je suis bien certain que si j’adressais la même proposition à maître Richard.

– Richard ! interrompit violemment Romuald.

– Préférez-vous le voir épouser mademoiselle Diane ?

– Lui !

– La jeune fille l’adore.

– C’est faux.

– Je ne les ai peut-être pas vus cette nuit !

– Tu mens !. C’est impossible. Ah ! quelle tentation ! quelle tentation ! Que faire ?... mon Dieu !

Saint-Léger eut un ricanement.

– Que faire ?...dites-vous, répliqua-t-il. Mais il n’y a pas deux airs à la chanson. Acceptez ma proposition.

– C’est odieux !

– Bah ! à première vue, comme ça, ça fait cet effet. Mais une fois marié à la belle héritière, qui sait ? Elle vous saura peut-être gré de l’avoir, en la

violentant, débarrassée de son Huron.

Romuald se taisait, l'ex-cabotin continua :

– Au surplus, ajouta-t-il d'un ton plus doux, il n'y a pas encore péril en la demeure. Ma lettre au juge d'instruction va donner quelque fil à retordre au jeune Américain. Réfléchissez. Nous nous reverrons ; mais, croyez-moi, ce que je propose est encore ce qu'il y a de mieux dans l'espèce, – comme parlent les huissiers. – Vous savez où demeure Didine, vous serez toujours sûr de me retrouver chez elle quand le cœur vous en dira.

Et sur ces mots, Saint-Léger fit un salut quelque peu ironique, et, gagnant la porte, ne tarda pas à disparaître.

Romuald était resté abasourdi, incertain, troublé ! mais au fond, ardemment attiré par les perspectives que l'ex-cabotin avait fait miroiter à ses yeux.

X

Pendant que cette scène avait lieu, Richard attendait avec une vive impatience le retour de Cabassou qu'il avait envoyé chercher des nouvelles au dehors. Il était quatre heures, Cabassou n'était pas encore revenu.

Richard ne se possédait plus.

Il avait lu et relu tous les journaux du matin, et c'était partout le même récit, les mêmes détails, les mêmes supputations sur les événements de la veille.

Ce n'était pas là ce qui l'intéressait.

Il voulait qu'on lui parlât de Diane, il brûlait de savoir ce qu'elle était devenue depuis la veille, connaître les résolutions prises par le marquis à la suite du fait qui venait de se produire.

Cabassou ne tarda pas à arriver.

Cinq heures sonnaient quand il entra dans la chambre de Richard.

– Eh bien, lui demanda ce dernier, qu’avez-vous appris ?

Le colosse remua lentement la tête.

– Rien, ou à peu près rien, répondit-il. Seulement, il paraît que le marquis a retardé son départ. On l’a mandé au parquet, et il est probable qu’il ne pourra quitter Paris avant une semaine au moins.

– Et Diane ?

– Mademoiselle de Beaurepaire ne sort pas : ce qui s’est passé l’a profondément émue... cela se comprend de reste, et madame de Simiane, l’une de ses amies, ne la quitte plus.

– Ah ! que ne donnerai-je pas pour la voir !

– Voilà une chose à laquelle il ne faut pas penser. L’aventure de cette nuit nous oblige à user d’une grande prudence, car si l’on se doutait que nous nous trouvions sur le théâtre du vol au moment même où il s’accomplissait.

– Vous avez raison !. et je suis plus soucieux de l’honneur de Diane que du mien propre. Mais qui pourrait nous dénoncer ? Personne ne nous a vus.
– Je l’espère.

– Et ce n’est pas nous que l’on pourrait soupçonner.

– Qui sait ? En tous cas, il faut veiller, et...

Cabassou n’acheva pas. La porte venait de s’ouvrir et un domestique était entré, portant sur un plateau d’argent une lettre qu’il présenta à Richard.

Celui-ci l’ouvrit vivement, et il n’eut pas plus tôt jeté les yeux sur le contenu, qu’il jeta un cri effaré.

– Qu’est-ce donc ? fit Cabassou.

– Lisez, lisez, dit Richard.

Et il lui tendit la lettre ouverte, pendant qu’il ordonnait au valet de les laisser seuls.

Cabassou avait parcouru la lettre et une contraction avait plissé ses lèvres.

La lettre était une invitation adressée à Richard d’avoir à se présenter le lendemain matin à dix heures au parquet.

– Tu vois si j’avais tort, dit Cabassou, cela se complique. Nous avons été vus.

– Par qui ?

– Té !... par l'un des voleurs donc !...

– Ils me connaissent alors ?

– Pardieu !... et moi aussi je les connais !...

– Vous !... Et vous ne les avez pas déjà livrés à la justice ?

Cabassou haussa les épaules.

– Ça, mon bon, répondit-il, c'est mon affaire... et je n'y ai pas pensé un seul instant ; car pour les dénoncer, il faudrait nous dénoncer nous-mêmes.

– Sans doute. Mais vous voyez, il y a quelqu'un qui a pris les devants.

– Et celui-là est un malin !... En lançant les agents sur une piste inattendue, il rompt les chiens, comme on dit, et trouble les recherches dont il est l'objet. Ce n'est pas maladroit.

– Que puis-je faire cependant ?

– Tu feras une chose fort simple on t'invite à passer au parquet, tu passeras au parquet.

– Et si l'on m'interroge ?...

– Tu répondras.

– Mais si l'on me demande quelle est cette jeune fille, dont les pas ont laissé leur empreinte sur le sable des allées, quelle réponse pourrai-je faire ?

– Ceci sera évidemment plus embarrassant, et il ne faut pas s'emballer. Nous avons la nuit devant nous, et d'ici à demain nous aurons tout le temps de causer. Ne précipitons donc rien, creusons la situation. et voyons le parti que l'on peut utilement en tirer.

Le lendemain vers dix heures, le coupé de Richard s'arrêtait devant la magnifique grille en fer forgé qui ferme la cour du Palais de Justice.

Il était fort perplexe. Bien qu'il eût longuement discuté avec Cabassou la conduite qu'il devait tenir, à mesure qu'il approchait, il se sentait plus ému et plus troublé ; et la pensée de Diane communiquait à son sang une fièvre ardente.

Comment allait-on l'accueillir ? quelles questions lui adresserait-on ? comment se garantirait-il des embûches que peut-être on allait lui tendre ?

Toutefois, quoi qu'il advînt, il était bien résolu à ne laisser suspecter ni son honneur, ni surtout, celui de Diane.

Dès qu'il eut atteint l'antichambre qui précède le cabinet du procureur, et qu'il eût fait passer son nom, un huissier vint lui dire qu'on l'attendait, et il

fut introduit auprès du magistrat.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, au regard pénétrant, quoique fort doux, au front austère, mais dont la physionomie était plutôt bienveillante que sévère.

Richard salua et s'assit, sur l'invitation qui lui en fut faite.

– Vous avez reçu l'avis que je vous ai fait adresser hier, lui dit alors le magistrat, et je ne puis que vous remercier de l'empressement que vous avez mis à vous rendre auprès de moi.

Richard s'inclina.

– Mon empressement, répondit-il, s'explique facilement : de pareilles invitations sont des ordres, et vous devez rencontrer peu de réfractaires. Toutefois, je dois avouer que dans la circonstance présente, j'étais curieux de connaître ce qui avait pu appeler sur moi l'attention du parquet.

– Ne vous en doutez-vous pas un peu ? répliqua le procureur.

Et en formulant cette question, il ne quittait pas Richard des yeux.

– De quoi s'agit-il donc ? demanda ce dernier, pour se donner le temps de préparer sa réponse à des questions qu'il sentait venir.

Le magistrat prit sur son bureau une lettre ouverte, et tout en la parcourant rapidement du regard :

– J'ai reçu hier, continua-t-il, une communication relative au vol audacieux qui vient d'être commis chez M. le marquis de Beaurepaire, et dans cette communication qui est, d'ailleurs, anonyme, il est question de vous.

– De moi ! fit Richard.

– Vous vous appelez bien Richard, n'est-ce pas ? Vous êtes arrivé récemment d'Amérique, et vous habitez aux Champs-Élysées un hôtel acheté il y a huit jours par un sieur Cabassou qui a été portefaix à Marseille, et qui est aujourd'hui quinze ou vingt fois millionnaire.

– Tout cela est parfaitement exact, répondit le jeune homme ; mais ces détails ne sont un mystère pour personne. Cabassou n'a jamais caché son humble origine ; et j'ai dit moi-même à tous ceux qui ont voulu m'entendre que cet homme-là m'a élevé comme si j'eusse été son propre fils, et qu'il n'a cessé de veiller sur mon enfance et ma jeunesse avec toute la sollicitude d'un père.

– C’est parfait ! – Mais ces détails n’ont aucun rapport avec la lettre qui est là ; et, je vous le répète, il s’agit de ce qui s’est passé la nuit dernière à l’hôtel de Beaurepaire.

– Un vol de diamants ?

– Précisément.

– Est-ce que, par hasard, on me soupçonnerait de complicité avec les voleurs ?

– On ne dit pas cela.

– Que dit-on alors ?

– On prétend que vous pourriez fournir à la justice de précieux renseignements sur les événements de cette nuit.

– Pourquoi ?

– Parce que vous deviez, assure-t-on, vous trouver à l’heure de minuit, sur le théâtre même du vol, ou, pour parler d’une façon plus précise, dans le parc de l’hôtel de Beaurepaire.

Richard tressaillit et garda le silence.

Que dire ? que répondre ? que faire ?

Il ne savait plus.

– Eh bien ! fit le magistrat surpris, vous vous taisez ! La question est pourtant bien simple, et la réponse doit être facile. Etiez-vous, oui ou non, dans le parc de l’hôtel, la nuit où s’est accompli le vol des diamants de la marquise de Beaurepaire ?

Et comme le jeune homme persistait dans son étrange silence :

– Ah ! prenez garde, monsieur, poursuivit le procureur, votre attitude est bien singulière et ouvre un vaste champ aux plus mauvaises suppositions... Voyons ! réfléchissez, je ne vous crois pas coupable : il me semble impossible que vous soyez le complice des misérables qui n’ont pas hésité à pénétrer la nuit chez le marquis, à fracturer des meubles et à dérober des bijoux qui représentent, dit-on, une valeur considérable. Mais le silence que vous vous obstinez à garder ne peut que nous être suspect, et je vous engage dans votre intérêt à nous dire toute la vérité. Encore une fois, veuillez répondre à ma question : Vous trouviez-vous, la nuit du vol, dans le parc de M. de Beaurepaire ?

– Oui, monsieur, répondit Richard en faisant un effort sur lui-même, pendant qu’une vive rougeur montait à ses joues.

– Ah ! enfin !... Et dans quel but aviez-vous pénétré chez le marquis ?

– Je devais y rencontrer une personne qui m’y avait donné rendez-vous.

– Cela est mieux et commence à s’éclairer. La première enquête, a, en effet, relevé de nombreuses empreintes provenant évidemment d’un pied de femme. Un rendez-vous ! C’est cela. Et la personne qui vous avait accordé ce rendez-vous, elle a fui, comme vous, à la première alerte ?

– Oui, monsieur.

– Elle est rentrée à l’hôtel ?

– Sans doute.

– Car cette personne appartient bien à M. de Beaurepaire et.

Richard se leva tout d’une pièce à cette question et son visage devint subitement livide, de rouge qu’il était.

– Pardon, monsieur, dit-il d’une voix ferme, presque farouche, vous avez obtenu de moi tout ce que je pouvais dire, et quoi que vous fassiez désormais, je vous jure que je suis bien résolu à opposer à votre droit d’interroger, ma volonté inébranlable de ne pas répondre. Accusez-moi, condamnez-moi, vous ne m’arracherez pas le nom que vous voulez connaître.

Le magistrat parut approuver du geste.

– Soit, dit-il, je ne veux pas insister... Remettez-vous. Seulement, comme vous n’êtes pas la seule personne qui ait été convoquée pour le même objet, veuillez, je vous prie, prendre place sur ce fauteuil, à côté de mon secrétaire, et, pendant qu’il vous lira le procès-verbal de l’interrogatoire sommaire auquel vous avez répondu, je recevrai la personne qui attend.

Et se tournant vers l’huissier, il ajouta :

– Introduisez M. le marquis de Beaurepaire.

XI

Ce nom pénétra comme la pointe aiguë d'un poignard dans la poitrine de Richard. Un frisson lui parcourut tout le corps, et il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur le siège qui lui était offert.

Le père de Diane allait venir !. On allait lui répéter l'aveu qu'il venait de faire, et peut-être le marquis devinerait-il la vérité, sous les réticences obstinées de Richard.

Le magistrat reçut M. de Beaurepaire avec la même politesse un peu hautaine, et il lui offrit un siège sur lequel le marquis prit place.

Ce dernier n'avait pas, du reste, remarqué la présence de Richard ; il était évident qu'une pensée soucieuse pesait sur son esprit, et le détournait de l'objet spécial pour lequel on l'avait fait appeler.

– J'ai désiré vous entretenir encore une fois, monsieur le marquis, dit le magistrat, pour deux motifs distincts. Le premier, c'est qu'il pouvait se faire que vous eussiez découvert à l'hôtel de Beaurepaire même, de nouveaux indices qui auraient pu nous aider à trouver une piste certaine. Jusqu'à présent, les recherches n'ont pas abouti, et le résultat est presque négatif. Les voleurs sont d'habiles coquins et les données sont encore trop vagues pour servir utilement à l'instruction. Sur ce point donc, l'affaire n'a pas fait un pas depuis hier, et à moins que quelques faits nouveaux ne soient venus à votre connaissance...

– Non, je n'ai rien appris, répondit M. de Beaurepaire. D'ailleurs j'avais promis de vous aviser aussitôt, le cas échéant, et en dépit de mes investigations, la même obscurité continue de régner sur cette déplorable affaire.

– C'est ce que je pensais : aussi n'est-ce pas sur ce premier point que je m'attarderai, car j'ai hâte d'aborder avec vous un sujet plus délicat et dont nous pourrons peut-être tirer un meilleur parti.

– Quel sujet ? fit le marquis.

– Vous savez qu’au nombre des constatations qui ont été faites dès la première heure, il en est une qui nous a frappés tous à des degrés différents.

– Celle des empreintes d’un pied de femme ?

– Précisément. Je l’avais d’abord négligée à dessein, pour ne pas jeter, dans les recherches commencées, une confusion qui eût pu devenir funeste. Mais je me vois maintenant forcé d’y revenir.

– Pourquoi ?

– Parce que d’après certaines indications qui me sont parvenues depuis, il m’a paru manifeste qu’un homme et une femme se trouvaient à l’heure du vol, dans le parc de l’hôtel.

– Des complices ?

– Non. des amoureux.

– Cela paraît bien improbable.

– Cela m’a paru de même, à moi aussi. mais dans la communication dont je vous parle, on me désignait l’homme !

– Par son nom ?

– Oui. Et je l’ai interrogé.

– Qu’a-t-il dit ?

– Il a avoué.

Le marquis fit un mouvement.

– Voilà qui est étrange, dit-il avec un pli sombre au front ; un rendez-vous, chez moi ! Et quel est cet homme ? J’ai le droit de le savoir ! Son nom ?

– Il s’appelle Richard.

– Lui ! dit le marquis.

Et aussitôt se dressant sur son siège :

– Mais la femme ?... la femme ! ajouta-t-il d’un ton ardent, avec un éclair dans les yeux Vous comprenez qu’il me faut une preuve, et cette preuve c’est le nom de cette femme !

Le marquis allait continuer, son indignation était à son comble. Il se débattait sous la réalité terrible, dont le vague soupçon l’étreignait avec violence, et il voulait la vérité, quelle qu’elle fût et quoi qu’elle dût lui coûter.

Mais tout à coup, la parole s'arrêta glacée sur ses lèvres et une rauque imprécation s'engagea dans sa gorge.

Richard venait de se lever, le visage pâle, d'une pâleur de statue, dardant ses yeux fixes sur M. de Beaurepaire.

– Vous demandez là, monsieur le marquis, dit-il, une chose à laquelle un homme d'honneur ne consentira jamais.

– Alors vous refusez ?

– Je refuse.

– Cependant vous n'ignorez pas que vous qui parlez d'honneur, vous autorisez par votre silence des suppositions que d'un mot vous pourriez arrêter ; et dans toutes les langues, dans tous les pays, cela s'appelle une lâcheté !

– Monsieur !. fit Richard, qui fut sur le point de se laisser emporter.

Le magistrat intervint et se tournant vers M. de Beaurepaire :

– Calmez-vous, monsieur, lui dit-il avec autorité, ce n'est pas avec des paroles violentes et emportées que nous parviendrons à l'aire la lumière dans cette affaire, et j'espère que M. Richard comprendra qu'il a une autre conduite à tenir dans la situation qui lui est faite.

Et s'adressant alors particulièrement au jeune homme :

– Je ne veux pas insister aujourd'hui, ajouta-t-il, mais je me réserve de revenir sur ce sujet, et je compte bien que le calme s'étant fait dans votre esprit, vous ne refuserez pas plus longtemps de livrer à la justice les renseignements qui peuvent l'éclairer ; c'est le devoir de tout galant homme, et je ne crois pas que vous persistiez à vous y soustraire.

A bientôt donc, monsieur, et en attendant, veuillez apposer votre signature au bas de cet interrogatoire dont vous venez de prendre connaissance.

Richard n'avait aucune bonne raison pour se refuser à faire ce qu'on lui demandait : il s'exécuta donc avec soumission, ôta le gant de sa main droite, prit la plume que lui offrait le secrétaire et se mit en devoir de signer.

Machinalement le marquis le regarda faire, et il était encore tout entier aux sentiments tumultueux auxquels il venait de céder un instant auparavant.

Mais soudain son visage se contracta, une flamme intense s'alluma dans son regard, et incapable de se contenir, il se précipita avidement sur Richard et lui prit le bras en poussant un cri aigu :

– Qu'avez-vous, monsieur ? fit le magistrat d'un ton sévère.

– Ah ! voyez ! voyez ! s'écria le vieillard.

– Quoi donc ?

– Cette bague !... cette bague qu'il porte au doigt.

– Eh bien ?

– Eh bien, monsieur, cette bague a fait partie des bijoux qui, la nuit dernière, ont été volés à l'hôtel de Beaurepaire, et je demande que cet homme explique comment elle se trouve en sa possession.

Cependant, devant l'attitude inattendue du marquis, Richard avait reculé de quelques pas et un frémissement l'avait envahi tout entier.

L'affirmation valait une accusation et il n'était plus possible de se dérober.

Qu'allait-il faire ? Quelle réponse pouvait-il opposer à la question que le procureur ne manquerait pas de lui adresser ?

Ce dernier venait de faire un mouvement non équivoque de surprise mêlée de stupeur, et ses traits avaient même revêtu une expression nouvelle de sévérité.

– Ceci serait étrange, en effet, dit-il à Richard, et cette fois il ne vous serait plus possible de garder le silence. Vous avez entendu, monsieur, et nous attendons votre réponse. Dites-nous si cette bague, comme l'affirme M. le marquis, a fait partie des bijoux volés et comment elle se trouve actuellement entre vos mains.

Richard avait relevé le front et repris possession de lui-même.

Il ne baissa pas le regard sous l'œil inquisiteur de celui qui l'interrogeait, et faisant un violent effort pour demeurer calme :

– J'ignore, dit-il d'un ton contenu, d'où provient cette bague, car je n'ai pas cru utile de m'en préoccuper ; mais ce que j'affirme, c'est qu'elle m'a été donnée par une personne.

– Que vous ne pouvez nommer !... acheva M. de Beaurepaire sur un ton de sanglante ironie.

– Oui, monsieur.

– Eh bien, cela est faux et vous mentez ! Oui, vous mentez, monsieur ! continua le marquis triomphant ; car cette bague appartient à ma fille Diane, et vous ne prétendez pas, je suppose, que ce soit elle qui vous l’ait offertee !

Et comme Richard se taisait, en proie à mille sentiments désordonnés :

– Que disais-je ! ajouta le vieillard ; il a honte de son propre mensonge et n’ose répondre !

– Parlez ! parlez ! insista le procureur, qui, lui peut-être, voyait plus loin que le marquis aveuglé.

– Ne. comprenez-vous donc pas que je ne le puis, monsieur, balbutia Richard.

– Quoi ?... que dit-il ?. interrompit M. de Beaurepaire. Mais expliquez-vous donc, misérable ! Et craignez d’aggraver par votre silence, les soupçons que votre attitude nous inspire !

Richard était à bout de patience ; son cœur battait à se rompre, ses oreilles bourdonnaient ; il se sentait humilié, et sa poitrine se soulevait de révolte et de colère.

Il secoua le front, et eut comme un rugissement mal étouffé de fauve acculé.

– Ah ! vous me poussez à bout !... dit-il, l’œil plein d’éclairs ; vous ne voulez pas comprendre ce que mon silence a de respectueux et de digne ! Eh bien. ne vous en prenez qu’à vous, monsieur, de l’extrémité à laquelle vous me réduisez ; et puisse mademoiselle de Beaurepaire me pardonner ! C’est elle qui m’a donné cette bague, et je ne veux y voir qu’un témoignage de reconnaissance.

En entendant cette déclaration, le marquis demeura un instant comme anéanti.

Il crut avoir mal entendu et regarda le magistrat, comme pour chercher sur ses traits la confirmation de ses doutes.

Mais le procureur conservait sa sévère impassibilité. Il avait compris tout de suite qu’il ne s’était pas trompé : c’était bien de mademoiselle de Beaurepaire que Richard tenait la bague qu’il portait.

Tout tremblant de fureur, les dents serrées, le marquis continua :

– Infamie ! infamie ! murmura-t-il. Mais cette calomnie peut être réfutée sans retard, et c’est à l’instant même que j’entends confondre le misérable

et le convaincre de mensonge. Ma fille Diane et notre amie madame de Simiane m'attendent dans la voiture qui m'a amené au Palais. Veuillez, monsieur le procureur, donner des ordres pour qu'on aille la prier de venir me rejoindre ! C'est d'elle, c'est de ses lèvres qui n'ont jamais menti, que nous saurons la vérité. Est-ce possible ?

Pour toute réponse, le procureur dit quelques mots à voix basse à l'un de ses secrétaires, et celui-ci sortit immédiatement pour aller exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir.

Quelques minutes plus tard, Diane et madame de Simiane étaient introduites dans le cabinet du magistrat.

XII

Et tout d'abord Diane ne manifesta qu'une sorte de curiosité naïve en pénétrant dans ce sanctuaire, à l'ameublement sévère, auquel elle n'était arrivée qu'après avoir traversé de longs corridors hantés de gendarmes !

Elle n'avait jamais rien vu de pareil, et plus d'une fois, durant le trajet, elle s'était peureusement serrée contre madame de Simiane, qui, bien que plus rassurée, n'était guère moins émue qu'elle.

C'était un spectacle si nouveau pour toutes deux qu'elles ne se lassaient pas de regarder et que, lorsqu'elles furent introduites auprès du magistrat, elles s'arrêtèrent un moment, interdites et troublées.

Toutefois cela dura peu, et presque aussitôt, Diane ayant aperçu son père, quitta le bras de madame de Simiane, et marcha vivement à lui.

– Diane ! chère enfant !... dit le marquis avec un tremblement dans la voix.

– Mon père ! fit doucement Diane.

Et remarquant alors l'altération de ses traits :

– Mon Dieu ! dit-elle, qu'avez-vous donc ? que se passe-t-il ?

Et tout d'un coup elle se tut, tremblante, près de défaillir.

Elle venait d'apercevoir Richard, qui s'était levé à son aspect, et elle avait porté les deux mains à ses lèvres pour étouffer un cri.

Richard !... Que faisait-il à cette heure au Palais ? D'où venait que, lui présent, on l'eût appelée, elle ?...

Une sensation aiguë pénétra son cœur et elle jeta, un regard terrifié à madame de Simiane.

Cependant le procureur avait salué les deux femmes d'un geste bienveillant, et leur indiquant un siège, il les invitait à s'y asseoir.

Diane resta debout.

Peu à peu, le sentiment de la réalité s'emparait de son esprit avec une autorité souveraine. Sans se douter encore de ce qu'on attendait d'elle, elle commençait à comprendre qu'il y avait quelque chose de grave dans ce qui se passait. et l'on eût pu penser qu'elle rappelait toute sa force et toute son énergie, dont un instinct supérieur lui disait qu'elle allait avoir besoin.

– Vous êtes étonnée, sans doute, mademoiselle, dit alors le magistrat, de l'invitation qui vient de vous être adressée, et vous ne vous attendiez certainement pas à comparaître aujourd'hui devant la justice. Mais rassurez-vous, nous ne vous retiendrons pas longtemps. Il ne s'agit que d'un éclaircissement que M. le marquis et moi nous avons à réclamer de vous, attendu que vous seule pouvez nous le donner.

– Moi ! monsieur, fit Diane au comble de la surprise.

– Oui, mademoiselle.

– A quel propos ?

– Voici. Vous n'ignorez pas que la justice fait en ce moment les plus actives recherches pour découvrir les auteurs du vol commis l'avant-dernière nuit à l'hôtel de Beaurepaire. Eh bien, il vient de se passer ici même ce fait bizarre, qu'un homme appelé à fournir certains renseignements sur l'affaire, a été trouvé porteur de l'un des objets volés.

– Un complice ?

– Nous Pavons pensé d'abord... Mais sur l'invitation qui lui a été adressée de faire connaître comment il s'était procuré l'objet en question, il a affirmé qu'il le tenait de vous-même.

– Est-ce possible ?... Quel est donc cet objet ?

– Une bague.

– Ah !

– Et il ne peut, paraît-il, y avoir aucun doute sur l'origine de ce bijou, car il a été reconnu tout de suite par M. le marquis.

Puis, se tournant vers Richard, le magistrat ajouta :

– Veuillez, je vous prie, monsieur, présenter à mademoiselle de Beaurepaire la bague que vous portez au petit doigt de la main droite.

Richard obéit, et s'étant approché, il tendit à Diane sa main qui tremblait.

Il y eut un silence.

Diane regardait la bague, mais un voile de larmes obscurcissait ses yeux et elle ne voyait plus rien.

– Eh bien ? dit doucement le procureur.

– Tu ne réponds rien ? ajouta le marquis.

Diane releva les yeux : une chaste audace brillait dans son regard.

– C'est, demanda-t-elle, M. Richard qui a déclaré qu'il tenait de moi.

– Oui, oui, interrompit le vieillard, cet homme a osé.

– Et, c'est une imposture, n'est-ce pas ? insista le magistrat.

Diane fit un geste négatif.

– Non, monsieur, répondit-elle, d'un ton qui cette fois s'accroissait plus fortement, non ! ce n'est point une imposture... M. Richard m'a un jour, au péril de sa vie même, arraché à une mort certaine. C'est là un service que je ne pourrai oublier, et je n'ai pas cru mal agir, en lui offrant un gage d'éternelle reconnaissance.

– Eh quoi !.... toi !... Diane... balbutia le père avec un frisson de honte.

– Soit ! soit ! se hâta de dire le procureur. Mademoiselle de Beaurepaire a peut-être été imprudente ; mais il est évident qu'elle obéissait à un sentiment des plus respectables auquel il n'y a rien à reprendre. Toutefois, permettez-moi, mademoiselle, de vous poser une autre question, en vous priant d'y répondre avec la même franchise. Le voulez-vous ?

– Sans doute, répondit Diane.

– Puisque vous avouez que c'est vous qui avez remis à M. Richard la bague que voici, voulez-vous nous faire connaître également en quelles circonstances ce don a été fait ?

– Mais.

– N’est-ce pas la nuit du vol ?

– En effet.

– Dans le parc de l’hôtel ?

– Oui, monsieur, et si j’ai osé attendre M. Richard cette nuit-là, c’est que je devais quitter Paris le lendemain, et que je ne voulais pas lui laisser le droit de croire qu’il avait obligé une ingrate !

– Assez ! assez ! interrompit violemment le marquis. Cette scène n’a déjà que trop duré, pour l’honneur de mon nom.

– Mon père !. balbutia Diane.

– Venez, malheureuse enfant ! venez !. Ah ! je ne pensais pas que Dieu dût jamais réserver une pareille honte à ma vieillesse ! s’écria le marquis.

Et prenant le bras de Diane, il l’entraîna vers la porte par laquelle ils ne tardèrent pas à disparaître, suivis de madame de Simiane.

Dès qu’ils eurent gagné la rue, ils montèrent dans la voiture qui les attendait et le marquis donna au cocher l’ordre de rentrer à l’hôtel.

Alors il secoua énergiquement les préoccupations qui l’absorbaient, donna la main à sa fille, qui sauta à terre ; puis, s’inclinant devant madame de Simiane :

– La voiture va vous reconduire chez vous, chère amie, lui dit-il, et laissez-moi espérer que vous me pardonnerez ce que ma conduite a d’irrégulier.

Pour toute réponse, madame de Simiane descendit à son tour, et alla prendre le bras de Diane, encore toute bouleversée de ce qui venait de se passer.

– Je vous pardonne tout, lui répondit-elle, mais à la condition que vous me permettez de finir la journée en compagnie de cette chère enfant.

– Mais, c’est que je veux lui parler à l’instant.

– Eh bien, vous lui parlerez... répliqua la jeune femme, et, s’il est des choses que vous ne puissiez pas dire devant moi, je m’assoierai dans ce salon, en attendant que vous ayez fini. Est-ce convenu ?

Tout en conversant de la sorte, ils avaient monté au premier étage et étaient entrés dans le salon qui séparait l’appartement du marquis de celui de sa fille.

– Voyons ! dit alors madame de Simiane, en faisant un pas vers la chambre de Diane, dois-je rester, ou faut-il.

– Demeurez, je vous en prie, interrompit le marquis. Ce que j’ai à dire à Diane peut être entendu sans indiscretion par celle qui fut la meilleure amie de sa mère. Jusqu’aujourd’hui, j’ai usé envers cette malheureuse enfant, d’une longanimité dont je me repens bien cruellement à cette heure. Mais après ce qui vient de se passer, tout acte de faiblesse de ma part serait un crime... et j’entends que ma volonté ne rencontre plus de résistance.

– Si vous le voulez, dit timidement Diane, dès demain j’entrerais en religion.

– Mademoiselle de Beaurepaire est faite pour le monde et non pour le couvent.

– Qu’exigez-vous ?

– Avant un mois, vous serez la femme du vicomte de Grangel.

– Vous ne me contraindrez pas à cette union !

– Vous le verrez bien.

– Mais je n’aime pas Romuald.

– Qu’importe !

– Vous savez que j’en aime un autre.

Le marquis eut un geste violent.

– Ah ! prenez garde, dit-il avec colère, et ne me parlez jamais de cet homme, si vous voulez que je conserve encore pour vous quelques sentiments paternels.

Diane baissa le front et se laissa tomber sur un divan.

Madame de Simiane intervint et entraîna M. de Beaurepaire dans l’embrasure d’une fenêtre.

– Laissez-la, dit-elle à voix rapide et basse ; n’insistez pas davantage, je vous en conjure. Vous êtes irrité et Diane elle-même a été bien troublée par tous ces incidents si nouveaux pour elle. Mais je la connais, elle vous aime plus que sa vie même ; et je sais un moyen sûr de la rendre tout à fait docile, et de l’amener à accepter l’union que vous désirez.

– Vous feriez cela ? dit le marquis surpris.

– Je vous le promets.

– Mais... ce moyen, quel est-il ?

– C’est mon secret. et je ne veux le dire à personne. Mais que vous importe après tout si ce soir vous pouvez annoncer à M. de Grangel que son fils sera avant peu l’heureux époux de mademoiselle de Beaurepaire ? Laissez-nous donc, monsieur, retirez-vous, et abandonnez-moi le soin d’obtenir de Diane Lout ce qu’elle vous refuse en ce moment.

M. de Beaurepaire n’était guère convaincu, mais il céda cependant aux instances de madame de Simiane et se retira aussitôt dans son appartement.

Il avait à peine disparu que madame de Simiane courut à Diane qu’elle aida à se lever.

– Et maintenant, dit-elle d’un ton dont l’âpreté frappa la pauvre enfant interdite, maintenant, viens, viens. Réfugions-nous dans ta chambre afin que nul au monde ne puisse entendre ce que j’ai à te confier.

– Ah ! vous m’effrayez ! balbutia Diane.

Elles avaient quitté le salon et venaient d’entrer dans la chambre de Diane. Madame de Simiane ferma vivement la porte derrière elle, et en poussa le verrou.

– Mais qu’y a-t-il donc ? demanda Diane stupéfaite de toutes ces précautions.

– Ce qu’il y a, répondit la jeune femme d’une voix ardente, c’est que pour l’honneur de ta mère, pour son honneur, entends-tu bien ? il faut que ce soir même tu acceptes de devenir la femme de Romuald.

– Moi ! moi ?... fit Diane avec un geste d’horreur.

– Il le faut.

– Jamais !

– Jamais !. dis-tu, répliqua madame de Simiane ; eh bien, assieds-toi là près de moi, ma pauvre et chère enfant, et quand tu m’auras entendue, c’est de toi-même que tu iras trouver le marquis pour lui annoncer que tu es prête au douloureux sacrifice !

XIII

Diane s'assit sans répliquer.

Elle ne comprenait pas bien, mais elle avait peur.

C'était la première fois que madame de Simiane lui parlait avec cette autorité, et pour qu'elle s'exprimât comme elle le faisait il fallait que la situation fût bien grave.

Dès son plus jeune âge, Diane s'était habituée à considérer madame de Simiane comme son amie la plus tendre : elle en avait reçu les meilleurs et les plus affectueux conseils ; dans ses plus gros chagrins de jeune fille, c'était dans le cœur dévoué de madame de Simiane qu'elle allait chercher un doux refuge.

D'ailleurs, elle n'avait qu'elle au monde à qui elle pût se confier et, dans l'état d'esprit où elle se trouvait, madame de Simiane devait être son unique soutien et sa suprême consolation.

Cependant la jeune femme avait pris place à côté de Diane et, s'emparant de ses deux mains, elle l'avait attirée contre sa poitrine.

– Chère petite, dit-elle de sa voix la plus douce, te voilà maintenant tout effrayée et tremblante !. Ce n'est pas ainsi qu'il faut écouter ce que j'ai à te dire. Voyons, calme-toi.

– J'ai peur, murmura Diane.

– Il faut au contraire être courageuse et forte. La situation est grave, elle peut devenir terrible !. Et toi seule peux tout sauver.

– De quoi s'agit-il donc ?

– Je te le répète, c'est l'honneur même de la marquise de Beaurepaire qui est menacé.

– Ma mère ! Ah ! dites alors, dites vite. Vous ne pouvez douter que je ne sois prête à faire tout ce que vous m'ordonnerez.

– A la bonne heure ! Eh bien, lis ce billet qui m'a été remis ce matin et que j'allais te communiquer, quand le marquis t'a envoyé chercher.

En parlant ainsi, madame de Simiane remit à Diane un billet qu'elle venait de tirer de son sein.

Le billet était ainsi conçu :

« Madame,

Un grand scandale menace en ce moment la mémoire de madame de Beaurepaire. Des lettres compromettantes pour son honneur viennent de tomber entre des mains cupides, et l'on est décidé à les transmettre à M. le marquis, si même on ne va pas jusqu'à les répandre dans le public. Il n'y a qu'un moyen d'éviter cette honte.

Que mademoiselle Diane de Beaurepaire s'engage à devenir la femme de M. le vicomte de Grangel, et à l'instant même les lettres dont il est question lui seront fidèlement remises.

On attendra jusqu'à demain soir. Passé ce délai, M. le marquis de Beaurepaire sera édifié sur la vertu de sa femme.

Répondez poste restante aux initiales S.L. »

– Infamie ! infamie !. murmura Diane en laissant tomber le billet de ses doigts tremblants.

– Comprends-tu, maintenant ? dit madame de Simiane.

– Oh ! l'odieuse calomnie ! continua Diane en se dressant, le regard indigné. Et quel misérable a pu imaginer un aussi abominable mensonge ?

Madame de Simiane secoua tristement la tête.

– Malheureusement, répliqua-t-elle, il ne faut pas se bercer d'illusions, mon enfant, car il n'y a pas là de mensonge.

– Eh quoi !... vous osez dire...

– La vérité.

– Ma mère...

– Madame de Beaurepaire avant d'épouser le marquis avait distingué un homme dont elle croyait qu'elle pourrait devenir la femme. Elle aimait le colonel Robert comme tu aimes Richard, et n'avait pas hésité à lui faire l'aveu de cet amour ! A cette époque nous ne nous quittions pas, ta mère et moi ! Et j'ai connu toutes les douleurs qu'elle a supportées, jusqu'au jour à jamais néfaste où on la sépara de celui qu'elle chérissait plus que la vie même !

Elle faillit mourir de ce coup cruel, et pendant longtemps elle n'eut d'autre consolation que la lecture de ces lettres qu'elle avait écrites naguère au colonel, et que ce dernier avait consenti à lui rendre. Je savais, moi, que ces lettres devaient se trouver dans le meuble de Boule où le marquis avait déposé les diamants de ta mère ; et vingt fois j'ai été sur le point de te révéler ce secret douloureux. Mais j'hésitais, je reculais devant cette triste confidence, et ce secret est devenu la proie d'infâmes misérables.

– Ainsi ces lettres existent ? dit Diane anéantie.

– Elles existent ! et il faut éviter à tout prix qu'elles parviennent au marquis.

– Oui, oui, sans doute ! Et pour cela faire, il faut, n'est-ce pas, devenir la femme de Romuald, c'est-à-dire renoncer à Richard, à Richard que j'aime !... à Richard que je vais réduire au désespoir. Oh ! tenez !... c'est affreux ! et la mort serait cent fois préférable !

Elle éclata en sanglots et prit sa tête qu'elle serra dans ses mains.

– Chère mignonne, dit madame de Simiane en la baisant tendrement sur les yeux, ne t'abandonne pas ainsi. sois courageuse.

– Et lui ? lui !... Mon Dieu, que va-t-il penser de moi ?

– Je le verrai.

– Et ce que vous lui direz apaisera-t-il l'horrible douleur qu'il va éprouver ? Cher, cher Richard, l'homme le plus chevaleresque et le plus loyal que j'aie connu ! Il me maudira, son amour se changera en mépris.

– Ne crois pas cela. Et quand il apprendra à quelle nécessité tu obéis...

Diane se tordait les bras avec désespoir ; elle ne pouvait se résigner. Un déchirement se faisait dans son cœur ; elle cherchait âprement une issue à cette effroyable situation.

Elle se leva.

La fièvre brûlait son sang, des éclairs jaillissaient de ses yeux sous ses sourcils contractés !. Son esprit surexcité s'abandonnait à mille résolutions farouches.

– Ett lui !... ce Romuald !. dit-elle en s'arrêtant tout à coup, cet homme qui, désespérant de m'obtenir de moi-même, n'a pas honte de recourir à d'aussi vils moyens pour m'arracher mon consentement... C'est là l'époux avec lequel je serai condamnée à vivre ! à qui je devrai me livrer corps et

âme !... Horreur ! oh ! jamais ! jamais !... et plutôt que d'accepter un pareil martyre...

Un frisson secoua ses épaules et la parole resta suspendue à ses lèvres.

On eût dit qu'une pensée inattendue traversait son cerveau. Elle marcha droit à un petit bureau placé dans l'angle de la chambre, y prit une feuille de papier et une plume et se mit aussitôt à tracer quelques mots à la hâte.

– Que fais-tu ? interrogea madame de Simiane.

– Eh ! ne le voyez-vous pas ? Ai-je le droit d'hésiter, quand il y va de l'honneur de ma mère ?... J'écris à M. le vicomte de Grangel, qu'aujourd'hui même je ferai connaître à mon père ma résolution d'accepter l'époux qu'il me propose.

– Pauvre Diane !

– Mais ce devoir une fois accompli, je sais ce qu'il me restera à faire.

– Quelle est ta pensée ?

– Ne la devinez-vous pas ?

– Oh ! malheureuse enfant ! voilà que tu m'épouvantes à présent.

Diane eut un geste d'orgueilleux défi.

– Moi, dit-elle, j'ai mon honneur aussi, comme ma mère. J'ai juré à Richard que je ne serais pas à d'autre qu'à lui !... Et plutôt que de manquer à mon serment...

– Que feras-tu ?

– Je me tuerai !...

XIV

A quelques heures de là, c'est-à-dire vers six heures du soir, Cabassou venait de rentrer à l'hôtel des Champs-Élysées, et il demandait au valet qui était venu le recevoir des nouvelles de Richard, quand il vit ce dernier

accourir à sa rencontre, lui prendre la main et l'entraîner vers l'appartement qu'il occupait au rez-de-chaussée.

Cabassou se laissa faire passablement surpris, mais dès que la porte de la chambre eut été fermée, et qu'il se vit seul avec Richard, il se dégagea de son étreinte et l'enveloppa d'un regard rapide.

– Ah ça !. qu'est-ce qui te prend ? dit-il, et que t'est-il arrivé ?

– Ah ! vous ne pouvez pas savoir, répliqua Richard, on ne devine pas ces choses-là ! C'est horrible !

– Quoi ?

– Diane !...

– Eh bien ?

– Elle se marie.

– Allons donc ! Avec qui ?

– Avec Romuald.

– Quelle plaisanterie ! Et qui dit cela ?

– Madame de Simiane.

– Elle t'a écrit ?

– Lisez ! lisez !... Voici sa lettre.

Richard, par un geste fébrile, tendit à Cabassou une lettre qu'il froissait de ses mains crispées.

Cabassou s'en saisit et lut avec stupeur.

Il n'y avait que quelques lignes, mais elles étaient terribles.

Madame de Simiane annonçait à Richard que Diane allait épouser le vicomte de Grangel, et elle le priait de la venir voir tout de suite, pour apprendre à la suite de quelle impérieuse nécessité, mademoiselle de Beaurepaire s'était vue contrainte de consentir à cette union.

– Oh ! oh ! fit Cabassou, voilà qui est grave.

– N'est-ce pas ?

– Il y a là-dessous quelque machination infâme.

– Oh !! jee le tuerai !...

– Qui cela ?

– Romuald.

– Ce serait un moyen, mais il est plein de dangers.

– Croyez-vous, par hasard, que j’assisterai indifférent à un pareil spectacle ?

– Je ne crois à rien de semblable.

– J’aime Diane.

– Je sais cela.

– Et je ne me la laisserai pas arracher ainsi sans lutter.

– Eh ! qui te dit le contraire ? Ce n’est pas moi ! Seulement, nous ne sommes plus en Amérique, je te l’ai déjà dit souvent. et il y a ici des lois rigoureuses qui ne permettent pas de se faire justice soi-même.

– Cependant, je ne puis rester impassible !

– Sans aucun doute.

– Que me conseillez-vous ?

– Voilà la question !... et ce n’est pas aussi facile que de jouer au bouchon. Pourtant, il me semble que dans ta situation il n’y a qu’un parti à prendre.

– Lequel ?

– Madame de Simiane t’invite à l’aller voir ; tu n’as pour le moment rien de mieux à faire.

– Que lui dirai-je ?

– Tu l’écouteras d’abord et tu connaîtras la raison de cette résignation inattendue de mademoiselle de Beaurepaire.

– Et si elle me dit...

– Elle te dira tout ce qu’elle voudra. Elle doit en savoir long, et nous avons intérêt à attendre ses explications.

– Et après ?

– Après, mon cher enfant, tu reviendras me trouver, et alors nous prendrons une résolution en toute connaissance de cause.

– Oh ! je le tuerai ! je le tuerai !. dit encore Richard.

– Mon Dieu, repartit Cabassou, je ne verrais pas de mal à cela. Mais encore faut-il que cet incident vienne à propos.

– Alors vous le voulez ? Je vais partir.

– A l’instant. Madame de Simiane t’attend. Ne perds pas une minute, et quand tu reviendras, tu me raconteras en dînant tout ce que tu auras appris.

Richard partit aussitôt, et Cabassou gagna son appartement, assez perplexe, se creusant l'esprit pour deviner la cause mystérieuse qui avait pu décider Diane à cette union, qu'elle avait jusqu'alors obstinément repoussée.

Un quart d'heure se passa de la sorte, au bout duquel Cabassou entendit une voiture s'arrêter à la porte de l'hôtel. Cela l'intrigua. Il était trop tôt pour que ce fût Richard. Qui donc était-ce ?

Il n'attendit pas longtemps.

Presque aussitôt un valet entra qui lui remit une carte, et Cabassou eut à peine lu le nom qui s'y trouvait gravé qu'il tressaillit.

– Faites entrer, dit-il au valet.

Et un instant après un homme entra.

C'était le colonel Robert.

Les deux hommes se saluèrent.

– Je ne sais pas, monsieur, dit le colonel, si j'ai l'honneur d'être connu de vous, mais le motif qui m'amène est assez grave pour que j'aie cru pouvoir me dispenser de la banale formalité des présentations ordinaires.

– Et vous avez bien fait, colonel, répondit Cabassou. Richard vous aime beaucoup, il m'a dit la sympathie que vous lui aviez témoignée au Havre et c'est là, à mes yeux, un titre suffisant pour que je m'estime heureux de vous recevoir et de vous serrer la main.

– Ceci me met tout à fait à l'aise et m'autorise à aborder tout de suite, et sans préambule, la question qui m'amène à cette heure auprès de vous.

– Vous avez dit que c'était grave. De quoi s'agit-il ?

– Du bonheur de Richard et de l'honneur de mademoiselle de Beaurepaire.

Cabassou fit un mouvement.

– Madame de Simiane, que je quitte à l'instant, poursuit le colonel, a dû écrire à Richard qu'elle avait une importante communication à lui faire.

– En effet, et il s'est immédiatement rendu à son invitation.

– C'est pour le mieux. Madame de Simiane lui apprendra ce qui se passe, et nous aurons, en son absence, toute liberté de traiter la question qui a déterminé ma démarche.

– Expliquez-vous.

– Vous savez déjà que mademoiselle de Beaurepaire se résigne à accepter pour époux M. Romuald de Grangel, et il a fallu un motif bien puissant pour changer à ce point ses résolutions. Elle aime Richard, et elle était décidée à repousser toute autre union.

– Je le croyais.

– Mais un incident inattendu s’est produit qui a modifié sa situation.

– Quel incident ?

– Ce secret ne m’appartient pas et je ne puis vous en faire la confidence.

– Alors, le mariage de Romuald avec mademoiselle de Beaurepaire est arrêté ?

– Oui.

– Et il s’accomplira ?

– J’espère encore pouvoir empêcher cette infamie.

– Comment ?

Le colonel parut réfléchir un instant ; puis il reprit :

– Ecoutez-moi, monsieur Cabassou, dit-il. Nous touchons ici à une heure suprême, et du concours que vous allez me prêter, dépend en partie le succès de l’entreprise que je veux tenter. Vous avez un grand empire sur Richard.

– Hum !... c’est selon. Qu’attendez-vous de lui ?

– Une chose fort simple, mais peut-être difficile à obtenir dans l’état d’esprit où il se trouve. Il faut qu’il contienne son indignation et sa colère ; qu’il renonce, provisoirement du moins, à toute intervention, et surtout qu’il évite de se rencontrer avec Romuald.

– Mais il ne parle que de le tuer !

– Un duel, dans ces conditions, ne ferait que précipiter les événements, et aggraver la situation de Diane.

– Que dites-vous ?

– Ce qu’il faut lui répéter : qu’il reste calme, qu’il ne tente rien, qu’il attende enfin ! Et, s’il consent à obéir. qui sait ? Peut-être dans vingt-quatre heures viendrai-je lui annoncer que tout danger a disparu, et que même, rien ne s’oppose plus à son union avec mademoiselle de Beaurepaire.

– Serait-ce possible ?

– Consentez-vous à m’aider ?

– Ah ! de grand cœur !... Et j'ajoute que sur le premier point, je puis vous répondre que jamais Richard ne croisera l'épée avec le vicomte de Grangel. Ce que j'ai remis jusqu'à présent à lui dire sur ce sujet, je le lui confierai dès ce soir.

– A demain midi alors. Et si à cette heure, je ne suis pas venu vous trouver, c'est... que j'aurai échoué. Dans ce cas, vous agirez comme vous le jugerez opportun, et Dieu fera le reste.

Cabassou tendit la main au colonel Robert.

– A demain donc, dit-il.

– A demain ! répliqua le colonel.

Et il se retira.

La nuit venait. Il était huit heures. Le colonel descendit lentement l'avenue des Champs-Élysées, traversa la place de la Concorde et gagna un restaurant de la rue Royale où il dîna.

Puis, comme dix heures sonnaient, il alluma un cigare et s'achemina vers son cercle.

Il y avait déjà beaucoup de monde quand il y arriva ; les conversations y étaient fort animées. Le bruit du mariage de Romuald avec mademoiselle de Beaurepaire s'y était répandu et la nouvelle produisait son effet.

On attendait le jeune vicomte qui avait dit à quelques-uns de ses amis qu'il viendrait passer une heure ou deux au Cercle, et l'on se promettait de le féliciter.

On le savait presque ruiné. Ce mariage était pour lui une chance inespérée, et quelques-uns même s'étonnaient de cette brusque conclusion, quand la veille encore on assurait que tout était rompu.

Cependant, le jeu s'organisait, et le colonel, par désœuvrement, était allé s'asseoir auprès des joueurs, et avait jeté quelques louis sur le tapis.

Puis, bientôt il prit place lui-même à la table, où il manquait un partenaire, et dès lors la partie devint sérieuse.

On savait que le colonel jouait gros jeu ; en peu d'instant une galerie de curieux se forma autour de lui.

D'habitude il n'était pas heureux et perdait bien souvent des sommes considérables.

Mais ce soir-là, le hasard réservait aux spectateurs des étonnements de plus d'un genre.

XV

Dès les premiers coups, la veine se déclara en sa faveur avec une intensité qui dépassait les proportions ordinaires.

On jouait à l'écarté, et huit fois il avait passé.

L'or s'amoncelait sous sa main. Il y avait là, devant lui, presque une fortune.

La curiosité était à son comble. Les parieurs s'acharnaient contre cette chance inouïe, que rien ne semblait devoir arrêter, et à chaque nouvelle victoire, un frémissement passait sur la galerie, où chacun s'attendait à voir le colonel se lever de sa place et réaliser l'énorme tas d'or et de billets de banque qu'il avait devant lui.

Mais le colonel songeait bien à cela !

Calme, taciturne, impassible, c'est à peine s'il prenait garde à son jeu, et certainement sa préoccupation était ailleurs.

Il attendait ! Quoi ? Nul n'eût pu le dire.

Son regard était fixe, presque atone : il relevait les cartes que son partenaire lui donnait, les regardant d'un œil indifférent, et les jetait une à une sur le tapis vert, sans pour ainsi dire prendre attention à la carte qu'elles y rencontraient.

L'étonnement croissait.

Jamais on n'avait vu un joueur aussi détaché, en apparence, des chances de gain ou de perte, et chacun se demandait à quel sentiment mystérieux, inexplicable, obéissait le colonel.

De temps en temps seulement, une imperceptible contraction plissait le coin de sa lèvre et une ombre fugitive passait sur son front.

Ce mouvement était provoqué par l'arrivée de quelque membre du Cercle attardé, qui, attiré par la curiosité générale, venait prendre place parmi les jeunes gens qui formaient la galerie.

Mais c'était rapide comme l'éclair.

Le colonel se contentait de jeter un regard au nouveau venu, et aussitôt, il reprenait son attitude hautaine et froide.

A un moment cependant, il y eut un temps d'arrêt.

C'était la quinzième fois que le colonel *passait*, et les joueurs commençaient à s'effrayer.

On se consultait, on hésitait à affronter cette veine prodigieuse, et pendant quelques secondes, aucun partenaire n'osa se présenter.

Le colonel fronça les sourcils.

– Eh bien, messieurs, dit-il en cherchant un adversaire, vais-je donc être obligé de me lever ? Voyons !... Il y a là cinquante mille francs à peu près, et je n'en retire pas un louis. Est-ce que cet enjeu n'est pas fait pour tenter quelqu'un ?

Un profond silence accueillit cette invitation, et le colonel se disposait à quitter la table, quand tout à coup un brouhaha s'éleva dans la salle, et une forte poussée se produisit.

– Qu'il y a-t-il ? demanda le jeune de Cintré qui était le dernier décavé.

– Eh ! c'est Romuald, lui répondit-on ; il vient d'arriver ; on lui fait fête.

C'était Romuald, en effet. Dès qu'il avait paru dans le premier salon, ses amis étaient allés à sa rencontre, et on venait de l'entraîner jusque devant la table de jeu.

Lui, se laissait faire. Il y avait quelques heures à peine qu'on lui avait annoncé que sa demande était décidément agréée et que son mariage avec Diane aurait lieu avant un mois.

C'était la fortune... peut-être le bonheur !

Une joie non équivoque éclatait sur ses traits ; il n'y avait pas autour de lui un seul de ces jeunes gens qui n'enviât sa chance, et il jouissait naïvement de son triomphe.

Quand il atteignit la table du jeu, il s'arrêta.

Le colonel était devant lui ; il n'avait pas encore quitté la partie, et de l'autre côté, il y avait une place vide.

Romuald salua le colonel, et chose bizarre, il lui sembla que le colonel ne lui rendait pas son salut.

Il frissonna.

Et quand Cintré lui eut expliqué à voix basse, que le colonel allait se retirer faute d'un adversaire digne de lui, Romuald, sans trop savoir ce qu'il faisait, se laissa machinalement tomber sur la chaise, et prit place à la table.

Un éclair jaillit de l'œil du colonel.

– On m'assure, monsieur, dit alors Romuald, que l'on hésite à tenir la partie que vous offrez. Si vous le voulez bien, c'est moi qui serai votre partenaire, et je serai trop heureux de me mesurer avec un maître tel que vous.

Le colonel s'inclina.

– Je suis à votre disposition, monsieur, répondit-il d'un ton glacé.

Romuald prit les cartes et tout en les mêlant :

– Combien faites-vous ? demanda-t-il encore.

– Mais... ce qu'il y a devant moi.

– C'est-à-dire.

– C'est-à-dire environ cinquante mille francs.

– Eh bien... va pour cinquante mille francs. Voyons, qui fera ?

Et prenant quelques cartes du jeu qu'il tenait, il retourna une dame qu'il présenta au colonel.

Ce dernier ne bougea pas ; Romuald le regarda un moment avec stupeur.

– N'auriez-vous pas entendu ? dit-il d'une voix qui commençait à trembler.

– Oh ! parfaitement, monsieur le vicomte, répondit le colonel. Seulement vous paraissez oublier vous-même les règles les plus élémentaires de la partie que vous vous proposez d'engager. Mes cinquante mille francs, à moi, sont là ! et j'attends que de votre côté.

– Mais... ma parole !...

– Votre parole a une valeur que je n'entends pas diminuer. Mais rappelez-vous que vous êtes déjà depuis huit jours mon débiteur pour une somme de dix mille francs.

– Monsieur !...

– Et avant de vous admettre à contracter une nouvelle dette, j’attendrai que vous ayez épousé mademoiselle de Beaurepaire.

A cette sanglante et terrible réponse, un long frémissement parcourut les rangs des curieux, et Romuald devint livide.

– Ah ! vous me rendrez raison de cette insulte ! balbutia-t-il les poings serrés.

– Quand vous le voudrez, répondit le colonel.

– Tout de suite, à l’instant.

– Mes témoins iront trouver les vôtres, dès que vous les aurez désignés.

Et le colonel, ayant quitté la table, alluma tranquillement un nouveau cigare et alla faire un tour dans les salons.

Chemin faisant, il avait prié deux de ses amis de lui servir de témoins et ceux-ci avaient accepté.

L’injure était publique ; l’affaire devait suivre son cours ; nul ne pensa un moment qu’elle pût être arrangée.

Du reste, tout fut convenu séance tenante entre les témoins dont Romuald avait fait choix et ceux qui s’étaient mis à la disposition de son adversaire.

Le choix des armes appartenait au vicomte, qui était évidemment l’insulté ; il fut décidé que l’on se battrait à l’épée, le lendemain, à huit heures du matin, au bois de Vincennes. Et ces conditions une fois réglées, chacun des adversaires se retira.

Mais le hasard fit que, sans préméditation, ils se rencontrèrent au seuil du vestiaire du cercle.

En apercevant Romuald si près de lui, le colonel eut un moment d’hésitation et parut se consulter.

Puis, cédant sans doute à un mouvement plus puissant que sa volonté, il fit quelques pas vers le jeune vicomte.

– Pardon, monsieur, lui dit-il alors ; avant de m’éloigner, je désirerais vous dire deux mots.

– A moi ! fit Romuald surpris.

– A vous.

– A quel propos ?

– A propos de ce qui vient de se passer.

Romuald eut un sourire de mordante ironie.

– Regretteriez-vous déjà, dit-il, de vous être trop avancé ?

– Je ne regrette rien, monsieur ; mais comme vous avez paru vous étonner tout à l’heure de l’agression dont vous êtes l’objet, je tiens à ce qu’il ne reste aucun doute dans votre esprit à ce sujet, car s’il me paraît nécessaire que le public ne soit pas mis dans la confidence de la véritable cause de notre rencontre de demain, j’entends que vous, du moins, vous soyez bien édifié sur ce point.

– Vous êtes vraiment trop bon.

– Monsieur le vicomte, l’action que vous méditez est lâche. Vous abusez de l’honneur d’une femme pour contraindre mademoiselle de Beaurepaire à une union qui lui est odieuse... et je vous jure que, moi vivant, jamais une pareille infamie ne s’accomplira.

Puis, passant hautain et fier, il gagna la porte et disparut.

XVI

Pendant que ces faits s’accomplissaient, Richard était rentré à l’hôtel des Champs-Élysées.

Il avait vu madame de Simiane, et il revenait atterré, sombre, en proie au désespoir le plus violent.

Madame de Simiane ne lui avait rien caché de la situation ; elle lui avait tout dit, et en dépit de la fougue de sa passion, et de l’ardeur de ses sens, Richard avait compris qu’il se trouvait devant un obstacle supérieur contre lequel ni son amour, ni l’amour de Diane ne pouvaient prévaloir.

Il fallait se résigner.

Son cœur était déchiré, une irritation désordonnée emplissait sa poitrine, mais il voyait bien qu’il fallait avant tout sauver l’honneur de Diane, et il y était résolu.

Ah ! que n'eût-il pas donné alors, pour recouvrer sa liberté d'action, aller trouver Romuald et le tenir, ne fût-ce que quelques minutes, au bout de son épée vengeresse !

Mais il ne pouvait rien ! Il allait être forcé de laisser s'accomplir une union odieuse, où s'abîmerait tout le bonheur qu'il avait rêvé.

Quand il revit Cabassou, il n'eut pas la force de proférer une seule parole ; il se jeta dans ses bras, éperdu, le visage baigné de larmes, sans force et sans voix.

– Allons ! allons !... dit Cabassou attendri de cette douleur, il ne faut pas s'abandonner ainsi. Tu as vu madame de Simiane ?

– Oui ! murmura Richard.

– Et elle t'a dit ?

– Tout.

– Le mariage est arrêté ?

– Il n'y a plus aucun espoir ! Si Diane n'épouse pas Romuald, c'est le déshonneur.

– Je sais cela.

– Le misérable !

– Sans doute, sans doute.

– Ah ! je le tuerai !

– Après !... A quoi bon ? puisque tu ne peux pas le tuer tout de suite.

– Mais vous ne comprenez donc pas tout ce que je souffre ?

– Eh ! je le comprends de reste ! Seulement, moi qui suis d'un certain âge, et qui ai acquis une longue expérience, je me dis toujours que tant qu'une chose n'est pas faite, il ne faut pas perdre courage.

– Auriez-vous donc une lueur d'espoir ?

– On ne sait pas ! Ecoute : veux-tu avoir confiance en moi, et surtout obéir aveuglément à tout ce que je te commanderai ?

– Oh ! cela je le promets. N'êtes-vous pas mon seul ami ?... mon père ?

– Ton ami ? je veux bien !... Mais ton père ? C'est une autre paire de manches, et il est même fort heureux aujourd'hui, que je ne le sois pas.

– Expliquez-vous.

– C'est inutile ; nous avons mieux à faire. Seulement, il faut, de ton côté, te soumettre à tout ce que je vais t'ordonner.

– Oh ! je vous le jure.

– Eh bien, pour commencer, puisque te voilà rentré, tu ne sortiras plus de l'hôtel sans ma permission.

– Mais...

– Il n'y a pas de mais... Consens-tu ?

– Oui ! oui !

– A la bonne heure.

– Et combien de temps durera ma détention ?

– Cela dépendra des événements qui se préparent. Vingt-quatre heures, peut-être plus, peut-être moins. Il m'est impossible de préciser.

– Alors, demain ?

– Demain, à pareille heure, ou nous bouclerons nos valises pour retourner dans l'Alleghany, ou il y aura promesse de mariage entre mademoiselle de Beaurepaire et M. Richard de.

Cabassou n'acheva pas. Richard venait de lui sauter au cou et éclatait en sanglots.

– Mon Dieu ! mon Dieu !... s'écria-t-il, puissiez-vous dire vrai ! Mon ami, mon père !... Ah ! je n'ai jamais aimé un homme comme je vous aime !

Cabassou ne répondit pas ; mais, furtivement, du revers de sa main droite, il essuya une larme qui mouillait le coin de son œil gauche.

Du reste, à la suite de ce rapide colloque, les choses se passèrent comme Cabassou l'avait demandé.

Richard ne manifesta pas la moindre velléité de contrevenir aux recommandations qui lui avaient été faites. Il passa la nuit dans sa chambre, alla, le matin, fumer un cigare dans le parc, et quand vint l'heure du déjeuner, il gagna la salle à manger où il trouva Cabassou qui prenait place.

Il fut tout étonné de le voir habillé.

– Est-ce que vous allez sortir ? lui demanda-t-il, surpris de le trouver en tenue correcte, de si grand matin.

Il était onze heures.

– Oui, je vais sortir, répondit Cabassou.

– Avez-vous appris quelque nouvelle depuis hier ?

– Non, mais j'en attends.

– Bientôt ?

– A midi au plus tard.

– Et puis-je savoir de quelle part vous attendez ces nouvelles ?

Cabassou se prit à sourire.

– Ah ! je vois bien que tu grilles d’interroger !. dit-il avec une pointe d’enjouement ; mais il faudra, pour le quart d’heure, te contenter de ce que tu sais, parce que je ne veux pas vendre la peau de l’ours avant qu’il ne soit tué.

– C’est que j’ai tant de hâte de connaître.

XVII

– Ça se conçoit. Je regrette de te laisser dans l’incertitude, mais crois bien que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour ne pas mettre ta patience à une trop longue épreuve.

Ils déjeunerent et Cabassou s’efforça d’être gai pour ne pas assombrir davantage son compagnon.

Mais lui-même était loin d’avoir toute sa liberté d’esprit.

A chaque instant, son regard interrogeait la pendule, et à mesure que l’aiguille approchait de midi, le pli soucieux qui creusait son front s’accroissait plus fortement.

Quand midi sonna, il eut un tressaillement et appela son valet de chambre qui accourut aussitôt.

– Il n’est venu personne me demander ? interrogea-t-il d’un ton nerveux.

– Non, monsieur, répondit-le valet ; personne.

– Et il est midi ?

– L’heure vient de sonner.

– C’est bien. Dites d’atteler la Victoria.

Cabassou se leva, et fit plusieurs tours dans la chambre d'un pas heurté, écoutant les bruits qui venaient du dehors ; agité, troublé, évidemment inquiet.

– Vous partez ? demanda Richard en se rapprochant.

– Je pars, répondit le colosse.

– Vous attendiez quelqu'un ?

– C'est cela.

– Et, comme personne ne vient, vous êtes inquiet ?

– Eh bien, oui !... là, es-tu content ? repartit Cabassou. Mais, après tout, j'en suis presque heureux, parce que je recouvre toute ma liberté et que, maintenant, me voilà maître de mes actions.

– Qu'allez-vous faire ?

– Ça ne te regarde pas. Je t'ai demandé vingt-quatre heures et, sacrebleu ! tu peux bien m'accorder ça, à moi qui attends depuis plus de quinze années. Comme il achevait ces mots, le valet vint annoncer que la victoria était attelée.

Cabassou attira brusquement Richard contre sa poitrine, et l'y tint un moment étroitement serré.

– Allons ! encore une fois courage, mon ami, dit-il, voici l'heure décisive, il faut être solide. A bientôt ! Et compte toujours sur ton vieux Cabassou.

Quelques minutes plus tard, il prenait place dans la Victoria.

Le comte de Grangel était ce jour-là dans un état d'esprit des plus bizarres.

Il y avait déjà longtemps qu'il était fort souffrant, et bien qu'il fût de beaucoup moins âgé que le marquis, son frère, cependant, à côté de ce dernier, il pouvait passer pour un vieillard.

Le comte avait mené une vie fort dissipée, vie de plaisirs dans laquelle il avait épuisé toutes les satiétés.

Le jeu, la table, les chevaux, les femmes avaient de bonne heure entamé l'immense fortune de la comtesse et la sienne propre ; de sorte qu'à certaines heures, il s'était vu obligé de recourir à mille expédients, où il avait plus d'une fois oublié l'honneur de son nom !

Puis, les infirmités étaient venues avant l'âge, et dans l'inaction et l'impuissance auxquelles elles le réduisirent, c'était avec un effarement plein de remords qu'il sentait peser sur lui cette vieillesse hâtive, sans une consolation.

Il avait bien un fils ! Mais quel fils !

Il retrouvait en lui tous ses défauts, tous ses vices : comme lui, il était joueur, débauché, et il s'épouvantait à la pensée qu'un jour peut-être ce fils traînerait son nom dans les bas-fonds les plus abjects.

Un moment, il avait espéré que Diane devenant sa femme, pourrait sauver Romuald du péril, en lui apportant une fortune considérable que le marquis, lui, avait su conserver à son enfant.

Mais Diane avait repoussé cette union avec énergie et M. de Grangel était tombé de toute la hauteur de son rêve.

C'était le dernier coup ! depuis, il vivait sombre, plus que jamais retiré, appelant de tous ses vœux la mort qui devait le délivrer des plus terribles angoisses qu'il eût jamais éprouvées.

Et voilà que tout à coup, un miracle venait de s'accomplir ; et Diane revenue à de meilleurs sentiments, consentait maintenant à accepter Romuald pour époux !

Que s'était-il passé ? Quelle cause attribuer à ce revirement inespéré ? Le comte ne chercha pas à se l'expliquer.

C'était la vie qu'on lui rendait ; il ne voulait même pas se demander à quel prix l'on avait obtenu le consentement de Diane.

Toutefois, pour tout dire, une pensée troublée mêlait depuis la veille son amertume au bonheur dont son cœur débordait.

La veille au soir, vers onze heures, Romuald était rentré à l'hôtel et avait fait demander si son père voulait bien le recevoir.

Le comte dormait peu d'habitude. Il passait souvent des nuits entières cloué sur son fauteuil par des douleurs incessantes. Une visite de son fils était une joie inattendue. M. de Grangel donna l'ordre de le lui amener.

Dès qu'il l'aperçut, il lui tendit ses deux mains empressées.

– Toi ! c'est toi ! lui dit-il. Ah ! je suis heureux de te voir. Tu viens de chez le marquis ? Tu as vu Diane ?

– Non, mon père, répondit Romuald ; je me suis présenté cette après-midi à l'hôtel de Beaurepaire, mais Diane m'a fait répondre qu'elle ne pouvait me recevoir.

– Voilà qui est étrange ! J'espère tout au moins qu'il ne s'agit pas d'un nouveau refus ?

– J'en suis sûr. Le marquis nous a cette fois donné sa parole, et j'ai des raisons de croire que Diane n'opposera plus d'obstacles.

– Eh bien, tant mieux, mon enfant, car cette union était le rêve de ma vieillesse. Tu y trouveras entre autres avantages, une position de fortune inespérée, et il me sera doux avant de mourir d'avoir assuré ton bonheur.

C'est que je suis bien souffrant ! mon ami, ajouta-t-il en remuant la tête par un mouvement de profonde mélancolie ; et je sens, vois-tu, que désormais les jours me sont comptés.

– Mon père...

– La vie est souvent dure aux vieillards ; et l'on ne se doute pas de ce qu'ils cachent de douleurs aiguës dans leur passé. Ah ! garde-toi bien, toi, Romuald. Tu n'as pas toujours suivi le droit chemin. Je t'ai vu plus d'une fois, avec tristesse, t'abandonner aux déportements les plus condamnables. Mais tu es jeune, tu peux reprendre ta voie sur les hauteurs, et si tu reviens à la vie saine et digne, une fois devenu l'époux de Diane, nul ne se souviendra de ton passé turbulent et tapageur. Tu me promets cela, n'est-ce pas ?

– Ah ! je le jure ! dit Romuald avec émotion.

– En le faisant, tu auras assuré le repos à mon pauvre cœur si éprouvé !

Le comte se tut un moment. Son regard venait de s'arrêter ardent sur le visage de son fils et il avait tressailli.

– Mais qu'est-ce donc ? interrogea-t-il vivement. Je ne l'avais pas remarqué tout d'abord. D'où te viennent cette pâleur et cette altération de tes traits ?

Qu'as-tu, mon enfant ?

– Rien !... je n'ai rien, mon père, répondit Romuald avec embarras.

– Je ne t'ai jamais vu ainsi.

– Ce sont peut-être vos paroles de tout à l'heure qui m'ont ému... et...

– D'où viens-tu ?... à cette heure !

- J’arrive du cercle.
- Et il ne s’y est rien passé d’extraordinaire ?
- Je vous assure.
- Tu n’as pas joué ? Tu n’as pas perdu ?...

Une contraction douloureuse tordit la lèvre de Romuald à cette question.

– Non, mon père, dit-il, non... sur l’honneur ! je vous affirme que je n’ai pas joué ce soir.

Une ombre passa sur le front du vieillard.

– Allons, c’est bien, dit-il, rentre dans ta chambre, tu as besoin de repos, et demain nous causerons à notre aise.... en déjeunant... car j’entends que tu déjeunes avec moi. Est-ce dit ?

- C’est dit !... répondit Romuald avec effort.
- Eh bien, à demain, alors.
- A demain, mon père, et... bonne nuit.

Or, le lendemain, quand avait sonné l’heure du déjeuner, le comte ne voyant pas arriver Romuald, avait fait appeler son domestique.

Celui-ci s’était empressé de se rendre auprès du vieillard.

– Priez M. le vicomte de venir, dit alors, M. de Grangel ; prévenez-le que je l’attends.

Le valet s’inclina.

– Que monsieur le comte m’excuse, répondit-il ; mais M. le vicomte n’est pas à l’hôtel.

- Il est sorti ?
- Ce matin, à huit heures.
- Seul ?
- Avec deux de ses amis.
- Et à quelle heure a-t-il dit qu’il rentrerait ?
- M. le vicomte a annoncé qu’il serait de retour à l’hôtel à dix heures.
- Mais il en est onze.
- Oui, monsieur le comte.

M. de Grangel sentit un frisson lui mordre les chairs.

Il fit un geste impérieux.

– C’est bien, dit-il, laissez-moi !... Seulement dès que M. le vicomte rentrera, priez-le de venir me trouver.

Et il resta seul.

Sans qu'il pût se rendre compte de ce qu'il éprouvait, il sentait le sang affluer à son cœur, ses oreilles bourdonner, une sueur glacée mouiller ses tempes.

Que se passait-il ? Il n'en savait rien et il avait peur.

Romuald était sorti à huit heures... avec deux de ses amis.

Où était-il allé, si matin, ainsi accompagné ?

Le comte frissonnait de tous ses membres.

Il se mit à suivre l'aiguille de la pendule qui marquait lentement les minutes.

Onze heures et demie... midi... midi et demie.

Et rien !

Tout à coup, il se dressa sur son fauteuil.

La porte venait de s'ouvrir et un valet était entré.

– Quoi ?... Qu'y a-t-il ?... demanda le comte la gorge serrée et l'œil hagard.

Le valet présenta une carte sur laquelle était gravé le nom de Cabassou.

XVII

– Personne ! je ne veux recevoir personne ! dit M. de Grangel. C'est Romuald que j'attends ; c'est lui seul que je veux voir.

Mais le valet ne se retirait pas.

– N'avez-vous pas entendu ? reprit M. de Grangel d'un ton irrité.

– J'ai bien entendu, répondit le valet, mais monsieur le comte me permettra d'ajouter que la personne qui attend a insisté, en disant qu'il s'agit du fils de M. le comte.

– De Romuald ! Ah ! faites entrer, alors... tout de suite... allez !

Et il essaya de se lever du fauteuil sur lequel il était assis.

Mais avant qu'il y fût parvenu, la porte s'ouvrit de nouveau, livrant passage à Cabassou.

Le comte l'accueillit d'un regard étonné.

Vaguement, illui semblait avoir déjà vu cet homme. Mais où et en quelle circonstance ?

Il ne s'en souvenait plus.

Cabassou s'était approché de quelques pas.

Depuis que nous l'avons quitté au sortir de son hôtel des Champs-Élysées, un singulier changement s'était opéré en lui.

Ce n'était plus le même homme. Une ombre de tristesse s'était répandue sur ses traits où éclataient d'ordinaire la franchise et la belle humeur. Une pâleur soucieuse couvrait son front ; il était évident qu'une pensée sombre pesait sur son esprit.

Au moment où il prenait place dans sa victoria pour se rendre auprès du comte, un domestique à la livrée du colonel Robert l'avait accosté pour lui remettre un billet de son maître.

Cabassou s'était empressé de l'ouvrir, et dès qu'il eut parcouru les quelques lignes que le billet contenait, il ne put réprimer un mouvement de stupeur mêlée d'épouvante.

Comme le domestique attendait une réponse :

– C'est bien, dit-il aussitôt d'une voix étranglée. Annoncez à votre maître que j'ai reçu sa lettre, et que ce soir, j'aurai l'honneur de le voir à l'endroit qu'il m'indique.

Puis, se tournant vers son propre valet, qui se tenait debout à côté de la portière ouverte :

– Allez dire à M. Richard, ajouta-t-il, que je me rends chez M. le comte de Grangel, et que dans une heure il pourra venir m'y trouver.

Et il était parti !... le front penché, les deux mains sur sa poitrine, dont elles cherchaient à comprimer les battements.

Quand il était arrivé chez M. de Grangel, il n'avait pas encore réussi à ramener le calme dans son cœur.

Qu'avait-il donc appris ? quelle nouvelle lui avait apportée le billet du colonel Robert ?.

Cependant, à l'aspect de Cabassou, le comte était retombé sur son siège. Sa main tremblante se tendait vers le Marseillais.

– Enfin ! enfin ! balbutia-t-il, vous avez vu Romuald ! C'est lui qui vous envoie ?

Cabassou secoua la tête lentement.

– Non, monsieur le comte, répondit-il, je n'ai pas vu M. Romuald, et ce n'est pas lui qui m'envoie.

– Cependant... ne m'avait-on pas annoncé que vous veniez me parler...

– De votre fils ?...

– Eh bien ?

– On a eu raison ; seulement, j'avais négligé d'ajouter que ce n'était pas de Romuald qu'il s'agissait.

– Et de qui donc ?

Le comte enveloppa son interlocuteur d'un regard profond, et une sensation bizarre le pénétra tout entier.

Cabassou se pencha vers le dossier de son fauteuil.

– Il y a longtemps déjà, monsieur le comte, dit-il, que je désirais vous entretenir de ce grave sujet. Mais bien des événements se sont accomplis qui m'ont obligé à remettre cette communication, et ce n'est qu'aujourd'hui...

– Voilà un long préambule, monsieur, interrompit le comte d'un ton brusque, et vous choisissez mal votre moment. Voyons ; expliquez-vous rapidement : dites-moi quel est le but de votre visite et en quel nom vous venez vous présenter devant moi ?

– Au nom d'une jeune fille dont vous avez indignement abusé, monsieur le comte, et qui s'appelait Mariettou.

– Que dites-vous ? s'écria le vieillard.

– Ah ! vous vous rappelez ?...

– Moi !

– Pourquoi vous défendre d'un bon sentiment ? Se souvenir d'une mauvaise action, c'est presque s'en repentir !... Et celle-là a dû peser lourdement sur votre conscience.

– Mais qui êtes-vous pour me parler de la sorte ?

– Moi ?... Je suis Cabassou, monsieur, l'ami de Mariettou, qui, un jour, est revenu d'Amérique pour recueillir son dernier soupir.

– Morte ! elle est morte !

– Oui, monsieur, et si je ne m'étais pas trouvé là pour servir de père à son enfant...

– Un enfant !...

Cabassou eut un geste violent aussitôt réprimé.

– Ah ! vous ne vous êtes pas seulement inquiété des suites de votre lâche action, poursuivit-il, d'un ton contenu. Vous êtes parti, vous avez abandonné la jeune fille qui est morte des suites de votre outrage et de votre abandon et, sans moi, le malheureux orphelin serait aujourd'hui seul et sans famille !

Le comte resta muet quelques secondes.

Ce souvenir, subitement évoqué, l'avait tout à coup rejeté dans un passé coupable dont il avait honte. dont la veille encore, il parlait à Romuald avec des frissons d'épouvante.

Et tout ce qui restait d'honnête au fond de son cœur se soulevait, lui communiquant d'ardentes aspirations.

Il était souffrant, valétudinaire !... Il sentait bien que la vie lui échappait, que chaque jour la mort s'approchait !... Et sa conscience parlait haut à son esprit affaibli, et il eût donné les dernières gouttes de son sang pour racheter les cruelles erreurs de sa jeunesse désordonnée.

Il leva vers Cabassou un regard timide et craintif.

– Et cet enfant, balbutia-t-il... il vit, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur le comte, répondit Cabassou.

– Il est à Paris ?

– Depuis quelque temps déjà. et vous l'avez vu.

– Moi !... Est-ce possible ! Ah !. son nom ! son nom ?.

– Il s'appelle Richard.

Le comte étouffa un cri.

– Eh quoi !... dit-il, ce jeune homme ! le rival de Romuald ?

– Précisément.

– Et c'est lui qui vous envoie ?

– C'est de mon propre mouvement que je suis venu, monsieur.

– Dans quel but ? qu’avez-vous à me demander ?

XVII

– Une chose fort simple... comme toutes les choses honnêtes, monsieur ! c’est de lui rendre le nom et le rang auxquels il a droit.

Un éclair sillonna à cette réponse le regard du vieillard et un sourire ironique tordit sa lèvre.

Il avait repris toute sa fierté et toisa Cabassou avec un suprême dédain.

– Etes-vous fou, monsieur, répliqua-t-il ; et avez-vous pu croire ?...

– Je le crois encore.

– Mais j’ai un fils... légitime celui-là, et...

– Moi, je n’ai jamais eu d’enfant, monsieur le comte. et si vous faites ce que je vous demande, je m’engage à laisser toute ma fortune à Richard et à Romuald. Or ma fortune – c’est peut-être utile à dire – se chiffre à peu près par vingt millions.

– Assez, assez ! monsieur, dit le comte. Les Grangel n’ont pas pour habitude de faire trafic de leur titre et de leur nom.

– Est-ce votre dernier mot ?

– Laissez-moi. Sortez, si vous ne voulez pas.

Et le comte étendait la main vers le bouton d’une sonnette électrique, quand Cabassou lui prit énergiquement le bras.

– Prenez garde ! dit-il en même temps, les sourcils contractés.

– Des menaces ! fit le vieillard.

– Non, monsieur... ce n’est qu’un avertissement.

– Que voulez-vous dire ?

– Ah !... parce que, jusqu’à ce jour, vous avez vu aller et venir autour de vous, un fils plein de vie et de force, vous n’avez jamais pensé qu’un malheur pourrait vous frapper, et vous sembliez défier la justice de Dieu !...

Eh bien, prenez garde, monsieur le comte, je le répète, car vous êtes peut-être plus près du châtiment que vous ne le pensez !

M. de Grangel jeta à son interlocuteur un regard terrifié.

Une épouvante sans nom s'était emparée de lui. Il était devenu livide ; un soupçon terrible l'avait saisi tout entier.

– Mon fils ! balbutia-t-il ; Romuald ! ah ! parlez !...

– Ne l'attendez-vous pas ? demanda Cabassou.

– Sans doute.

– Et ne trouvez-vous pas qu'il tarde bien à rentrer ?

– Mon Dieu, fit le comte, en joignant les mains ; qu'est-il donc arrivé ? C'est vrai, oui, je l'attendais !... Hier, il était venu me voir, et je l'avais trouvé soucieux, préoccupé, triste !... Mais je devais le revoir ce matin, il me l'avait promis !... Et depuis, je suis là, tremblant, la gorge serrée, écoutant les heures qui.

En ce moment deux heures sonnèrent avec un bruit lugubre.

Le vieillard frissonna et ses deux mains s'accrochèrent au bras de Cabassou par un geste désespéré.

– Où est-il ? Vous le savez ! Dites-le moi, s'écria-t-il. Vous vous taisez ! Qu'avez-vous donc à m'apprendre, que vous n'osez me dire ?

Cabassou baissa les yeux sans répondre.

Lui, d'ordinaire si franc et si ouvert, il était sans courage devant cette douleur d'un père.

Il savait tout cependant ! Le billet qu'il avait reçu lui avait tout appris ! Mais il demeurait muet et accablé devant les questions qui se pressaient sur les lèvres du comte.

En ce moment, un bruit confus monta de la cour, et vint, pour ainsi dire, galvaniser le vieillard glacé de terreur.

Par un effort surhumain, il se dressa de son siège, et droit, ferme, résolu. il marcha vers la porte.

– Monsieur le comte... essaya de dire Cabassou.

– Laissez-moi, laissez-moi !... répliqua le comte, c'est lui !... Je veux le voir !... Je veux...

Il arriva ainsi jusqu'à l'extrémité de la pièce, et il allait s'élancer au dehors, quand la porte s'ouvrit.

Et alors il s'arrêta devant l'effroyable tableau qui se présenta à lui.

XVIII

Il y avait foule dans le vestibule. Des valets, quelques curieux, et derrière, fermant la marche, Romuald étendu sur un brancard, autour duquel se tenaient le marquis de Beaurepaire et le médecin ordinaire de la famille.

A cette vue, le comte jeta un cri déchirant, et serait tombé à la renverse s'il n'avait été soutenu par Cabassou.

– Romuald !... mon fils... murmura-t-il ens'affaissanl. Ah ! docteur, docteur, il n'est que blessé, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur le comte, répondit le médecin.

– Et vous me répondez de ses jours ?

– Sa vie est entre les mains de Dieu.

Le vieillard étouffa un sanglot et s'appuya sur le bras de son frère.

– Du courage ! dit le marquis.

Mais le comte gardait le silence.

Le triste cortège avait continué d'avancer. On venait de pénétrer dans un grand salon du rez-de-chaussée, où un lit fut préparé à la hâte, sur lequel on déposa le blessé.

Le blessé !... Nous devrions dire le mourant.

Comme l'avait dit le docteur, sa vie était désormais entre les mains de Dieu !

Il avait reçu une blessure profonde dans la région du cœur et, durant le trajet effectué à pas lents et avec mille précautions, il s'était évanoui.

Quand il arriva chez le comte son père, et qu'après l'avoir fait déposer sur le lit, le médecin eut pour la seconde fois pansé sa blessure, Romuald parut reprendre ses sens, fit un mouvement, et poussa un soupir de soulagement.

– Mon fils ! Romuald ! murmura le comte.

– Silence ! ordonna le docteur.

Le blessé avait rouvert les yeux, et tout d’abord, il promena son regard autour de la chambre, comme au sortir d’un mauvais rêve, et sans se rendre compte de ce qui s’était passé.

Mais peu à peu le sentiment de la réalité lui revint, ses souvenirs confus s’éclairèrent, et il se rappela.

Un frisson courut sur sa chair et muettement, il serra la main de son père qu’il aperçut près de lui, accablé et morne.

– Pauvre et cher enfant !... murmura le malheureux vieillard.

Deux larmes emplirent les yeux de Romuald.

– Mourir ! mourir ! dit-il, à voix basse comme un soufflé.

– Non, non, tu ne mourras pas ! interrompit le comte. Tu n’es que blessé. Ta blessure n’est pas mortelle. Mon Dieu !... mais qu’est-ce que je deviendrais, moi, si je devais te perdre !

Et brusquement il se tut.

Romuald venait d’apercevoir le marquis de Beaurepaire, et une flamme sombre s’était allumée dans ses yeux, où passaient déjà les affres de la mort.

– Le marquis ! dit-il d’un accent plus fort.

M. de Beaurepaire se rapprocha.

– Vous désirez me parler ? demanda-t-il.

– Non, non, répondit le blessé. Diane ! c’est Diane que je veux voir.

Et par un geste plein de fièvre, sa main s’enfonça dans la poche de son vêtement qu’elle se mit à fouiller âprement.

– Diane a été bien éprouvée, mon cher enfant, dit le marquis. Pourtant si vous désirez lui parler.

– C’est cela, tout de suite... à l’instant !... hâtez-vous.

Le marquis fit un signe et aussitôt un valet sortit qui, quelques minutes plus tard, revenait accompagnant mademoiselle de Beaurepaire.

Romuald n’avait plus prononcé une seule parole, sa poitrine s’était mise à se soulever par bonds violents, et son œil plein d’effluves ardentes, s’attachait à la porte par laquelle Diane devait venir.

Le docteur fronça le sourcil à ces symptômes alarmants ; mais Romuald ne s'occupait guère de lui ! et dès qu'il vit paraître Diane, il tendit vers elle ses deux mains agitées et tremblantes.

Diane était pâle comme un suaire ; elle se soutenait à peine. Elle avança sans oser lever les yeux.

– Ah ! venez ! venez ! dit Romuald.

– Vous désirez me parler ?... balbutia la pauvre enfant, plus morte que vive.

– Oui, oui ! Mais à vous !... à vous seule ! Que l'on se retire, qu'on nous laisse ! Ah ! vous pouvez bien accéder à la prière d'un homme qui va mourir.

Ces paroles avaient été prononcées d'un accent impérieux qui imposa à tous et, en quelques secondes, les témoins de cette scène s'étaient discrètement retirés dans une pièce voisine.

Et, quand Romuald se fut assuré qu'il n'y avait plus personne, qu'il était seul avec Diane et que nul ne pouvait entendre ce qu'il allait lui dire, il tourna vers elle un regard suppliant et lui serra la main avec une profonde émotion.

– Diane ! dit-il d'une voix troublée, avant de mourir, j'ai voulu vous demander pardon pour le mal que je vous ai fait.

– Mon cousin !... murmura Diane.

– J'ai été bien misérable ! J'ai voulu abuser lâchement d'un secret dont le hasard m'avait fait le confident, et j'ai poussé l'infamie jusqu'à vous menacer dans l'honneur de votre mère.

– Romuald !...

– L'action était indigne, mais le châtiment ne s'est pas fait attendre. Pourtant Dieu s'est montré clément dans sa justice, et en m'accordant de survivre quelques heures à la blessure mortelle que j'ai reçue, il me permet de réparer, en partie du moins, l'horrible chagrin que je vous ai causé.

– Ah ! vous ne mourrez pas !

– Il faut que je meure ! répliqua Romuald avec une contraction des lèvres ; mais au moins avant de quitter ce monde, je vous aurai rendue à la sécurité et au bonheur.

En parlant ainsi, le malheureux avait de nouveau fouillé sa poche et en avait tiré un portefeuille qu'il tendit à Diane.

– Tenez !... ajouta-t-il, hâtez-vous. Dans ce portefeuille sont enfermées les lettres fatales. l'honneur de votre mère ! Cachez-les avec soin. Brûles-les dès que vous serez seule. Ce secret n'est connu que de moi !... Et moi, je n'ai plus que quelques instants à vivre !

Diane avait pris le portefeuille d'une main crispée et s'était empressée de le cacher.

Le moment était solennel. L'étrangeté de la situation emportait Diane elle-même, et son regard attaché maintenant avec une fixité effrayée sur le visage de Romuald suivait avec épouvante l'altération qui le convulsait.

En quelques minutes, un changement inouï s'était produit.

Les yeux étaient devenus vitreux : un souffle oppressé sifflait dans sa gorge ; les lèvres blêmes du moribond remuaient dans le vide sans proférer un son.

Elle eut peur.

Et se voilant la figure de ses deux mains, elle jeta un cri et recula de quelques pas.

En un instant, la salle se remplit !... Le marquis, Cabassou, le comte se précipitèrent vers Romuald.

Le docteur était déjà près de lui.

– Eh bien, qu'y a-t-il ? interrogea le comte, en labourant son crâne de ses doigts affolés.

– C'est la crise suprême ! répondit le docteur.

– Mon Dieu !

– Silence !

– Ah ! Romuald ! mon enfant, parle-moi.

Le moribond se tourna vers le comte à cet appel désespéré et l'enveloppa d'un regard vague.

– Mon père !... murmura-t-il en l'attirant à lui. Plus près de moi... écoutez ! C'est Dieu qui me punit.

– Que dis-tu ?

– Plus bas, plus bas ! j'avais commis une action infâme.

– Il a le délire.

– Non, non, c’est la justice divine !... Diane, Diane, pardonnez-moi, et vous, mon père, adieu !. adieu !.

Ce furent ses dernières paroles.

Pendant quelques minutes encore, on entendit le râle déchirer sa gorge, et ses yeux effarés parcoururent la chambre. Puis ses bras se tordirent dans une dernière convulsion ; il se dressa sur son séant, livide comme un spectre, et retomba enfin sur le lit.

Il était mort !...

XIX

Avant de faire connaître au lecteur les événements qui furent la conséquence de la mort tragique de Romuald, nous croyons utile de raconter ce qui se passa au lendemain même du duel, et l’aventure dramatique et bizarre à la fois à laquelle se trouvèrent mêlés Cabassou et Richard.

Après avoir quitté le comte de Grangel que Diane et le marquis de Beaurepaire tentaient vainement de consoler, Cabassou était rentré à son hôtel, diversement impressionné.

A vrai dire, il prenait peu d’intérêt à la situation du comte, et son malheur le touchait médiocrement. Il ne pouvait oublier que cet homme avait été cause du déshonneur et de la mort de Mariettou, et le châtiment lui semblait doux, en considération du crime qu’il avait à lui reprocher.

Il était frappé à son tour dans le plus sensible de son cœur, et il trouvait que c’était justice !

D’ailleurs, il ne pensait guère qu’à Richard et à Diane ; et toute sa pensée s’attachait à ces deux jeunes gens qu’il aimait comme s’ils eussent été ses enfants.

Et en réfléchissant, une idée subite lui était venue.

On n'avait pas eu de nouvelles de Saint-Léger, ni de Michon, ni de Langlumé, depuis le jour du crime. La police mise sur pied, n'avait pas encore réussi à trouver la piste des audacieux voleurs.

Où se cachaient-ils ? on l'ignorait.

Leur présence n'avait été signalée dans aucun département, ni à l'étranger, et il était certain qu'ils étaient restés à Paris.

Mais dans quel quartier ? quel refuge avaient-ils choisi parmi tous les tapis-francs de la capitale qui sont comme les lieux d'asile du crime ?

On avait tout fouillé sans rien découvrir.

L'hôtel de la Bonne Femme surtout avait été l'objet de visites exceptionnelles, – mais sans résultat.

On ne savait plus à quelles recherches se livrer.

Alors, Cabassou eut une idée et prit une résolution énergique.

On eût dit que son amour-propre était en jeu ; plus que jamais maintenant, il tenait à placer la fameuse cassette dans la corbeille de Diane, dont il espérait bien que Richard deviendrait l'époux.

Dès le soir donc, il eut avec ce dernier une conversation des plus intéressantes, et il le pria de lui dire, à nouveau, comment il était parvenu à sortir de la cave où il avait été précipité naguère par Michon et Langlumé.

Richard lui raconta sa fuite dans tous ses détails.

Après avoir mis hors de combat les deux misérables qui venaient pour l'achever, il s'était rué sur la porte qui donnait sur l'égout ; elle était déjà fortement ébranlée ; d'un vigoureux coup d'épaule il la jeta bas, et s'élança au dehors.

La fièvre factice qui brûlait ses veines décuplait ses forces ; il ne sentait plus sa blessure. Il avait hâte d'arriver à l'endroit où l'égout se déverse dans la Seine.

En quelques minutes il eut franchi la distance qui l'en séparait, et bientôt il fut sur la berge du fleuve.

Quand il fut arrivé à ce point de son récit, Cabassou l'arrêta brusquement.

– Et dans l'égout, interrogea-t-il, tu n'as rien remarqué d'extraordinaire ?

– Non, rien.

– Rappelle-toi !

– Je ne vois pas...

– N’as-tu pas rencontré sur ton chemin quelque porte donnant sur le sous-sol des maisons voisines, une baie, une embrasure où un homme pourrait se cacher ?

Richard releva vivement le front.

– Sii ! si ! en effet, dit-il, je me rappelle. sur le parcours, j’ai rencontré quelque chose de semblable.

– Tu vois bien.

– Mais que supposez-vous donc ?

– Peu de chose... Continue.

Richard continua.

Et la fin de son récit n’offrit rien de bien particulièrement intéressant.

Il avait atteint la berge de la Seine... il faisait nuit noire, et une fois là, épuisé par les efforts qu’il avait faits, mourant de faim et de fatigue, il avait roulé sur le sol, et s’était évanoui.

Quand il s’était réveillé, il était plein jour, et il se trouvait dans les bras d’un brave marinier qui l’avait transporté sur son chaland.

Il était sauvé... et Cabassou n’en demandait pas davantage.

Du reste, c’est à peine s’il avait écouté cette partie de l’aventure qu’il connaissait surabondamment. Seulement, il avait laissé tomber son front dans ses mains et réfléchissait.

– Est-ce tout ce que vous vouliez savoir ? demanda Richard un peu étonné de son silence.

– C’est tout, répondit Cabassou.

– Eh bien, quel parti comptez-vous tirer de ces renseignements ?

– Quant à ça, moussaillon, je te le dirai demain. Il se fait tard ; tu as besoin de sommeil, et moi, je n’ai pas trop de la nuit pour réfléchir...

Le lendemain, après déjeuner, Cabassou se fit conduire à la préfecture de police, où il fut reçu par le chef de la sûreté, avec lequel il eut un long et mystérieux entretien.

Quand il sortit de son cabinet, il avait l’air satisfait.

Il gagna son coupé qui stationnait sur le quai...

– Boulevard Haussmann ! dit-il à son cocher, en montant en voiture.

Et le coupé partit comme l’éclair.

Boulevard Haussmann, Cabassou ne trouva que la petite soubrette qu'il connaissait déjà et qui lui dit, en riant, que sa maîtresse était absente.

Cabassou aimait les gais visages ; il prit le menton de la jolie fille, et la regarda bien dans les yeux.

– C'est vrai, au moins, ce que tu me dis là ? interrogea-t-il, en clignant de l'œil.

– Oh ! ce n'est pas vous que je voudrais tromper ! repartit la soubrette, en soutenant bravement l'œillade que lui lançait le colosse.

– A la bonne heure... et pour cette aimable parole. tiens, prends ces deux louis !... Ça sera pour arrondir ta dot – quoique tu n'en aies pas besoin.

La soubrette rougit de plaisir.

– Oh ! vous êtes généreux, dit-elle tout émue.

– Toujours ! quand on me sert bien.

– Monsieur a donc quelque service à me demander ?

– Précisément, et je doublerai la gratification si je suis content.

– Je ferai tout ce que monsieur voudra.

– C'est parfait. Eh bien ! ce que j'ai à te demander est simple comme bonjour.

– De quoi s'agit-il ?

– Ta maîtresse est donc absente ?

– Depuis une heure.

– Et il ne s'est rien passé ici, depuis quelques jours ?

– Pardon, monsieur, madame a été fortement attristée ; il paraît que M. le vicomte de Grangel a été tué en duel.

– Oui. Et mademoiselle Didine lui a donné quelques larmes ?

– Oh ! vous savez ! ça fait toujours quelque chose... mais je crois bien que ce qui l'a troublée si fort, ce n'est pas cela.

– Qu'est-ce donc ?

– Son père.

– Cette canaille de Saint-Léger.

– Ah ! vous le connaissez ?

– Un peu, ma fille ! Est-ce qu'il est venu ici ?

– Pas plus tard qu'hier, vers deux heures du matin. Il a monté par l'escalier de service comme madame venait de me renvoyer ; je me suis

trouvée vis-à-vis avec lui, et je ne sais pas si j'ai eu peur ! d'autant plus qu'il était mis comme un voleur.

– Il n'a peut-être pas d'autre vêtement ; enfin tu l'as introduit près de sa fille ?

– Tout de suite.

– Et ils sont restés ensemble ?

– Jusqu'au matin.

– J'espère au moins que tu t'étais arrangée de manière à entendre ce qu'ils allaient se dire ?

– Ça, c'est l'a b c du métier.

– Que se sont-ils dit ?

– Ils se sont disputés tout le temps ; M. Saint-Léger élevait la voix et demandait de l'argent, une grosse somme que madame ne voulait pas lui donner, et il jurait, disait de gros mots, menaçait de faire un mauvais coup, prétendait qu'il était perdu ; si bien que madame l'a flanqué à la porte.

– Et il est parti ?.

– Il faisait petit jour.

– Sans avoir obtenu ce qu'il demandait ?

– Madame lui a donné seulement un billet de mille. et il a juré qu'il ne la reverrait plus jamais.

– Je le souhaite pour Didine ! De sorte que tout s'est borné là ?

– Je n'en sais pas plus long.

Cabassou mit deux autres louis dans la main de la jolie fille.

– C'est suffisant pour le moment, dit-il, et je te remercie. Je vais me retirer, et ne dis rien à ta maîtresse de notre conversation. Seulement, continue d'observer, et, s'il se produisait ici quelque événement extraordinaire, voici mon adresse. Je te recommande de m'en aviser sans tarder.

– Ce sera fait, monsieur Cabassou.

– Tu es une perle et je compte sur toi !

Le colosse prit une fois encore le menton de la petite soubrette, et ne tarda pas à disparaître.

A l'hôtel, il trouva Richard à qui il avait donné rendez-vous et qui l'attendait.

Il était près de sept heures ; la nuit venait.

– Et maintenant qu’allons-nous faire ? interrogea Richard, étonné des allures quelque peu mystérieuses de Cabassou.

– Ça, répondit ce dernier, c’est une autre paire de manches. Il est tard. J’ai l’estomac dans les talons. Nous allons nous rendre chez Brébant, où nous dînerons. Mais, avant de monter en voiture, tu feras bien de prendre ton revolver et de vérifier s’il est chargé.

– Diable ! fit Richard, est-ce que nous devons rencontrer quelques Peaux-Rouges chez Brébant ?

– Pas précisément ; mais, quand nous nous serons réconfortés, je t’emmènerai dans un endroit où un bon revolver ne saurait être déplacé.

XX

Le soir même, vers onze heures, voici ce qui se passa rue des Trois-Portes, où se trouvait, le lecteur s’en souvient, l’hôtel de la Bonne Femme.

Rien de sinistre et de poignant, nous l’avons dit, comme l’aspect de ce quartier, à cette heure surtout.

C’est peut-être le seul coin du vieux Paris qui ait conservé toute sa physionomie.

En plein jour, on pourrait y être assassiné sans espoir de secours ; à onze heures, c’est le coupe-gorge le plus sûr de la capitale.

Il est rare d’y rencontrer le moindre sergent de ville, et les escarpes et les filous modernes peuvent y exercer leur industrie en toute sécurité.

Toutefois, il faut tout dire, les flâneurs ne s’y aventurent pas volontiers, et ils font prudemment un détour pour ne pas s’engager dans ce dédale dont la solitude vous donne de mauvais frissons.

Cette nuit donc, comme onze heures venaient de sonner à l’horloge de l’église voisine, quatre hommes débouchèrent de la rue Jacinthe, et

pénétrèrent dans la rue des Trois-Portes.

Ils marchaient deux à deux, sans paraître autrement préoccupés de la solitude du lieu et du silence qui y régnait.

Toutefois, ils n'allèrent pas loin, et au bout de quelques pas, ils s'arrêtèrent.

Ils se trouvaient alors devant l'hôtel de la Bonne Femme, et celui qui avait pris la tête, se tourna brusquement vers ses compagnons.

C'était Cabassou ; à ses côtés, se tenait Richard.

– Ah ça ! dit le colosse aux deux hommes qui les suivaient ; nous voici arrivés, et avant de pousser plus loin l'aventure, il s'agit de bien régler l'ordre et la marche. Nous avons laissé vos quatre collègues sur le quai ; ils doivent y faire le guet, au seuil de la grille d'égout qui leur a été indiquée par mon ami Richard, et je suppose qu'ils n'oublieront pas les recommandations qui leur ont été faites.

– Vous pouvez en être certain, répondit l'un des deux hommes, qui était un brigadier de la police de sûreté.

– C'est d'eux surtout que dépend le succès de notre entreprise. Je suis à peu près sûr que nos gredins se sont réfugiés dans quelque cave des maisons voisines, et comme ils n'ont d'autre issue pour fuir que la grille où vos agents sont postés, ils seront infailliblement pris, si l'on fait bonne garde.

– Je réponds de mes hommes, répondit le brigadier.

– Eh bien, commençons alors, conclut Cabassou, et n'hésitons pas à jouer du revolver, si nous y sommes contraints !

Puis, sans plus de retard, il marcha vers la porte de l'hôtel de la Bonne Femme, et se mit à l'attaquer d'un coup d'épaule formidable.

La porte était rongée depuis longtemps par l'humidité visqueuse ; les ais en étaient disjoints et vermoulus, le colosse en eut facilement raison, et au bout de la troisième poussée, elle vola en éclats et livra passage aux assaillants.

– Hum ! fit le brigadier avec admiration, vous avez une rude poigne tout de même.

Cabassou s'épanouit en un rire sonore.

– Eh bien, va-t-y frotter, mon bon ! répondit-il ; nous sommes tous comme ça à Marseille.

Et il passa.

La première salle était déserte ; il y faisait nuit noire.

Un des agents alluma une lanterne sourde dont il s'était précautionné.

– Il n'y a personne ! fit le brigadier, après avoir jeté un regard rapide autour de la pièce.

– Personne, en effet, répondit Cabassou. Et pourtant, d'après les renseignements que j'ai reçus ce matin, j'ai lieu de croire que la mère Cadenet a dû coucher ici la nuit dernière.

– L'ogresse ? fille brigadier.

– Oui, l'ogresse. Et, si elle y est venue, j'estime que les autres ont dû s'y trouver également.

Le brigadier furetait.

Tout à coup, il jeta un cri.

– Qu'y a-t-il ? demanda Cabassou, en allant à lui.

– Il y a que vous pourriez avoir raison ; car je vois là des traces récentes de pas et ces traces conduisent à ce cabinet.

– Parbleu ! je le disais bien ! fit le colosse, et ce cabinet, je le connais. Allons, revolver au poing, et marchons !

Et, d'un pas résolu, il pénétra dans le cabinet, suivi de Richard et des deux agents.

Ils avaient armé leurs revolvers, dans la crainte de quelque fâcheuse rencontre, – mais le cabinet était désert, comme la salle, et ils n'eurent ni à se défendre ni à attaquer. Seulement, ils remarquèrent sur l'une des tables, trois gobelets d'étain et un broc vide – sur la table, quelques taches fraîches de vin.

– Ils étaient ici, il n'y a pas longtemps, fit le brigadier.

– Ça, c'est évident – approuva Cabassou ; – ils ont dû opérer leur retraite, il y a quelques heures à peine, et si je ne me trompe pas, nous ne tarderons pas à les pincer.

– Quelle est donc votre idée ?

– C'est ce que vous allez voir.

Et se baissant vivement, il s'empara de l'anneau à l'aide duquel on levait la trappe qui ouvrait sur la cave.

Mais presque aussitôt, il se dressa effaré.

– Qu’avez-vous ? demanda Richard, surpris de ce mouvement.

– N’as-tu pas entendu ?

– Quoi donc ?

– Ecoute !

Les quatre hommes se penchèrent vers la trappe.

Et alors, le même sentiment les saisit..., et la même pâleur leur monta au visage.

De la cave venait de s’élever un long gémissement et comme un appel suprême de mourant.

– Il y a quelqu’un là ! – qui se meurt ! balbutia Richard terrifié.

Cabassou avait déjà soulevé la trappe, et d’un bond il avait disparu.

– Suivez-moi, dit-il en même temps.

En quelques secondes tous avaient sauté à sa suite.

– Par ici ! la lanterne... vite ! j’aperçois quelque chose, dit encore Cabassou.

L’homme qui portait la lanterne s’était approché, et aux pâles et vacillants rayons qu’elle projetait, on put apercevoir alors le corps d’une femme étendu sur la terre humide.

– La mère Cadenet ! murmura Cabassou en se penchant.

C’était l’ogresse, en effet.

Une large blessure trouait sa poitrine mise à nu ; ses cheveux plongeaient dans le sang répandu autour d’elle ; ses yeux vitreux regardaient fixes et troublés par les affres de la mort.

– Elle n’est pas morte ! fit Richard profondément ému.

– Mais elle n’en vaut guère mieux. repartit le brigadier.

Cependant Cabassou avait soulevé la vieille moribonde, et cherchait à la rappeler à elle.

– Voyons ! voyons ! dit-il avec force, il faut parler, la mère, qui t’a mise dans cet état ?

La vieille tourna son regard vers le colosse.

– Qui me parle ? murmura-t-elle.

– Cabassou ! qui veut te venger... comprends-tu... réponds. quel est le misérable ?

– Michon et Langlumé, répondit la mère Cadenet.

– Bon ! je m’en doutais... mais pourquoi t’ont-ils assassinée ?

– Les diamants ! les diamants !

– Ah ! ah ! j’y suis... mais ils étaient donc ici tout à l’heure ?

– Oui.

– Et ils ont fui.

La vieille se souleva, par un effort surhumain, et son bras s’étendit vers la porte qui conduisait à l’égout.

– Là ! là ! dit-elle, ils sont là... allez... je veux...

Elle n’en put dire davantage. La voix s’étrangla dans sa gorge ; un cri rauque déchira sa poitrine ; ses joues devinrent subitement livides et elle alla retomber lourdement sur le sol.

Elle était morte !

Cabassou se releva.

– Certes elle ne valait pas cher, dit-il... mais c’est triste tout de même, de finir comme ça !

Au surplus, nous avons d’autres chats. à fouetter et il ne faut pas laisser à MM. Michon et Langlumé le temps de s’envoler.

Et se tournant vers le brigadier :

– D’autant plus, ajouta-t-il, qu’ils n’ont assassiné la vieille, que pour voler les diamants que Saint-Léher a dû lui remettre, et nous avons tout intérêt à ne pas moisir ici !

Sur cette invitation, ils se remirent en marche, et gagnèrent l’égout qui était la seule issue par laquelle les assassins pouvaient se soustraire aux poursuites dont ils étaient l’objet.

Les précautions prises par Cabassou eurent tout le résultat que l’on en espérait, et Michon et Langlumé, acculés dans cette impasse, se rendirent bientôt sans même essayer de lutter.

Ils sont aujourd’hui à la Nouvelle.

Il nous reste peu de choses à ajouter à ce qui précède.

A la suite du duel sanglant, dans lequel son fils avait succombé, le comte de Grangel donna à son frère les plus vives inquiétudes, et pendant quelques

semaines on put croire qu'il ne survivrait pas au coup terrible qu'il avait reçu.

Le marquis ne le quitta pas, tant que l'on craignit pour ses jours. Diane elle-même le vint voir souvent, et, chose singulière, qui étonna bien des gens et surtout le marquis, Cabassou fut mandé à plusieurs reprises par le comte qui eut avec lui de longs et mystérieux entretiens.

Le lecteur devinera sans peine de quelle nature pouvaient être ces entretiens, et deux mois ne s'étaient pas écoulés que Richard était lui-même amené auprès du comte de Grangel.

La mort de Romuald devait inévitablement amener ce rapprochement, et la surprise qu'en manifesta le marquis de Beaurepaire ne tint pas devant les révélations qui lui furent faites par son frère lui-même.

Richard adopté par ce dernier, devenant vicomte de Grangel, rien ne s'opposait plus à ce que le bonheur de Diane lui fût confié, et peu de temps après ces derniers événements, mademoiselle de Beaurepaire s'appelait madame la vicomtesse de Grangel.

Les deux époux sont allés passer leur lune de miel chez madame de Simiane, qui elle-même est aujourd'hui madame Robert.

. Enfin, pour ceux de nos lecteurs qui se sont intéressés à maître Saint-Léger, ajoutons qu'il est parvenu à gagner l'Australie et qu'un journal de Sidney annonçait dernièrement qu'il venait de débiter sur le théâtre de cette ville dans l'emploi des troisièmes rôles.

Sa fille, mademoiselle Didine, fait, de son côté, les délices des habitués du Cirque, qui la comblent d'applaudissements et de guinées !

Quant à Cabassou, il est heureux parce qu'aujourd'hui le bonheur de Richard est assuré.

Il est reparti pour l'Alleghany, – mais il a promis à Diane de revenir pour nommer le premier *moussaillon* qu'elle mettra au monde.

FIN

imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. A. Pichat.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

La Belle Diane, par Pierre Zaccone

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65722331>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. LA BELLE DIANE
 1. PROLOGUE
 1. Té ! Cabassou !
 1. I
 2. II
 3. III
 4. IV
 2. PREMIÈRE PARTIE
 1. I
 2. II
 3. III
 4. III
 5. IV
 6. V
 7. VI
 8. VII
 9. VIII
 10. IX
 11. X
 12. XI
 13. XII
 14. XIII
 15. XIV
 16. XV
 17. XVI
 18. XVII
 19. XVIII
 20. XIX
 21. XX

22. XXI

3. DEUXIÈME PARTIE

1. I

2. II

3. III

4. IV

5. V

6. VI

7. VII

8. VIII

9. IX

10. X

11. XI

12. XII

13. XIII

14. XIV

15. XV

16. XVI

17. XVII

18. XVII

19. XVII

20. XVIII

21. XIX

22. XX

3. À propos de cette édition numérique